This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UHR A
39015 01813936 3b

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

16,000 LIEUES

A TRAVERS

L'ASIE ET L'OCÉANIE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

16,000 LIEUES

A TRAVERS

L'ASIE ET L'OCÉANIE

VOYAGE EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1858-1861

PAR LE COMTE

HENRY RUSSELL-KILLOUGH

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE GÉOGRAPHIE ET DE L'ALPINE CLUB DE LONDRES

Nihil est dulcius his litteris, quibus cœlum, Terras, maria cognoscimus.....

PREMIÈRE SÉRIE

SIBÉRIE — MONGOLIE — CHINE
COLONIES AUSTRALIENNES

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, RUE DE LA PAIX, 8

M DCCC LXVI

Tous droits réservés

DS
.R96
v.1

A SON EXCELLENCE

LE GÉNÉRAL COMTE AMOURSKY

ANCIEN GOUVERNEUR GÉNÉRAL

DE LA SIBÉRIE ORIENTALE.

GÉNÉRAL,

En voulant bien accepter la dédicace d'un livre qui, sans vous, perdrait la moitié de son intérêt, et n'aurait peut-être pas vu le jour, vous ne lui faites pas seulement un grand honneur, vous l'ornez d'un véritable titre : car nul, ni aujourd'hui ni dans l'histoire, ne saurait parler sciemment de la Sibérie sans y associer votre nom. En paraissant donc sur le frontispice de mon ouvrage, il le fera juger véridique, il en sera la plus belle parure ; et quant à moi, je ne jetterai jamais les yeux sur mon œuvre sans être aussi heureux que fier d'y voir en première

ligne le nom de l'homme aimable que ses qualités privées rendent encore plus précieux et plus cher à ceux qui le connaissent, que toutes les grandes choses qu'il a faites.

Ce mot de « Sibérie, » qui est presque synonyme de « glace, » sera toujours celui qui me réchauffera le plus vivement le cœur, et dût ce modeste monument de ma reconnaissance ne pas rester debout, je n'en serais pas moins, jusqu'à la fin de ma vie, le plus filial comme le plus respectueux de vos serviteurs.

Comte Henry Russell Killough.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Je tiens à apprendre moi-même au lecteur, avant qu'il ait tourné ma première page, que ce livre n'est peut-être pas aussi sérieux que pourrait le comporter son titre : il ne s'y trouve ni science ni découvertes, guère d'aventures : ce qui s'y trouve toujours, c'est la vérité, ou tout au moins la bonne foi. C'est le récit familier, fidèle et personnel de ce que j'ai vu, admiré ou souffert pendant quelques années de grands voyages en zigzags entrepris dans le seul but de me distraire et de m'instruire. Donc, bien loin de moi la prétention d'avoir produit un livre utile, car je n'ai jamais eu d'autre ambition que de le rendre agréable.

Un mot maintenant au sujet de certaines susceptibilités que j'ai très-probablement froissées. Je n'ai ménagé nulle part la presse coloniale d'un pays pour lequel mon affection et mon respect sont cependant tout à fait sans bornes. Indigné partout de son aigreur et de sa

haine contre la France, j'avoue n'avoir pas perdu une occasion d'étaler au public ses injustices et ses indélicatesses. L'Anglais qui me lira pourrait-il s'en effaroucher ou même s'en étonner ? J'en serais peiné, mais ne l'aurais pas mérité ; car dans mes observations les plus amères, je n'ai jamais confondu la presse de l'Angleterre, qui fait l'admiration autant que l'envie de tout le reste du monde, avec celle de ses colonies : on ne peut tenir les parents pour responsables des travers de leurs enfants, lorsqu'ils ont tout fait pour les bien élever. Du reste, plus d'un Anglais m'a dépassé sur ce chapitre.

Enfin, je me demande souvent si certaines pages rêveuses, comme presque tout voyageur doit en voir éclore machinalement sous sa plume, me seront facilement pardonnées dans le pays qui est, par excellence, la patrie comme l'asile du bon goût, mais où nous voyons chaque jour et en tout la nature s'effacer devant l'art, l'idéal devant le réel. J'ai peut-être commis là une faute bien grave, surtout pour les livres de voyages, qui ne vivent qu'un jour et vieillissent plus vite même que leurs auteurs. Alors je plaiderai, pour m'excuser, l'influence de ces longues et narcotiques heures passées avec la nature, de ces contemplations nocturnes, de la vie solitaire, où l'âme devient songeuse et s'enveloppe tristement de pavots. Rien d'étonnant que l'horizon de mes souvenirs se dépeuple, et qu'il reste vague et indéfini, lorsque les brises douloureuses de la Mongolie et de la Nouvelle-Zélande semblent siffler encore à mon oreille.... Mes pensées doivent être nuageuses, lorsqu'elles s'en vont errer dans ces espaces vides, océans, neiges ou dé-

serts, où j'ai passé trop vite pour y laisser le moindre sillon, trop jeune pour que mon imagination n'y fût point éblouie, et ne s'y dorât pas de temps en temps d'un faible, d'un bien pâle rayon de soleil.... Que la critique me soit donc légère, ou bien que la main glacée du temps vienne au plus vite attiédir des émotions encore trop vives : heureux si elle laisse chez moi toujours chaud et brûlant le souvenir de ceux qui m'ont servi, qu'ils soient en Europe ou à Calcutta, sur les sables de l'Australie ou aux rives poétiques de l'Amour !

H. R.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Voici une seconde édition qui diffère peu de son aînée. Si je n'ai même pas relevé toutes les taches que m'ont signalées des mains excessivement bienveillantes, c'est que j'ai craint de défigurer mon livre ou de le travestir. Je ne me dissimule plus que c'est une œuvre de jeunesse : mais je n'ose en chasser le reflet qu'elle et la nature y ont jetés, et ne me repens pas encore d'avoir plu surtout à ceux qui préfèrent la jeunesse avec son délire et ses orages, aux allures plus correctes et plus raisonnables de l'âge mûr.

D'ailleurs, s'il est toujours vrai que le style soit l'homme, comment exclure tout à fait le désordre des pensées et du style du voyageur, dont l'âme capricieuse, fondue et moulée dans la nature, ressemble à ces mers tumultueuses qui bondissent follement sur leurs plages ? Sans fond et sans rivage apparent, jamais

calme et souvent amère, elle est du moins transparente, et réfléchit fidèlement tout ce qui passe sur elle.

Voici donc mon livre tel qu'il était, avec toute l'étrangeté de ses couleurs et de ses allures : puisqu'il a reçu un accueil que je n'espérais pas, pourquoi vouloir y rien changer ? On doit être trop heureux de plaire, si l'on n'a pas le don d'étonner : et quand même ce livre ne plairait pas longtemps, il restera du moins à son auteur l'assurance et la consolation de savoir qu'il aura passé sans faire de mal, et sans aigrir personne.

Janvier 1865.

SEIZE MILLE LIEUES

A TRAVERS

L'ASIE ET L'OCÉANIE.

CHAPITRE I.

Départ des Pyrénées. — Paris et Londres. — Contrariétés.
Arrivée à Saint-Pétersbourg.

Le 24 septembre 1858, vers le coucher du soleil, on aurait pu voir, sur une des promenades qui dominent la charmante ville de Bagnères-de-Bigorre, dans les Hautes-Pyrénées, un groupe de personnes assises sur un banc et regardant silencieusement la verte vallée de l'Adour. Ce groupe attristé se composait d'un père, d'une mère, d'un frère et d'une sœur dont je m'étais déjà maintes fois séparé dans les mêmes lieux, et que j'allais encore quitter le lendemain pour traverser tout le vieux monde. J'étais là aussi; et quoique deux voyages en Amérique, accomplis à l'âge le plus impressionnable, m'eussent un peu préparé à ces cruelles séparations, je ne cacherai point au lecteur que jamais mes palpitations n'avaient été aussi douloureuses. Tout était empreint de mélancolie. Il y avait d'abord

l'heure, et jusqu'aux plaintives et monotones modulations des orgues de Barbarie, qui affligent aussi souvent les fibres de notre cœur que celles de nos oreilles.... Il y avait la saison : c'était celle où la nature, perdant ses atours et jetant ses derniers parfums, semble devenir elle-même malheureuse; où les forêts se font blondes et laissent tomber leur plus belle parure.... Il y avait le bruit des torrents, qui arrivait à moi comme des sanglots entrecoupés.... et c'est au milieu de ces pénibles impressions que je contemplais les êtres qui m'étaient le plus chers, au pied de ces belles montagnes dont chaque rocher me connaissait, où des pierres cachées par moi à un âge où il fallait que l'on soutînt mes pas avaient passé vingt ans sans qu'une main profane vînt y toucher.... Mais les « *stern realities of life,* » les âpres réalités de la vie se dressaient devant moi; la Sibérie m'apparaissait comme un spectre, j'allais à Péking, et il fallait faire trêve au sentiment. Je passai donc en paix ma dernière nuit sur les bords enchantés de l'Adour et gagnai Tarbes le lendemain, après avoir rompu pour trois ans les liens les plus chers qui unissent l'homme à la terre.

Voici quel était mon plan de campagne : je devais gagner Saint-Pétersbourg et Moscou, de là prendre la route de Sibérie pour arriver à Péking par la Mongolie, à moins d'obstacles imprévus (dans ce cas je me serais toujours dirigé à l'est vers les régions de l'Amour, puis vers le Japon et Canton) : j'avais basé mes projets sur la foi du premier traité de Tien-tsin, par lequel tout Français ou Anglais avait le droit de traverser la Chine avec un passe-port; j'espérais ainsi gagner le midi par terre; je comptais sur les traités chinois, mais sans les Chinois; de Canton, je devais aller visiter l'Australie et revoir une troisième fois l'Amérique : voilà quel était mon plan général. Comment il dut être modifié, ce que j'en réalisai, ce que je n'en réalisai pas, le lecteur patient l'apprendra dans la suite.

En attendant, je me garderai bien de lui décrire les Landes, mon voyage à Bordeaux, et l'extrême inexactitude qui régnait alors sur nos lignes du Midi. Je filai la seconde nuit sur Paris, où, à peine arrivé, je cherchai à me procurer une bonne carte de la Sibérie, ou tout au moins de l'Asie. Mais c'est chose introuvable, ou ça l'était alors. Je me munis seulement de quelques livres russes et d'un dictionnaire qui me rendit plus tard les plus immenses services. Je pliai bagage, partis pour Londres avec l'idée que je ne partage plus aujourd'hui assurément, que c'était la voie de mer la plus sûre pour arriver à Saint-Pétersbourg, et j'entrai le soir, la tristesse dans l'âme, comme cela m'arrive toujours en entrant à Londres, dans l'immense et brumeuse capitale si bien dépeinte dans les immortelles pages de Dickens. Maintenant que j'ai vu Péking, je me plairais à revoir Londres, non que je l'aime, mais parce qu'il m'étonne. Ce mouvement spasmodique qui entraîne tout sur les ponts, cette tempête de fiacres, d'omnibus, d'hommes et de chevaux, cette fièvre qui remue la rivière jusque dans sa boue, ces mâtures, ces coupoles, la forme vague du soleil asphyxié par le charbon, tout cela produit une fantasmagorie dont l'éblouissante variété ne se retrouve même pas en Chine.

Bien que, dans un voyage en Sibérie, Paris et Londres n'aient que faire, je tiens à signaler à leur sujet un préjugé très-populaire. Que Paris soit la plus belle ville de l'univers, c'est ce qu'aucun homme raisonnable n'ose contester : mais en Angleterre, où les dimensions d'une chose contribuent souvent à en rehausser singulièrement la valeur, on n'accorde à Paris cet honneur qu'à la condition expresse qu'il soit, par rapport à Londres, d'une *étendue* fort médiocre. Quelqu'inoffensif, quelque puéril même que soit un préjugé, il est toujours bon, ou du moins toujours permis de le relever. Or, cartes et statistiques en main, on peut revendiquer pour Paris l'honneur de n'avoir, même en surface,

rien à envier à aucune ville connue. Une enceinte de 40 kilomètres l'entoure à peine, et je ne sais même si dans aucune autre ville du monde on pourrait tracer une ligne aussi longue que celle qui joindrait Neuilly à Vincennes, où l'on reste pourtant tout à fait, quoique non officiellement, dans Paris. Si sa population est de 30 pour 100 moindre que celle de sa rivale, c'est que c'est une ville infiniment moins compacte, où il y a beaucoup de place perdue. Du reste ceci ne s'applique qu'au Paris officiel et *intrà muros :* Dieu sait quelles seraient sa population et son étendue si on les computait comme à Londres, dont nul ne voit ni ne sait les limites.

D'un autre côté, il me semble qu'on ne rend pas pleine justice, en France, à la magnificence de certains quartiers de Londres, pas plus qu'à son importance *physique* dans l'économie du monde. S'il est vrai que dans le cas où Paris disparaîtrait de la surface de la terre, l'esprit humain risquerait de s'atrophier, il est tout aussi vrai que, si c'était Londres, le genre humain serait exposé à mourir de faim. Ces deux villes étonnantes, dont la population réunie dépasse celle de toute la Sibérie, représentent, l'une la tête, l'autre le cœur et l'estomac de l'humanité : il serait donc embarrassant de dire laquelle est la plus utile.

Quant à l'apparence, ce qu'un Méridional a de la peine à pardonner à Londres, ce sont de graves péchés contre le goût, et, si l'on me passe l'expression, l'absence de cette *coquetterie*, qui est le privilége ou le vice, comme on voudra, de tout ce qui n'est pas Anglais : c'est une ville qui fait peu de frais pour l'œil.

N'ayant pas été plus heureux à Londres qu'à Paris pour me procurer une bonne carte de Sibérie, j'allais au grand globe de *Leicester Square* pour mesurer une dernière fois la terre, et pris ensuite mon billet au bureau des bateaux à vapeur de Saint-Pétersbourg.

Je n'ai jamais été victime d'une pareille imposture. Des Russes que je croyais être bien informés m'ayant effrayé sur le chiffre des dépenses auxquelles j'aurais à faire face en Sibérie, je tenais naturellement à veiller sur mes finances, et je demandai au chef du bureau des bateaux s'il y avait des secondes classes, et si elles étaient entièrement distinctes des premières. Sur sa réponse affirmative, je me méfiai des secondes, et pris un billet de première classe qui me coûta 250 francs, outre six shillings par jour pour la nourriture tant que durerait le voyage : or, il se trouva qu'il n'y avait entre les passagers des deux classes pas l'ombre de distinction ou de séparation, sauf pour la cabine.

Il en est ainsi sur les vapeurs du Lloyd autrichien, mais on ne vous ment pas effrontément lorsque vous demandez des renseignements. Ce ne fut là toutefois que le commencement de mes déboires, et il faut avouer que mon voyage s'inaugura sous les plus mauvais auspices. La traversée devait se faire positivement *en moins de six jours ;* nous en mîmes treize ; le bateau était destiné à porter des passagers ; il était déjà envahi, quand j'y entrai, par des moutons, des chiens, et des matières que l'on doit rencontrer partout ou des moutons et des chiens se trouvent en masse. Le ciel lui-même sembla conspirer contre mon courage en lâchant à la fois toutes ses cataractes sur le malheureux voyageur pendant plusieurs jours de suite.

Enfin l'heure solennelle du départ allait sonner ; elle était fixée irrévocablement à quatre heures du soir, dimanche, et les passagers devaient se trouver à cette heure-là à Greenhithe, station du chemin de fer de Margate, à sept lieues de Londres.

Je partis à une heure, arrivai à Greenhithe à deux heures et cherchai mon bateau.... rien.... La pluie étant torrentielle, je passai une heure dans le petit bureau où je fis la

connaissance de mes compagnons de voyage. Enfin le pauvre bateau, le futur instrument de nos supplices, fit paraître sa fumée à travers le brouillard et la pluie; nous nous mîmes dans un canot, le payâmes six francs pour aller à bord, et au bout d'un quart d'heure nous étions tous installés et prêts à partir sur l'horrible et dégoûtante machine, mais on nous signifia qu'il lui fallait encore trente-six heures pour ajuster ses compas. J'enrageais, car il était évident que tout cela se savait bien avant son départ et le nôtre de Londres ; ce n'était qu'une comédie pour nous faire manger à bord et payer notre nourriture le plus longtemps possible. Hélas ! j'étais préparé à de bien plus grands désastres, et me résignai philosohiquement à mon sort. Nous attendîmes donc patiemment, comme les infortunés moutons parqués autour de nous, et le mardi 12 octobre nous commençâmes par notre premier tour de roue à faire bouillonner la fange de la Tamise. Malheureux! nous n'atteignîmes jamais sept nœuds! Le lendemain mercredi, nouveau déboire : le bateau à vapeur n'a pas son charbon ; il faut aller le chercher à Grimsby; nous voilà à l'ancre dans un hideux village où l'on ne trouve même pas le *Times* à lire ni de papier pour faire une cigarette, condamnés à passer quarante-huit heures à tourner nos pouces et à compter les gouttes de pluie, quatre jours après notre départ de Londres, dans un endroit qui n'en est qu'à quatre heures par le chemin de fer, mais qui, pour tout ce que l'on y trouve, pourrait tout aussi bien être près de la grande muraille.

Ceux qui ont beaucoup voyagé savent peut-être combien l'homme et la paix de son âme dépendent, dans les moments difficiles, des circonstances extérieures, et surtout du temps. Le voyageur a besoin de soleil : c'est un ami pour lui : la lumière a une analogie lointaine avec Dieu : c'est un effet magnifique de ce qu'on n'a jamais compris. Aussi, bien que j'eus à souffrir dans la suite de très-grandes souffrances cor-

porelles, je n'eus jamais l'esprit si abattu qu'au moment de ces premières contrariétés de mon voyage. Cette pluie, cette solitude, cette inaction, les mystères de mon entreprise et ses difficultés, ce que j'avais quitté et ce que j'allais chercher, tout cela m'inspirait les plus sinistres réflexions, et ce fut un grand bonheur pour moi de trouver dans mes compagnons de voyage quelques personnes fort agréables.

J'y ajoutai une puissante distraction, celle de me faire hisser dans une caisse de bois et par des forces hydrauliques, au sommet d'une tour élevée de près de cent mètres, d'où l'on prétend avoir parfois aperçu le ciel au-dessus des vapeurs de la terre; j'y montai pour consulter le temps, mais des yeux mortels eussent plutôt plongé dans l'éternité.

Nous quittâmes enfin ces bords sauvages avec un chargement complet de charbon, d'oies, de poules, de moutons, de dindons, etc., le navire filant six nœuds : jamais je n'avais navigué dans une pareille *patraque*, et l'Océan lui-même semblait avoir juré de la détruire, car dans la mer du Nord nous fûmes assaillis par un si gros temps que les mécaniciens furent à moitié noyés dans vingt tonneaux d'eau qui descendirent sur leur tête, les chaudières éprouvant le même sort; nous ne pûmes même secourir un brick norvégien nous télégraphiant qu'il manquait de vivres; la partie du pont qui avoisinait la cheminée devint un brasier, et dans un désordre universel il fut décidé que nous irions encore relâcher à Copenhague.

Cependant le temps s'éclaircit, le froid devint mordant; bientôt les rives du Danemark se laissèrent apercevoir; elles me semblèrent aussi vertes que boisées, tandis que de l'autre côté les montagnes de la Suède dominaient la mer, parsemées de maisonnettes blanches couvertes en tuile. Arrivé à Copenhague, je me hâtai de parcourir la ville, qui est très-régulièrement bâtie; plusieurs parcs l'embellissent et la mer l'entoure presque en entier; n'ayant que peu de temps

à lui consacrer, je me transportai immédiatement à l'église Notre-Dame, pour y admirer les douze fameuses statues des apôtres, chef-d'œuvre de Thorwaldsen. Revenu à bord, je me plaignis amèrement au capitaine de tous ces retards que l'on aurait dû prévoir; mais il me répondit : « Ne savez-vous pas que nous sommes souvent annoncés comme devant partir de Londres le jour même où nous quittons Saint-Pétersbourg?... » C'est au bureau qu'il fallait parler avec tant de franchise. Nous quittâmes enfin Copenhague, et entrâmes pour tout de bon dans la mer Baltique. Alors le ciel se rasséréna, et l'air plus vif des latitudes froides porta la joie et l'énergie jusqu'au fond de mon âme. Je passerai par-dessus ces quelques jours de traversée pendant lesquels il n'arriva rien de remarquable, jusqu'au matin où par le plus beau soleil nous nous éveillâmes en face des canons de Cronstadt. Je fus un peu désappointé au premier aspect de ces forts, après tout le bruit qu'ils avaient fait dans les journaux pendant la guerre de Crimée; seulement la flotte me sembla très-formidable; j'y comptai quinze vaisseaux, soit à flot, soit en réparation. A peine mouillés en rade, nous fûmes assaillis par des hordes qu'un étranger serait fortement tenté d'appeler barbares, tellement elles avaient peu du costume, de la propreté et des usages qui constituent la civilisation.

C'étaient toutes sortes d'employés en uniforme, et des matelots si chétifs que le moindre coup de vent les eût renversés sur le pont : du reste, je n'en ai jamais revu de pareils en Russie, et ma remarque n'est pas générale. Ces *messieurs* montèrent à l'abordage avec des cris affreux, et après qu'ils eurent déposé tous nos effets dans une bicoque de bateau à vapeur, nous prîmes congé de celui qui nous avait amenés de Londres. Dans ce moment les « *stewards* » arrivèrent en corps, protestant que jamais, quoique chacun de nous eût donné treize francs en partant pour le service,

et que cela fût certifié sur le billet, ils n'avaient reçu un sou de la compagnie. Enfin, le plus grand honneur que je puisse faire à cette compagnie et à ce bateau, c'est de ne jamais les nommer ni l'un ni l'autre.

Ce fut donc ici que, par le fait, je dis adieu à l'Europe : car si la Russie y est, on ne peut dire encore qu'elle en soit, et l'on s'y sent, en débarquant, un parfait étranger. Je serrai vivement la main de notre honnête capitaine anglais, saluant intérieurement ce noble pavillon que connaissent toutes les brises et toutes les mers, et que, malgré cela, je ne devais revoir que sur les côtes du Japon, après un trajet de quinze mille kilomètres.

Mon cœur se navra dans ce moment; mais il serait resté plus tranquille si j'avais pu prévoir ou soupçonner l'accueil que je devais recevoir partout en Russie, et les efforts qu'il m'en coûterait huit mois plus tard de m'arracher, sur les bords du fleuve Bleu, à des amis dont le dévouement fut toujours fraternel. Telle est la vie du voyageur; ses joies seraient trop vives si elles n'étaient interrompues de la sorte et mêlées de beaucoup d'amertume.

Nous quittâmes Cronstadt sur un petit vapeur russe dont le capitaine, enfoui jusqu'aux talons dans une pelisse verdâtre, semblait n'avoir pas compris sa vocation; dans un instant des flèches et des coupoles métalliques firent jaillir leurs éclairs : une bonne brise d'ouest nous chassa vers « la Venise du Nord » qui resplendissait au soleil comme une forêt de baïonnettes, et après avoir sifflé le long de ses fameux quais de granit, nous vînmes nous arrêter au pied du monument par où l'on commence toujours ses observations : la douane.

CHAPITRE II.

Saint-Pétersbourg. — Le prince Orloff. — Moscou. — Approche de l'hiver. — Préparatifs de voyage. — Départ pour l'Asie.

Je trouvai, contre mon attente, les officiers de douane extrêmement polis, et l'examen de nos malles fut superficiel. Mon étonnement ne fut pas moins grand de passer subitement, en entrant dans la salle des bagages, d'une atmosphère plus que glaciale dans une espèce de serre chaude à la température la plus uniforme et la plus douce, quoiqu'il fût impossible de découvrir d'où sortait tant de chaleur: pas de cheminée, pas de poêle, une salle immense et un climat des tropiques.... En face d'un résultat aussi merveilleux, je conclus à l'instant que dans l'Europe occidentale on n'entend absolument rien au chauffage des appartements. Lorsqu'on nous eut restitué nos bagages, je résolus de mettre à profit l'étude que j'avais faite à Paris de la langue russe, et je me lançai bravement au milieu des cochers en leur criant : « *Gastinitza Parishe, malaïa morskaïa!* » C'est peut-être très-mal écrit, je le prononçai sans doute encore plus mal, mais je trouvai les cochers fort intelligents; ayant tout empilé sur une charrette je m'acheminai à pied par le pont de Saint-Isaac vers l'autre côté de la Néva et le fameux quartier de l'Amirauté.

De toutes les capitales que j'ai visitées, aucune ne m'a autant frappé que Saint-Pétersbourg; où trouver, par

exemple, une atmosphère aussi pure? En entrant sur le pont, on voit à droite une petite chapelle devant laquelle presque tous les passants s'arrêtent chapeau bas pour faire frénétiquement pendant plusieurs minutes des signes de croix sans fin, touchant toujours l'épaule droite avant la gauche. J'avais déjà appris à me méfier de toutes ces démonstrations extérieures de la religion, et tout mon séjour en Russie ne fit que me confirmer dans cette méfiance : je ne sais s'il est vrai qu'en Italie on fasse un signe de croix avant d'enlever la bourse de son voisin; mais je sais qu'en Russie le démon cohabite toujours avec les tableaux de la sainte Vierge et des saints, cherchant sans honte à se cacher sous leur protection. Lorsque j'arrivai à l'hôtel de Paris et qu'il s'agit de payer mon charretier, je tirai de ma poche un shilling anglais et le lui offris; alors il me sembla, autant que je pouvais juger des intonations russes, qu'il s'indignait et murmurait de sourdes imprécations. Une dame charitable venue avec moi de Londres, et qui avait prévu ce malheur, m'avait bien appris à crier « *davolno* » (« *assez* ») pour calmer toute indignation à ce sujet, mais le mot cabalistique n'ayant produit aucun effet, j'appelai le garçon de l'hôtel à mon secours; il m'assura que mon homme trouvait la somme à son goût, mais non le métal anglais, et il s'en alla fort content d'une pièce de vingt-cinq kopeks.

Il est très-facile de dire à un voyageur qui part pour la Russie : « Vous n'aurez aucune difficulté; on parle français partout; » les gens du monde, sans doute, le parlent à merveille; mais un poisson respire mieux hors de l'eau qu'un Français ne se fait entendre avec les neuf dixièmes des personnes auxquelles il faut à chaque instant se frotter en Russie; mon projet de voyage en Sibérie commença alors à m'effrayer sérieusement. Si, même dans un hôtel, tenu par un Français, où l'un des garçons était un prisonnier de Sébastopol, j'éprouvais, lorsqu'il s'éloignait, les plus grandes

difficultés à faire comprendre que je voulais de la moutarde et non du café au lait, combien ces difficultés devraient-elles être plus grandes lorsque je serais perdu au milieu des steppes de l'Asie!

Peut-être là, lorsque je demanderais du mouton m'apporterait-on du dromadaire ou du cheval.... En Chine ce serait bien moins mangeable encore....

Après avoir bien pesé ces graves considérations et fini un excellent dîner à l'hôtel, je partis au clair de lune pour explorer un peu la ville. Il serait difficile d'imaginer plus de splendeurs architecturales réunies sur le même lieu : colonnades infinies, coupoles, flèches, statues, obélisques, la vue en est éblouie et s'y perd. J'allai m'installer sur l'immense place de Saint-Isaac, juste en face de ce monument superbe et de son dôme doré sur lequel tombait d'aplomb toute la lumière de la lune ; en voyant tant de grâce mêlée à de pareilles proportions, je ne pus le comparer qu'aux œuvres de la nature. C'était une véritable montagne de porphyre et de métal surgissant seule du milieu d'une plaine de pierre, et je me demandai si Paris même n'était pas éclipsé. Après m'être promené sur la « perspective de Nevski, » qui n'a de rivale au monde que le boulevard de Sébastopol, la bise commença à souffler et je rentrai de bonne heure à mon hôtel.

Le lendemain matin je retournai à Saint-Isaac, où je fus assez heureux pour voir une belle cérémonie selon le rit grec. Les prêtres, généralement jeunes, de proportions colossales, portent une barbe qui couvre toute leur poitrine, tandis que leurs cheveux, partagés au milieu, roulent à grands flots sur leurs épaules ; ils allaient et venaient lentement à travers le sanctuaire, l'un d'eux, probablement celui qui officiait, portant un diadème en or. Le premier chantre était un géant effrayant à voir, mais bien plus encore à entendre ; la plus basse pédale d'un orgue serait un

coup de sifflet à côté d'une voix aussi profonde et aussi caverneuse ; les thuriféraires étaient non moins imposants ; à chaque coup d'encensoir il en sortait une flamme bleuâtre qui montait dans les voûtes comme les feux follets sur nos théâtres ; tout cela joint à la musique la plus lugubre, toujours en mineur, allant vibrer et s'éteindre dans les échos de l'édifice sous le porphyre, la malachite et l'or, aurait eu quelque chose de surnaturel si les sons religieux de l'orgue n'en avaient pas été exclus.

La cérémonie terminée, j'allai faire à pied une course d'une vingtaine de kilomètres dans toutes les parties de cette magnifique capitale jusqu'à ce que j'en fusse bien rassasié ; néanmoins je crois devoir épargner au lecteur, qui brûle peut-être déjà du désir d'entrer dans les neiges de la Sibérie, la description d'une ville si bien connue. Je remarquerai seulement comme points saillants que tous les monuments de Saint-Pétersbourg m'ont semblé briller par le bon goût dans les formes, mais pécher par une trop grande profusion d'ornements et de richesses dans le détail, surtout les églises, Notre-Dame de Kazan entre autres, où l'on ne voit que des bijoux et des tableaux de saints qui en sont tellement couverts et de toutes les couleurs, qu'ils ont l'air affligé des plus horribles maladies de peau.

L'invention des *droshkis*, petites voitures à quatre roues et généralement à deux chevaux, est admirable. Il n'existe pas de trotteurs comparables à ces chevaux de droshkis ; levant leurs pieds de devant comme des marteaux pour frapper et faire claquer comme des castagnettes le pavé de bois de la perspective de Nevski, ils voyagent avec la vitesse de l'avalanche, et il existe, dit-on, un moyen infaillible de les étrangler sur place avec un nœud coulant s'ils viennent à s'emporter : les cochers russes aiment beaucoup à faire galoper l'un de ces chevaux pendant que l'autre reste au trot ; cette double allure est assez gracieuse.

Je pense qu'il est inutile de répéter ce qui a été si souvent remarqué, que Moscou, et non Saint-Pétersbourg, est la véritable capitale, comme le modèle de toutes les villes de l'empire russe. Saint-Pétersbourg est sans doute la plus belle des deux, mais elle n'a rien de russe, la plupart de ses monuments ayant été élevés par des étrangers. Le peuple russe, avec le bon sens que l'on ne voit guère chez les autres nations, sait parfaitement ses côtés faibles, ne rougit jamais de prendre conseil des pays étrangers et d'en adopter ce qu'il y trouve de bien ; il est impossible de définir le peuple russe ; il y a du français, du slave, du persan, du turc, du tartare ; mais Moscou lui reste comme type d'architecture, et qui n'a vu que Saint-Pétersbourg n'a vu qu'une miniature de Paris.

Il me tardait donc d'entrer et de m'ensevelir dans les pays et les habitudes russes à Moscou ; lorsque j'eus consacré quelques jours à voir l'aspect général de Saint-Pétersbourg, je m'occupai sérieusement de mon départ, de mon passe-port, de trouver une carte de Sibérie et d'étudier la langue.

Heureusement pour moi, j'avais été recommandé dans cette ville au comte de Sancé, Français, fixé en Russie depuis longues années, qui me fit cadeau d'une excellente carte de Sibérie, et fut pour moi d'une rare obligeance.

Mon père ayant eu en outre l'honneur de connaître la comtesse Rzewuska, belle-mère du prince Orloff, j'étais muni d'une lettre pour Son Excellence, par qui je fus reçu d'une manière presque paternelle. Malgré sa longue et orageuse vie, je trouvai chez le prince une taille d'Hercule, une activité de jeune homme, un regard plein de feu et de finesse, austère mais bon. Après m'avoir accueilli avec une franchise toute militaire, il me congédia les mains pleines de lettres pour les différents gouverneurs des provinces que je devais traverser. Mais il est une personne envers

qui j'ai contracté une dette de reconnaissance dont je ne saurais jamais m'acquitter, et sans laquelle je n'aurais probablement pu parvenir à Péking : je veux parler de madame la comtesse Mouravieff-Amoursky, qui eut l'obligeance de me recommander tout spécialement à son mari, le général Mouravieff[1], gouverneur général de la Sibérie orientale, et qui par conséquent avait mon sort entre ses mains.

Muni de pareilles recommandations, je n'avais plus rien à craindre, et je hâtai mes préparatifs de départ. Le baron Stieglitz ayant eu la bonté de m'aplanir toutes les difficultés financières dues à l'absence de banques en Sibérie, je pris sur ma personne, en billets de banque et en or, la somme que je croyais nécessaire pour me mener jusqu'à Melbourne, en Australie, aux antipodes, où je comptais innocemment arriver en huit ou dix mois ! J'allai au bureau des étrangers prendre mon passe-port pour Kiakhta, en Sibérie, sur la frontière de la Chine, et n'eus à payer pour cela que la somme de quinze francs (je crois que les autres étrangers qui étaient là, en destination de différentes villes d'Europe, eurent des doutes sur l'état sanitaire de mon cerveau en m'entendant prononcer le mot « *Kiakhta* »).

Quand toutes ces affaires furent terminées, j'allai au Grand-Théâtre entendre *Louisa Müller*, de Verdi ; il est aussi beau que la Scala, mais inférieur à celui de Moscou. Enfin, après avoir payé une note horriblement chère à l'hôtel de Paris, je pris, par une belle et froide matinée de la fin d'octobre, le chemin de fer de Moscou. Nous passâmes toute la journée et toute la nuit dans le wagon à franchir ces six cents kilomètres (si je ne me trompe) d'un pays qui me sembla extrêmement pauvre. Nulle part, en Sibérie, je n'ai vu une telle apparence de misère. Quant à nos voitures,

1. Ce n'est pas celui dont le nom est associé à celui de la Pologne.

elles étaient somptueusement montées à l'américaine, c'est-à-dire avec un couloir au milieu et des coussins partout : on ne faisait guère que six lieues à l'heure, s'arrêtant constamment, jour et nuit, pour attaquer les différents buffets et dévorer des beefsteaks, si bien que je commençai à croire à la justesse de l'expression « manger comme un Russe : » hélas ! je fus complétement, pour toujours, et bien cruellement désabusé, lorsqu'il fallut traverser l'Asie et renoncer presque entièrement à se nourrir !!!

Vers le matin, les vitres se couvrirent d'un centimètre de glace, et n'ayant pas encore de fourrures je souffris beaucoup du froid. Aussitôt arrivé à la gare de Moscou, je m'acheminai vers l'hôtel de France, pont des Maréchaux, par un dédale de rues aux noms les plus indéchiffrables, aux courbes les plus excentriques, mais très-larges et très-resplendissantes, grâce au beau soleil qui dardait ses rayons sur elles, ce qui ne m'empêcha pas d'arriver gelé à l'hôtel de France. Je dois dire en passant que, moins cher et meilleur que celui de Paris à Saint-Pétersbourg, je n'eus, sous tous les rapports, qu'à me louer de cet hôtel dans la suite.

Me voilà donc installé à Moscou à l'entrée de l'hiver. Parti des Pyrénées quelques semaines auparavant, et ayant Péking pour destination, je n'eusse pas été un être humain si, à peine enfermé dans ma chambre et livré à la solitude, je n'y eusse été assailli par de nombreuses inquiétudes et de graves réflexions. Accablé sous leur poids, et voyant dehors un soleil d'Italie, je m'en allai par un froid perçant flâner vers le Kremlin et en rêvant à Bonaparte, errer près de la fameuse cloche, sur la grande terrasse qui domine Moscou et ses mille flèches. Le spectacle était bien fait pour inspirer la méditation. Plus rien d'européen sur tout le vaste horizon : un océan de maisons multicolores, quarante fois quarante églises aux croix d'argent, des dômes dorés flamboyant au soleil, partout enfin le style oriental et

l'asiatique; puis le terrible hiver russe qui s'inaugurait en me glaçant les doigts. Je plaçai mon thermomètre par terre pour retomber dans les réalités, et il s'arrêta à — 2°. Ceci se passait le 31 octobre. Sortant du Kremlin par une porte où l'on est obligé de se découvrir et où beaucoup de gens sensés passent même sur leurs deux genoux, j'allai faire mon premier dîner russe, précédé par le caviar, le hareng salé et le petit verre d'eau-de-vie avalé comme une pilule, chez le général Messayedoff.

Le lendemain je m'occupai de trouver des fourrures. Je commençai par acheter, dans un magasin allemand, une *shouba* ou pelisse en peau de mouton qui me coûta trente-cinq roubles d'argent, ou cent quarante francs; son poids et ses dimensions étaient tels que je ne restai qu'à moitié persuadé que l'homme fût jamais forcé de s'affubler et se déguiser de la sorte. Dans un autre magasin russe, où j'éprouvai des difficultés à m'expliquer, je rencontrai un officier qui m'accosta en excellent français, et non-seulement s'empressa de m'offrir tous ses services comme interprète, mais m'invita à aller dîner chez lui : c'était M. de Nasimoff; quoique je fusse d'abord un peu déconcerté d'une politesse aussi subite, je n'eus qu'à me féliciter de l'accueil que je reçus toujours chez lui et de la cordialité de toute sa famille. J'éprouvais à chaque instant à Moscou d'énormes difficultés, grâce à mon ignorance de cette terrible langue qui ne ressemble à aucune autre sous le soleil : s'il n'y avait pas de quoi, en plongeant dans l'avenir, ébranler ma volonté, il y avait souvent de quoi me fendre le cœur; je ne sais cependant si l'on eût ri ou pleuré de me voir, comme je l'étais parfois, au milieu des rues de Moscou, entouré de cochers trapus qui s'attaquaient à ma personne en vociférant, levant bras et jambes pour bien me pénétrer de ce qu'ils voulaient me dire et ne me faisaient jamais comprendre, pendant que moi, planté au milieu d'eux comme un

professeur de rhétorique, le dictionnaire à la main, j'apaisais leurs acclamations, je repoussais dédaigneusement les uns, appelant les autres plus pacifiques, jusqu'à moi, pour leur faire interpréter leurs pensées et leur expliquer l'objet de ma présence parmi eux. Je sais qu'ils riaient souvent de bon cœur, et ce sont d'honnêtes diables que ces *yamchiks* de Moscou. Du reste, il serait presque impossible de s'en passer, car les rues sont d'une si grande irrégularité, et les innombrables églises se ressemblent tellement qu'un étranger ne peut guère sortir seul avec la moindre chance de rentrer chez lui avant de s'être perdu plusieurs fois, surtout si c'est la nuit, puisqu'il existe encore en Europe une ville de quatre cent mille âmes qui n'est pas éclairée au gaz et qui, on peut le dire, ne l'est même pas du tout : sous ce rapport-là, Moscou ne *brille pas*, quoiqu'elle puisse être sous d'autres rapports, la capitale *des lumières*. Toutefois, avant le coucher du soleil ou au crépuscule, la vue de la terrasse du Kremlin est magique et presque égale à celle de Constantinople : s'il fait beau, les dômes dorés des églises semblent rester enflammés lorsqu'il fait déjà nuit dans les rues; s'il fait un gros temps d'hiver, à rafales et à neige, ces coupoles ternes et décolorées, se détachant comme des globes sans reflet sur le bleu opaque des nuages chassés par la bourrasque, forment la scène la plus hyperboréenne. Pour bien voir Moscou, il faut monter sur la tour d'Ivan Veliki, près de la grosse cloche et surtout ne pas prendre un guide, car, plus vous lui direz que vous ne comprenez rien à sa langue, plus il rendra longue l'histoire de chaque cloche en particulier. Quant à la plus grosse, c'est une merveille; on ne saurait la faire *sonner trop haut*.

Le 2 novembre, le thermomètre descendant à — 9°,4, je dus renoncer aux souliers ordinaires et m'affublai d'une paire de bottes fourrées. Le 3 j'allai entendre un opéra russe au théâtre de Moscou, le plus vaste du monde, où je

fus réellement charmé de la musique; l'expression m'en parut très-simple, presque naïve, mais toujours vraie, très-originale, parfois rêveuse, souvent mélodieuse; le rhythme était assez monotone, mais énergique, les voix étaient très-médiocres, et les acteurs se présentaient gauchement sur la scène, négligence qui tient probablement à ce qu'on ne les encourage nullement ni de la voix ni de la main.

Après avoir consacré quelque temps aux amusements, je songeai de nouveau à mon voyage et à me familiariser avec la langue russe, non sans raison, puisque dans les différents bureaux, les magasins, ceux même sur lesquels on lisait des noms français ou allemands, je perdais patience et sortais sans résultat. Il me devint évident qu'il y avait folie à affronter la Sibérie dans de pareilles circonstances, surtout si je devais y voyager seul. Je m'arrangeai alors avec un étudiant de l'Université parlant un peu le français, pour qu'il vînt tous les jours me donner une leçon de russe, ce qui me retint une quinzaine de jours à Moscou; je profitai de cette occasion pour aller avec ce jeune homme, fort obligeant, compléter mes achats et parcourir la ville. L'intérieur du Kremlin est de la plus grande magnificence; j'entrai aussi dans la belle salle d'équitation, qui a cinq cent quarante pieds de long, cent trente-six de large et trente-huit de haut sans la moindre colonnette pour supporter son immense toit; j'allai à plusieurs bazars, tous d'aspect complétement oriental. Dans les différentes églises que je visitai j'admirai beaucoup le chant, surtout les chœurs et le type raphaélique des jeunes prêtres grecs. Voulant aussi faire l'essai d'un bain russe, j'en fus tellement énervé toute la journée que je jurai que ce serait le premier et le dernier de l'espèce. Après cela je terminai mes emplettes de voyage pour la somme modique de trois cents francs, j'écrivis plusieurs lettres à ma famille pour lesquelles, selon l'usage russe, je reçus une quittance de la poste, puis je me résignai

à attendre que le sort m'envoyât quelque compagnon de voyage.

Déjà le froid empirait ; le thermomètre était à — 18° ; la neige battait, en sifflant, les toits ; la nature, comme dirait un poëte, avait revêtu la livrée des hivers : c'était la Russie telle que j'avais désiré la voir. Cependant mon âme était triste, et chez moi je chantais du Bellini pour égayer mes sombres murs et les forcer à me répondre. Un dimanche soir j'allais me réfugier dans une charmante église catholique pour y dérober, non-seulement mon corps, mais mon âme, aux glaces du monde extérieur ; puis là, aux sons de l'orgue, de voix d'enfants et de femmes, ma pensée s'envola en France pour s'y créer un monde à elle tout autre que celui où je me trouvais maintenant perdu : mais la vue d'un uniforme russe et d'un gros paysan couvert des dépouilles de tout un mouton suffit pour me rappeler bien vite où j'étais. Rentrant à l'hôtel par un labyrinthe de rues désertes, silencieuses et sans nom, j'y trouvai la carte du comte de Saint-Priest, qui, lui aussi, eut la bonté de me piloter dans la ville ; je le quittai malheureusement trop vite, me doutant bien peu qu'après mille vicissitudes nous devions nous retrouver plus tard sur la frontière de Chine.

Enfin le temps s'écoulait, et je n'apprenais pas le russe ; l'hôtel était bon, l'on m'y donnait le meilleur pain du monde, une cuisine française et du *qvouass*, espèce de bière russe (quant à la couleur du moins), heureux mélange de sel, d'orge et de miel ; mais ma bourse se vidait sans résultat. Ajoutez à cela que le traînage étant établi et la neige dure, les rues étaient devenues glissantes ; j'étais digne de toute pitié, lorsque, en voulant passer du trottoir au milieu de la rue, ou *vice versa*, j'ouvrais en vain les bras pour garder l'équilibre, je m'écartelais, et qu'au grand final mon chapeau filait à droite pendant que je rou-

lais à gauche, aventures pénibles dont les habitants impassibles ne riaient ni ne pleuraient.

J'allai souvent chercher des consolations sous le toit hospitalier de la famille de Nasimoff, où de charmantes jeunes personnes me faisaient l'honneur d'écouter mes aventures chez les indiens Peaux-Rouges, tandis qu'elles fumaient leur cigarette, seule licence qu'on leur permît en Russie, pour les consoler sans doute de la jalouse surveillance que l'on exerce sur elles.

Je commençais déjà à croire que je devais hiverner à Moscou, lorsqu'on me donna l'heureuse idée d'annoncer mon départ dans le principal journal de la ville, et le besoin où je me trouvais d'avoir un compagnon de voyage parlant une langue raisonnable et intelligible. Jamais idée ne fut plus lumineuse. Le 11 novembre mon annonce ayant paru, je dus consacrer toute ma matinée à recevoir, interroger et sonder une douzaine de prétendants au bonheur de m'accompagner. L'armée, le clergé, la science et la magistrature défilèrent devant moi; ayant enfin trouvé deux jeunes gens parlant bien français et qui avaient déjà fait le voyage, il fut à l'instant convenu que le surlendemain, 13, nous nous mettrions en route pour Kazan. Le lecteur sait peut-être que pour voyager par la poste en Russie, il ne suffit pas d'un passe-port; il faut aussi avoir un « *podaroshna,* » ou permis pour prendre les chevaux de poste, lequel permis se paye généralement fort cher et d'autant plus cher que l'on emploie plus de chevaux; le prix de ces chevaux se paye d'ailleurs à part à chaque relais. Or, un de mes compagnons de voyage étant professeur de langues au gymnase d'Irkoutsk, il avait un *podarosha* du gouvernement, qui coûte peu et qui servit pour nous trois. C'était du reste un homme énergique qui m'assura que nous franchirions les 5200 verstes qui séparent Moscou d'Irkoutsk en trente jours et sans dépenser plus de

quatre cents francs chacun. On verra par la suite ce qui en arriva.

Le matin du 13 novembre nous étions tous réunis à la porte de l'hôtel de France, ressemblant à trois ours et tout bouillants de partir. Le professeur, qui s'appelait Iakobleff, arriva entouré d'une ceinture rouge d'où pendait un effrayant poignard et un revolver; mon autre compagnon, tout jeune, se nommant Sourine, espérait, ainsi que moi, ne voir jamais dans ces armements autre chose qu'une excentricité; mais, si nous étions réellement destinés à nous défendre contre les hommes ou les animaux, nous étions bien décidés à rester unis de cœur pendant une si longue et si pénible épreuve. C'est avec ces sentiments, et comme trois frères, que nous sortîmes au triple galop de Moscou par la grande porte qui regarde l'Asie.

CHAPITRE III.

Voyage en *pericladnoï*. — Kazan. — Achat du traîneau. — Tempête. Arrivée dans l'Oural à la dernière poste de l'Europe.

Voici comment nous nous étions arrangés pour faire le voyage de Moscou à Kazan. La neige n'étant pas encore assez bien affermie pour aller partout en traîneau, dont les meilleurs se trouvent à Kazan, il fallut nous résigner à voyager dans le singulier véhicule connu de tous les Russes sous le nom de *pericladnoï*, qui, Dieu merci, n'est connu nulle autre part. C'est une charrette, couverte ou non couverte, à quatre roues, sans ressorts, et possédant, quoique en bois, toutes les qualités du fer, à commencer par une rigidité à toute épreuve ; si ce voyage était à refaire, j'aimerais mieux aller à pied, voire même à chameau, que de rentrer jamais dans ce véhicule. Sur un espace ouvert à tous les vents, de deux mètres carrés tout au plus, il fallut empiler quelque chose comme cinq cents kilogrammes de malles, nous percher, nous asseoir et chercher à nous allonger au sommet de l'édifice ou sur ses angles, nous accrochant fortement les uns aux autres pour ne pas disparaître subitement, comme l'on fait sur les glaciers quand on craint de tomber dans les crevasses.

Jamais je n'oublierai ce voyage de huit cents verstes, ou 850 kilomètres, de Moscou à Kazan, sur une route fort belle pendant les premières cinquante lieues, jusqu'à Vladimir, mais qui devint plus loin pire que nos mau-

vais chemins de traverse. La poste nous fournissant la voiture aussi bien que les chevaux, il fallait en changer à chaque relais et y faire transporter ou y transporter nous-mêmes tous nos bagages, par un froid qui ne fut jamais, pendant six jours et six nuits, au-dessous de — 15°, et qui atteignit — 22°. Exposés nuit et jour, et dans l'équilibre le plus instable, à ce froid, que je trouvais alors épouvantable, nous eûmes dès la première nuit les pieds à peu près gelés. Le professeur Iakobleff, à qui, vu son expérience et son savoir-faire, je donnai le grade de « capitaine, » était plein de feu et d'énergie ; je trouvai cependant qu'il nous menait un peu tambour battant, attendu que ne pas manger, ne pas dormir et geler sur place lui semblaient choses fort naturelles. Le vent souffla presque toujours avec violence, et il neiga beaucoup. On nous donna quelquefois à la poste un traîneau pour tenter l'expérience, mais le mois de novembre est décidément la plus mauvaise saison pour voyager en Russie : le traîneau marchait bien pendant quelques verstes, puis la neige manquant complétement, il raclait sur les pierres et la terre gelée ; plus loin, au contraire, il allait de nouveau s'ensevelir avec les chevaux dans quatre ou cinq pieds de neige ; il nous fallait alors, souvent la nuit, passer des heures entières à dégager les pauvres bêtes, dont on ne voyait plus que la tête et qui, en se débattant, tachaient la neige de leur sang.... La familiarité engendre le mépris, même chez les animaux : un jour que nous avions versé deux fois, un de ces chevaux trouva charmant de s'allonger sur la neige ; puis lorsque nous l'eûmes remis sur ses jambes, il se retourna, et voulut monter dans le traîneau pour prendre place parmi nous ; mais on lui montra à l'instant que la plaisanterie était fort sotte : nous reprîmes la charrette, et tout aussitôt une des roues sortit pour aller se promener loin de nous : on voit que les péripéties ne manquèrent pas à ce voyage.

Vladimir est une petite ville fort coquette, aux murs d'une éblouissante blancheur, possédant une belle église et un hôtel où nous déjeunâmes : elle ressemble, du reste, à Moscou, comme chacune des innombrables villes, petites ou grandes, que traverse la grande route de la Chine. J'en dirais bien davantage, ainsi que des belles forêts que nous traversâmes dans cette partie de la Russie, et des peuplades, telles que les Chérémisses et autres, qui y vivent presque à l'état de nature, si, après avoir eu le malheur de perdre mystérieusement à Shang-Haï mes notes de voyage, je ne craignais de me tromper et de tromper le public. Je préfère passer pour avoir peu observé, en restant véridique, que de me lancer dans le domaine de l'imagination ou de m'approprier le bien d'autrui.

Je sais que nous arrivâmes le 15 novembre, au soir, à Nijni-Novgorod, où nous traversâmes, par un froid de près de — 30°, la rivière Oka, large comme la Garonne à Bordeaux, et dont notre pesant bagage ne fit nullement ployer la magnifique nappe de glace. Nous dormîmes quelques heures dans cette ville, qui n'offre, je crois, aucun intérêt lorsqu'on ne s'y trouve pas dans la saison de sa célèbre foire, qui a lieu tous les ans, et à laquelle se réunissent, durant plusieurs mois, un demi-million d'hommes venus des quatre points de l'univers. Le lendemain, de grand matin, nous reprîmes en pericladnoï notre route vers l'est; cette route, d'une immense largeur, peut être comparée, en certains endroits, aux Champs-Élysées; la ligne d'arbres dont elle est bordée permet de la suivre de l'œil à une distance prodigieuse; elle monte, descend, remonte encore des collines aussi âpres que désertes, toujours en ligne droite et à perte de vue; alors l'imagination s'en emparant, l'on songe que c'est la route de Moscou à Péking et au Kamchatka, et qu'au moment où le soleil disparaît à l'une de ses extrémités, il commence à verser sa lumière sur l'autre, en quit-

tant les rives de l'Amérique. Il n'est pas étonnant, puisque cette route est si longue et si importante, qu'on l'ait faite d'une largeur peu commune; mais il était bien inutile de la faire aussi raboteuse, en lui donnant l'apparence d'un glacier criblé de crevasses.

Le 18, nous eûmes des cochers tatars, hommes secs, nerveux, dont l'activité contrastait heureusement avec l'apathie mêlée à l'indifférence des Russes qui nous avaient menés jusqu'ici; car ceux-ci ne savaient d'autre moyen de sortir d'une difficulté que d'allumer leur pipe et de maudire les chevaux, ainsi que leurs malheureux ancêtres jusqu'à la troisième génération. Le 19, par un temps d'hiver s'il en fut jamais, à travers la bourrasque et la neige, nous fîmes, durant la journée, plus de cinq lieues à l'heure; vers le soir, notre Tatar faisant claquer son fouet plus haut que la tempête, debout sur son siége, criant comme un sauvage, nous lança dans les rues neigeuses de Kazan, où nous descendîmes cette fois dans un hôtel russe; nos forces étant à bout, nous résolûmes de bien les refaire avant de continuer notre route.

C'est dans cette ville, par laquelle passe tout le commerce de la Sibérie et de la Boukharie, et qui est, pour ainsi dire, la porte de l'Asie, que nous nous préparâmes sérieusement au grand voyage d'Irkoutsk. Le 20 novembre fut consacré à l'achat du traîneau d'abord, puis des bas de laine, longs tubes sans talons, mais fort souples, enfin des gants fourrés, qui ne sont pas plus gracieux, n'ayant pas de doigts. Moi, je m'occupai des provisions de bouche, auxquelles mes compagnons de voyage n'auraient certainement jamais pensé; je fis de nombreux achats de chocolat, de biscuits, de thé, de sucre, etc., etc. Pendant que je remplissais ce devoir, mon ami Iakobleff était à la recherche d'un traîneau solide; en ayant trouvé un qui réunissait toutes les conditions de solidité et de capacité, il l'acheta moyennant la somme de

quarante-cinq roubles d'argent, ou cent quatre-vingts francs, dépense que nous partageâmes naturellement. Il s'agissait maintenant d'y installer notre chargement de bagages de manière à nous garer, dans les cas inévitables où il y aurait renversement complet du traîneau, quille en l'air, d'être écrasés sous nos malles et tués sur le coup. Pour cela on avait mis un anneau en fer de chaque côté à l'intérieur; puis une fois que les bagages seraient bien *arrimés* dans la cale, on devait passer à travers ces anneaux une grosse corde qui serait en même temps solidement attachée à chaque colis, et se croiserait dessus dans tous les sens. Lorsque nous eûmes terminé ces préparatifs, nous couvrîmes nos malles de paille et mîmes chacun notre matelas et notre oreiller sur tout l'échafaudage. Il faut ajouter qu'il y a trois espèces de traîneaux en usage pour voyager en Sibérie; les uns sont tout à fait couverts, véritables boîtes d'où toute lumière, on pourrait même dire toute atmosphère, semblent exclues; il y en a d'entièrement découverts : ceux-ci sont beaucoup plus légers, mais le froid y est terrible; enfin il y en a de mixtes, c'est-à-dire ne portant qu'une capote et ressemblant à une calèche. Le nôtre était ainsi; il n'entrait, d'ailleurs, dans sa composition que du chêne et du fer, de sorte qu'il devait être, et se montra en effet, à toute épreuve.

Nous pouvions nous y mettre tous les trois de front, regardant les chevaux, tandis que le cocher ou *yamtchik* était assis sur une large plate-forme faisant l'office de siége : il était exposé là à toutes les intempéries, mais comme on en change à chaque relais et qu'on lui donne toujours cinq ou six kopeks de pourboire, « *na vodkou,* » il n'était pas encore trop à plaindre.

Comme nous étions très-fatigués et que ces arrangements prirent presque tout notre temps, il me fut impossible de me livrer à aucune observation sur cette importante ville,

qui contient environ cinquante mille âmes et possède une université célèbre. Je n'y fus frappé que du costume étrange, surtout de l'espèce de *calotte*, que portent les nombreux Tatars qui en parcourent les rues, et dont les pommettes saillantes autant que la tête rasée annoncent une origine mongole : à Kazan, l'on sent déjà, quoique de si loin, la Chine, et le dernier souvenir, avec la dernière trace de l'Europe, tend à s'effacer.

La grande route de poste, qui est aussi celle du commerce, pour entrer en Sibérie, passe par Perm, Ekatherinebourg et Tioumen, mais elle est loin d'être directe ; Iakobleff, qui avait déjà fait le voyage d'Irkoutsk par une route beaucoup plus courte quoique moins fréquentée, nous engagea à la prendre. La voici : elle se dirige à l'est par Iélabouga, Menzélinsk, Birsk, passe au nord d'Oufa, et sort de l'Europe à Zlatoouste ; puis elle va à Tchélabinsk, Chadrinsk, Kourganne, Ichim, Tioukalinsk, et arrive à Tomsk comme l'autre, par Kaïnsk et Kolivanne, évitant ainsi le triple détour de Perm, de Tobolsk et d'Omsk. Non-seulement cette route est plus courte, mais elle est encore économique en ce que les chevaux y sont beaucoup moins chers. Tandis qu'ils se payent souvent jusqu'à neuf kopeks (trente-six centimes) par verste sur la route de Tioumen, nous n'en payâmes quelquefois chez les paysans que deux et demi (dix centimes), et en moyenne trois, quoiqu'il y eût une épizootie qui en avait tué des milliers. Je n'eus à me plaindre de cette route de fantaisie que sous un rapport, mais il était grave : c'est que tandis que dans les maisons de poste qui sont entretenues par l'État, il y a toujours des vivres substantiels pour le voyageur affamé, nous allâmes nous perdre en plein carême parmi des villages où il fallut souvent dîner de navets et de choux gelés, outrage que ma nature irritée ne me pardonna jamais.

Le 21 novembre, le thermomètre étant à—28°, nous par-

tîmes donc de Kazan ; j'avoue que je trouvai le mouvement et les allures du traîneau tout ce qu'il y a de plus doux et de plus facile : nous glissions sans bruit, sans efforts, sur d'éblouissants tapis de neige, entourés de superbes sapins comme au milieu d'une forêt pyrénéenne ; nos fourrures, multipliées à l'infini, nous dérobaient complétement à la température; du reste, comme il n'y avait pas un nuage dans le ciel, on aurait pu se croire, sans un petit travail chimique qui semblait se faire au bout du nez, sur les plaines de l'Inde. Infortunés ! L'illusion ne devait pas durer longtemps ! Je ne savais pas alors, on me l'avait soigneusement caché, qu'il nous faudrait bientôt renoncer à peu près à l'habitude de manger, et nous corriger entièrement de celle de dormir : j'ai appris en voyage à avaler bien des choses, comme à ne rien avaler du tout !

Nous filâmes sur Malmitz, et quittâmes là la route de poste. Le lendemain, par une température de — 12°, nous arrivâmes, tard, à Iélabouga, sur les bords de la grande et belle rivière Kama, nous logeant chez des paysans tatars. On sait sans doute, car l'hospitalité russe est proverbiale en tout pays, que l'on peut toujours rentrer dans une maison en Russie, hors des grandes villes du moins, s'y installer pour la nuit comme chez soi, y recevoir tous les soins, et n'y laisser que des remercîments. C'est un usage universel. *Khlièba i soli*, vous dit-on quand vous entrez; cela (ou quelque chose qui y ressemble, car je ne me tiens pas pour responsable de l'orthographe des mots russes) veut dire littéralement : « Pain et sel, » autrement dit : « Puissiez-vous ne jamais en manquer, » la langue russe étant fort elliptique, chose rare chez les peuples du Nord. L'hospitalité est si bien comprise chez le paysan russe, que s'il manquait de place pour loger des étrangers, la famille irait coucher ailleurs. Il nous arriva une nuit d'entrer dans une chambre où était allongé un malheureux homme qui s'était

cassé la jambe; malgré nos plus vives instances et les cris affreux qu'il poussait, on le fit déguerpir clopin clopant plutôt que de ne pas nous donner la meilleure chambre. Il me semble incontestable, après tout ce que j'ai vu, que les mœurs du peuple en Russie sont peu édifiantes; mais il est toujours serviable, a le cœur chaud, un sentiment très-poétique, et redouble de soins pour un étranger qui vient s'asseoir à son foyer. J'ai été aussi fort surpris de l'absence totale de misère, et même de la grande aisance qui règne partout, surtout en Sibérie; quelquefois c'est presque du luxe : tout est propre; je ne me lassai jamais d'admirer à quel point, dans la plus humble cabane, les moyens étaient bien adaptés à la fin, pour se soustraire à l'action meurtrière d'une atmosphère plus glacée que celle qui enveloppe les mers polaires. Mais n'anticipons pas, et revenons à Iélabouga.

Nous devions croire, puisqu'il avait fait — 28° la veille, et — 12° ce jour-là, que la Kama, quelque grande et rapide qu'elle pût être, serait assez solidement gelée pour nous supporter; en effet, elle en avait toute l'apparence, cependant on refusa obstinément, n'importe à quel prix, de nous faire traverser, et comme il fallut rester là tout le lendemain, nous allâmes, pour ne gêner personne, nous établir dans un moulin à vent situé sur le rivage. Il se leva alors une horrible tempête de novembre; la neige, en tombant, formait presque un rideau, déchiré et secoué par tous les vents; elle balayait la terre, remontait comme de la fumée, et nous cachait si complétement la rive opposée, que l'on se serait cru au bord d'une mer gelée et hérissée de glaces; en outre, le froid était tel, que c'était un danger réel de sortir. Cette journée se passa donc fort tristement.

Le lendemain, ayant offert vingt-quatre francs pour qu'on nous fît traverser, douze hommes se présentèrent pour porter nos effets, et nous nous aventurâmes à pied,

sur la glace, suivis de notre traîneau ; c'était un spectacle des plus extraordinaires. Évidemment il y avait eu un dégel après une première et très-forte gelée, car d'un bord à l'autre, sur une largeur d'au moins quinze cents mètres, ce n'était qu'un entassement de blocs, d'arêtes, de pointes de glace, quelquefois à hauteur d'homme, et à moitié ensevelis dans la neige de la veille. A mi-chemin, le cheval attelé au traîneau s'enfonça dans la glace, et au même moment nos bottes se mouillèrent; on peut juger de notre effroi; mais notre étonnement fut bien plus grand encore lorsque nous découvrîmes, après avoir repêché notre cheval, qu'il y avait *deux couches de glace superposées* et séparées par l'intervalle d'eau qui nous avait tant fait peur[1]. Au bout d'une demi-heure nous débarquâmes sur l'autre rive, où un homme appartenant à la police s'élança sur nos porteurs, les gourmandant d'avoir eu la présomption de nous faire passer; mais le succès ayant couronné l'entreprise, nous continuâmes au plus vite notre route.

Le lendemain nous arrivâmes à Birsk, ne nous arrêtant que quelques instants chez les paysans pour goûter leurs légumes.

Nous rencontrâmes durant la journée plusieurs convois de ces condamnés qui s'en vont fers aux pieds, jusqu'au fond de l'Asie, expier leurs crimes sous la terre, et avec lesquels nous confondons trop souvent les exilés politiques. Enfin nous arrivâmes, le 26 novembre, à la jolie ville de Zlatoouste, dans les monts Ourals, et la dernière de l'Europe. Toutefois, cette distinction d'Europe et d'Asie est toujours rejetée par les Russes, car plusieurs gouvernements, ou provinces, enjambent l'Oural et se trouvent par conséquent moitié en Europe moitié en Asie.

1. Pareil phénomène se voit souvent dans les lacs élevés des Pyrénées.

On trouve, à Zlatoouste, un petit hôtel en bois, de la plus exquise propreté ; je ne puis dire quelle fut ma joie de voir aussi dans cette pittoresque et coquette ville, qui me rappelait involontairement les plus jolis établissements des Pyrénées, une chapelle catholique et des Polonais parlant français. Il est touchant de ne pas être dépaysé, et de retrouver son culte et sa langue au milieu des sapins de l'Oural.

CHAPITRE IV.

Entrée en Asie. — La Sibérie occidentale. — Péripéties d'un long voyage en traîneau, insomnie, chutes, etc., etc. — Cinquante degrés de froid. — Arrivée à Tomsk après une étape de mille lieues.

Il arriva malheureusement que Iakobleff tomba malade à Zlatoouste, et, quelque répugnance que j'éprouvasse à le quitter, il fallut, ne voyant pas le terme de sa maladie, s'y résigner, en le laissant entre les mains d'un médecin. Ayant fait l'emplette d'un beau poignard de l'Oural, je procédai à de nombreux achats de vivres pour faire face au carême russe; je me fis rôtir trente livres de veau, qui me revint, tout prêt, au prix de trois sous la livre, et je crus de mon devoir d'y ajouter un magnifique dindon, auquel je dois peut-être la vie. Tout cela gela bien vite, ainsi que le pain, dont il ne s'agissait plus que de faire dégeler à chaque relais le morceau voulu.

Avec le compagnon de voyage qui me restait, je fis, pour simplifier nos calculs d'argent, un marché par lequel je m'engageais, coûte que coûte, à le mener jusqu'à Tomsk pour la somme de cent vingt francs, somme modique il est vrai, mais il avait l'estomac peu large et respectait mon veau par *scrupule religieux*. Je payai les deux autres tiers du prix du traîneau, qui devint ainsi ma propriété, et quittant avec regret notre ami malade, nous entrâmes à grande vitesse en Asie.

Plus de six cents lieues de France nous séparaient encore de Tomsk, où j'étais résolu à faire une halte; nous mîmes treize jours à les franchir. Sans doute, ce serait un grand bonheur pour moi de repasser avec mon lecteur dans les innombrables villes, déserts et forêts de bouleaux qui se succédèrent pendant ce long trajet, mais comme ma mémoire, à qui seule je puis m'adresser, pourrait me trahir, je n'ai rien de mieux à faire, après quelques observations générales, que de le renvoyer à l'excellent ouvrage d'Atkinson sur la Sibérie occidentale.

Je dois dire que jamais je n'ai traversé de pays plus complétement plat et plus complétement affreux, quoique l'interminable steppe de Baraba, qui naguère n'était qu'un vaste désert, se fût, suivant mon compagnon Sourine, qui y avait passé trois ans auparavant, repeuplée de bouleaux.

Ce serait du reste faire une injustice criante à la Sibérie que de la juger par cette fraction si laide; il faut ajouter aussi que nous y fûmes très-contrariés par le temps. La neige, soulevée en masse par d'épouvantables bourrasques, allait s'accumuler dans les villages jusqu'à la hauteur des toits; elle nous frappait le visage de manière à nous aveugler; souvent, durant la nuit, nous perdions notre route : alors il fallait consulter les étoiles, et, avec des bêches qu'on allait chercher à plusieurs verstes, dégager nous-mêmes traîneaux et chevaux des masses de neige dans lesquelles ils avaient presque totalement disparu. Cette route, qui, comme je l'ai dit, n'était pas celle de la poste, devenait quelquefois tellement étroite, que le traîneau heurtait violemment contre des troncs d'arbres, pendant que nos trois, quatre et même cinq chevaux, attelés *goussem*, ou à la file, prenaient chacun la direction qui leur plaisait, sans qu'on pût, autrement que par la voix et un fouet long de plusieurs toises, les ramener dans le bon chemin. Heureusement que nous trouvions presque toujours des cochers tatars qui dé-

ployaient une énergie incroyable, sautant à bas de leurs siéges toutes les fois qu'il y avait place pour cela, puis galopant à côté des chevaux ou s'élançant sur eux comme des léopards afin de les entraîner et les ramener à la file qu'ils avaient rompue. Lorsque nous rentrâmes, à Ichim, sur la grande route de Sibérie, il y eut de nouveaux désastres. Les longues caravanes de traîneaux qui portent le thé de Kiakhta à Moscou, et qu'on lance à toute vitesse du haut des côtes, arrivent en bas avec une telle impétuosité, qu'ils creusent la neige en y faisant un ou plusieurs fossés parallèles qui traversent la route avec une profondeur de plusieurs pieds, lui laissant complétement l'apparence des vagues de la mer. Or, on ne peut, en traîneau, descendre les côtes lentement : tout au contraire, on fouette les chevaux à outrance et on les lance au triple galop, ne s'occupant ni des fossés de neige, ni des plus gros troncs d'arbres, ni d'aucun obstacle qui puisse arrêter leur vol; et lorsqu'ils arrivent en bas, avec une vitesse de cinq à six lieues à l'heure, pour rester forcément en place, il est facile de comprendre ce qui arrive généralement : le traîneau est culbuté, retourné, les passagers lancés dehors pour s'éveiller, si c'est la nuit, à cinq pas de là dans la neige, souvent même le cocher ne se trouve plus. Il y a encore un danger en descendant ces collines, c'est que le traîneau, qui voyage aussi dans la largeur de la route ou *dérive*, comme dirait un marin, ne dérive si bien qu'il ne finisse par se mettre à la place des chevaux et n'arrive avant eux. Cependant tous ces petits accidents ne sont que désagréables, et c'est voyager sur du velours et dans un paradis que de voyager ainsi, lorsqu'on a essayé du tarantass. Quoi, du reste, de plus pittoresque qu'un traîneau attelé de plusieurs chevaux, lorsque, lancé par le plus resplendissant soleil au milieu des neiges de la Sibérie, il en fait jaillir les poudreux tourbillons sur la double paroi de sapins et de cèdres qui bordent le chemin? « Allez, mes petites colom-

bes! » crie, de sa voix la plus sauvage, le cocher tatar en secouant toutes ses rênes et en se levant sur le siége. Alors les petites bêtes partent échevelées, fendant l'air comme des isards ou des oiseaux; leur longue queue caresse la neige; ils ont l'air enveloppés d'écume, et l'on n'entend que le carillon des clochettes suspendues sur leur tête, qui s'agitent et remplissent le désert de leur bruit. Il arriva une fois qu'un de nos chevaux rencontra un traîneau de caravane chargé de thé qui lui barrait le passage, mais il sauta par-dessus comme un lévrier, continuant sa course vagabonde sans nous retarder d'un instant, malgré un choc assez violent.

Tout cela est beau, tout cela reste dans la mémoire, ainsi que les phénomènes atmosphériques, le froid intense, la pluie de cristaux et les teintes rouges de l'horizon qui précédaient, tous les matins, l'heureux moment où le premier rayon de soleil entrait dans le traîneau et venait frapper notre visage; mais ce qu'on oublie (et c'est fort heureux), ce dont se doutent peu ceux qui ne voyagent que sur les cartes, c'est la fatigue inséparable de ces voyages lorsqu'ils se prolongent si longtemps, fatigue qui consistait principalement, pour moi du moins, dans l'insomnie. Entre Moscou et Tomsk, c'est-à-dire pendant vingt-huit jours de voyage, nous n'eûmes pas quatre nuits à dormir; toutes les autres nous nous arrêtions cinq minutes à chaque station, pendant lesquelles mon compagnon de voyage fumait son *papiross*, ou cigarette; moi, je m'allongeais, épuisé, sur un banc, et je passais ces quelques minutes dans le sommeil le plus profond. Dès que Sourine criait *gatóv*, ce terrible mot *gatóv*, qui veut dire *prêt*, nous remettions notre pelisse pour aller de nouveau frissonner dans le traîneau, non sans avoir vu contre la porte, en sortant de la chambre, tomber subitement en flocons de neige toute la vapeur d'eau qu'elle contenait. Au bout de cinq ou dix minutes, selon le froid, ma barbe

se hérissait de glaçons, des stalactites se formaient au bout de mon nez pour descendre sur ma poitrine, et bientôt j'entendais ronfler mon compagnon qui ne pouvait, à son réveil, rouvrir les yeux qu'après y avoir cassé un rideau de glace. Dormir à mon aise dans un traîneau resta toujours pour moi un problème insoluble, et je me félicitai bien souvent de n'avoir pas, suivant ma première idée, entrepris ce voyage avec un courrier du gouvernement, car j'eusse été obligé de traverser la Sibérie comme une trombe, et d'arriver de Saint-Pétersbourg à Irkoutsk en dix-huit, dix-sept ou même seize jours, ce qui représente à peu près *cent lieues par jour*.

Quant aux obstacles politiques et aux énormes dépenses dont on m'avait effrayé, je trouvai tout cela imaginaire. On ne me demanda mon passe-port qu'une fois; ce fut à Ichim, où nous dormîmes deux heures, puis allâmes nous promener; nous fûmes accostés par un employé quelconque, en uniforme, comme tout le monde en Russie, qui vint à moi de la façon la plus cavalière me demander, en me tutoyant, pourquoi je n'avais pas envoyé mon passe-port au bureau de police; je ne savais pas assez de russe pour lui laisser sentir mon indignation, mais Sourine s'en chargea, et lui dit sur un ton d'autorité que j'étais porteur des lettres du prince Orloff, et que s'il me parlait encore de la sorte je le ferais mettre en prison; sur ce, le quasi-militaire fila sans mot dire vers son traîneau.

Les dépenses de nourriture furent presque nulles, vu que nous allions toujours chez les paysans, dont nous louions les chevaux, et que nous buvions notre propre thé, boisson que j'ai trouvée inestimable dans tous les climats, mais un véritable nectar en Sibérie, où j'en buvais jusqu'à vingt grands verres chaque jour; il est vrai que c'était du thé de caravane que l'air de la mer n'avait jamais gâté. Notre table était bien rustique, assurément; nous ne savions plus ce que

c'était que fourchettes et cuillers, mais les bons paysans se mettaient tellement en quatre pour nous, que je leur pardonnais même de bien bon cœur leur excessif étonnement en me regardant, joint aux questions dont ils accablaient Sourine à propos de moi; un Hottentot à Paris eût fait une moindre sensation. Mon compagnon était un bienfait et une Providence pour moi; sans lui, malgré tous les dictionnaires du monde, j'aurais dû vivre dans une continuelle pantomime. C'est un devoir envers lui qu'il m'est doux de remplir, de dire ici que notre marché étant conclu, n'ayant par conséquent aucun intérêt à me soigner, il n'épargna jamais ses peines, ni nuit, ni jour, dans la neige ou la tempête, pour débattre avec les paysans le prix de mes chevaux, et me faire avoir tout ce dont je pouvais avoir besoin. Nulle part, même en Russie, je n'ai rencontré plus de bonté; il faisait aussi les calculs monétaires, car dans un pays où il faut tout payer en cuivre et où des pièces en apparence complétement semblables ont différentes valeurs, il y avait de quoi perdre son *russe* en même temps que son latin.

Enfin nous arrivâmes à Kaïnsk déjà transis et pour nous y solidifier presque entièrement; c'était dans la première semaine de décembre; jamais je n'ai éprouvé un tel degré de froid ni de pareilles vicissitudes de température en si peu de jours. Le 1er décembre, le mercure monta jusqu'à — 2°,5, ce qui est fort rare en Sibérie dans cette saison; le 2, il redescendit à — 6°; le 3, chose incroyable, il dégela un instant, si bien que mes fourrures me devinrent insupportables, et dans l'après-midi, quatre heures après, il y avait — 15°! Malheureusement mon thermomètre, acheté à Paris, n'était gradué que jusqu'à 35°; le 7, il fit un froid tellement extrême qu'il ne m'indiqua plus rien. Voici cependant quelques-uns des effets qui accompagnèrent cette crise de froid, et qui pourront peut-être intéresser et faire juger de son intensité.

En sortant le matin de la cabane où nous venions, selon l'habitude, de boire notre thé, je fus frappé, comme toujours, de la magnificence des teintes matinales de la Sibérie; mais un effet indéfinissable se produisait dans l'air, quoiqu'il n'y eût pas une tache dans l'immensité du ciel. Je n'étais pas dehors depuis deux minutes, lorsque quelque chose de collant s'attacha à ma peau, et toute ma barbe se chargea de glace : il régnait sur tout le pays, quoique inondé de lumière, un silence de mort, et la fumée qui sortait des cabanes, parée des plus belles teintes de l'aurore, était arrêtée en colonnes transparentes au-dessus des toits. Je suspendis mon thermomètre sur le traîneau, à quatre pieds au-dessus du sol : ordinairement il descendait très-vite jusqu'à 5 ou 6° du point où il devait s'arrêter, et ne franchissait jamais cet intervalle sans se faire prier pendant plusieurs minutes; cette fois-ci, non-seulement il tomba à l'instant à — 35°, sa limite extrême, mais il dépassa toutes les bornes, et la boule elle-même resta à moitié vide. Comme, d'après mes sensations, et en face d'une lumière tropicale, je ne m'attendais nullement à un pareil effet, j'en fus confondu et presque effrayé. Cependant nous entrâmes dans le traîneau et y fûmes, je dois le dire, pendant plusieurs jours, dans une espèce d'agonie, nous y tordant comme des serpents. Pendant plus de soixante heures, la colonne mercurielle ne remonta que quelques instants à — 32°, pour disparaître aussitôt dans des régions inconnues, d'où l'imagination elle-même reculait avec épouvante. Ma pelisse de peau de mouton, mon oreiller, tout mon costume, devinrent roides comme du bois. Voici ce que j'avais sur les jambes : une paire de chaussettes en laine, une seconde en laine beaucoup plus épaisse, une grande paire de bas en laine d'une épaisseur de plusieurs lignes, des bottes énormes fourrées intérieurement de la base au sommet, puis du foin et un manteau qui me couvrait en entier, lourd comme ceux des cochers de Paris; et

fin, pour complément, une natte très-épaisse fermant hermétiquement le traîneau. Ces précautions semblent ridicules; j'eus cependant, là-dessous, les doigts des pieds lentement mais sûrement et pour toujours gelés; le traîneau lui-même, étant saisi par le froid, me communiqua sa propre température, et m'apprit, quoique trop tard, que ce n'est pas du tout la quantité, quelle qu'elle puisse être, de fourrures, qui garantisse du froid, mais leur qualité, quand elles n'auraient aucune épaisseur : aussi, à Tomsk, je me débarrassai de cet immense attirail, et ne me couvris plus que d'un *dakha* de peau de *chamois*, extrêmement léger, mais sur lequel la température la plus basse n'eut jamais le moindre effet, quoique un pareil froid soit vraiment plus subtil que l'eau, et que l'on resterait plus facilement sec au fond de la mer que de s'en garantir complétement. Mon nez, naturellement, ne fut pas respecté : il resta plusieurs semaines malade. Nos chevaux, lancés au triple galop pendant deux et trois heures, avaient le corps entier couvert d'une couche de glace, et portaient au bout de leurs naseaux, sous la forme d'une grosse pomme de terre blanche, toute la respiration émise et figée pendant le trajet. Une bouteille d'eau-de-vie, cachée au fond du traîneau, sous le foin et les fourrures, ne contenait plus qu'un morceau de granit ! Enfin nos malheureux *yamchiks* ne pouvaient plus regarder leurs chevaux que par instants; leur bouche restait ouverte comme frappée de tétanos; leur figure, bariolée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, devenait livide autant que repoussante, et vraiment je priais Dieu pour eux. Je regrette infiniment de ne pouvoir préciser exactement le degré de froid que nous éprouvâmes pendant ces trois jours; mais deux voyageurs qui ne se connaissaient pas, que je vis séparément, et qui passèrent par là à la même époque, m'assurèrent que le froid atteignit — 53°; même en faisant la part de l'exagération, je ne doute pas qu'il n'approchât de — 50°.

Heureusement que la plus parfaite immobilité régnait dans l'air, car s'il y avait eu le plus léger mouvement, c'eût été un danger réel de s'aventurer dehors. Tout cela se passait du reste sous le plus éblouissant soleil : il n'y a pas de nuages possibles à une température où toute vapeur devient pierre, et où le sang s'arrête dans les veines.

J'ai oublié de mentionner le passage de l'immense fleuve Irtysch ; le fait est que je ne m'en aperçus pas moi-même, quoique cet événement arrivât en plein jour : l'on sait rarement, en Sibérie, si l'on est sur terre ou sur l'eau, attendu que les rivières sont couvertes de neige et que leur surface est rarement unie. Elle l'est sans doute au commencement, mais bientôt le froid augmente et fait craquer en la contractant la première glace, dont les lambeaux se relèvent et s'appuient les uns contre les autres comme les deux côtés d'un toit; la neige arrive et recouvre toutes ces ondulations que l'on prendrait alors pour des tertres, l'illusion étant rendue complète par l'usage de planter dans la neige des petits sapins qui indiquent la route et trompent le voyageur, jusqu'à ce qu'il entende sous ses pas les subites et sourdes détonations de la glace qui se crispe, ou les coups répétés du fleuve captif contre les voûtes ténébreuses de sa prison ; c'est une musique étrange dont on se passerait volontiers.

A Kolivan, nous passâmes l'*Ob*, notre traîneau descendant du haut de ses bords escarpés avec la vitesse d'un torrent; là mon jeune ami Sourine, dont la mère l'attendait à Tomsk après une absence de trois ans, et dont la nature était éminemment sensible, faillit perdre complétement la tête. J'éprouvais moi-même un bonheur indicible à le voir rire, chanter des airs d'opéra-comique que je lui avais appris dans les longues journées passées en traîneau, puis sonder l'horizon à chaque poteau kilométrique qui filait au bord de la route ; j'eusse été aussi heureux que lui si, dans son ivresse, il m'eût laissé quelques minutes pour achever mes

repas; mais je compris la situation, et ne dis mot. Enfin, le 10 décembre, en sortant d'une forêt de cèdres, nous vîmes briller au penchant d'une colline les églises de Tomsk : je pensai un instant à Québec, mais mon ami m'absorba bientôt tout entier; il se leva, monta sur le siége, fouetta les chevaux, puis le cocher, chanta, agita son chapeau, et une demi-heure après nous entrâmes à Tomsk par 20° de froid, ayant accompli mille lieues depuis Moscou.

CHAPITRE V.

Tomsk. — Église catholique : tombe d'un officier français. — Scènes d'hiver. — Distribution de prix au Gymnase. — Achat de peaux de chamois. — Départ de Tomsk.

Tomsk est non-seulement la plus jolie ville de Sibérie, mais une des plus jolies du monde ; elle a bon nombre de maisons de pierre, à colonnades et péristyles, des trottoirs en bois, des rues aussi larges que régulières, quinze ou seize fort belles églises, et un assez bon petit théâtre. Elle couvre du haut en bas une colline longue et escarpée ; ses mille fenêtres flamboient tout le jour au soleil, et ses pieds se baignent dans une rivière superbe, le *Tom*, qui même là est infiniment plus large qu'aucune rivière de France : sur l'autre rive l'horizon tout entier est couvert d'immenses et noires forêts de sapins, derrière lesquelles le soleil, l'hiver, semble se coucher perpétuellement, car il ne monte pas très-haut dans ces régions; à deux heures déjà une teinte crépusculaire descend, en la rougissant, sur la vaste étendue de neige qui couvre le Tom, et dès quatre heures on voit se dessiner sur des fonds sanglants et avec une immobilité cadavérique, la tête échevelée des vieux cèdres, dont le relief sombre et fantastique fait le plus beau contraste avec les plaines de neige qui les entourent. L'été, Tomsk voit défiler devant elle les bateaux à vapeur qui la mettent en communication, par le Tom et l'Ob, avec l'Irtysch.

La race humaine, ses formes, son sang, ses attitudes, tout est merveilleux à Tomsk ; les hommes y sont souples, élégants, bien faits, l'image même de la santé ; les femmes y sont presque toutes jolies, et il ne faut pas longtemps pour s'en apercevoir. Tout le monde y préfère les amusements du dehors, il y a beaucoup de recherche dans sa toilette, et à voir de semblables types et des costumes aussi romanesques, on a de la peine à se croire dans le cœur même de l'empire russe.

Mon premier soin en arrivant fut de chercher à me caser ; mais mon fidèle ami, même au milieu de la joie de son retour et des embrassements de ses parents, en fit presque sa première pensée : il trouva un petit hôtel fort bien situé, arrêta pour moi une chambre meublée et fort grande, à deux francs par jour, et présida lui-même à mon installation, après quoi il me laissa entre les mains du maître d'hôtel, qui bégayait aussi bien l'allemand que moi le russe, de sorte que nous parvînmes bientôt à échanger nos pensées et notre savoir. Je me décidai à refaire mes forces dans un aussi charmant endroit, et à 2000 lieues de Paris je me mis à dévorer des beefteaks et des côtelettes. Je songeai aussi à écrire au plus tôt à ma famille ; et puisque ces lettres, maintenant sous mes yeux, durent être la plus sincère expression de mes sentiments et le plus pur reflet de mon âme, je me permets d'en extraire ici quelques fragments écrits sous la forme d'un journal.

12 décembre. Je fais à pied une reconnaissance de la ville ; mais mes genoux tremblent de faiblesse. Presque à chaque pas je rencontre des hommes, des conducteurs de caravanes, qui ont la figure gelée, couverte de taches livides, ou noire comme du charbon.

Je trouve ici même, aux extrémités du monde, une église catholique, malheureusement la messe y est déjà dite.

13. Froid horrible, « grande brise » et neige : impossible

de rester dehors, pas plus que d'aller, dans l'état actuel de mon nez[1], chez le gouverneur pour lequel la comtesse Mourawieff-Amourski m'avait donné une lettre.

14. Température ce matin = — 21°; temps superbe. La solitude me pèse, et les heures me semblent longues; je me trouve, comme à Moscou, seul et dépaysé, séparé déjà par des espaces où l'esprit se perd, de ce qui m'est le plus cher au monde; mes pensées prennent une teinte de tristesse; je tremble en regardant où je vais. Les voyageurs lointains ne devraient point se livrer à la méditation; une fois partis ils ne devraient jamais songer à leur retour, mais filer comme ces étoiles qui se brisent, dont les débris se dispersent dans l'univers, et que l'on ne revoit plus. Ils devraient se roidir comme du fer et triompher de la nature. On les verra partout, mais on ne les connaîtra nulle part, et ils seront d'autant plus enchantés au retour que leur sacrifice aura été plus complet pendant le voyage.

Le thermomètre descend à — 30°. Dans ma chambre, ma fenêtre intérieure séparée de la première par un intervalle de plusieurs pouces, se couvre d'un centimètre de glace. Un saucisson que j'avais apporté de l'Oural avait presque toujours résisté aux outrages de l'air; il était admirable; il y régnait un printemps éternel; mais exposé à une température de — 30°, il se pétrifie comme le reste.

15. Température, — 16°; temps affreux; rafales qui soulèvent la neige en tourbillons, cachent les maisons ou les ensevelissent, et empêchent d'ouvrir les yeux; la lune, ce soir, cherche à percer les nuages, mais elle n'apparaît que par moments sur cette scène de désolation; on dirait que le monde va se détraquer.

Parmi les bagages du professeur, dont il m'avait chargé à Zlatoouste, il se trouve une malle qui a fait explosion pen-

1. Il était encore gelé.

dant le voyage ; je ne me fais aucun scrupule de poser délicatement mes doigts sur certains livres qui en sortent tout seuls ; j'ai la bonne fortune d'y trouver deux romans de Dickens, quoique non des meilleurs : *the Battle of life*, et *the Haunted man*.

Le jeune Sourine, qui, dans nos longues conversations en traîneau, m'avait beaucoup fait parler de mes voyages en Amérique, se monte la tête à l'idée d'aller chercher de l'or en Australie, et me propose de m'y accompagner. L'excellent mais trop romanesque jeune homme fait avec moi un contrat par lequel je m'engage, pour la somme de quelques centaines de francs, à le défrayer entièrement de ses dépenses pendant tout ce voyage antipodique; j'y perdrai au moins un millier de francs : mais je ne suis que trop heureux, à quelque sacrifice que ce soit, de m'assurer un bon et facile compagnon, qui, parlant le russe et le français, me rendra d'inappréciables services durant le voyage scabreux d'Irkoutsk et de Péking. Tout s'arrange à l'amiable, et il me supplie de lui accorder quinze jours encore, au nom de sa pauvre mère, qui est une véritable mère, et ne s'impose un pareil sacrifice qu'en versant, devant nous deux, et sur nous deux, les larmes les plus amères.

16. Rien d'important. Température, — 25°,5.

17. Ce matin je fais une promenade sur la rivière afin d'y voir les trous que l'on y pratique pour puiser de l'eau, pêcher et faire boire les chevaux ; une fumée épaisse sort de ces trous que je ne puis mieux comparer qu'à des entailles faites sur le corps humain par un chirurgien, et par où l'on verrait à nu la circulation du sang.

La glace a trente-trois centimètres d'épaisseur, et au fond de l'orifice l'eau du fleuve court et bouillonne avec fureur : quelle mort plus affreuse à supposer que celle de glisser d'une seule ligne au bord de ces trous, et d'y disparaître pour ne reparaître au jour que dans les profondeurs de la mer Glaciale !

Je fais aussi l'ascension d'une colline qui avoisine Tomsk, surmontée d'une grande croix et d'un pavillon qui recouvre une pierre tumulaire. C'est là que reposent les cendres d'un certain colonel français au service de la Russie il y a un siècle ; il commandait la place de Tomsk et voulut être enterré là-haut, parce qu'il aimait à y faire manœuvrer ses troupes. Son nom, gravé sur la pierre, était ou de Villeneuve ou de Villemers (de Provence) ; il y avait une fort longue épitaphe, mais m'étant gelé les dix doigts en montant, je n'eus jamais le courage de rester pour la déchiffrer. Décidément il est plus difficile de braver ce climat que de maîtriser la langue elle-même ; la neige avait sur les flancs de la colline, jusqu'à un mètre de profondeur, et comme il ne faisait pas très-froid (— 12°), elle fut trop molle pour me porter ; j'enfonçai dedans jusqu'à la ceinture ; en me débattant pour en sortir, tout le sang fut chassé de mes mains qui devinrent blafardes et insensibles, ma tête tourna, mon estomac eut une espèce de mal de mer, et j'entrai dans une cabane où un capitaine en retraite eut l'obligeance de me frotter avec de la neige et de m'administrer force bière chaude ; avec cela la circulation se rétablit, mais cette histoire ajoutée à celle de mon nez et de mes pieds fit que je commençai à redouter le froid, et chaque fois que je sortais j'éprouvais le même sentiment que si le choléra ou la peste m'attendaient dans la rue.

Aujourd'hui j'ai aussi été voir le curé, qui est Polonais ; il ne parle malheureusement pas le français ; j'ai pu apprendre seulement que sa paroisse avait une circonférence de 9 600 kilomètres et qu'il en avait fait 150 000 depuis vingt-quatre ans qu'il l'habite.

J'achète plusieurs petits objets dans les magasins, où les produits européens sont à des prix exorbitants. Du reste, avec des marchands russes, dans le « *gastini dvor*, » c'est toujours l'histoire des couteaux de Châtellerault, et c'est à l'acheteur à faire son prix.

Étant constamment au grand air, je me livre à des investigations, ou plutôt à des réflexions, sur la qualité de la température ou du *calorique*, dans différents pays. D'où vient que tandis qu'à Paris nous sommes transis lorsqu'il fait — 4° ou — 5°, on peut ici sortir sans inconvénient et presque sans une sensation désagréable de l'atmosphère embrasée d'une salle de bain, pour affronter tout à coup un froid polaire? On a beau répondre « il n'y a pas de vent, le ciel est clair, » etc. : il faut qu'il y ait des causes plus sérieuses que cela, qui se rattachent sans doute à la nature même de la lumière et de la chaleur, ainsi qu'à leur rapport avec les conditions de l'air. Je reviendrai sur cette intéressante question lorsqu'il s'agira des effets mortels du soleil de l'Inde. Mais dès à présent, je crois pouvoir poser en principe qu'avec un air sec, les extrêmes, soit de froid soit de chaud, sont infiniment plus supportables. Pour quiconque a pu comparer le soleil de l'Égypte ou de l'Australie avec celui des tropiques, cette vérité doit être un axiome. Néanmoins, rien n'est perfide comme ce froid russe qui met longtemps à se faire sentir ; si son action est lente, elle est tout aussi infaillible ; c'est comme un poison qu'il faut digérer avant d'en ressentir les effets ; ce n'est guère qu'au bout d'une heure que l'on se sent complétement saisi et comme *rongé* jusqu'à la moelle des os ; dans les premiers moments, nul ne saurait dire s'il fait — 10° ou — 40°, seulement vers — 15° les moustaches se hérissent de glace, et à — 25° on ne peut ouvrir sa porte sans tousser violemment, l'oppression devenant alors très-forte. Mais on s'y trompe souvent.

18. Température, — 38°,2. Je ne puis sortir que par petites demi-heures à la fois ; il y aurait danger à rester dehors, témoin les figures, carbonisées pour la vie, des cochers de caravane ; la neige est dure comme du marbre de Carrare, et rend un son métallique quand on la frappe.

Six officiers en route pour Irkoutsk, et logés dans les

chambres qui avoisinent la mienne, se livrent à la musique pour tromper les heures. L'un d'eux croit jouer de la flûte ; elle ne jette que des sons désordonnés et des accords parfaits qui ne le sont même pas. Il y a aussi une boîte à musique qui joue derrière ma porte la sublime *Prière de Guillaume Tell;* mon âme s'attendrit, elle éclate en entendant ici de pareils sons ! Ils ne sont pas faits pour ces lieux ! ils sont en harmonie avec une tout autre nature, et il ne faudrait pas les écouter.

19. Je sors de la messe ; l'auditoire était nombreux, composé en grande partie de jeunes militaires, braves et malheureux Polonais exilés en Sibérie. Rien de plus touchant que ces belles têtes blondes si recueillies, et portées cependant si fièrement. Ces jeunes gens debout et l'épée au côté étaient à la fois les types les plus parfaits du militaire, du gentilhomme et du chrétien ; faut-il donc venir si loin pour trouver toutes ces qualités réunies, et recevoir les leçons d'édification et de vertu que l'on rencontre malheureusement trop rarement dans sa patrie ?

Température, — 37°,5 ; je me hasarde cependant à faire une promenade ; par le plus beau soleil, je traverse le Tom, large d'environ deux kilomètres, j'admire la beauté de la nature boréale et ses contrastes ; voilà la Sibérie comme je me la figurais, et non comme elle m'apparut près de l'Oural, couverte de bouleaux ; la couleur des sapins est peut-être le vert le plus sombre de la nature, la neige en est le blanc le plus éclatant, et nulle part je n'ai vu le ciel d'un bleu plus intense. Quelles belles photographies l'on ferait ici ! Mais, au milieu de mes méditations, le vent se lève avec une température de — 37°,5 ; toute inspiration est à l'instant figée à sa source ; je rentre au plus vite dans ma chambre, que je trouve remplie de nuages d'encens. On me gâte ici ; on m'enivre de parfums, on me nourrit d'hydromel et de *rabchiks*, délicieux gibier meilleur que la perdrix ; j'ai un

compagnon dont la famille m'est toute dévouée et m'accable de politesse ; ma santé redevient radieuse.

20. Température = — 37°,5 avec une bonne brise ; je me risque encore dehors ; mais je ne puis y tenir, et reviens à reculons, ne pouvant faire face au vent.

21. Grâce au ciel, voici la chaleur qui de nouveau se fait sentir : il n'y a plus que — 24°. Notre ami Iakobleff arrive enfin de l'Oural ; ne pouvant nous attendre, il file sur Irkoutsk.

22. Je viens d'être témoin d'un singulier spectacle ; ici on ne soigne guère les chevaux, puisque après plusieurs heures de galop on les expose à toutes les intempéries, dans des écuries ouvertes, et que les courriers de Saint-Pétersbourg les tuent sans pitié en leur faisant faire souvent jusqu'à six lieues à l'heure ; mais voici un trait qui honore l'humanité. Un pauvre cheval, en tombant, s'était cassé la clavicule gauche ; on l'a allongé sur le côté droit et garrotté (on manie ici les chevaux comme des chiens), puis on lui a pratiqué une ouverture près du cou, dans laquelle on s'est mis à souffler (peut-être des expressions cabalistiques et dictées par des tables tournantes) ; enfin, on y a introduit un je ne sais quoi, qui m'a semblé, de loin, être une chandelle ou de la cire jaune. Le pauvre animal jusque-là s'était laissé faire sans donner signe de vie ; mais lorsque l'objet en question, chandelle ou autre, eut pénétré ses chairs, il sembla que la lumière revint à son esprit ; il se contracta, une pâleur mortelle entoura ses yeux pendant que des mouvements convulsifs agitaient ses paupières ; un voile mystique se répandit sur toute sa figure (lui qui tout à l'heure se portait si bien !...), et moi, en le voyant sauvé, mais étiolé pour la vie, moi qui à travers une expression si calme et si résignée perçais et lisais ce qui se passait à l'intérieur, je m'enfuis épouvanté en pensant à son avenir, si toutefois par des moyens aussi singuliers,

et qui étaient sans doute destinés à prévenir les effets d'une trop forte émission sanguine, ses amis charitables parvenaient à le conserver à sa famille. Après ce spectacle aussi nouveau que mystérieux, j'allai à la messe grecque, dont j'ai déjà parlé. Je me bornerai à ajouter que lorsque la grande porte qui cache le sanctuaire a tourné sur ses gonds, lorsqu'on aperçoit au milieu d'un nuage d'encens le prêtre auquel son immobilité, sa gravité et sa voix caverneuse ne laissent plus rien d'humain, on est tenté de croire à une apparition. Un sentiment religieux vous saisit lorsque, ouvrant ses bras pour faire descendre sa bénédiction sur le peuple, il émet des sons tellement lourds et profonds, que l'on ne sait s'ils sortent de la poitrine d'un homme ou des entrailles de la terre. Les Russes aiment, en tout, le coup d'œil et l'effet. On voit cela dans les monuments de leurs villes, ainsi que dans la passion et l'abus immodéré de tout ce qui est uniforme, décorations et dorures.

Les images qui tapissent les murs de leurs églises ont tout ce qu'il faut pour parler à l'imagination d'un homme ou effrayer un enfant, et l'on a presque peur, en les regardant, qu'elles ne fassent quelque mouvement. De même, le prêtre est, pour le peuple, un demi-dieu ; mais l'homme froid se demande, même sans être protestant et donner entièrement dans le spirituel à l'exclusion de ce qui fait appel aux sens, si ce culte extérieur ne va pas jusqu'à l'enfantillage, et les prêtres russes qui s'en font l'instrument sont-ils d'ailleurs des hommes estimables et vertueux? Bien grave question que je me garderai de résoudre, mais que l'on s'adresse involontairement en les voyant enfouis sous tant de magnificence et entourés d'un tel prestige ; si avec cela leur vertu n'est pas du premier ordre, ils sont pires que des imposteurs : bien des Russes les en accusent. Ils ne jouissent pas, parmi les catholiques du

moins, d'une brillante réputation, et l'on prétend les voir souvent, à l'autel même, dans un état qui n'est pas excusable au cabaret ; pour moi, j'avoue qu'il ne m'est jamais arrivé d'en être témoin, et je ne puis concevoir des traits plus nobles, un maintien plus digne et plus sacerdotal que celui des prêtres russes.

23. Température = — 15°,5. Nouvelle excursion sur le Tom ; chose remarquable, j'y rencontre de loin en loin des parties entièrement libres de glace, espèce de petits étangs qui ne gèlent jamais, quelque temps qu'il fasse, et dans lesquels les pies, les pigeons et les chiens viennent se désaltérer.

24. Température = — 14° ; rafales, neige, tempête qui arrive du pôle et met la glace à nu sur la rivière, dans des endroits où un quart d'heure auparavant il y avait plusieurs pieds de neige qui va alors s'accumuler contre les murs jusqu'à une hauteur de vingt pieds ; je me plais à sortir seul pour voir de près ces affreuses convulsions de la nature, durant lesquelles pas un animal, s'il peut l'éviter, n'est dehors, et où la solitude semble plus redoutable qu'au milieu des déserts de l'Afrique. Tout l'horizon est blanc, et les nuages d'un bleu fauve ; bientôt j'entends par intervalles le bruit d'une clochette, et je vois, à travers une fumée de neige, descendre d'une colline, puis bondir comme s'il portait la foudre, un traîneau avec son attelage, crinière au vent : il disparaît à l'instant dans un lointain poudreux, et le vent et les flocons sifflent à sa place.

25. Jour de Noël. Au loin toute pensée triste, le jour où tout le monde chrétien est dans la joie ; oublions que la place du voyageur est vide autour de l'âtre paternel, en voyant la nature elle-même en habits de fête et tout éclatante de blancheur. Température,— 17°,5. Je reçois la visite d'un Prussien arrivant des régions de l'Amour et allant à Posen, accompagné d'un pasteur allemand.

26. Température, — 22°,5. Il m'arrive une aimable invitation du directeur du gymnase de Tomsk, pour assister à la distribution de prix, et naturellement je m'y rends. Le général Oserski, préside, ayant à sa droite l'archevêque, homme vénérable rempli d'onction et de charme dans les manières. Fanfares, discours français par un jeune élève qui a la bonté de me le céder pour que je le rapporte en France. Le voici, et l'on conviendra que, vu les circonstances, il y a là de quoi admirer et s'étonner. Je le copie textuellement.

« Messieurs,

« La bienveillance et l'intérêt que vous daignez porter à nos faibles travaux, nous donnent la joie de vous voir assister à la modeste solennité que nous consacrons aujourd'hui à la science. Cela seul nous impose déjà le devoir sacré de vous accueillir par l'expression des sentiments de la plus vive reconnaissance. Les doux et courts loisirs dont vous êtes dispos, vous nous les avez sacrifiés; peut-être vos devoirs de famille et ceux de la société ont-ils été interrompus pour nous faire l'honneur de vous voir réunis en ce lieu? Pourrions-nous donc paraître insensibles à tant de bienveillance de votre part? Non, ce n'est ni dans la nature de notre nation, ni dans celle de l'éducation que nous recevons. Vous ne trouvez rien ici qui soit digne d'un intérêt particulier; notre savoir n'est pas assez riche pour cela; nous ne pouvons faire briller à vos yeux quelque chose de nouveau, d'intéressant; loin de là, l'extérieur de notre établissement n'est pas assez séduisant pour vous offrir une distraction tant soit peu agréable. C'est donc sur nous que se fixe votre affection. Elle nous est précieuse parce qu'elle est un lien entre le présent et l'avenir. Elle nous est chère parce qu'elle prouve un patriotisme généreux, et que des enfants de notre chère Russie elle ne fait qu'une famille.

Cette affection nous est encore d'autant plus précieuse parce qu'elle est la fidèle garantie que le jour où nous viendrons à quitter ces foyers pour offrir nos services à la patrie, votre accueil sera, non celui d'un juge sévère ou d'un scrutateur important, mais bien celui d'un père indulgent ou d'un instituteur impartial. Permettez-nous donc, messieurs, d'exprimer en votre présence les sentiments de la joie, de la confiance et de l'amour, ces sentiments qui développent le germe de notre énergie morale, l'animent et lui servent de guide dans la voie de l'étude. »

27. Matinée superbe. Je sors dès l'aurore, la tête légère, la poitrine palpitante à l'air du matin, pour aller bondir comme un isard au milieu des chiens de la maison qui courent après moi. Il n'y a dehors à cette heure que les caravanes de thé et leurs conducteurs enfouis sous leurs fourrures, transis, ramassés comme une masse informe, et qui me jettent à travers un petit soupirail d'où leur haleine s'échappe en brume épaisse, un regard stupéfait de mon costume; je suis sans fourrures, mais je ne sens pas le froid bien que mon thermomètre marque — 25°. Autrefois les chiens me mordaient, mais ils me connaissent, m'aiment maintenant, et semblent humer avec ivresse l'air de la liberté.

Leurs poils se dressent au vent, puis ils s'en vont, les oreilles debout, se percher sur un roc et regarder le côté où le soleil va paraître, comme s'ils avaient la même pensée que moi, tandis que le crépuscule où scintillent encore quelques étoiles à travers une pluie de cristal, commence à dorer leur museau ainsi que la fumée des habitations. N'est-il pas vrai que plus d'une fois dans ma vie, même au milieu de vous, mes bons amis d'Europe, ma mémoire sera hantée par ces souvenirs de la Sibérie, de son air toujours libre et pur pour moi, de son ciel merveilleux, de sa neige sans

tache qui ne mouille jamais les pieds, et même aussi par le souvenir de ces pauvres et innocentes bêtes qui partageaient mes rêveries? Non, vous ne comprenez pas ces joies, vous qui au milieu des rues fangeuses de vos capitales, emprisonnés de toutes parts, revenez chez vous pâles et défaits pour avoir converti la nuit en jour, et vous empoisonnez, au lieu de vous rajeunir dans le brouillard matinal!

Je vends ma pelisse de peau de mouton achetée à Moscou, et j'achète pour soixante francs un *dakha* en peau de chamois, vêtement beaucoup plus léger et imperméable au froid; il n'a que l'inconvénient de perdre un à un tous ses poils si on l'expose à la chaleur : il faut toujours, aux stations, le laisser dans le traîneau.

Ma joue droite et mes deux oreilles se gèlent; mais ayant vu à temps la tache fatale, premier symptôme du mal, je vais dans la cour me frotter à outrance avec de la neige, jusqu'à ce qu'elle ait complétement disparu; s'il est trop tard pour que la neige réussisse, il faut employer de la graisse d'oie et ne jamais approcher du feu.

28. Température, — 21°,5.

29. Température, — 14°. Journée triste, pâle, opaque, venteuse; il y a quelques éclaircies comme celles que l'on voit en sortant de Londres pour aller respirer l'air extérieur. La terre semble une immense solfatare de neige.

Mon domestique est charmant; il verse, selon l'usage, l'eau sur mes mains pour les laver, et les embrasse quand il est content. Je fais assez bonne chère, et pour peu de chose, la viande ne coûtant ici que *dix centimes la livre* de France, si bien que l'on n'accorde aux soldats pour leur nourriture, que huit centimes par jour!

Le théâtre est assez amusant, mais si froid que chacun reste avec ses fourrures.

Un jeune homme dont je fais la connaissance me joue

sur le violon des morceaux de Bériot; il est accompagné par sa sœur; où ces sons me reportent-ils, et qu'elle n'est pas la puissance de la musique?

30. Température, — 19°.

31. Je fais, de concert avec Sourine, mes préparatifs de départ, n'oubliant pas surtout les provisions de bouche, entre autres du très-bon chocolat de France que je trouve partout dans mes voyages; je prends aussi une dernière portion de cette soupe à l'esturgeon ou plutôt au sterlet, mêlée à des feuilles de laurier; cette soupe est la perle de la cuisine russe.

Le lendemain je déjeune chez la famille Sourine; puis, après avoir congédié le fidèle domestique de l'hôtel et ses petits enfants qui m'embrassent les genoux, je remonte avec mon ami et ses parents dans mon traîneau.

CHAPITRE VI.

Départ de Tomsk. — Irkoutsk. — L'Altaï; passage du lac Baïkal. Grand froid. — Arrivée à la frontière chinoise.

Le lecteur qui vient de me suivre patiemment à travers la Sibérie occidentale, pendant ce long trajet de mille lieues accompli presque sans dormir, n'aura pas eu trop de peine, je l'espère, à rester éveillé lui-même. A Tomsk, la ville la plus séduisante de toute la Sibérie, j'avais passé trois heureuses semaines à retremper mon énergie et mes forces : l'année finissait, et comme le dernier coup de minuit alla se perdre dans des espaces glacés, je me livrai assez tristement au sommeil, pour reprendre, au premier soleil de 1859, la vie nomade et agitée du traîneau.

Le 1er janvier au matin, je me remis donc en route pour Irkoutsk, capitale de l'Asie russe, et éloignée encore de 1600 kilomètres. A peine, emporté par mes trois fougueux petits chevaux, fus-je sorti des murs comme une poudreuse avalanche, que les jolies églises de Tomsk se cachèrent derrière une colline : le son de leurs cloches, malgré la pureté de l'air et l'intensité du froid, devint de moins en moins sonore ; enfin il n'en resta plus rien. Dans tout autre pays on eût pu dire au revoir ; en Sibérie, il fallait bien dire adieu.

Mais ce n'est pas pour moi que cet adieu fut le plus pénible. On se souvient que je m'étais adjoint à Moscou,

comme compagnons de voyage, deux Russes, dont l'un, tombé malade, était resté dans l'Oural ; l'autre, mon ami Sourine, jeune homme au cœur brûlant, à l'imagination dorée, ébloui par la perspective d'horizons torrides et de sables aurifères, s'était décidé à me suivre partout et à partager mes fatigues, presque mon existence, jusqu'aux plages lointaines de l'Australie. Une étroite amitié nous unissait maintenant ; nous avions arpenté, en nous réchauffant mutuellement, la moitié de l'empire russe ; nous avions, dans le même traîneau, et pour tuer les heures de la nuit et du jour, fait résonner les forêts de la Sibérie des airs de Bellini et de Hérold, sans qu'un froid de 50° pût nous arracher une plainte ; le soleil nous réveillait ensemble, lorsqu'il venait chaque matin dorer notre visage et faire fondre la glace sur nos paupières ; je lui donnais des leçons d'anglais, et il m'en donnait de russe ; enfin, les souvenirs de la patrie absente s'étaient endormis chez moi auprès de ce précieux ami. Malgré cela, ses parents étant à Tomsk, on comprendra facilement combien cette ville lui était chère, et quels liens il dut briser lorsque nous en partîmes ensemble. Père et mère vinrent avec nous jusqu'à la neuvième verste. Là se trouvait à droite, sur une éminence qui dominait tout le pays, une petite steppe ou clairière au milieu des sapins, au centre de laquelle une croix de bois étendait solitairement ses bras. Nous descendîmes du traîneau ; alors le père, la mère et le fils se jetèrent à genoux pour prier sur ce sol glacial qu'ils ne devaient plus revoir ensemble, pendant qu'un vent polaire qui les couvrait de neige, emportait bien loin leurs prières et leurs larmes. Puis on se releva : on ouvrit au milieu du désert une bouteille de vin dont chacun but un verre en en jetant les dernières gouttes vers le ciel ; on retourna ensuite le verre sur la tête du jeune homme ; enfin le père saisit son pistolet et le déchargea contre un arbre ; la mère m'embrassa en me confiant son fils, et m'ar-

racha la promesse de rester trois mois avec lui en Australie ; les chevaux impatients reprirent leur vol ; mais le père et la mère restèrent suspendus au traîneau pendant une minute au moins pour nous bénir encore. Une telle scène en un tel lieu se grava pour toujours dans ma mémoire, et il me sembla que le ciel nous regardait tous en ce moment.

La température étant relativement douce pendant le trajet de Tomsk à Irkoutsk, puisqu'elle ne descendit guère au-dessous de — 20°, je hâtai le pas pour éviter une crise du thermomètre, et nous franchîmes ces 1600 kilomètres en moins de dix jours, n'ayant pas dormi vingt heures en tout. La contrée que nous traversions est, je crois, la partie la plus peuplée de la Sibérie ; mais la population devient de moins en moins belle à mesure que l'on s'éloigne de Tomsk, et le type mongol domine complétement à Irkoutsk, chez les Bouraëts, où la laideur atteint son point culminant. Il serait presque vrai de dire que ces hommes n'ont pas de nez, les joues et les pommettes en envahissent la place ; quant aux yeux, ce n'est qu'une ligne droite.

Le pays, sur notre route, fut généralement assez plat ; en revanche nous traversâmes les plus magnifiques forêts de cèdres, dont une nous enveloppa pendant près de cent lieues ; la route, bordée par ces deux immenses précipices de verdure éternelle, semblait une gorge de montagnes. Nous rencontrâmes beaucoup de loups, mais ils s'enfuirent toujours à notre approche. Il y avait aussi, le long de la route, beaucoup de carcasses d'animaux morts de froid, sur lesquelles des hordes de chiens sauvages à la gueule toute sanglante assouvissaient une faim qui ressemblait à de la rage.

Comme je l'ai dit, je tenais à ne pas perdre de temps, c'est pourquoi je pris toujours de préférence des chevaux de poste ; on m'en donnait souvent cinq, quoique je n'en

payasse que trois. Ces chevaux sont toujours fort bien nourris et en très-bon état ; petits, comme tous ceux de la race mongole, ils ont, ainsi du reste que le cochon, le chameau et presque tous les animaux de cette partie du monde, un poil excessivement long, que l'on ne tond jamais ; aussi leur queue traînante trace-t-elle un sillon dans la neige. Impossible, néanmoins, d'être plus gracieux; impossible, surtout, d'être plus nerveux; excepté peut-être en Australie, je n'ai pas vu de bêtes aussi infatigables.

Il y a un grand avantage, selon moi, à ne fréquenter que les maisons de poste; l'on y trouve toujours d'excellents vivres tout prêts, un couvert, des assiettes, en un mot tout ce dont a besoin pour se nourrir un homme civilisé. De lit, toutefois, pas la trace; pareil meuble ne se trouverait pas entre l'Oural et le Japon; on couche soit sur des bancs ou des divans, soit, selon l'usage plus rationnel des paysans, sur le four, où l'on grimpe par le moyen d'une échelle et qu'on chauffe à blanc deux fois le jour au moins; une fois là-haut, on transpire, sans couverture, à ce point que j'ai souvent trouvé fort prudent d'en descendre. Mais que l'on couche dans la maison de poste ou chez le paysan, il n'en coûte jamais rien.

Nous arrivâmes ainsi, tantôt cuits et tantôt gelés, en trois jours à Krasnoïarsk (500 verstes de Tomsk), et nous eûmes le bonheur d'y trouver un petit hôtel où nous dormîmes quelques heures. Nous trouvâmes aussi un pâtissier et, chose assez inattendue en pareil climat, une troupe d'écuyers italiens. Nous visitâmes la ville, dont les rues sont vraiment belles et assez monumentales, quoique les maisons soient de bois; elles sont en outre larges, fort droites, et l'œil se repose à l'extrémité sur de jolies montagnes très-dentelées, hautes d'environ cinq cents mètres, et d'une teinte rougeâtre qui a fait donner son nom à la ville, « *krasnie* » voulant dire *rouge*, et « *yar*, » *rocher*.

Il n'y avait malheureusement que fort peu ou même pas du tout de neige sur les collines par où nous arrivâmes; le vent les en avait complétement dépouillées, et notre dernier relais, fait à cru sur la pierre, fut un des plus pénibles du voyage.

Il y a à Krasnoïarsk une fort belle église et une sonnerie remarquable, une des cloches pesant, m'a dit le sonneur, plus de vingt tonneaux [1]. Étant entrés dans l'église le matin, nous y fûmes témoins d'une scène que je n'oublierai jamais. Il y avait sept juifs à baptiser, que l'on avait accollés verticalement contre le mur, pieds nus, tête et menton rasés e en robe longue. Le plus grand, qui semblait aussi le plus résigné et le plus béat, se trouvait au milieu; les autres abaissant leur niveau autour de lui en progression géométrique, les deux derniers au bas de l'échelle ressemblaient à des nains. Le prêtre étant arrivé, il leur saisit à chacun la tête d'une main, pendant qu'il brandissait l'autre avec fureur et lançait l'anathème. Bientôt après on dressa un paravent, d'un côté duquel devaient rester les femmes, pendant que les hommes, le prêtre et les catéchumènes se tiendraient de l'autre. Hélas ! le premier de ceux-ci devait être un martyr ! Lorsque je fus derrière le paravent, j'aperçus une immense baignoire à moitié pleine d'eau : les juifs avaient disparu dans la sacristie.

Tout à coup on en lâcha un entièrement nu et tout frissonnant, qui monta hardiment dans la baignoire à la recherche d'un peu de calorique; mais à peine ses jambes y furent-elles entrées, que le démon sembla réclamer sa proie, et le malheureux homme se mit à lancer des ruades. Accourut alors le prêtre avec un accolyte pour le saisir par les épaules et le forcer à noyer son corps, en même temps que ses souillures, dans l'eau baptismale. Cette fois notre juif s'é-

1. Le tonneau égale mille kilogrammes.

lança pour tout de bon hors de la baignoire, et osa, en pleine église, se secouer comme un animal immonde, éclaboussant tous les fidèles. A cette vue le prêtre qui voulait bien ne pas rire, fit un semblant d'indignation; mais il ne put y tenir longtemps, et en éclatant franchement il demanda à hauts cris de l'eau chaude pour la victime en même temps qu'une serviette pour lui-même. Quand la température du bain fut devenue moins polaire, le pauvre juif et ses six compagnons en approchèrent enfin sans trembler, s'y submergèrent les uns après les autres avec noblesse, et en sortirent comme des chrétiens.

Bien convaincu que de ma vie je n'oublierais Krasnoïarsk, je repris après quelques heures la route de la capitale de la Sibérie.

Le 9 janvier nous eûmes, à une distance d'au moins cinquante lieues, une première vue de la chaîne de l'Altaï : nous en étions séparés par un incommensurable horizon de neige, moutonnant comme la houle de l'Océan et reflétant comme lui d'une manière très-prononcée la teinte bleuâtre du ciel, circonstance qui, seule, permet de traverser la Sibérie durant l'hiver sans s'exposer à l'ophthalmie. Le 10 janvier la vue devint infiniment plus belle encore, et le spectacle qui s'offrit à nous mérite assurément le nom de sublime. Nous arrivâmes insensiblement au sommet d'une montagne de six cents mètres, à cinq lieues d'Irkoutsk. Du côté du Sud, c'est-à-dire devant nous, s'étendait, sur un diamètre de cent kilomètres, un océan de forêts, de neige et de rivières, borné par les murailles abruptes et les pics déchirés de l'Altaï. Autour de leurs sommets on voyait errer quelques légers nuages qui semblaient sortir à regret du Céleste-Empire; à cela près, il régnait dans toute l'étendue du ciel et de la terre une lumière tellement éblouissante, que, même les yeux fermés, on avait peine à la supporter. Vers le milieu du tableau, et à près de six cents mètres au-dessous de nous,

apparaissait enfin la capitale, si désirée, de la Sibérie. Pendant que ses églises renvoyaient des reflets de diamant, la ville entière était ceinte des vapeurs blanches du Baikal et des replis argentés de l'Angara, dont les eaux, malgré des froids si extrêmes, roulaient encore et chariaient impétueusement, comme des blocs d'émeraude, des glaces encore vierges. Un silence universel planait sur cette solitude sans bornes. Il n'est pas d'Européen qui, arrivé là sur les confins des deux mondes, ne se sente contraint de s'arrêter et de songer, peut-être en soupirant, au point d'où il est parti.

Pour nous, bientôt nous descendîmes par la grande route qui serpentait sur le flanc de la montagne et allait se perdre dans la plaine. Mais la longueur de la côte était telle que l'on ne put, comme d'habitude, y lancer les chevaux au galop, et il fallut enrayer, pour la première fois, le traîneau. Une heure après nous passâmes l'Angara sur une glace excessivement légère, avec les plus grandes précautions, et, entrés à Irkoutsk, nous allâmes réclamer l'hospitalité de notre ami, M. Iacobleff.

Près de 6000 kilomètres me séparaient maintenant de Moscou, 9000 de Paris; et Péking, le but de mon voyage, n'était plus guère qu'à cinq cents lieues. Mon cœur battait violemment lorsque, le lendemain de mon arrivée, je me présentai avec mes lettres de recommandation chez le général Mouravieff, comte Amoursky, dans le but de lui demander une intervention dont j'avais absolument besoin pour arriver au terme de mon voyage. J'espérais, et ne fus pas trompé, que le gouverneur général m'aiderait de tout son pouvoir.

Il faut avouer que jamais voyageur ne fut plus heureusement servi que moi, soit par les hommes, soit par les circonstances. On avait obtenu, par le premier traité de Tien-Tsin, qui resta si longtemps sans effet pour nous, d'envoyer de temps à autre un courrier à Péking, afin d'établir une

correspondance suivie entre la légation russe, qui vivait là claquemurée depuis tant d'années, et le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Au mois de novembre 1857, on avait bien envoyé d'Irkoutsk deux officiers à destination de Péking. Mais à Ourga, en Mongolie, ces officiers avaient été reçus avec insolence et renvoyés sans cérémonie. Les Russes ne reculèrent pas, mais ce ne fut qu'à force de menaces que le général Mourawieff parvint à assurer l'exécution du traité. Maintenant on allait faire un nouvel essai; le lieutenant Lavoroff devait partir dans huit ou dix jours pour Péking. J'arrivai juste à temps, et avec une grâce sans pareille le général Mourawieff m'accorda la faveur d'accompagner cet officier. Il exigea en outre que tous mes bagages fussent transportés dans son palais et que j'y logeasse jusqu'au jour du départ.

Le lecteur se souvient probablement du jeune Sourine, dont je ne devais me séparer qu'en Australie; il comprendra alors facilement l'embarras dans lequel je me trouvais; d'une part, n'allant à Péking que par une faveur qu'un Russe même aurait eu de la peine à obtenir, je ne pouvais la demander pour Sourine; de l'autre, j'étais lié par ma parole. Que faire? j'exposai franchement ma position au général, qui me tira d'embarras en donnant sur-le-champ à mon ami une place dans son administration. Le service que le gouverneur me rendait ainsi était encore plus grand qu'il ne pensait, puisque je me trouvai être par le fait l'instrument du bonheur de mon compagnon, qui ne s'attendait pas à trouver la fortune si près. On voit donc qu'en somme, depuis Moscou, je n'avais pas eu lieu de me plaindre, et si les choses étaient à recommencer, je ne voudrais pas les faire autrement. J'étais maintenant logé magnifiquement, soigné et choyé par tout l'entourage du général; tous ses officiers parlaient français et me traitaient en frère. J'allai au théâtre dans la loge du gouverneur; j'assistai à un bal

masqué où il y avait profusion de costumes chinois; je fis, par un temps toujours beau, des courses à pied et en traîneau. Enfin, mon grand rêve d'arriver à Péking par terre allait se réaliser. Heureux alors de n'avoir pas l'ombre de soupçon des misères et des épreuves qui m'attendaient!

La ville d'Irkoutsk ne me plut pas; fort grande et régulièrement bâtie, les maisons y sont bien moins élégantes qu'à Tomsk; il n'y en a pas une seule en pierre. L'aspect de la ville est triste, quoiqu'il y ait, dit-on, trois cents jours de l'année sans nuages. Les dimanches cependant la grande rue, qui a près de deux kilomètres, se remplit de fringants équipages; on y étale un grand luxe de toilette, rien n'y manquerait si la beauté n'y était pas si rare. La société y est agréable; la musique y est assez en vogue et un étranger y reçoit partout la proverbiale hospitalité russe. Partout on trouve ce thé merveilleux et inconnu chez nous, appelé *thé jaune*, de la couleur de son infusion. Il est énervant et doit se boire sans lait et sans sucre; c'est une grande ressource après un repas trop copieux. Ce thé, à Saint-Pétersbourg, coûte parfois plus de cent francs la livre, et au moins la moitié de cette somme en Chine. Le thé est aux paysans sibériens ce que la pomme de terre est à l'Irlandais; il y en a qui en boivent jusqu'à quarante verres par jour, et ils ont l'usage singulier, lorsqu'ils ont du sucre, de ne jamais le mettre dans la tasse, mais d'en sucer un morceau avant chaque gorgée de thé. Revenons maintenant à Irkoutsk.

Le palais du gouverneur général de la Sibérie orientale est un fort bel édifice situé à une des limites de la grande rue (*Bolchaïa oulitza*) d'Irkoutsk, sur les bords de l'Angara, immense et profond cours d'eau, seul débouché du vaste lac Baïkal où tombent et s'absorbent trois cents rivières. Les églises sont, comme toujours en Sibérie, fort grandes et fort riches; il y a en outre une belle porte triomphale à l'extrémité d'une des rues, « Arc de l'Etoile » en miniature,

élevée en mémoire de la conquête du général Mouravieff, et appelée « Porte de l'Amour. » La population dépasse vingt-deux mille âmes, et la circonférence de la ville est d'au moins six kilomètres. C'est actuellement la capitale de toute la Sibérie ; Tobolsk, qui semble tomber dans l'oubli, n'étant plus que le siége du gouvernement de la Sibérie occidentale.

Il y a, comme à Tomsk, un gymnase où l'on se prépare pour les universités, soit de Moscou, soit de Kazan, de pareilles distances étant comptées pour rien par les Russes. Inutile d'ajouter qu'il y a une église catholique (car je ne sais où notre religion ne s'est point établie), et, chose qui étonnera peut-être, il n'y a pas moins de deux hôtels où l'on parle allemand. Je chargeai un des propriétaires de la vente de mon traîneau, qui était sorti parfaitement intact de ses rudes épreuves ; j'en retirai le prix d'achat, et puis je commençai à m'occuper de mon départ, dont le jour approchait.

C'est une étrange vérité [1], mais c'en est une, qu'il n'est pas de nos jours une grande division du continent africain sur laquelle nous n'ayons des renseignements plus précis que sur le pays que j'allais traverser. Pendant mon séjour à Irkoutsk, je puisai à toutes les sources d'information, depuis l'excellent ouvrage de Timkowski et la narration antique de Bell jusqu'aux meilleurs atlas modernes et les rapports d'un ou deux officiers russes qui avaient été à Péking ; je copiai soigneusement sur les cartes le nom de chacune des stations mongoles échelonnées sur les trois routes qui aboutissent à cette capitale, et le nombre de verstes qui les séparent ; mais, je le déclare hautement et pour bonne cause, c'est un tissu d'erreurs quant aux noms et aux distances,

1. Ceci n'est plus vrai, depuis que nous avons l'excellente carte relevée par le capitaine Bouvier, pendant le voyage de M. de Bourboulon.

du moins pour la route occidentale, la seule que je connaisse, et beaucoup trop bien, pour mon malheur. Par cette route il n'y a pas moins, entre Irkoutsk et Péking, de deux mille verstes, soit deux mille deux cents kilomètres ; il y a moins de relais que par les deux autres qu'avait suivies Timkowski, soixante-six, je crois, au lieu de soixante-douze, mais ils sont beaucoup plus longs et manquent d'eau. J'appris tout cela par expérience.

Je quittai donc Irkoutsk le cœur aussi content qu'il pouvait l'être au moment de ma séparation avec le comte Mouravieff-Amourski, dont les bontés m'avaient confondu ; je regrettais aussi de nouveaux et nombreux amis ; mais c'est là une condition de la vie du voyageur. Après un dernier souper bien assaisonné de champagne, je partis à dix heures du soir, le 25 janvier, avec M. Lavoroff et deux officiers qui voulurent bien nous accompagner jusqu'au lac Baïkal. Le froid était redevenu extrême, mais avec mon *dakha* [1] et blotti au fond d'un excellent traîneau, je pouvais tout braver. A chaque station nous nous permîmes des libations de vin de Champagne, et quand l'aurore parut, nous nous éveillâmes à soixante verstes d'Irkoutsk, sur les bords d'une mer du bleu le plus sombre et pétrifiée sur toute son étendue. Je déclare n'avoir rien vu, l'Inde exceptée, de plus majestueux et de plus grand que le lac Baïkal et son entourage. Qu'on se figure la Suisse entière, et bien plus encore, changée en lac, avec la chaîne des Alpes pour cadre, mais de manière que ce lac soit sans bornes sur la moitié de l'horizon, et sombre comme l'Atlantique ; ajoutez à ce tableau le soleil levant venant frapper les cimes lointaines et neigeuses de ces montagnes, dont cent kilomètres de glace, brillante comme l'acier, vous séparent, et dont, à cause de la convexité du globe, vous ne voyez point les

1. Peau de chamois.

bases. Si vous vous êtes bien figuré tout cela, il vous faudra cependant faire encore le voyage du Baïkal pour savoir combien la nature est belle dans les latitudes élevées. Je dirai même plus : ce spectacle qu'offre le Baïkal, d'une mer gelée, est unique au monde, puisque les lacs de l'Amérique, qui ne sont guère plus grands, ne gèlent jamais entièrement, et que leur entourage, quoique pittoresque, n'offre pas tant de grandeur.

Il s'agissait maintenant de traverser cette mer en traîneau. Les *topographes*, envoyés par l'administration pour s'assurer de l'état de la glace, et avant qui personne ne doit passer, n'étaient pas revenus ; mais un courrier ne doit point s'arrêter, pas même à de si graves considérations ; nous nous *embarquâmes* donc sur la glace, mais n'osant traverser, parce qu'elle était trop molle, nous suivîmes les côtes dans une direction nord-est. Nous fîmes ainsi une soixantaine de verstes entre la côte et une barrière de glaçons qui la longeait à une distance d'un millier de mètres. Le froid ne cessant d'augmenter, la glace craquait continuellement en se contractant, et formait, en éclatant, de grandes étoiles qui dessinaient leurs perfides rayons près de la surface. Enfin, la nuit approchant, il fallut se décider à traverser dans un endroit où il n'y avait que cinquante-cinq verstes ou quinze lieues, d'une rive à l'autre. La terre était si basse qu'elle disparaissait devant nous, et il nous semblait, en quittant le rivage, partir en chaise de poste de la plage de Dieppe pour l'Amérique.

Il y eut un endroit où la glace n'ayant que quelques pousses d'épaisseur, nous dûmes descendre et franchir à pied ce mauvais pas. Le traîneau fut lancé à toute vitesse ; la couche ploya, mais ne cassa pas. Nous arrivâmes alors à cet immense chaos de blocs blancs, verts et bleus, dont les éblouissantes silhouettes, projetées sur l'azur du ciel, rappelaient les scènes horribles des mers polaires, ou celles

que l'on voit dans les entrailles de nos glaciers. Ils étaient là par millions, les uns lourds comme vingt éléphants, les autres effilés comme des aiguilles, tantôt en lame de rasoir, tantôt épais de plusieurs pieds, opaques ou translucides, couchés, debout ou dirigés vers tous les points de l'horizon, semblables aux tombes d'un cimetière bouleversé qui aurait rendu ses morts.

Il est probable que cette muraille n'est autre chose qu'un immense débris de la première couche de glace formée sur le lac, qu'une tempête aura brisée dans des eaux peu profondes, et qui s'est ainsi redressée par la pression externe de couches beaucoup plus épaisses. En effet, au milieu de ces blocs la glace est encore perfide ; mais dès qu'on les a dépassés, on trouve partout une épaisseur moyenne de deux mètres, et qui en atteint parfois trois et demi. Ceci, il me semble, donne une passable idée du froid de la Sibérie ; cependant en voici une beaucoup plus saisissante. On voit, le long des côtes, sur les parois de rochers et dans les ravins, des espèces d'éclaboussures solides qui prennent parfois les proportions de cascades ; c'est l'écume du lac qui, se brisant sur ces côtes pendant une tempête, a été sans doute saisie et figée sur place avant qu'elle n'ait eu le temps de retomber !

Malgré tout cela, ce n'est guère que de la fin de janvier à la fin d'avril, c'est-à-dire pendant trois mois, que l'on peut traverser sans crainte en traîneau. Immédiatement avant et après ces deux époques on peut encore rester sur le lac en longeant toujours les côtes sud-est ; ou bien on peut faire tout le trajet par terre d'Irkoutsk à Kiakhta, mais il est difficile, long et dangereux ; enfin, en été il y a des bateaux à vapeur sur le lac Baïkal.

Au bout d'une heure, nous perdîmes la terre de vue de tous côtés, et si nous nous étions dirigés au nord-est nous aurions pu faire cent lieues sans la revoir. On conviendra

que pareille situation en traîneau attelé de chevaux sembl extraordinaire. Généralement, il n'y avait pas de neige, e l'horizon était d'un bleu sombre ; quelquefois il y en avai une légère poussière que chassait le vent, et sur laquelle o distinguait dans certains endroits le vestige d'un pied humain; notre direction était donc bonne; du reste nou avions le soleil pour nous guider.

J'ai maintenant un fait des plus étranges à signaler, e j'y tiens d'autant plus que je n'ai rien lu d'analogue dan aucun récit de voyageur. Pendant toute cette traversée nous ne cessâmes d'entendre sous nos pieds des bruits, tantôt sourds, tantôt métalliques comme les vibrations d'un bourdon, et quelquefois on sentait une secousse et la glace trembler, comme si les eaux captives se soulevaient du fond d leurs abîmes, pour briser avec fureur les voûtes qui pesaien sur elles. Évidemment il y avait, dans le monde liquide enfermé là-dessous, guerre civile, rage des éléments, et véritable tempête : nous sentions aussi distinctement qu possible le choc de chaque lame à mesure qu'elle venai frapper sous nos pieds. Comment expliquer, supposer mêm un pareil phénomène, à moins, chose impossible, que l glace et l'eau ne soient point en contact? On demande toujours aux voyageurs de raconter quelque merveille, en voil bien une, mais elle est vraie.

Ces bruits caverneux ne sauraient s'oublier : on eût di les plaintes des damnés sous les portes de l'enfer du Dante.

Nous mîmes fort longtemps à traverser le lac Baïkal, ayant le vent contraire, la glace n'étant pas toujours sûre, et nos chevaux un peu fatigués; mais il est de fait que c relais de quinze lieues, le plus long de la Sibérie, se fai généralement en deux heures un quart, parfois en deu heures dix minutes, et qu'il a été fait en deux heures! C'es la vitesse moyenne d'un train de marchandises. Malgré le

dangers en traîneau, l'automne et le printemps, malgré les dangers maritimes, l'été, on prétend que jamais un homme ne s'est noyé dans ce lac, qui est pour cela sacré aux yeux des Russes et tout enveloppé de mystères et de superstitions. On y trouve des phoques et des bancs de corail; il est extrêmement profond, et malgré l'absence totale de sel, il a beaucoup des qualités, bonnes ou mauvaises, d'une mer.

Nous revîmes la terre bien avant le coucher du soleil, mais elle était si loin que celui-ci disparut, avec toute la pompe possible, sous cet océan solide, avant la fin de notre traversée qui dura, contre tout précédent, quatre grandes et mortelles heures : alors les étoiles parurent ; nous pûmes voir toutes les constellations du ciel sous nos pieds, s'arrêtant subitement à l'horizon comme une ligne de phares, et par un froid de 34°, nous-mêmes roidis comme des cadavres, il nous sembla que le monde entier devenait immobile, et que les astres, arrêtés en chemin, se changeaient en glaçons.

Le malheureux cosaque qui devait venir avec nous jusqu'à Péking devint une statue sur son siége ! Enfin, à la nuit close, nous reprîmes terre et voyageâmes toute la nuit par un froid toujours croissant, pour arriver le lendemain à *Verknéi-Oudinsk* où nous reçûmes quelques heures l'hospitalité chez un officier dont malheureusement le nom m'échappe. La nuit suivante nous remontâmes, tantôt les bords, tantôt le lit de la rivière *Sélenga*, cours d'eau colossal, probablement le plus long de l'univers, puisque tour à tour appelées *Sélenga*, *Angara* et *Iénisséi*, ses eaux, quelque nom qu'elles portent, n'arrivent à la mer Arctique qu'après avoir franchi une distance de 1400 lieues françaises, et coupé, malgré les plus immenses détours, vingt-six parallèles de latitude.

Le lendemain matin dès six heures, il y avait crépus-

cule ; les crépuscules sont une des beautés de la Sibérie, je n'en ai jamais vu d'aussi longs et d'aussi brillants que là ; ils duraient, dans les grands froids, deux heures et demie. Ce matin-là fut celui, non pas où je ressentis, mais où *j'observai* moi-même et constatai, avec un thermomètre acheté à Tomsk, la plus basse température. Tout le fond des vallées où nous serpentions, les forêts de sapins et une grande partie des montagnes étaient baignés dans un brouillard blanc et sans mouvement, produit de la liquéfaction de toutes les particules de vapeur contenues dans l'air, au contact d'un sol que rien d'humain, sauf la poudre, n'eût pu entamer. Au-dessus de cette brume, le ciel parut d'abord écarlate, puis doré ; enfin il prit l'éclat de l'argent et se remplit de millions de petits cristaux microscopiques tombant imperceptiblement comme autant de rubis. Blottis au fond du traîneau, toussant à chaque parole et la figure rouge comme du sang, nous sentions bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais pour m'en convaincre, en arrivant à Sélenginsk, je plaçai le thermomètre contre la porte, et sa colonne ne s'arrêta qu'un peu au-dessus de — 39°, quoique le soleil fût déjà haut sur l'horizon ; avant l'aurore on peut être moralement sûr qu'il faisait près de — 50°. Du reste, je dois remarquer que quant à l'action *directe* des rayons solaires par ces grands froids elle est presque nulle ; je n'ai jamais vu entre le soleil et l'ombre, une différence de dix pour cent.

Nous déjeunâmes à la maison de poste à Sélenginsk, lieu rendu mémorable par la complète déconfiture des missionnaires protestants, qui établis là pendant fort longtemps, y virent leur zèle et leur dévouement frappés de stérilité, et firent une retraite honorable.

Le peuple est assez misérable dans tout ce pays et ne peut même se payer des carreaux de vitres, pour lesquels il trouve du reste mieux qu'un remplaçant dans de superbes feuilles

de mica, tout aussi transparentes que du verre, et qui excluent si bien le froid que jamais la vapeur extérieure n'y gèle et n'en détruit la limpidité. Nous rencontrions beaucoup de Bouraets, Mongols devenus Russes, mais pas un seul Chinois.

Nous quittâmes Sélenginsk après nous être réchauffés quelques heures, voyageâmes encore cette nuit et le lendemain, 30 janvier, arrivâmes près des frontières de Chine. Nous passâmes dans la petite ville de *Troïtsko-Savsk*, à deux verstes de Kiakhta; c'est là que se trouve la douane. Puis tout à coup, nous apparurent le clocher et le dôme brillant de la plus belle et de la dernière église de Sibérie; c'était pour nous ce qu'est un phare au bout d'une jetée pour le marin qui s'embarque; on voyait déjà, au delà, les sables et les neiges de la Mongolie sur lesquels ce beau clocher et les coquettes maisons de la ville russe se profilaient; enfin, au milieu d'une brume mystérieuse, se montrèrent les demeures bizarres du peuple le plus bizarre de la terre. Il parut lui-même dans son singulier costume. Il y eut un événement de plus dans ma vie, et mon âme, à cette première vue de la Chine, fut plus que jamais pénétrée de la vérité de cette belle parole : « *Omnes patriæ dulci tanguntur amore.* »

CHAPITRE VII.

Description de Kiakhta. — Préparatifs de départ pour Péking. — Yourts et attelages mongols. — Leur langue, leur thé, leur société.

Kiakhta est divisée en deux parties parfaitement distinctes, la ville russe et la ville chinoise, la première au nord, la seconde au midi. La ville russe, ou proprement Kiakhta, se compose d'une cinquantaine de maisons fort élégantes, commodes, quoique petites et en bois; et si l'on doit juger de l'importance d'une ville par la fortune et le luxe de ses habitants, c'est à Londres ou Liverpool qu'il faudrait comparer ce petit village. Il n'y a pas d'hôtel, mais l'hospitalité y est sans bornes, et l'on a, pour passer la soirée, la ressource d'un club où se trouvent les principaux journaux de l'Europe, un billard, un restaurant, un café. On y trouve aussi une espèce de petit hôtel de ville destiné aux dîners publics, aux bals et aux concerts. On n'imagine pas le luxe de table de Kiakhta; pour ma part, je n'ai jamais fait d'aussi somptueux dîners que chez ses riches et aimables négociants, à qui je ne reproche qu'une chose : c'est de m'avoir fait vider tant de bouteilles de vin de Champagne, que je crus ne pouvoir plus en boire pendant le reste de ma vie; ce qui s'en consomme tous les jours et à tous les repas dépasse toute croyance.

Au milieu de la ville russe se trouve un square élégant avec un pavillon environné de fleurs, où la musique mili-

taire joue pendant l'été et où le citoyen de Péking vient coudoyer celui de Saint-Pétersbourg. A l'est reluit le dôme de l'église élevée aux frais des négociants; au sud s'élève une porte triomphale en bois où l'aigle russe déploie ses ailes, et où un cosaque, sabre nu, monte toujours la garde; en passant dessous on sort de l'empire russe. Après cette porte on traverse un terrain neutre d'environ deux cents mètres. Là se dresse une espèce de cible en bois, sur laquelle est peint un globe rouge. Derrière cette espèce d'écran l'on est en Chine; fait, du reste, bien facile à constater, quand ce ne serait que par la fameuse odeur qu'on respire alors, et qu'il faut appeller, vu la pauvreté de la langue, odeur chinoise.

Une rue étroite, longue et boueuse, s'étend au sud, remplie de Chinois accroupis au pied des murs, de Mongols, de lamas, de chiens et de chameaux. Les maisons à droite et à gauche ne présentent pas généralement leurs fenêtres sur la rue, mais bien les choses qui devraient être reléguées dans leurs recoins les plus lointains et les plus obcurs. De belles portes en bois couvertes de sculptures vous laissent voir des cours vitrées et couvertes, où d'énormes cages remplies d'oiseaux pendent aux voûtes. Partout l'œil est ébloui par les bandes de papier rouge collé aux murs et couvert de bons souhaits, et l'oreille charmée par le bruit des petites clochettes suspendues aux toits et qui tintent au moindre vent.

Cette ville chinoise, une des parties constituantes de Kiakhta, est souvent appelée *Maïmatchen*, mais c'est par erreur, car ce mot est un nom commun qui signifie *entrepôt* en chinois, et beaucoup de villes chinoises ont leur maïmatchen. Elle doit contenir au moins deux mille âmes; une forte palissade, haute d'une dizaine de pieds, entoure l'ensemble des deux villes et renferme dans un étroit espace le plus grand contraste de mœurs, de goûts, de costumes et

d'architecture qu'il soit possible de trouver sur la surface du globe. D'ailleurs les Chinois de Kiakhta se distingueraient partout, non-seulement d'une population civilisée, mais d'une horde de sauvages, par le seul fait de la loi barbare qui leur interdit formellement la présence d'une femme dans leur ville; un désert de plusieurs centaines de lieues sépare pour dix, vingt et trente ans les deux moitiés d'un ménage, et il surgit dans une pareille société des vices tels qu'une plume chrétienne tremble même d'y faire allusion. Ils ont du reste de solides qualités; il est indubitable qu'ils sont honnêtes dans leurs rapports commerciaux, d'une politesse fort bien entendue et nullement obséquieuse, même d'une grande libéralité. J'ai fait chez eux des dîners que je n'oublierai de ma vie; mon estomac me les rappellerait encore à défaut de ma mémoire.

Je renonce à donner, sans notes précises, des détails sur le commerce de Kiakhta; on sait qu'il se fait exclusivement en échanges[1], et qu'il consiste, de la part des Chinois, en thé, en soie, en rhubarbe, objets de curiosité, etc.; et de la part des Russes en drap, fourrures, cuir et linge. La quantité de thé qui débouche annuellement de Chine à Kiakhta n'est pas moins de six millions de kilogrammes, quantité cependant inférieure à celle qu'importe l'Angleterre.

Comme en allant à Péking, je ne restai que deux jours à Kiakhta, je n'eus pas le temps d'y faire beaucoup d'observations, et les détails bien incomplets qui précèdent sont le fruit d'un mois de séjour que j'y fis à mon retour. Pour le moment, je n'avais qu'une seule préoccupation, c'était celle de me préparer à la traversée du désert et de prendre toutes mes précautions. N'ayant encore aucune idée ni des modes de locomotion ni du climat, ni des res-

1. Je crois que ceci n'est plus vrai.

sources du pays, je me mis entre les mains de l'aimable gouverneur de Kiakhta, M. Zénovitch, chez qui nous étions logés, et qui ne cessa de me rendre tous les services en son pouvoir. De chez lui, je regardais déjà avec effroi l'affreuse plaine de la Mongolie, mais un objet que j'aperçus et que j'analysai, sous sa fenêtre, me bouleversa complétement. C'était une carriole longue d'environ huit pieds, toute couverte d'une capote bleu de ciel, et portée sans ressorts, sur deux roues rejetées un peu en arrière. Ce cercueil bleu n'était autre chose que l'heureuse machine construite exprès en Russie à très-grands frais, pour porter les courriers à Péking, et dans laquelle étendus de tout leur long sur un matelas, ils pouvaient faire le voyage presque en dormant. Ce qui me donna à penser dans la construction de ce véhicule, c'est qu'il n'était fait que pour un, et j'eus pour la première fois un pressentiment de mes futures douleurs. Mais j'eus bientôt la consolation d'apprendre qu'il y aurait un cabriolet pour nous mener, mon compagnon et moi, jusqu'à Ourga, à trois cents kilomètres de Kiakhta, où commence réellement le désert de Gobi.

Là-dessus je me lançai, selon mon habitude, dans les préparatifs culinaires, dont jamais un courrier russe ne s'occupe. J'achetai une trentaine de livres de *soukharis*, petits morceaux de pain dont on a chassé toute l'eau par évaporation et qui durent ainsi, secs comme des cailloux, un temps indéterminé ; puis bon nombre de rabchiks tout cuits, espèce de perdrix qui coûtent, en Sibérie, vingt centimes la paire ; une collection de beefsteaks frits, du sel, du thé, du sucre, du rhum, du chocolat, précieuses munitions que je confiai sur son honneur à un Cosaque qui devait venir avec nous jusqu'à Péking, et qui se nommait *Bourdoukkvski*. Avec lui il y avait un autre Cosaque à la voracité duquel un mouton par jour suffisait à peine, et que nous congédiâmes à Ourga ; puis un Mongol de nais-

sance du nom de *Boutmanekouef*, qui était officier au service de la Russie, et qui devait venir jusqu'à Ourga pour nous y servir d'interprète auprès du vice-roi. Une douzaine de Mongols sous les ordres d'un *boshko*, sergent-major chinois, et son aide, complétaient notre escorte. Nous avions droit, à chaque station, à autant de chameaux et de chevaux que nous voudrions, et à du mouton : nous devions, de notre côté, délivrer aux Mongols à chacune de ces stations la somme de vingt francs. On savait déjà notre prochaine arrivée à Ourga, où devait se décider notre sort, et comme il semblait fort probable que, même si on laissait passer mon compagnon qui portait l'uniforme russe, on ferait de grandes difficultés pour moi, il fut arrangé que je me donnerais partout pour son secrétaire, et avant tout, pour Russe, car là était mon seul espoir.

Étant donc bien édifié sur mon rôle, je m'armai de deux revolvers et de mon poignard de l'Oural, et m'étant assuré que les provisions suivaient, je passai avec le lieutenant Lavoroff sous la grande porte dont j'ai parlé : nous étions dans l'empire chinois.

Il fallait naturellement, en entrant en Chine, faire une visite au *zargoutcheï*, ou gouverneur du Maïmatchen, première épreuve embarrassante pour moi. Je m'annulai autant que possible, et, laissant passer majestueusement Lavoroff, je marchai comme à la suite d'un monarque; je tins même à rester debout jusqu'à ce que le zargoutcheï se fût enfin aperçu de ma présence, et qu'il m'eût fait signe, le sourire sur les lèvres, de m'asseoir. Cependant je l'intriguais beaucoup, car il me lançait les regards les plus obliques, et il fallut toute la politesse chinoise pour le décider à m'envoyer une tasse de thé et des sucreries, en reconnaissance de quoi je lui fis la révérence la plus humble et pris un air de béatitude.

Nous avions abandonné pour toujours le traîneau, même

avant d'arriver à Kiakhta, car le dernier relais de la Sibérie, sur cette route, ne peut se faire qu'en *tarantass*, par suite du vent qui enlève toute la neige. Notre premier relais en Mongolie se fit dans un petit phaéton à chevaux fringants menés par un cocher sibérien bien barbu et bien enveloppé de peaux d'ours. A six verstes, nous trouvâmes la première station mongole, et renvoyâmes tout cet attirail de la civilisation qui n'était plus fait pour nous. Maintenant plus de maisons, de chaises, de cheminées, de tables; plus d'eau de source à boire pendant un trajet de 1300 kilomètres. Nous saluâmes comme dernier souvenir de l'Europe et de la chrétienté l'église de Kiakhta, et, avec un souvenir pour l'abbé Huc, nous nous assîmes sous la première *yourt* mongole.

Ces yourts sont des tentes ayant une très-forte charpente en treillis de bois, et recouvertes de plusieurs couches d'un feutre très-épais appelé par les Russes *voïloc*, substance merveilleusement propre, grâce à sa non-conductibilité, à exclure le froid mortel de ces régions. Elles sont généralement groupées huit ou dix ensemble; rarement plus de quinze, et ressemblent de loin, sur le désert, à des ruches et à des huttes de castors. Leur base est circulaire jusqu'à la hauteur de quatre pieds; après cela, c'est un cône terminé par une ouverture ou soupape que l'on peut ouvrir ou fermer à volonté par le moyen d'une ficelle qui pend près de la porte. C'est sous cette ouverture, au milieu de la yourt, que se trouve l'âtre et le petit édifice circulaire *d'argl*, ou fiente de chameaux, combustible qui donne peu de chaleur; heureusement peu de fumée. C'est autour de ce feu que s'accroupissent le soir vingt ou trente Mongols, les hommes à gauche (ou à l'ouest, car la porte est toujours au sud) et les femmes à droite; ils se racontent des histoires, chantent, rient, boivent du thé. En les voyant ainsi pour la première fois déchirant des lambeaux de moutons, aux

jeux fantastiques de la lumière qui s'éteint et se rallume sur ces traits farouches brunis et sillonnés par de si redoutables tempêtes, l'étranger les prendrait pour des cannibales. Toutefois leurs habitations sont assez commodes, excepté quand il a neigé et que le soleil a fait fondre la neige sur le toit.

Nous ne perdîmes pas de temps à cette première station ; nos chameaux, accroupis, furent bientôt chargés de tout notre bagage ; notre joyeuse escorte de Mongols, coiffés de leur gracieux chapeau conique d'où s'échappait une traînée de rubans multicolores, caracolait autour de nous, et les petits chevaux qui devaient traîner notre cabriolet hennissaient d'impatience. J'ai maintenant devant moi une tâche désespérante et peut-être impossible à remplir, celle de décrire un attelage mongol. Je dois cependant l'essayer. Imaginez un véhicule quelconque à brancard, au bout de chaque branche de brancard un anneau en fer, et dans chacun de ces anneaux une corde solidement attachée par un de ces bouts. Imaginez de plus une volée longue de dix pieds placée à angle droit avec le brancard et mise en communication avec lui par les deux autres extrémités des susdites cordes. Voilà l'appareil sur lequel nous allons chercher à produire le mouvement. Deux hommes, à cheval, placent chaque bout de la volée sur leur selle, entre le pommeau et leur ventre, les chevaux se trouvant alors pour ainsi dire sous le joug comme des bœufs. Au moindre de leurs mouvements, les cavaliers aidant de leur ventre, la voiture s'ébranle, marche, mais souvent se livre à toute espèce de dévergondage, car les cavaliers se fatiguant très-vite d'un pareil mode de locomotion, il leur faut presque tous les quarts d'heure, abandonner leur poste à d'autres. Ce changement ne se fait pas sans forcer les chevaux à reculer ; mais le plus souvent en reculant ainsi ils se heurtent à la roue ; alors la bête effrayée s'élance à travers le désert *sans*

son cavalier; la voiture, après de nombreuses oscillations, n'obéissant qu'à la gravitation, tombe lourdement, et perd ses roues qui, parfois, continuent leur route sans elle. Voilà l'histoire de chaque jour de voyage en Mongolie. Figurez-vous tout cela, et si vous avez l'imagination vive, je me serai fait comprendre. Je vous ai expliqué comment on attelait deux chevaux; il y en a généralement quatre, et souvent six, toujours deux à deux, exactement attelés sur le même principe; c'est-à-dire que pour chaque paire on improvise avec des branches d'arbre une seconde volée que l'on met aussi sur la selle. Tout cela est bien primitif et bien risible; mais dans un pays montagneux comme celui qui sépare la Sibérie d'Ourga, c'est en outre dangereux, car au moindre caprice des montures, ou à la moindre faiblesse des cavaliers, il est bien des endroits où la voiture, livrée à elle-même, descendrait comme une pierre descend des montagnes. Heureusement l'énergie des Mongols est indomptable.

Le temps était superbe, le froid des plus mordants, lorsque nous nous enfonçâmes, avec l'attelage que je viens de décrire, dans de noires forêts de sapins où, le soleil ne paraissant jamais, la neige avait plusieurs pieds d'épaisseur; nous y fûmes donc très-retardés, et le soleil était couché lorsque nous arrivâmes à notre seconde station, petit hameau de yourts perdu et à moitié enseveli dans un vallon tout couvert de neige. Arrêtés pour la nuit, nous reçûmes gracieusement la visite de notre *boshko*. C'était un jeune homme fort intelligent qui, pour conserver la blancheur de sa peau, voyageait avec un masque bleu. Il nous fit apporter une tranche de mouton toute fumante, puis vint s'accroupir par terre à côté de nous, pendant que la yourt se remplissait peu à peu de Mongols jeunes et vieux, d'hommes et femmes, au front ridé d'étonnement, à la bouche ouverte, et comme frappés de paralysie. Je me rappelai alors les wig-

wams des Peaux-Rouges. J'avais souvent entendu dire que ces peuples avaient une commune origine, et j'écoutai attentivement les sons de leur langue, mais je n'y trouvai nulle analogie, quoique le mot *manitou* veuille dire en langue indienne un esprit, et en mongol lieu de prières. L'idiome mongol est frappant par ses sons gutturaux et la repétition constante de la syllabe *ou;* c'est une langue d'une simplicité de construction tout enfantine ; ainsi (s'il faut en croire notre cosaque), il n'y a pas de mot pour *et;* mais pour dire « donne-moi du thé et de l'eau » on dit « donne-moi du thé, de l'eau, *tous les deux* » ; tandis que les langues indiennes sont fort compliquées, et il faut plusieurs secondes pour prononcer une grande partie de leurs mots. Je soupçonne que les Mongols n'ont même pas de mot pour exprimer une négation, car pour nier une chose ils l'affirment en *secouant la tête,* ce qui signifie « cela est *pas.* » Pour écrire ils n'ont ni plume ni encre, mais se servent d'un calepin relié en bois, dont les pages sont couvertes d'un pigment noir saupoudré de sable ou de cendre, de façon qu'en écrivant dessus avec un stylet, le sable disparaît et le pigment devient lisible.

Notre boshko fut excessivement aimable ; il nous fit une séance de bonne aventure à l'inspection de nos mains, nous donna des renseignements sur Péking, et nous promit même des lettres de recommandation ; mais il s'en tint à la promesse. Il nous quitta bientôt, un Mongol fut chargé d'entretenir le feu toute la nuit ; nous nous couvrîmes de nos peaux et nous nous endormîmes pour la première fois dans le désert.

Rien n'égale la magnificence du crépuscule qui parut le lendemain, comme l'avant-coureur d'une matinée arctique. Les montagnes qui nous environnaient, habillées et toutes recouvertes de la neige la plus virginale, n'offraient pas, sur toute leur surface, le moindre objet qui pût y faire tache ;

leurs sommets et leurs fiers contours, du blanc le plus intense, se projetaient avec un relief que l'on ne voit point dans nos climats, sur un ciel d'indigo, pendant que les vallons qui les séparaient restaient silencieusement ensevelis sous des teintes bleuâtres.

Tout était dur et brillant comme l'acier ; l'air lui-même, dans son extrême condensation, avait un goût métallique, et les étoiles semblaient des milliers de gouttes d'argent. Enfin le jour vint frapper les cimes les plus élevées, puis descendit lentement dans les vallées; quand il eut inondé de lumière cette immensité de pics, de crêtes et de gorges, toute cette nature hyperboréenne, malgré ses neiges, devint semblable aux déserts poudreux et brûlés de l'Afrique, et la masse solide de glace qui emprisonnait notre barbe, perdant la dureté du fer, laissa tomber quelques gouttes. L'on peut juger du froid de ces régions par ce fait : que le 5 juin Timkowski y observa une température de — 7°; nous y étions dans les premiers jours de février.

Nous arrivâmes bientôt à la petite rivière Iro, bordée de bois, et la passâmes sur la glace. Malgré le froid, nous n'étions pas encore bien à plaindre, car nous voyagions assez lentement, et nous trouvions alors partout, outre du mouton, du fromage et de l'excellent lait de chamelle; les Mongols étaient plus civilisés que ceux que nous devions trouver plus tard, et plus propres, c'est-à-dire qu'ils ne mouraient pas sans s'être lavés. Quant à leur boisson, c'était toujours cet affreux composé appelé thé de briques, dont ils se servent en guise de monnaie, une brique valant vingt-quatre sous. A l'état solide, ce thé ressemble à un morceau de tabac; à l'état liquide on ne saurait mieux le comparer qu'à de l'eau du Mississipi mélangée d'huile, de gras de mouton et de sel. On prétend qu'il se compose des feuilles gâtées de la plante à thé, bien agglutinées ensemble avec du sang de jeunes taureaux.

Heureusement que nous avions notre thé, et nous pûmes, en Européens, nous abstenir du thé mongol; mais nous dûmes aussi, en chrétiens, rejeter des offres bien plus repoussantes qu'il serait inutile de mentionner. Si ces hommes n'étaient païens, ils réuniraient toutes les qualités ; c'est l'honnêteté et l'obligeance même.

Chaque fois que nous approchions de la yourt d'honneur, un grand nombre de Mongols, jeunes et vieux, mais toujours heureux de nous voir, venaient dételer la voiture et nous traînaient eux-mêmes jusqu'à la porte devant laquelle ils formaient une double haie pour nous souhaiter la bienvenue en entrant; quand nous étions allongés sur nos tapis de feutre, ils se présentaient un à un, genoux en terre, pour nous offrir du tabac à priser dans une petite fiole taillée d'une seule pierre, où l'on prenait sa prise à l'aide d'une toute petite cuiller attachée au bouchon, comme on le fait pour le poivre rouge. Après cela, on nous offrait du tabac à fumer dans une pipe mongole à fourneau presque invisible, et enfin les braves gens tiraient de leur gousset leur tasse en bois pour nous offrir du lait de chamelle ; ces tasses résistent longtemps à l'action du feu; elles viennent, dit-on, du Thibet[1], et chaque Mongol la tient cachée sur sa poitrine, comme il porte au côté, dans un fourreau, ses baguettes à manger, son couteau, ainsi que son briquet. Durant une de nos soirées, deux jeunes Mongoles nous honorèrent de leur présence; mais leur timidité les paralysa complétement, et nous renonçâmes bientôt à toute galanterie pour écouter une chanson dont nous régala un virtuose mongol. Il est peut-être bon d'ajouter que le sexe ne brille, en Mongolie, que par la force et les qualités viriles; la vie est trop dure pour qu'il en soit autrement.

1. Ces tasses se font, je crois, avec des nœuds qui se forment sur les racines de l'érable, où vient s'accrocher un parasite sans feuilles appelé *balanophora*.

Comme de raison, nous accablâmes les savants de questions sur Gengis-khan ; ce fut cependant sans fruit : ils ignoraient même ce nom. Je les trouvai du reste bien pardonnables, car parlant à notre Cosaque de Napoléon, c'était aussi de l'hébreu pour lui. Cependant ces Mongols, appelés *khalkhas*, sont bien supérieurs, en tout, à ceux qui habitent le cœur du désert; quelques-uns d'entre eux savaient compter en russe, connaissant le calendrier et même le zodiaque ; mais leurs signes, quoique au nombre de douze aussi, sont représentés par d'étranges animaux : parmi eux, il est très-singulier de trouver, vu le pays et son climat, le tigre et le singe.

Pour vous dire bonjour, ils se servent du mot *amourhkao* en vous touchant les coudes. Leurs femmes se chamarrent d'ornements, surtout d'agates, de cornalines et de pièces d'argent russes ou même françaises; en cela, elles sont asiatiques. Je ne leur connais aucune industrie, mais leurs couteaux sont d'une trempe tout à fait remarquable, puisqu'il leur arrive souvent de briser en deux d'un seul coup les plus gros os d'un mouton sans qu'il se fasse la moindre impression ou entaille sur une lame aussi fine que celle de nos rasoirs. Ils font cela pour dévorer la moëlle, dont ils sont très-friands.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Ourga. — Audience chez le vice-roi. — Visite aux temples bouddhistes. — Souvenirs du père Huc. — Nous obtenons enfin la permission d'aller à Péking.

Jusqu'ici mon incognito avait été si parfaitement gardé, que personne ne doutait que je ne fusse un Russe. Mais il parut maintenant sur la scène un gros et insupportable officier mongol envoyé d'Ourga à notre rencontre, dont nous ne pouvions jamais nous défaire, et qui nous accablait de sa présence; nous le baptisâmes aussitôt l'*Emplâtre*. En m'entendant parler français il me dévisagea, m'étudia des pieds à la tête, et demanda à plusieurs reprises pourquoi j'avais tant de difficultés à parler au Cosaque. Étant préparés à ce petit accident, nous déclarâmes que j'étais Polonais, et que les Polonais, quoique Russes, parlaient une langue à part; nous conjurâmes ainsi l'orage; mais je restai toujours suspect, et c'est peut-être grâce à cet homme que je dus battre en retraite de Péking.

Nous arrivâmes sans entraves à *Ourga*, le cinquième jour, n'ayant pu faire même quinze lieues par jour, tellement les chemins étaient encombrés de neige. A quelques lieues de la ville, comme il fallut franchir un col des plus escarpés, nous trouvâmes prudent de sortir de notre cabriolet qui nous avait déjà lancés dans un fossé; nous vîmes au sommet du col un *obo*, c'est-à-dire un tas de pierres et de branches

que l'on trouve souvent en Mongolie, servant d'autel où l'on vient placer des offrandes et des statuettes bouddhiques.

La vue, au midi, était très-belle ; c'était une gorge fort longue descendant dans la large vallée de la Toula, et bornée par une belle montagne couverte de forêts, appelée *mont Khanola*, montagne de six cents mètres environ, bien indigne cependant de l'épithète dont la décora Timkowski en l'appelant « un sommet colossal. » A peine avions-nous fait quelques verstes dans cette gorge, que nous fûmes subitement enveloppés par des tourbillons de cavalerie mongole qui se précipitèrent de tous côtés comme des chamois. Les hommes, armés de flèches, sans paraître formidables, avaient cependant l'air fort déterminé et surtout bien assis sur leurs selles : on sait que tout Mongol est cavalier ; ils passent leur vie à cheval, vie qui semblerait bien dure à nos cavaliers, s'ils se trouvaient même une demi-heure sur une selle mongole, instrument homicide où il n'entre que du bois et du fer, et dont les étriers sont tellement courts que la jambe fait toujours, au genou, un angle aigu ; un Mongol au pas est la rectitude même, mais au trot, il s'allonge presque sur le cou de son cheval en rejetant ses jambes en arrière, et s'il veut partir au galop, il n'a qu'à mettre son fouet dans le voisinage de l'œil droit de sa petite bête, en criant *ktye !* Elle part comme une étincelle électrique.

Au bas de la gorge, nous vîmes les temples d'Ourga, et un quart d'heure après nous nous installâmes dans un grand bâtiment chinois à plusieurs cours, réservé exclusivement aux membres des légations russes qui allaient à Péking tous les dix ans.

La ville d'Ourga, située dans la vallée de la petite rivière Toula, ne ressemble à aucune autre ville ; il y en a trois dans une, mais toutes distinctes. L'une à l'est, est la ville chinoise ou le Maïmatchen, construite en bois et en briques, et peuplée exclusivement de Chinois ; l'autre, séparée de la

première par un désert pierreux de deux verstes, et à l'ouest, est la ville mongole, qui se compose de centaines de yourtes. Enfin, à l'ouest encore de celle-ci, et à peu près à la même distance, se trouve la ville des temples et des lamas qui y sont au nombre de huit à dix mille.

La « maison russe » où nous étions logés, est toute seule sur la plaine; mais à peine nous y étions-nous assis sous une yourte magnifique préparée pour nous au milieu d'une des cours, qu'il fallut donner audience à une file innombrable d'officiers chinois, députés du gouverneur, qui venaient d'une bouche hypocrite nous féliciter sur notre arrivée. Après les présentations des tabatières, on introduisit des domestiques qui portaient des cadeaux de fruits secs, de pâtisseries et de bonbons, en si grand nombre que la petite table dont on avait décoré la yourte d'apparat n'y suffisant plus, il fallut nous allonger au milieu des assiettes. Nous congédiâmes bientôt tous ces messieurs, et ayant arrangé qne le lendemain matin nous nous présenterions chez le gouverneur, dont le titre mandchoux est *Ambane-Beiss*, ce qui signifie « un grand du royaume, » nous restâmes tous les deux avec le digne Boutmankouef, dont la sagacité et l'esprit allaient subir une forte épreuve.

Le repos forcé, l'inaction et l'attente sont un des plus rudes coups que puisse recevoir un voyageur fougueux ; mais combien ses souffrances sont plus grandes et combien sa patience doit grandir en proporion, lorsqu'il est mal logé, privé de tout ce qui lui rappelle l'Europe, n'ayant d'autre occupation possible que de ronger son âme, aveuglé en outre, comme nous l'étions, par la fumée du charbon de terre, obligé de dégeler chaque particule de nourriture, incapable enfin de sortir d'une caverne enfumée sans être entouré par la foule, ou risquer de se geler la figure et les mains dans le vent glacial du pôle qui balayait nuit et jour ces solitudes!

C'est cependant ce que mon ami et moi dûmes supporter pendant six jours, où le froid fut constamment de — 25', et où, pour éviter les regards et la publicité, nous n'avions d'autre ressource que de nous glisser au clair de lune, comme des oiseaux de nuit, hors de notre trou, pour voir défiler avec envie devant nous des caravanes silencieuses de chameaux se dirigeant vers Péking. Nous nous doutions bien peu, quoique nous nous attendissions à de certaines difficultés, de la manière sommaire dont Ambane-Beiss refuserait de nous laisser continuer notre route. Le lendemain de notre arrivée, pendant que Lavoroff s'habillait en grande tenue d'officier russe, ainsi que l'interprète Boutmankouef, j'endossai tristement, quoique le sourire sur les lèvres, mon frac, accompagné de cravate blanche, gants et souliers de Paris : étrange contraste qu'un pareil costume en pareils lieux ! A dix heures, des voitures arrivèrent nous prendre, et emprisonnés par la cavalerie comme la veille, nous prîmes le chemin rocailleux, sablonneux et neigeux de la yourte du vice-roi. C'est la plus belle que j'aie jamais vue ; elle avait au moins trente-trois mètres de circonférence, sur dix de hauteur, et une multitude d'élégantes colonnes en supportaient le toit.

Lavoroff avec l'interprète, après les salutations d'usage, s'assit sur un banc en face de l'Ambane, qui était accroupi comme un tailleur au fond de la yourte, ayant à sa gauche un dignitaire mandchoux. Pour moi, sentant qu'il était de mon intérêt de m'effacer le plus possible, je restai dans l'ombre contre la porte, dévisageant les figures sévères et nobles, mais astucieuses, de l'Ambane et de son nombreux entourage de courtisans.

Après quelques banalités, Lavoroff demanda à l'Ambane, de la part du général Mouravieff, s'il n'avait pas de renseignements à donner sur le sort d'un jeune Allemand perdu depuis longtemps dans le Turkestan ? Sur quoi l'Ambane fit

cette réponse toute chinoise : « Sa nation est-elle voisine de la nôtre ? » Nous apaisâmes ses soupçons, et il promit d'aller aux informations.

Après cela il fallut aller droit au but en informant Son Excellence que nous étions déterminés à aller à Péking, en vertu des traités; le priant en conséquence de nous faire préparer des chevaux et des vivres sur toute la route. Il se leva alors un orage de discussions auxquelles je compris fort peu, mais dont le sens n'était que trop clair : l'Ambane opposait un inexorable *veto*. Pendant ce temps-là le petit feu de charbon de terre destiné à chauffer la yourte s'affaiblit peu à peu et s'éteignit tout à fait; moi qui n'avais pas pris mes fourrures, je sentis mes extrémités se prendre, ma tête tourner et ma figure pâlir ; enfin, au bout de deux heures d'agonie j'allais faire une esclandre en prenant la fuite, lorsque la séance fut levée. On nous refusait la permission d'aller à Péking, mais à tous les deux ; ce fut donc une consolation pour moi d'apprendre que je n'avais pas été mis une seule fois sur le tapis, et que j'étais un être parfaitement nul. Nous rentrâmes à la yourte déconcertés, irrités même, mais résolus à essayer encore de la diplomatie avant de devenir menaçants.

Là il nous fallut encore donner audience à une foule d'officiers à plume de paon, qui venaient ostensiblement nous faire la cour, mais en réalité pour *flairer toutes nos odeurs* et s'initier dans toutes nos affaires. L'honnête et grave Boutmankouef, symétrique comme son dieu Bouddha lui-même, gardait pendant ce temps une attitude digne et impassible, et lorsque nous pûmes le faire causer seul, il se plongea dans la théologie bouddhique. Il nous raconta de Bouddha, chose bien remarquable, un miracle en tout semblable à la multiplication des pains de l'Évangile chrétien, avec cette légère amplification, que Bouddha prit alors un cure-dent, s'en servit, puis le planta, et qu'il en sortit un arbre magnifique ;

il admettait, comme nous, enfer, ciel et purgatoire, l'intercession des saints, les indulgences, etc., etc.

Une grande vérité doit vivement frapper dans ses voyages tout être qui pense et réfléchit : c'est qu'il y a bien moins de différence entre les hommes qu'on ne l'imagine ; l'homme et son cœur, quelle que soit sa physionomie, sont toujours les mêmes ; l'intelligence fait de tous les hommes une famille ; elle seule les distingue de tout le reste de la création, à ce point que s'il n'y avait entre le dernier d'entre nous et le plus intelligent des animaux que la distance qui sépare un grain de sable des espaces interplanétaires, nous ne serions plus les rois du monde. En Europe on considère les Chinois, même aujourd'hui, comme à peine des hommes ; ôtez-leur cependant leur singulière coiffure, l'obliquité de leurs yeux et leurs longues robes, et je demande en quoi ils diffèrent de nous tous ? C'est pendant les longues et monotones heures passées sous la yourte mongole que je faisais ces réflexions, heures où je regrettais presque, comme à Moscou, d'avoir entrepris un tel voyage par terre, et où je brûlais de me trouver enfin sur les plages de l'Océan et d'y respirer un air plus libre, car nous étions par le fait prisonniers. On fut cependant assez gracieux pour nous laisser entrer dans les temples d'Ourga, faveur qui probablement n'avait été encore accordée à nul Européen. Voici ce que nous y vîmes :

Ce fut le surlendemain de notre arrivée que nous allâmes visiter ces fameux temples. Tout le monde le sachant, nous en trouvâmes les avenues encombrées d'une foule de prêtres, de laïques, d'espiègles, de vieillards et de femmes ; à gauche il y avait deux yourtes qui retentissaient sourdement des bruits les plus discordants que la voix humaine et des instruments de cuivre puissent produire ; à droite se dressait verticalement un grand cylindre en bois, le « cylindre à prières, » dont Boutmankouef approcha avec majesté pour y placer une main religieuse, le faire pivoter sur son axe et

courir après lui en marmottant des prières confuses, qui avaient pour but, aidées par les révolutions du cylindre, d'effacer tous ses crimes. Il lui fit faire beaucoup de chemin, car le digne homme, ordinairement la droiture même, avait commis la veille de légers excès de boisson qui avaient jeté la turbulence et le désordre dans toute son auguste personne.

Devant nous se dressait, dans toute sa splendeur asiatique, une espèce de pagode, reluisante d'or et fort imposante; mais ce que nous allions voir à l'intérieur était plus curieux encore : il semblait que ce fût un monument élevé au dieu de la terreur. Il faisait une obscurité presque complète, grâce à des rideaux immenses, vermoulus et couverts de hideuses images de saints, qui battaient le long des murs comme les voiles d'un navire lorsque le vent est à l'agonie. Pour toute lumière il y avait, s'étendant presque à perte de vue, deux traînées sanglantes de feu de charbon de terre, à peu près éteint, pâlissant, rougissant et s'illuminant tour à tour comme celui des phares à éclipses; à cette lumière lugubre nous vîmes bientôt apparaître un millier de têtes humaines nues et rasées, dans la plus grande agitation. C'étaient celles des lamas en prières, accroupis sur les dalles, en tuniques jaunes et rouges, chantant tous à tue-tête et à l'unisson, un éternel gémissement en quatre notes à la gloire de Bouddha, dont l'épouvantable statue de bronze se montrait par intervalles tout au fond du temple, comme illuminée par les réverbérations d'une forge.

Ces malheureux prêtres au front ridé semblaient misérables comme des âmes du purgatoire; ils mugissaient, s'agitaient sans cesse, et lorsque cette fièvre devenait brûlante, ils frappaient à coups redoublés sur de grands tambours suspendus aux voûtes, et qui se balançaient avec paroxysme sur leur tête comme des pendules de l'éternité. Réunissez au plus profond des catacombes la musique la plus satanique

de *Robert le Diable*, le son lointain du canon, le sifflement des ouragans dans les mers de Patagonie, et vous n'aurez pas encore une juste idée de ce que nous vîmes et entendîmes dans ces temples d'Ourga. Mais ce que vous ne pourrez jamais représenter, ce dont notre chimie ne se doute peut-être même pas, ce sont les gaz dont nos organes olfactoires s'étonnèrent, et qu'ils ne reconnurent pas.

Il n'est pas étonnant que l'on cherche à mettre tant de pompe dans les cérémonies à Ourga, puisque c'est un des grands centres de la religion bouddhique, et qu'il s'y trouve un de ces patriarches qui, sous les divers noms de *Chaberons*, d'*Houtouktous* et de *Guison-Tambas*, sont regardés comme des incarnations secondaires de Bouddha, dont l'universelle essence est toute concentrée dans le *Talé-Lama* du Thibet. Là-dessus c'est au père Huc, qui visita aussi Ourga. à parler, et non à moi. Il y a sans doute de très-frappantes analogies entre le catholicisme et le bouddhisme, mais il y a des différences bien plus frappantes et parfaitement infranchissables.

Le souverain pontife de Rome n'a d'autres prétentions que de mettre le doigt sur la vérité comme l'aiguille marque les heures, qu'elle soit d'or ou de cuivre, peu importe; il ne prétend nous transmettre, comme la lune, qu'une lumière réfléchie. Il n'en est pas ainsi du pontife de Lhassa, qui n'a point l'humilité pour piédestal, qui n'est point le disciple, mais le maître, la divinité elle-même déguisée en chair humaine, la source de toute lumière, le soleil de l'univers spirituel, dont les rayons, perdant leur intensité et leur éclat à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, se réunissent en de nouveaux centres, et reprennent, comme à Ourga, une forme humaine, pour y recevoir l'adoration. L'un est un apôtre, l'autre un charlatan.

S'il faut en croire Timkowski, l'installation d'un nouvel Houtouktou est accompagnée, en Mongolie, de toutes es-

pèces de fêtes. Il y a des luttes, des tirs à l'arc et des courses où plus de mille chevaux partent ensemble ! Le nombre de hevaux que produit la Mongolie est presque incalculable. Selon Klaproth, dix mille Mongols, ayant chacun trois chevaux, suivent chaque année les grandes chasses impériales. « Les troupeaux des princes, dit l'abbé Grozier, montent à cent quatre-vingt-dix mille moutons et autant de bœufs, et le nombre des étalons n'est pas moindre. » Enfin, selon le père Huc, dans les pâturages des Mongols-Tchakars, l'empereur possède plus de quatre cent mille chevaux.

Nous allâmes voir, après les temples, la ville chinoise ou le Maïmatchen d'Ourga, où le père Gabet eut sa montre et sa bourse volées. De quel prix ces objets ne fussent-ils pas devenus pour moi, si j'avais pu les ravoir et les identifier ! Le cœur d'un Français avait battu déjà dans ces solitudes, et les souvenirs de la France, en voyant cette route de Kiakhta et de l'Europe, l'avaient fait battre plus violemment encore. Voyageur indomptable, homme véridique et apôtre, le père Huc n'a jamais décrit que ce qu'il a bien vu; il l'a fait en toute sincérité, quoique avec ardeur, et il n'a pas mérité que l'on s'efforçat si souvent de douter de tout ce qu'il raconte.

Nous entrâmes encore dans un petit temple au Maïtmachen, où nous trouvâmes un lama des plus zélés, lançant à la tête de son dieu des poignées de millet, et accompagnant son sacrifice, à des intervalles assez réguliers, de certains bruits qu'on lui avait peut-être imposés comme pénitence, mais qui, bien certainement, ne se trouvaient pas dans son bréviaire. Les prêtres bouddhistes ou lamas ne m'ont jamais paru ni respectables ni respectés; ils servent souvent de domestiques aux officiers mongols, dont ils se distinguent, du reste, bien moins par leur tunique jaune et leur tête rasée, qu'en péchant plus gravement que qui que ce soit contre un des dix commandements de leur catéchisme, qui est « d'ob-

server la propreté. » Mais il est très-commode d'être lama, soit contemplatif, soit sacristain, soit prieur, soit médecin; car on est toujours exempt du service militaire, et on pèche non contre les lois, mais uniquement contre sa conscience, en négligeant les trois vœux par lesquels on a renoncé au mariage, à l'alcool et au tabac. Du reste, que peuvent être les prêtres d'une religion qui n'enterre même pas ses morts, et les jette aux chiens sur les plaines et les montagnes, comme nous pûmes nous en convaincre dans nos promenades aux environs d'Ourga, où le sable était blanc d'ossements humains?

Les faits que je viens de raconter et les réflexions qu'ils inspirèrent, nous firent patienter quatre ou cinq jours; mais à la fin il fallut prendre une attitude hostile, et nous fîmes venir incontinent le général mongol Totti, qui était attaché aux Russes; son apparence était celle d'un guerrier et annonçait un noble caractère. Je lui montrai un globe terrestre, et après avoir satisfait sa curiosité sur certaines questions géographiques, je laissai la parole à mon ami Lavoroff, qui lui parla de la force des nations de l'Ouest et de l'absurdité du système d'isolement de la politique chinoise; nous fîmes allusion à la conquête anglaise de l'Inde et même aux Cosaques de la Sibérie. Le brave général ouvrait de grands yeux, puis il les baissait, pendant que l'*Emplâtre*, toujours là, poussait les hauts cris pour demander où était Saint-Pétersbourg; quant à nous, nous parlâmes si fortement et si sérieusement, que le général sortit profondément impressionné.

Après quelques heures nous le vîmes rentrer tout joyeux dans la tente; nous serrâmes cordialement la main à cet homme de parole, qui avait plaidé et beaucoup risqué pour nous, et il fut décidé sans retour, grâce à son intercession, que nous irions à Péking.

CHAPITRE IX.

Départ d'Ourga. — Horrible fatigue : froid extrême; le rhum gèle. — Mirage. — Chevaux et cavaliers mongols. — Aspect hideux du désert de Gobi. — Tempête de sable. — Sept cents kilomètres dans une semaine : épuisement complet. — Nous rencontrons le major M***. — Haine des Mongols et des Chinois.

Plusieurs pieds de glace couvraient la rivière Toula, et la neige, soulevée par les tempêtes, s'échappait en longues et brumeuses chevelures des cimes du mont Khanola, lorsque, le 12 février, Lavoroff et moi dîmes adieu à la ville d'Ourga et marchâmes vers la réalisation d'un des plus grands rêves qui eussent agité notre vie. Remontant la rive gauche de la rivière sur une plaine pierreuse, nous nous arrêtâmes à deux verstes, descendîmes de voiture et nous séparâmes avec peine de notre fidèle Boutmankouef, à qui nous donnâmes des lettres pour la Russie; puis nous congédiâmes la troupe, et mon ami Lavoroff s'établissant en permanence dans la grande carriole bleue, ne contenant qu'une seule personne, je montai un petit cheval fringant, m'apercevant pour la seconde fois, et pour ne l'oublier jamais, qu'une selle mongole n'est qu'un morceau de bois à pommeau énorme bien bordé de fer.

Avant d'aller plus loin, j'ai à signaler ici un fait que je ne puis guère attribuer qu'à l'astuce chinoise. On peut voir sur la carte que Péking se trouve, par rapport à Ourga, bien à l'est du sud; or, nous prîmes une direction *sud-ouest*.

Comment Timkowski, qui avait fait ce voyage bien des années avant nous, nous dit-il donc dans son ouvrage : « En sortant d'Ourga, nous allâmes *directement à l'est?* » Il nous dit, de plus, qu'il trouva les ruines d'une grande ville et traversa dans le désert plusieurs murs extraordinaires qui couraient de l'est à l'ouest, choses dont nous ne vîmes jamais vestige. Enfin il fait, plus loin, cette singulière remarque : « Ce n'est que chez les Mongols-Tsakhars (sur la frontière de Chine) que nous trouvâmes *plusieurs tentes ensemble.* » Et nous, nous n'en vîmes jamais moins de huit ou dix. On dirait, en présence de pareils faits, que le fils du Ciel voulait jouer à colin-maillard avec les sujets du czar. Comment donc concilier ces deux faits entre eux?

Le voici : il y a trois routes qui traversent le désert de Gobi entre Ourga et Pékin ; deux d'entre elles s'appellent « routes commerciales, » ce sont celles que prennent les caravanes de thé, celles que prit Timkowski, et on y trouve généralement de l'eau. Mais bien loin, à l'ouest de ces deux routes, il s'en trouve une autre beaucoup plus longue et plus habitée ; on nous la fit prendre probablement pour nous détourner autant que possible du chemin direct de la capitale, et aucun argument n'eût fait changer là-dessus l'avis de nos guides. Nous la prîmes donc à contre-cœur, et nous ne rejoignîmes les deux autres réunies qu'à deux cents verstes de Péking, après un immense détour.

Dès le premier relais, l'histoire de mes misères fut inaugurée, car, grâce à ma selle, je me trouvai hors de combat au bout de huit verstes. Alors je renonçai au cheval et montai entre les deux bosses du précieux animal si poétiquement nommé « vaisseau du désert. » Comme il se relève premièrement sur les jambes de derrière, je me trouvai un moment à l'angle que font généralement nos cascades, et manquai terminer tout à coup mon voyage. Ce fut bien autre chose lorsque l'animal se mit à marcher, et ce fut

insupportable lorsqu'il commença à trotter; dès le principe je perdis l'équilibre; cherchant alors aussitôt l'étrier pour me remettre en place, je m'aperçus qu'il était remplacé par une corde double sur laquelle s'appuie le pied, découvrant, de plus, que cette perfide corde était mobile, de sorte qu'en appuyant d'un côté on se relevait de l'autre, et une chute devenait imminente. Pour comble de malheur, mon chameau, qui était nerveux, et même hypocondriaque, se mit à faire des farces, se livrant à des mouvements et des arrêts subits, regardant la nature et trottant trop vite ; mais je m'assurai de mon équilibre et le remis immédiatement à sa place.

Sur un chameau au trot le cavalier et sa selle sont rarement en contact, en sorte qu'après avoir, pendant ce pénible manége de plusieurs heures, attrapé la fièvre, je me décidai à adopter la prochaine fois le second moyen de monter à chameau, c'est-à-dire de m'asseoir et de me faire attacher sur la bosse de devant, quitte à avoir recours au dernier moyen de tous, celui de me mettre en cacolet dans un panier avec mon lit. Je m'aperçus bientôt que rien n'est parfait dans ce monde, car, bien que j'adoptasse définitivement le second mode d'installation, le dos appuyé contre un édifice de bagages qui remplissait la cavité séparant les deux bosses, je découvris que mon soutien chancelait de tous côtés et laissait finalement cette cavité vide et béante.

Avant que j'eusse fait sur mon chameau la moitié du second relais, la voiture de Lavoroff et toute son escorte me dépassèrent au triple galop, et je les perdis bientôt de vue complétement. J'arrivai cependant à la station avant qu'il ne l'eût quittée, disloqué et mécontent, avec un courage chancelant, par un froid tel, que mon rhum même gela, et qu'il fallut le *manger*. Je revins au cheval pour le troisième relais, et j'arrivai le soir entièrement meurtri à la station où nous devions passer la nuit.

Mettant mon imagination à l'œuvre, j'eus l'idée, le lendemain matin, de m'asseoir sur une petite plate-forme destinée à un porte-manteau, derrière la carriole de Lavoroff; mais au bout de vingt mètres j'en fus délogé; je plaçai alors mon oreiller sur ma selle, terrible instrument de bois qui me tuait par lambeaux; ce moyen étant encore inutile, je me résignai à tout ce qui pourrait arriver, et lançai mes chevaux à toute bride pendant une quarantaine de verstes pour amortir un peu mes horribles souffrances. Au troisième relais cependant, entrant alors à proprement parler dans le grand désert de Gobi, frontière où venaient mourir sur un océan de sable les derniers rejetons des collines que nous venions de parcourir, toutes mes forces physiques et morales me trahirent à la fois; ne pouvant même plus rester à cheval un instant, je mis pied à terre avec un fidèle Mongol qui m'accompagnait, et bientôt sur toute l'immensité sablonneuse qui m'entourait, je ne vis plus, à part quelques dromadaires en liberté, que la voiture de mon ami entourée de cavaliers et de poussière, devenant de plus en plus invisible dans un lointain prodigieux, pour disparaître enfin complétement comme un navire sous l'horizon; mon courage m'abandonna et je me repentis d'avoir trop entrepris.

J'ai omis de dire que nous avions pris à Ourga un autre boshko pour aller jusqu'à Péking; celui-ci, bien différent du premier, était la paresse même, sale, hypocrite, ployé en deux, et se plaignant sans cesse que nous le faisions voyager trop vite. Nous avions aussi pris un *Tousoulakchi*, officier mongol âgé d'une trentaine d'années, dont les bons services et la constante bonne humeur nous firent oublier les lamentations du boshko. Il y avait enfin un *Zaïssen*, Mongol chargé du soin tout spécial de nos bagages, qui voyageaient sur des chameaux, et à chaque station nous prenions une quinzaine de Mongols pour mener la carriole

et servir d'escorte. Je trouvai tout l'aréopage réuni à la station lorsque je terminai, au coucher du soleil, mon troisième relais, et voyant qu'il m'était absolument impossible de suivre la voiture, qui faisait cent verstes par jour, on demanda à l'auguste assemblée s'il ne serait pas mieux de me laisser en arrière pour faire mon chemin comme je le pourrais. Tout fut inutile; on aurait eu peur de me perdre de vue, et je n'obtins, dans mes misères, que la permission de suivre à volonté pendant le jour, pourvu que je retrouvasse toujours mon ami le soir. Ceci ne changeait guère ma position, car il fallait bien le rejoindre aussi pour les repas; mais jamais nous ne pûmes obtenir de faire deux caravanes distinctes. Comme donc Lavoroff se décida à faire, ce soir-là même, un quatrième relais, et que l'on m'affirma qu'il était très-court, je m'assis, mourant déjà de fatigue, sur la bosse d'un chameau; on eût pu alors me voir, à l'heure où le crépuscule embrasait l'occident et où la lune projetait sur le sable la grande ombre de ma monture, mené poétiquement par une jeune amazone à cheval, en longue tunique rouge. La brise de nuit s'étant levée, mon chameau s'arrêta pour la humer, puis il reprit ses allures rêveuses autant que monotones, et moi, poussant des cris de douleur, j'attendis pendant six mortelles heures avant de voir les lumières lointaines des yourtes, où j'arrivai à onze heures, après une journée de vingt-sept lieues, pour partager, quoique sans appétit, une sellette de mouton avec ma compagne.

Le lendemain matin nous eûmes un beau mirage; c'était un nuage lourd et opaque qui parut dans l'est, parfaitement horizontal en haut, et découpé à sa surface inférieure en tours massives, murailles et bastions tels qu'on les voit dans les grandes villes du nord de la Chine.

Le panorama ne dura qu'un quart d'heure; mais il fit une légère diversion à mes peines, et comme, le vent souf-

flant du sud, le climat commençait à perdre de ses rigueurs, et la neige ne paraissait plus que par larges flaques, j'eus en remontant sur un chameau un léger espoir en pensant à Péking, qui était malheureusement bien plus loin que je ne l'imaginais, vu la direction anomale qu'on nous fit prendre. Je fis assez bravement mon premier relais de six ou sept lieues, et ne pus même retenir un sourire lorsque je dépassai sur la route l'infortuné Boshko qui roulait et tanguait horriblement à tribord d'une énorme chamelle, montrant au-dessus de son panier une figure si désolée qu'elle semblait dire : « Hélas! regardez-moi donc, n'aurez-vous pas pitié de moi? »

Le pauvre homme n'était pas destiné par la nature à une pareille tâche; mais ce dont il aurait pu se dispenser, c'était de s'enivrer tous les jours de *maïgoula* et de forcer les pauvres Mongols à lui rembourser le prix de tous les moutons que nous ne mangions pas, et dont un nous était dû à chaque station.

Le prix d'un mouton en Mongolie est d'environ douze francs, celui d'un chameau de deux à trois cents francs, et pour cent francs on achète un bon cheval. Il est impossible de trotter comme ces petits chevaux; leur allure habituelle est une espèce d'amble très-rapide qui laisse le cavalier si immobile qu'il pourrait lire avec agrément s'il avait une selle de cuir. Ils sont presque infatigables, ont le pied merveilleusement sûr; mais ils sont fort mal dressés, et on laisse beaucoup à leur instinct, ne s'occupant jamais, s'il y a des fossés, des pierres ou des trous, de les en détourner; ils passent par-dessus tout cela comme des chamois sans jamais broncher. Comme je l'ai dit, les Mongols portent des étriers très-courts, et ce n'est pas chose facile de les allonger, car ces sauvages petits chevaux ne se laissent pas manier de la sorte, jamais du moins du côté droit; de manière qu'on ne peut allonger l'étrier droit

qu'en le faisant passer par-dessus la selle. Le matin il y a souvent des chevaux échappés à ramener au village; il faut voir alors les Mongols, hommes, femmes ou enfants, s'élancer sur un cheval comme celui de Mazeppa, saisir la bride dans leur bouche, et le corps penché en avant, avec un immense lasso à la main, voler et bondir à travers le désert à la poursuite du fugitif, faire pivoter ou arrêter leur monture avec le seul effort des genoux, et revenir enfin traînant le vaincu à la remorque. C'est, montés sur les ancêtres de cette race de chevaux, que les Huns vinrent faire trembler l'empire romain; ce sont leurs descendants qui peuplent la moitié de l'Asie, et c'est grâce à eux que le courrier russe, traversant tout l'ancien monde comme un ouragan, apparaît sur la mer du Japon quarante jours après avoir quitté la mer Baltique.

Que dire après cela de l'honnête et inoffensif, utile même, mais désagréable animal à double bosse que l'on a enveloppé de tant de poésie? Je crois que l'on exagère beaucoup les qualités du chameau. Il ne peut suivre un cheval dans aucune de ses allures, et il brise toutes les articulations. Avec un poids de quatre cents kilogrammes, qui est assez pour un long voyage, il ne peut aller sans bien manger et boire que tout au plus trois jours; dans les meilleures circonstances il ne faudra pas, si on a le moindre égard pour lui, lui faire faire plus de douze lieues par jour, et j'ai vu maint chameau que quatre ou cinq lieues avaient complétement accablé. Mais je lui reconnais d'un autre côté des qualités qu'on lui refuse généralement; ainsi il supporte tous les climats, puisqu'il vit dans la Sibérie orientale et dans toute la Mongolie, pays à climat polaire; de plus, il a le pied extrêmement sûr, et, sauf sur la glace, on peut lui faire monter et descendre des ravins et des sentiers de montagne où un cheval ne serait guère à son aise. Il est naturellement doux; mais si on l'irrite, il

a, comme l'albatros, un terrible moyen de vengeance dans la faculté d'aveugler son adversaire dans des torrents d'une matière jaune des moins aromatiques. Les Mongols prétendent qu'à sa naissance et jusqu'à sept mois, il a besoin des soins de l'homme; cependant, je suis convaincu qu'il en existe beaucoup de sauvages.

Ils lui donnent le nom de *toumé*, et celui de *mori* au cheval, et quand un Mongol dort, il répète sans cesse ces deux mots, comme s'ils lui rappelaient ce qu'il a de plus cher au monde.

Trois jours après notre départ d'Ourga, le désert devint hideux, repoussant, et de là à la frontière de Chine, sur une distance de sept à huit cents kilomètres, nous ne rencontrâmes en tout que cinq arbres. L'horizon, plat comme la mer, avait une teinte uniforme de chocolat, et le regard n'y trouvant aucun objet pour s'arrêter, suivait la route de Péking, qui se dessinait dessus comme un gigantesque serpent noir jusqu'aux bornes de la vision. Heureusement le sable était généralement dur, et le climat devenait d'heure en heure moins sévère ; le soleil commençait à agir, quoique nous fussions maintenant sur le plus élevé des plateaux par lesquels ce désert s'abaisse vers la Chine et vers la Sibérie, et à une hauteur approximative de quinze cents mètres.

Rien cependant ne saurait s'imaginer d'aussi affreux que ces solitudes, les plus complétement silencieuses du monde, balayées par tous les vents, où il gèle presque constamment, quoiqu'il ne s'y trouve pas un pouce carré d'ombre, où rien enfin ne rappelle l'homme, si ce n'est la vue indistincte de quelque groupe de yourtes mongoles perdu comme un îlot dans l'immensité des mers. Nul doute que ces interminables plaines n'aient formé un jour le fond de l'Océan, aux époques reculées où l'homme n'en avait point encore fendu les flots ; car on y trouve parfois d'imposantes et mornes falaises déchirées à leur base, où

des milliers de cailloux roulés attestent l'action des vagues.

Le troisième jour nous fîmes encore nos cent verstes ; j'arrivai fort tard, à pied, et soutenu par un Mongol à qui pendant la route j'avais demandé par signes si nous approchions, et qui pour toute réponse me montrait la lune bien haut sur l'horizon, pour dire qu'elle se coucherait avant notre arrivée ! Rompu, brisé et désespéré, je fis le lendemain trois énormes relais à cheval, et m'en étant fait descendre comme un paralytique, je me fis hisser, pour le dernier, sur le dos d'un chameau ; mais ce fut une agonie de quatre heures, et je crus que ce serait mon dernier effort. J'avais malheureusement deux guides à cheval pour conduire mon chameau, qui ne se souciaient que d'arriver au plus vite, et tout en admirant l'instinct qui les dirigeait vers la station la nuit, sans le plus petit vestige d'un tracé, je m'irritai violemment de ce qu'ils fissent toujours trotter mon chameau, voyant que je faisais retentir le désert de mes cris. Peut-être est-ce une faiblesse de ma part de remplir mon récit de détails aussi personnels, et de demander pour ainsi dire, en compensation d'épreuves que je m'étais moi-même imposées, la pitié du lecteur ; si j'ai péché contre le goût, je lui en demande pardon ; mais je crois que ce serait une très-fausse modestie, une fanfaronnade même, de laisser croire que l'on puisse sortir intact d'un pareil voyage, et je m'accuse du reste d'avoir complétement perdu courage.

Je devins morose avec mon ami et avec tout le monde ; je faisais les souhaits les plus ardents pour que sa voiture se mît en pièces ; j'eus même de violentes tentations d'en précipiter la destruction, et à la fin du relais dont je parle, je fis administrer à mes deux guides une *raclée* des plus rudes sur la plante des pieds. Du reste ce soir-là le Cosaque, qui avait cependant une selle à lui, ne put arriver aussi

vite que moi, et le lendemain nous fîmes l'un et l'autre, soit à pied, soit à cheval, cent dix verstes, ce qui fait trente lieues françaises. Après cela nous entrâmes dans un pays un peu plus ondulé, parmi des tertres de sable mouvant, et de petites chaînes de collines parallèles fort rocailleuses, ayant une apparence toute volcanique. Nous commençâmes par un relais de douze lieues, le plus long du désert, durant lequel ayant un mauvais cheval, je fus obligé de faire la moitié du chemin à pied dans du sable très-mou. Alors il arriva une chose que je n'avais jamais vue dans mes voyages, une de ces furieuses tempêtes du désert qui en changent toute la face en le remuant comme la mer ; plus de soleil, plus de ciel visible ; à midi il faisait presque nuit, quoiqu'il n'y eût pas de nuages, et nous ne respirions que des bouffées de sable, dont les masses les plus énormes se soulevaient en colonnes rouges, remplissant toute l'atmosphère de leurs spirales et de leurs tourbillons. Le bruit qui se faisait partout entendre rappelait celui des tremblements de terre, et cet aspect de la nature, si différent de celui qu'on lui voit habituellement, avait de quoi assombrir l'âme la mieux trempée.

Heureusement que nous avions le vent pour nous, mais nous rencontrâmes une longue caravane de chameaux venant de Péking, dont les conducteurs, assis vers la croupe, ne pouvaient regarder devant eux, et portaient des lunettes de cristal à trois faces, faites exprès à Péking. Lorsque j'arrivai à la station, j'avais l'estomac saturé de sable et les pores de ma peau en étaient remplis. Il y avait alentour quelques collines, dont l'une portait un grand *obo* ; vues au milieu de la tempête, on les eût prises pour la mer à travers l'écume des typhons.

Ici la route fit un angle, et nous prîmes enfin la direction de Péking, sans pouvoir toutefois former la moindre conjecture sur la distance qui nous en séparait. Le désert

devint encore plus ondulé, se couvrant souvent d'agates et de cornalines, et la neige disparut complétement. A l'aide de deux Mongols je remontai en selle, partant au galop pour la seconde station; mais enfin, et pour tout de bon, ma nature s'épuisa dans cette lutte inégale avec le bois et le fer; après avoir ainsi fait *sept cents kilomètres en une semaine*, pris par la fièvre et la dyssenterie, je m'étendis sur le sable au bord de la route, en attendant le passage de la carriole, qui était derrière moi. Bientôt elle arriva entourée de cavaliers, et mon ami Lavoroff, voyant ma position, s'arrêta pour me prier, malgré l'espace excessivement restreint de sa voiture, de m'y allonger à côté de lui; si ce fut une source de gêne pour lui, il eut du moins la consolation d'avoir empêché un ami sincère de laisser ses os au milieu du désert de Gobi.

On conçoit qu'un pareil voyage, outre ses désagréments, doive être successivement monotone; aussi fut-ce un événement tout à fait mémorable pour nous de rencontrer dans ce moment, arrêté à une des stations, un officier russe revenant de Péking avec son Cosaque. C'était le major M... Inutile de décrire ici l'échange de pensées et de brûlantes questions qui eut lieu sous la yourte. Le major parlait français aussi bien qu'un Parisien, et comme il allait à Saint-Pétersbourg, je griffonnai au crayon un billet que je lui donnai pour ma famille. Qui eût dit, à cette heure bienheureuse, qu'à peine arrivé à Kiakhta, après un voyage de douze jours, le plus rapide que l'on ait jamais fait, cet infortuné et ardent jeune homme périrait victime de l'honneur, et jetterait une mère, une fiancée et la joyeuse capitale de la Sibérie dans le deuil et la désolation! Il nous annonça la nouvelle bien inattendue, mais dont nous reconnûmes l'entière vérité, que cent cinquante lieues nous séparaient encore de Péking; puis nous filâmes chacun de notre côté pour ne jamais nous revoir.

Les cent lieues à franchir jusqu'à la frontière de la Chine propre, furent, je n'ai pas besoin de le dire, bien moins pénibles pour moi que celles qui les avaient précédées ; charmé d'ailleurs à la vue des changements successifs qui s'opéraient dans le désert, qui se peuplait de yourtes et de bétail et verdissait de toutes parts, je remontai souvent avec joie sur un petit cheval pour caracoler à côté de la voiture avec les jeunes Mongols. Comme ils riaient ! comme ils jouissaient des courses vagabondes que nous faisions ensemble, soit pour atteindre le premier un but, soit pour faire mordre à nos méchantes petites bêtes la queue des dromadaires épouvantés ! Il n'y avait pas là de haies pour nous arrêter, pas de rivières à traverser, pas de champs à respecter, pas de lois ni d'étiquette à observer !

Les échiquiers dont nous avons couvert nos campagnes, les lois qui, comme un filet, entravent nos mouvements, nos allures même, tout cela paraît bien pauvre et bien mesquin, bien inutile et bien contre nature, à celui qui a arpenté les déserts avec la liberté du soleil ! Sans doute l'homme est fait pour la société, les animaux même le sont, et les astres sont tellement solidaires les uns des autres que le monde se détraquerait s'ils tiraient chacun de leur côté ; mais l'homme civilisé de nos jours est-il comme eux, resté dans son orbite ? Marche-t-il droit ? Où sont la franchise et la gaieté, si ce n'est chez le sauvage, qui est plus faible que nous parce qu'il manque de religion, mais qui a du moins le bonheur de paraître toujours ce qu'il est, et dont les vices ont cet avantage qu'on ne les pare jamais d'un hypocrite manteau ? C'est un problème que se pose à chaque instant le voyageur : « Quel est l'état naturel de l'homme ? » Pour moi, quoique je ne cherche pas cet homme modèle dans notre civilisation européenne, j'avoue bien hautement aussi que je ne pense qu'avec dégoût à tout ce qui se passe dans toutes les autres sociétés ; et quand je fais, comme tout

à l'heure, l'éloge de la vie non civilisée, je ne parle qu'au nom de la liberté, de la fierté et de la franchise que l'on trouve chez presque tous les peuples nomades, qualités qui charmeront toujours et feront oublier souvent les vices les plus déplorables.

Les Mongols sont donc fort gais et rieurs ; mais ils sont aussi très-moqueurs, et malheur au Chinois qui se trouve parmi eux ; c'est sur lui qu'ils se vengent de toutes les fraudes dont ils sont dupes lorsqu'ils se présentent dans les marchés de la Chine. La haine qui existe entre ces deux peuples ne s'éteindra jamais, tellement les caractères sont différents ; si une nation européenne, si la Russie surtout, prenait sérieusement le parti de renverser le gouvernement chinois, il n'y aurait pas de moyen plus sûr que de soulever toute la Mongolie, dont la cavalerie, aidée de l'artillerie russe, que l'on porterait facilement à dos de chameau, balayerait en quelques semaines tout l'empire ; et, considérant les facilités pour cela que possède le général Mourawieff, il me semble qu'on accuse bien à tort son gouvernement d'être agressif, lorsque, pouvant à un moment donné lancer sur Péking cent mille Cosaques, il s'est contenté de prendre sur les rives de l'Amour un pays sur lequel la Chine n'avait que des droits contestables, et qui fût resté un désert entre ses mains.

CHAPITRE X.

Lits d'anciens lacs. — Arrivée à la frontière de la Chine propre. — Remarques sur les Mongols. — Callgann : Ciouan Houa-Fou. — Premier dîner chinois. — Aridité du pays. — Passage de la grande muraille. — Première vue de la plaine de Péking. — Entrée dans cette capitale.

Le 22 Février, c'est-à-dire onze jours après notre départ d'Ourga, le pays changea complétement d'aspect; quoiqu'il méritât encore le nom de désert, il prit un caractère si varié et si montagneux que nous nous sentions tout proche de la Chine. Ce n'était plus qu'une succession régulière d'immenses vallées contenant quelques mares qui reluisaient au soleil, et à niveau plat comme celui de la mer; je les pris pour des restes d'anciens lacs. Elles étaient entièrement couvertes de milliards de pierres détachées, de sorte que l'on eût dit, de loin, que tous les troupeaux de la terre y étaient à paître. Elles étaient, en outre, bornées et séparées les unes des autres par des chaînes de montagnes brunes, pelées, dont on ne voyait pas la base, grâce aux sables soulevés par le vent qui y formait comme des nuages; ceci dura pendant une centaine de verstes, que nous mîmes longtemps à franchir, car les chevaux n'étaient plus du tout ce qu'ils avaient été jusqu'alors, mais gros et maladroits. Nous rencontrâmes plusieurs touristes de la Chine, entre autres de jeunes personnes qui, cachées au fond de leurs voitures, s'imaginaient que nous ne les voyions pas. Le 24 février,

après avoir monté pendant longtemps sur la pente d'un de ces plateaux pierreux dont j'ai parlé, nous arrivâmes le soir à son extrémité, où le passage nous sembla barré par un mur en pierres sèches assez bas, mais courant est et ouest, à perte de vue. Cet endroit, si remarquable dans notre voyage, n'était autre que la frontière de Chine, où le désert de Gobi vient s'arrêter tout à coup, et où l'on plonge comme du bord d'une terrasse de cinq à six cents mètres de hauteur, sur les vallées de la Chine, ses rivières, ses villes et ses montagnes. L'impression que nous reçûmes dans ce moment, surtout à la vue, devenue si étrange pour nous, de l'eau courante, est tellement naturelle, que je crois inutile de m'y appesantir. Il n'existe pas sur toute la surface du monde, un pareil contraste de nature, de climat, et de mœurs; derrière nous les plus âpres déserts, noirs ou blancs, mais toujours désolés, où la nature et le soleil sont à jamais morts; devant nous, des vallées ombreuses retentissant du murmure des eaux, une terre dont chaque mètre a été sillonné par la charrue, le bourdonnement de millions d'hommes enfermés avec leurs vices et toutes leurs passions dans des villes immenses, dont les murailles trônent encore sur la poussière des cent générations qu'elles ont vues naître et mourir... Derrière nous, un peuple nomade entouré de ses chameaux et de chevaux dont il se fait l'ami, la vie patriarcale des premiers âges, la vie dans son expression la plus simple; et devant nous tout ce que peut enfanter la ruse, toutes les raffineries de l'art, des mendiants, des pèlerins et des maladies... Nous fîmes halte devant un pareil spectacle, mais la nuit approchant, nous tournâmes autour d'un édifice pyramidal en pierres sèches décoré d'emblèmes chinois, et quittâmes la Mongolie pour descendre, non sans quelque anxiété, par un ravin sombre et rocailleux, vers le premier village chinois.

Dans ce changement subit et si complet, notre première pensée, lorsque nous défilâmes sous les yeux des villageois

chinois aux attitudes nonchalantes et à l'œil fourbe, fut un souvenir de regret pour les Mongols et le désert. Un enfant ou une femme pourrait, à part les obstacles politiques, traverser la Mongolie en toute sécurité, et mes deux revolvers achetés à Kiakhta étaient restés renfermés pendant tout ce trajet dans ma malle sur le dos d'un chameau. Bien des fois il était arrivé que Lavoroff fût à dix lieues de moi, et nos bagages encore plus loin de chacun de nous, cependant il n'était rien survenu, et l'honnête Zaïssen, qui en était chargé, s'était dans son zèle pour en avoir soin, cassé la jambe en tombant de cheval; mais il nous resta fidèle jusqu'à Péking, tandis que le rusé Boshko avait failli à tous ses devoirs, et avait volé partout sur sa route, jusqu'à des milliers d'insectes que l'on ne peut nommer dans un livre, et qu'on ne dispute pas généralement à son voisin. Il faut l'avouer : les Mongols sont fort sales, ils n'ont de propre que leurs dents qui sont toujours blanches comme l'ivoire, grâce probablement aux vapeurs de carbone qu'ils respirent sans cesse dans la fumée de leurs yourtes. Ils sont là-dessus, comme par leurs qualités morales, bien supérieurs aux Chinois, et, ignorant l'usage du rasoir dont ceux-ci se grattent la figure tout entière, ils ont imaginé le moyen bien plus simple de s'arracher la barbe à mesure qu'elle pousse : c'est donc une erreur de croire que la nature ne leur en a pas donné.

Mais on ne s'arrêterait pas si l'on voulait faire un parallèle complet entre ces deux peuples, si différents quoique si voisins. Le Mongol n'est pas beau, il n'a pas l'œil intelligent; il est court, trapu, rougè, très-ridé et marche fort mal; son costume, composé d'une tunique dont la fourrure est en dedans, et qui traîne jusqu'à ses pieds, le rend encore plus disgracieux; mais s'il n'a pas l'art du Chinois pour s'habiller et étudier tous ses mouvements, il est plus franc et plus honnête, de la plus irrésistible énergie, et, élevé

dans une des parties les plus froides de notre planète sans pouvoir à peine se chauffer, il est néanmoins très-fort, ne porte jamais de gants, et terrasserait trois Chinois. Il porte deux queues au lieu d'une comme le Chinois, et moins longues, mais ce sont toujours les siennes... Il parle avec vivacité et sait rarement écrire; je crois même qu'il n'existe pas de langue mongole écrite, mais les chefs savent toujours lire et écrire le mandchoux. Enfin, je le répète, il a certainement de grands vices, et les femmes mongoles, timides à l'extrême comme chez tous les peuples de l'Asie, sont bien loin d'y être sans taches; mais c'est là la condition toute naturelle du païen; quant à l'ivrognerie, je n'en ai jamais vu d'exemple.

Malgré tout ce que j'avais souffert depuis Kiakhta, je me trouvai fort mal à l'aise lorsque nous entrâmes dans la vie civilisée, pour coucher sous un toit. Quoiqu'il ne fît plus un froid sibérien, il gelait encore à douze et quinze degrés, et nous ne trouvâmes rien pour nous réchauffer qu'un petit fourneau monté sur un trépied, et rempli de charbons de bois dont il fut impossible d'allumer un morceau sans être asphyxiés par la fumée. Il fallut donc faire le feu dehors en attendant qu'il eût bien pris, et le rapporter pour le rallumer de la même façon à chaque deux heures, manége qui dura toute la nuit. Nos provisions de viande, de *soukharis* et de sucre étaient épuisées depuis longtemps; ne trouvant rien de prêt à manger, il fallut nous rabattre sur nos *perménγi*, boulettes de bœuf enveloppées d'une excellente pâte, mais qui avaient encore la consistance du granit, et que nous eûmes plus de peine à faire dégeler qu'au milieu de la Mongolie. C'était une bien petite consolation, pour des gens affamés, que de se savoir sous un toit, avec des fauteuils disloqués, des tables à trois pieds, des gravures grotesques et des fenêtres en papier, surtout lorsqu'un tas de gamins venaient y passer leurs doigts pour regarder par le trou com-

ment nous nous trouvions à l'aise, et qu'il fallait absolument cracher à bout portant dans ces indiscrètes ouvertures.

La nuit, le sommeil était impossible, grâce au froid et aux détonations des tam-tams, des gongs et des feux d'artifices. Nos misères n'étaient donc pas à leur fin, quoique nous ne fussions plus qu'à cinquante lieues de Péking, et qu'à chaque station nous eussions à recevoir les niais compliments de l'infortuné Boshko, qui, en voyant sa patrie, mettait de l'orgueil à nous en montrer les beautés, se noyait dans son brûlant alcool, et paraissait toujours rasé à neuf.

Le premier relais que nous fîmes en Chine, qui fut de vingt verstes, et des plus rudes, nous mena par une descente d'au moins quatre cents mètres à la grande ville de Callgann. C'était une descente alpestre, sur des sentiers glissants et rocailleux, au bord d'un torrent presque partout gelé, encaissé entre deux montagnes sauvages.

Nous étions charmés à chaque instant par la vue de quelques vaches, mules ou chameaux, des champs bien labourés, des fermes toutes blanches à toits de tuile, d'arbres aux branches desquels pendaient des cloches chargées d'ornements, d'habitations creusées dans le roc vif, et surtout par le soleil, dont les rayons commençaient à n'être plus une dérision, et, couvrant de vapeurs légères la quadruple chaîne de montagnes qui se dressaient au midi, les faisaient fumer en quelque sorte de la première chaleur du printemps. Au bas de la vallée, nous tournâmes à droite, enfonçant jusqu'à mi-jambe dans la poussière; nous nous trouvâmes alors tout à coup devant les remparts de *Callgann*, qui, continuant leur route à droite et à gauche jusqu'au sommet des montagnes, formaient une telle muraille que nous, comme Timkowski, mais par une grave erreur, crûmes voir enfin « la grande muraille. » Celle de Callgann peut être aussi massive, et je crois qu'elle se joint à l'autre par ses deux bouts; mais elle n'en est nullement la prolongation, elle

dévie complétement de sa route, ce n'est évidemment qu'une pièce ajoutée, et les géographes qui, presque tous, font passer ici la grande muraille de Chine (qui se trouve en réalité à dix lieues de Péking), commettent la même faute que s'ils prenaient pour un fleuve une rivière qui s'y jette. Le torrent ou *gave* étant ici complétement gelé, nous le traversâmes avec nos chameaux sur la glace, et entrâmes à Callgann notre passe-port à la main. Ayant fait deux kilomètres dans une rue remplie de poussière, nous entrâmes à droite dans un restaurant chinois au milieu d'un Palais-Royal en miniature, sans toutefois y trouver un Véry.

La faim m'ayant saisi, et l'interprète étant absent, je dessinai un mouton sur mon cahier de notes, et j'eus le bonheur d'être compris; on apporta non-seulement du mouton, mais un cochon de lait et un poisson superbe; notre patience étant restée deux heures à la torture pendant que notre Vatel faisait ses préparatifs, le moment bienheureux arriva enfin où nous pûmes, pour la première fois de notre vie, nous asseoir devant un dîner purement chinois. Plût à Dieu que c'eût été la dernière! Jamais plus beaux matériaux ne furent employés à un pareil usage. Le poisson, haché en atomes et assaisonné par quelque chimiste, sembla prouver l'infinie divisibilité de la matière, quoiqu'on pût en voir encore de grands débris à flot avec le mouton et la poussière du cochon; mais dans quels flots! Ce n'était plus son élément natal, c'était de l'huile en stagnation, une soupe, un sirop épais comme un colimaçon rendu liquide; puis il parut à la fin du dîner des êtres filiformes qui nageaient aussi, gonflés pour rester à la surface, et destinés à boire le sang de l'homme au lieu de l'enrichir! C'étaient *des sangsues*, je n'en doute pas! et l'huile n'était pas homogène, je n'en doute pas non plus, malgré le P. Huc; cette huile-là avait été préparée chez le pharmacien, jamais je n'oserai la nom-

mer! Il fallait une nature bien solide, il fallait avoir traversé la Mongolie à cheval pour confier de pareilles choses à son estomac! Mais l'impur mélange passa sans s'agglutiner, et je gardai même pour le soir un extrait du poisson, après l'avoir dépouillé de ses huiles.

Si nous payâmes ce dîner fort cher, il fut du moins heureux que notre bourse seule eût à payer un tribut à celui qui nous en avait régalé; ne regrettant donc rien à Callgann, nous en sortîmes le lendemain matin pour faire un relais de trente verstes, tous les deux à cheval et sombrant dans la poussière.

Il fut ainsi désormais impossible à mon ami de rester en voiture, tellement les routes étaient mauvaises; il fallut même plus tard enlever les roues, que l'on mit sur un chameau, faisant ainsi un palanquin porté par deux mulets, l'un devant, l'autre derrière. Mais il n'était guère plus agréable d'aller à cheval, car on ne nous donnait maintenant que de véritables squelettes aux yeux rouges et éteints, à jambes de caoutchouc, et exhalant de tels miasmes qu'on risquait d'attraper des fièvres. Nous ne pouvions faire que cinq kilomètres à l'heure, et encore à chaque instant ces misérables animaux s'affaissaient sur eux-mêmes pour s'endormir par terre sous leur cavalier. Les brides, les sangles, tout était pourri et cassait comme du fil; les étriers, toujours trop courts, ne pouvaient s'allonger que de quelques pouces, et si l'on disait à un Chinois qui se trouvait à droite du cheval d'aller allonger l'étrier de gauche, il préférait rester en place pour raccourcir celui de droite; en montant, la sangle éclatait, la selle tournait et je mesurais la terre; enfin, malgré une patience que nous crûmes longtemps fort prudente, il fallut nous emporter, et mon ami Lavoroff produisit un effet durable en dégainant son sabre de Circassie.

N'est-il pas lamentable de ne trouver que de semblables

ressources sur une des grande avenues aboutissant à une des premières capitales du monde? N'est-il pas pitoyable de voir partout, sur le haut des montagnes, des murailles cyclopéennes et des forts qui ont coûté plus de vies à bâtir qu'ils n'en ont jamais pu défendre? Et cela dans un pays où rien n'est perdu, où l'homme et les plus vulgaires fonctions de sa nature sont mis à contribution pour fertiliser la terre, tant qu'il a le bonheur de porter sa tête sur ses épaules!

Cependant le nord de la Chine est peuplé d'une race plus énergique que celles du midi, comme l'attestent les villes immenses, si régulièrement construites et aux murailles si bien conservées, que l'on y rencontre à chaque pas, sans parler des travaux gigantesques d'une antiquité fabuleuse dont il ne reste que des ruines à moitié pulvérisées.

Ciouan-Houa-Fou, où nous entrâmes en quittant Callgann, est une de ces villes somptueuses qu'on ne voit que sur les frontières de la Tartarie, et qui feraient honneur à l'Europe. Ses rues, droites et larges, encombrées de monde, ses portes triomphales, ses imposantes murailles, tout lui donne l'air d'un petit Péking peuplé de trois à quatre cent mille âmes. On y fait un grand commerce de tabac.

Après cela la route devient encore plus impraticable, véritable escalier taillé dans le roc par les pieds des mulets et des chameaux qui y passent depuis qu'il y a des animaux sur la terre.

Ici nous entrâmes dans une gorge étroite où se précipitait un torrent, glacé dans d'autres endroits, et dont le lit était souvent plus élevé que le niveau de la route; une légère maçonnerie la garantissait. La foule de chameaux, de mulets, de voitures de Péking, de piétons grossissait à chaque instant, et nous nous trouvâmes bientôt entourés de lourds chariots remplis de soldats mandchoux qui allaient à Tien-Tsin pour défendre l'entrée du Peï-Ho, comme ils le firent trop bien, contre nos ambassadeurs. Le monde les

connaît aujourd'hui assez pour que je n'en fasse pas la description.

Quant au pays, le profil des montagnes le rendait pittoresque, mais il était aride et sablonneux ; beaucoup de pics, déchirés par des ravins, semblaient parfaitement inaccessibles ; cependant on parvenait toujours à y découvrir des maisons ou quelquefois une ville soigneusement murée, même au sommet des précipices, et nous passâmes au pied d'une imposante montagne carrée, haute de sept cents mètres environ, aux flancs les plus escarpés, couronnée néanmoins par un imposant monastère élevé là, dit la légende, par une pieuse femme qui y avait passé sa vie. Une grande ville s'étendait à ses pieds, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner, n'étant guère qu'à vingt-cinq lieues de Péking.

Là les huiles et les gélatines reparurent; naturellement, nous n'y touchâmes pas, mais, chose étrange, le cuisinier, excellent homme, nous donna des beefsteaks les plus exquis, frits à l'huile, et le fameux thé jaune dont j'ai parlé; je recommande ce restaurant à tous les touristes qui pourraient passer par là, d'autant plus qu'il est situé hors de la ville, où, par méfiance peut-être, on ne voulut pas nous laisser entrer.

Je regrettai alors mes pistolets, que j'avais laissés chargés sur la bosse d'un dromadaire, commettant la double imprudence de m'en séparer et d'exposer la vie de cet inoffensif animal. Car on nous signifia que toutes ces montagnes étaient infestées de brigands, et que quelquefois même le tigre y apparaissait. Étant partis tous ensemble au coucher du soleil pour un relais de huit lieues, il fit nuit close au bout d'une demi-heure. Je craindrais de dire combien de villes murées, ensevelies avec tout ce qui y avait vie dans le plus profond silence, nous traversâmes au galop sans voir à un pouce devant nous, tellement il faisait noir. L'instinct seul de nos chevaux, et les feux rouges

d'herbes que l'on brûlait sur les montagnes, nous firent rester sur la route, où nos montures buttaient à chaque instant, et où le cosaque roula bientôt sur les pierres avec un bruit sinistre. Enfin, harassés, nous arrivâmes à la station; par malheur il se trouva que les chameaux qui portaient nos bagages avaient continué jusqu'à la suivante, d'où il résulta que je n'eus absolument rien pour mettre sous moi ou pour me couvrir. Les bottes du cosaque me servirent d'oreiller et le plancher de matelas: mais rien ne put me garantir du froid, et je passai une grande partie de la nuit dans les rues désertes d'une ville chinoise, étudiant l'astronomie et pensant à la patrie.

Le lendemain matin nous passâmes, au sortir des murs, sur un pont de granit aux blocs monstrueux, pavé de dalles, dont quelques-unes égalaient en grosseur les marches de la pyramide de Chéops ; trente-six *lis*, c'est-à-dire quelque chose comme trois lieues, nous menèrent, à travers des champs envahis partout par le sable et des inondations, à une autre grande ville entourée de murailles en brique, où le désert de Gobi avait accumulé plus de dix mètres de sable, en comblant tous les fossés. Quelle ne doit pas être l'antiquité de ces constructions, quand des signes de décrépitude et des fissures s'y montrent partout, et que l'on considère au contraire l'intégrité de la grande muraille, qui date déjà d'au delà de l'ère chrétienne! Ici encore nous fîmes, puisqu'il le fallait absolument, un déjeuner chinois, nous servant tant bien que mal des baguettes d'ivoire, dont plus d'un professeur avait déjà perdu tout son latin à nous apprendre l'usage. Voici la théorie : il faut que l'une des baguettes reste fixe, et que l'autre monte et descende exactement comme une mâchoire ; seulement c'est celle de dessous qui doit rester fixe. Mais quant à la pratique, il faut avoir une main chinoise et une grande adresse pour jamais s'y initier. Les soupes jouèrent un grand rôle

dans ce repas ; il y flottait des objets obscurs et luisants que je pris pour des morceaux de méduses; il y avait de très-bonnes confitures, des raisins et d'excellents petits pains tout fumants, cuits dans la vapeur ; enfin je sentais mes forces renaître, avec ou malgré, comme on voudra, la cuisine chinoise, et j'avais maintenant des selles honnêtes pour me porter. Mais les chevaux devinrent tels, que c'eût été leur rendre service que de les tuer tous sur place ; ils empoisonnaient l'air, et Lavoroff et moi nous nous décidâmes à rester ensemble dans la carriole, qui pouvait ici garder ses roues. Nous sortîmes donc de la ville, attelés de mulets à l'européenne, nous avançant sur le sable et une mer de cailloux roulés, au train de deux kilomètres à l'heure. Nous étions à chaque instant lancés l'un sur l'autre, tellement les cailloux étaient gros, et nous commencions à perdre toute patience, en pensant au temps que nous avions mis à venir de Callgann, lorsqu'en un instant toutes nos pensées, notre attention, notre admiration et tous nos sens se concentrèrent sur un seul objet, mais un objet unique au monde, « la grande muraille » de Chine, qui parut au midi au faîte des montagnes, se repliant comme un serpent autour de leurs moindres aspérités, couronnant tous leurs pics, traversant toutes leurs vallées, et semblant n'avoir ni commencement ni fin. Il y a des choses sur la terre dont on a tant parlé et que l'on a si peu vues, qu'elles semblent être du domaine de la fable et de la mythologie; ce monument immense en est une, et peut-être n'ai-je jamais été si vivement impressionné qu'à ce point de mes voyages, quoique nous ne fussions plus à l'époque où un illustre poëte anglais pouvait dire sans se couvrir de ridicule, que l'on devait être fier d'être le petit-fils de quelqu'un qui aurait vu la grande muraille de Chine.

Il nous fallut cependant calmer nos émotions, et passer encore une nuit sans la voir de plus près. Nous entrâmes

avec la nuit dans une ville murée où l'on nous refusa, même au bureau de police, et en payant, un abri quelconque. Nous repartîmes donc, très-contrariés de traverser la muraille la nuit. A peine avions-nous fait cent mètres hors de la ville, qu'une de nos roues se heurta à un bloc de pierre tel, qu'elle ne put jamais le franchir; et comme la route en était couverte, nous rentrâmes dans la ville demander encore à hauts cris, et les roubles en main, l'hospitalité; mais les habitants se barricadèrent et nous laissèrent grelotter dans les rues. Ne nous trompons pas cependant; ce n'est pas sur le caractère chinois qu'il faut faire retomber un défaut aussi honteux et rare que le manque d'hospitalité; la méfiance du peuple et la crainte de l'autorité sont telles, qu'elles triomphent de tous ses meilleurs sentiments; ils existent cependant au fond de son cœur, et au plus haut degré; le Chinois est généreux, mais on ne lui permet pas de nous le montrer.

De guerre lasse, nous repartîmes encore une fois, et ayant trouvé à un mille des murs un grand établissement où l'on consentit, au vif éclat de nos roubles, à nous garder, nous nous y installâmes pour la nuit avec nos fidèles Mongols, dont le premier soin fut de se réunir en riant autour d'un bon feu pour y faire cuire leur mouton, et nous en offrir à pleines mains. Le silence se fit bientôt, et les voyageurs s'endormirent dans une cuisine chinoise pour y rêver à Péking et à ses merveilles.

La matinée du lendemain fut des plus tristes; il y eut de la pluie, du grésil, de la neige, et le vent qui descendait de la gorge qu'enjambait la muraille nous glaçait. Une demi-lieue seulement nous en séparait encore, mais le sentier était tout encombré de rochers et de glace, fort étroit, et surplombé de montagnes qui menaçaient chute; il fallut donc que la caravane entière montât à la file et très-lentement; Lavoroff la conduisant à cheval, moi fermant la

marche. Il eût été curieux et consolant même, pour nos amis d'Europe, d'avoir pu, de loin ou par l'imagination, nous voir arriver ainsi, après l'avoir acheté si cher, au terme si reculé de nos travaux, et toucher enfin du doigt, aux bornes mêmes de l'univers, ce rempart fabuleux sur lequel il a été raconté tant de merveilles. Ce plaisir nous l'eûmes enfin, et à dix heures du matin, le 28 février, nous arrivâmes au haut du col, où la muraille forme un porche en traversant la route de Péking. De là nous croyions voir la ville, mais une masse confuse de montagnes interceptait tout à fait la vue. Passant sous l'arche et tournant à droite, Lavoroff monta, par un escalier en partie ruiné, où dormaient, ensevelis par le temps, des débris de boulets et de canons, au sommet du monument où je le rejoignis bientôt, tandis que tous nos chameaux et nos chevaux, insensibles aux charmes de ces lieux, reprenaient haleine. Nous regardâmes d'abord autour de nous : vers le nord et le nord-ouest s'étendaient ces vallées arides et pierreuses, et ces pics décharnés que nous avions traversés avec tant de labeur depuis Callgann. A droite et à gauche, la crête où nous étions placés se redressait vivement, ce qui n'empêchait pas la muraille, flanquée à des intervalles d'une centaine de mètres, de larges tours carrées, d'y rester vigoureusement accrochée. Du côté de Péking tout s'abaissait, mais la vue ne plongeait que sur des gorges sombres et des montagnes absolument nues. Mesurant alors de l'œil, et maintenant par la mémoire, les proportions du monument qui nous portait, je crois ne m'être pas trompé en estimant sa hauteur au minimum de douze mètres, sa largeur à sept ou huit, et quant à sa longueur, il joindrait presque l'Irlande à Terre-Neuve. Le sommet formait une espèce de route composée d'un mélange de terre, de briques et de ciment, où l'herbe poussait çà et là; il y avait un solide parapet de chaque côté; mais s'il prenait envie à un

touriste de voyager sur la muraille, je crois que son inclinaison l'arrêterait bientôt, et d'ailleurs il n'est pas du tout sûr qu'il pût souvent en descendre. Comme elle n'est plus la frontière de la Chine, il ne s'y trouve personne pour la défendre ou même l'entretenir, et il est merveilleux qu'elle ne se délabre pas; elle a du reste une armure puissante à sa surface extérieure, qui se compose d'énormes blocs de pierre blanchâtre placés toujours parallèlement aux flancs des montagnes, et non pas horizontalement; de sorte que la muraille ressemble de loin à ces couches géologiques jadis horizontales, qui furent ensuite soulevées par des forces souterraines.

Ceux qui aiment la statistique feront bien de consulter l'ouvrage de M. Barrow, qui calcula que la grande muraille contenait plus de maçonnerie que tous les édifices et maisons de la Grande-Bretagne, et qu'en la réduisant à six pieds de haut sur deux d'épaisseur, on lui ferait faire deux fois le tour du globe. Il prétend qu'un Chinois sur six y travailla, et que, dans les endroits les plus inaccessibles qu'elle traverse, les ouvriers se passaient de main en main les blocs que l'on n'eût pu y faire monter autrement. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage frappe plus par son nom que par son mérite, et je le trouve bien moins imposant que les murs de Péking, qui, sans avoir recours au calcul, semblent interminables. Nous descendîmes par un escalier intérieur dans une des tours crénelées dont j'ai parlé, mais n'y trouvant que des ruines et un silence que le vent seul troublait, nous remontâmes, saluâmes la merveille de deux coups de pistolet, et chassés par la bise qui sifflait à l'angle des pierres et sur l'herbe blanchie par le grésil, nous descendîmes promptement pour nous enfoncer dans un défilé encore plus sombre, plus roide et plus chaotique que celui par lequel nous étions montés. On ne voit point dans les Pyrénées, pour grimper à leurs cols les plus élevés, des

routes plus sauvages que ce sentier perdu qui s'appelle la grande route de Péking, quoique nous n'en fussions maintenant qu'à dix lieues. Des montagnes penchées sur votre tête et déchirées du haut en bas, des rochers par milliers, tombés ou tombant, des escaliers naturels, un torrent qui ne mugit que lorsqu'il s'échappe de dessous des cavernes de glace, des morceaux de granit changés par le ciseau en piteuses divinités, des petits temples perchés bien haut comme des nids d'aigles, enfin quelques villes étranglées entre les deux montagnes, et plus encore dans les noires murailles qui les cachent, en courant à des angles qui feraient reculer un chamois, voilà ce qu'on voit sur cette route de Péking. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est l'adresse de nos chameaux, qui avec la sûreté d'un pied de chèvre, descendaient ces pas difficiles; ainsi nous fîmes, sans autre désagrément qu'un vent glacial et de la neige, cette longue descente des montagnes de la Tartarie sur la capitale. A une lieue de la grande muraille nous nous arrêtâmes à un restaurant pour déjeuner, puis nous terminâmes cette descente de trois lieues, pour nous trouver tout à coup, en sortant de cet Érèbe, dans la plaine infinie de Péking, plaine où jusqu'alors aucun regard français n'avait plongé, depuis les temps où nos missionnaires s'épuisèrent, trop souvent en vain, à y semer la parole évangélique. En ce moment, que sans affectation j'appellerai solennel, je repassai dans ma mémoire l'histoire de chaque kilomètre franchi depuis le pied des Pyrénées; en regardant cette plaine enveloppée de mystère, j'eus un sentiment de joie où la vanité cherchait à se glisser; et laissant errer mes souvenirs sur les incommensurables espaces que j'avais si péniblement traversés, je me formai une idée de la grandeur de la terre; je bénis la Providence de ce qu'elle eût, après tout, écarté bien des épines de ma route, et je me livrai à un enthousiasme impossible à décrire, en cherchant au fond va-

poreux de l'horizon si je n'y découvrirais pas enfin la ligne bleue de l'océan Pacifique. La plaine s'abaissait bien vers la mer, mais l'éloignement extrême de celle-ci me la déroba, privation dont je ne me serais pas facilement consolé si j'avais su alors que la Mongolie était à retraverser! Du nord-est à l'est et au sud-est, la vue était sans bornes; tout le reste de l'horizon n'était qu'une chaîne abrupte de pics, barrière de mille à quinze cents mètres, chargée des dernières neiges de l'hiver, et qui, si elle avait été franchie par bien des conquérants, enveloppait encore le cœur du Céleste Empire comme les murs d'une éternelle prison. Cet amphithéâtre venait mourir et se terminer au sud-est en humbles collines dont la dernière portait une superbe pagode à huit ou neuf étages, qui ressemblait complétement, vue de loin, à un phare, et qui faisait partie de Péking, dont nous ne pouvions encore pas voir autre chose. Nous changeâmes de chevaux en entrant dans la plaine, et reprîmes notre galop accoutumé de la Mongolie. Il paraît que le pays qui s'étend de Tien-Tsin à Péking est cultivé et même riche; mais il diffère bien alors des campagnes par où l'on vient du nord, car on n'y voit que la terre la plus maigre, du sable, des cailloux roulés, et pour toute végétation de sombres genévriers chargés de poussière[1]. Nous fîmes halte dans un grand hôtel à trois lieues de la capitale, et dormîmes cette fois, sous un climat plus doux, une nuit tranquille.

Le lendemain matin, nous partîmes tous au grand complet, chameaux, chevaux, mulets, voiture, Mongols et Chinois, et nous avançâmes à pas lents vers la capitale, enfonçant d'un pied dans la poussière. Ce fut alors seulement qu'il parut quelques signes du voisinage d'une grande ville; la route se couvrit peu à peu de mendiants, de promeneurs,

1. C'est au cœur de l'hiver que j'ai traversé tout ce pays.

de chameaux et de fiacres bleus à deux roues, attelés de mulets, dans les profondeurs desquels on voyait étinceler des yeux qu'on eût admirés partout; enfin, à deux lieues des murs, nous étions déjà dans une rue sans fin : et, tant pour nous soustraire aux regards d'une foule toujours grossissante que pour apaiser les cris de notre estomac, nous prîmes refuge dans un immense restaurant où près de cinq cents Chinois étaient à table, mangeant du vermicelle, mais sans plus de bruit ni de désordre qu'il n'y en aurait eu dans un café des faubourgs de Paris. Après un maigre, quoique gélatineux déjeuner, nous repartîmes doucement à cheval, dissimulant avec toute la coquetterie possible les ravages laissés dans notre toilette par la traversée de la Mongolie, et nous crevant les yeux pour découvrir, à travers les nuages poudreux que soulevaient tant de masses humaines, les portes fameuses de la grande ville.

Il était bien naturel, en effet, de frémir d'impatience et de curiosité, après cinq mois de fatigues et de luttes, qui allaient recevoir leur récompense. Partir de la gare Saint-Lazare et arriver aux portes de Péking ! Quel rêve ! et combien dans la vie, en réalise-t-on de semblables ? Et cependant, telle est l'élasticité morale du voyageur, telle est la rapidité avec laquelle s'oblitèrent ses souvenirs, ceux même qui semblaient les plus vivaces, que deux ans après cette saillante époque, lorsque j'errais encore entre le Malabar et l'Himalaya, la pensée de Péking ne me revenait plus, et les douze mille kilomètres qui la séparent de Paris me semblaient l'intervalle entre les deux premières stations d'un voyage en chemin de fer !

Mais il faut avouer qu'au moment où j'entrevis pour la première fois ces austères murailles où tant de siècles n'avaient laissé que de la poussière, si vieilles que la géologie pourrait presque les disputer à l'histoire, si fortes qu'elles ne sauraient tomber que pour le jugement dernier :

lorsque j'entendis gronder derrière elles de telles multitudes que toute l'humanité y semblait en délire, alors vraiment je fus saisi d'une sorte de vénération et de religion, et la soif des voyages parut s'éteindre en moi : car après cela, rien d'humain n'aurait le don de m'étonner.

Mon ami Lavoroff prenant la tête de la caravane, je vins après lui, suivi du Cosaque et de tous les Mongols, et c'est ainsi que le 1er mars 1859, cinq mois exactement après mon départ de Paris, mais dont deux à peine avaient été passés à voyager, nous entrâmes dans Péking par une des grandes portes du nord.

CHAPITRE XI.

Première impression de Péking, et sa population. — Égoïsme de la politique européenne. — Séjour et curiosités. — On m'oblige à repartir. — Les Coréens. — Mon désespoir en repartant pour la Mongolie. — Rentrée dans le désert de Gobi. — Une journée de quarante-quatre lieues. — Un Cyclone, neige. — Tempête de sable. — Arrivée à Kiakhta en dix-neuf jours.

Lorsque nous eûmes ainsi franchi le seuil alors sacré de la capitale, nous n'eûmes plus devant nous, à perte de vue, qu'une rue large de plus de vingt mètres, qui s'allongeait en traversant toute la ville tartare, où nous étions maintenant, pour aller se perdre au milieu de la ville chinoise après un parcours, en ligne complétement droite, de huit kilomètres. Le milieu, plus élevé que les bords d'environ six pieds, était réservé aux voitures et aux animaux, les côtés aux piétons et à une foule innombrable d'hommes nomades qui forment une grande partie de la population de Péking, je veux dire d'orateurs, de jongleurs, de barbiers, de cuisiniers, de saltimbanques, dont les voix confuses et mélangées se joignaient au bruit des tambours de basque avec lesquels les aveugles faisaient appel au public, et qui ressemblaient au mugissement de la mer. Du reste, dans un pareil spectacle, tout était fait pour éblouir, d'abord l'imagination, puis les sens d'un Européen. L'alignement infini des maisons, du reste fort basses, et la plupart en bois, qui bordaient la rue, était interrompu à chaque instant par

d'immenses mâts de cocagne couverts de papier doré et d'étendards aux cent couleurs; il y en avait d'inclinés sur la rue pour y laisser pendre de grandes planches où des caractères dorés attestaient les merveilles de la boutique voisine. On voyait aussi des compagnies respectables d'hommes dans l'âge mûr, qui, la bouche béante, suivaient de l'œil le plus inquiet, en frémissant d'étonnement, de monstrueux cerf-volants auxquels ils avaient attaché des lyres, et qu'ils envoyaient dans le ciel effrayer les régions d'où l'on fait descendre l'inspiration; puis venaient des files de cent chameaux arrivant des déserts du nord, harassés, le cou pendant, la bosse tremblant comme un panache, et surmontés de Mongols qui dormaient profondément au milieu de ce tumulte; c'est là, et là seulement, que ces animaux me parurent poétiques; c'est là qu'ils devaient s'appeler « les vaisseaux du désert, » lorsque, en traversant une telle foule, ils laissaient un long sillage dans cet océan d'hommes. Tout ce qu'il y a de plus ridicule, de plus étonnant et de plus majestueux se réunit pour nous dans ce spectacle unique; c'était au coucher du soleil, et au milieu de tant de poussière, de couleurs et de bruits, le ciel étant la seule chose qui n'eût pas changé depuis l'Europe, il n'est pas étonnant que nous crûmes un instant rêver, et doutâmes de la vérité de ce beau vers :

Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt.

Nous gagnâmes bientôt le mur oriental de la *ville impériale*, renfermée, comme on le sait, au milieu de la plus grande des deux divisions de Péking, que l'on nomme *ville tartare;* et longeant ce mur jusqu'au bout, en allant vers le sud, nous arrivâmes au bout d'un canal desséché, que nous passâmes sur un pont; à ce moment, comme le soleil disparaissait, nous vîmes briller à droite, du plus vif éclat, au-dessus de tout ce monde païen, l'emblème du christianisme,

et cinq minutes après nous tombions, ivres de joie et d'étonnement, dans les bras des missionnaires et des officiers composant la légation russe. Il faut avouer et me pardonner de le remarquer, que ce fut là encore un moment bien émouvant pour nous, et que son souvenir, aujourd'hui même, au foyer paternel, fait venir des larmes à mes yeux. Un naufragé n'arrive pas avec plus de plaisir à terre que je n'en éprouvai dans cet instant où Son Excellence M. Pérowsky, alors ministre plénipotentiaire de la Russie, m'accueillit comme un fils de la maison sous son toit hospitalier, en me parlant le meilleur français; il donna en notre honneur un grand souper où le vin de Champagne ne fut pas épargné, et après avoir noyé dans un excellent bain russe tout ce qui aurait pu rappeler trop vivement que nous ne nous étions guère lavés depuis un mois, nous allâmes nous coucher sur de moelleux canapés changés en lits par les soins obligeants de nos hôtes. Ma dernière pensée, ce jour-là, ne fut point consacrée à la patrie; mais, livré pour la première fois à la rêverie dans cette ville de Péking, dont le nom seul était à cette époque synonyme de mystère, je passai en revue dans mon esprit ces illustres et héroïques légions de missionnaires, presque tous de France, qui avaient jadis daté de cet endroit même des lettres qui auraient dû être immortelles, et dont cependant la mémoire semblait ensevelie avec leurs cendres. Je crus le monde coupable d'une grande ingratitude, en pensant que ces reliques vénérables et ces écrits vraiment apostoliques, où nous pourrions puiser des renseignements si exacts sur les institutions, l'histoire, la discipline militaire et la science musicale des Chinois, étaient aujourd'hui relégués dédaigneusement aux derniers étages de nos bibliothèques, pour faire place à des écrits sur la Chine dont les auteurs avaient à peine vu vingt fois lever le soleil de Shang-Haï ou de Macao! Mais, au moment même où j'écris ces lignes, maintenant que ces mu-

railles, alors vierges de pas étrangers, ont retenti du bruit de notre artillerie, et que la Chine est dite ouverte, je proteste que les détails qui pleuvent sur Péking ne nous ont encore rien appris de nouveau, et que malgré les ressources de toute notre science moderne, si nous voulons apprendre quelque chose de la flore, de la faune et du climat de ce pays, c'est encore aux vieux ouvrages des missionnaires qu'il faut avoir recours. Ils en ont été chassés depuis des siècles, mais si nous avions continué leur œuvre et agi selon leurs principes, nous laissant guider par des sentiments de charité chrétienne et de justice, mettant de côté notre égoïsme, nous Européens, qui n'avons pas encore adopté le principe « *any thing for trade*, » n'aurions pas eu besoin d'artillerie pour entrer à Péking; quant à moi, je n'aurais jamais essuyé le malheur d'en être chassé comme je le fus en face de traités signés à la pointe de l'épée et avec le sang.

Quoi qu'il en soit, j'y restai trois semaines; et si, même alors, ce n'eût été qu'avec modestie que j'eusse pu entreprendre de décrire une aussi grande ville après un aussi court séjour, maintenant que la guerre nous en a ouvert toutes les portes, je crois qu'il serait présomptueux à moi, dangereux même de me faire le cicérone de mon lecteur dans un lieu que le premier journal venu peut aujourd'hui lui décrire. Je ne parlerai donc de Péking qu'en partant de ce principe, que cent personnes peuvent voir une ville et en faire cent récits différents; que par exemple la ville de Londres est encore pleine de mystères et d'obscurité, même pour ses plus proches voisins, les Parisiens, et qu'enfin dans tout champ il y a encore à glaner.

D'abord, quant à la population, celle de Péking me semble ne pouvoir dépasser, vu les champs, les cimetières et les lacs qui y abondent, quatorze cent mille âmes *intra muros*, lesquels murs ont trente verstes ou huit lieues, de périmètre. Admettant, ce qui me semble également indu-

bitable, que les faubourgs contiennent six cent mille âmes, on arriverait à un grand total de deux millions, qui, j'en suis convaincu, n'est pas loin de la vérité.

Quant à l'aspect général de la ville, je le trouve incontestablement grandiose, malgré la petitesse des maisons. Un fleuve peut être magnifique sans avoir des rives hautes; il en est de même des rues de Péking, du moins dans la ville du nord, ou tartare, où les rues ressemblent, pour la largeur, la longueur et la régularité, aux plus belles rues de l'Europe ou de l'Amérique, qu'elles dépassent toutes pour le mouvement, la vie et ce qui éblouit la vue. A Paris nous avons un bois de Boulogne; mais il est hors de la ville. Où, excepté à Péking, verrait-on, au sein même d'une ville, de grands lacs artificiels couverts de jonques et parsemés d'îles qui s'enchaînent par des ponts de marbre, des jardins, des montagnes couvertes d'arbres, de temples, de palais, et tout cela peuplé d'oiseaux, de lièvres, de daims, d'éléphants et de tigres captifs, et le tout sur une si grande échelle, que vous ne voyez plus une seule maison de la ville qui vous entoure? Et cependant cela se trouve dans la ville impériale, dont les murs ont deux lieues de développement, et que l'empereur Tching-Tsoung (1402-1424) destinait tout entière à former son palais; mais le palais actuel de l'empereur, asile sacré où, même à présent, l'on n'a pas pénétré, est un carré d'environ un kilomètre de côté, renfermé encore dans la ville impériale et entouré d'eau. On est dans l'erreur de croire que c'est celui-là qui a été détruit; celui que l'on a attaqué et brûlé était un des palais d'été, qui sont tous situés hors Péking; le plus célèbre a toujours été *Dzéhol*, situé de l'autre côté de la grande muraille, où l'empereur s'était réfugié.

L'*Illustrated News* nous a donné naguère un portrait de l'empereur de Chine; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'il est tellement invisible que nul Européen n'a vu ni

celui-ci, ni ses prédécesseurs depuis bien des années[1]; que l'on ne sait même pas son âge, à peine son nom, et bien moins sa figure, puisqu'il y a une loi des plus sévères qui oblige à se prosterner toutes les fois qu'il passe. Nous sommes à Péking aujourd'hui, nous y serons encore demain, je l'espère : mais qui oblige l'empereur d'en faire toujours sa capitale, au lieu de l'établir à cinq cents lieues de là et hors de notre portée? Il n'y a pas de traités que l'on ne puisse éluder, et si l'on ne veut pas de nous en Chine, si nous n'y entrons que par la force, nous n'y serons jamais en sécurité, à moins de la conquérir en entier et de la couvrir de nos soldats; mais avant d'en venir là, il faudrait étudier ce qu'en a coûté la conquête de l'Inde, composé le plus hétérogène qu'il y ait de peuples qui se haïssent, tandis que nous avons, réunis sur le territoire chinois, un tiers de l'humanité qui pensent, veulent et remuent comme un seul homme; pourquoi donc s'acharner à une chimère, ou, si nous voulons la mort du patient, le tuer ainsi à si petits morceaux? Si l'empire chinois est une tache sur le monde, et que nous ayons pour mission de l'en faire disparaître, c'est avec l'Évangile, et non le fer à la main, qu'il faudra l'effacer. Mais en voyant les singuliers moyens que nous employons, collectivement et individuellement, il est permis de croire que nous n'avons nullement reçu cette mission. En attendant, nous serons pires que des bourreaux, car ceux-ci ne font que leur devoir; nous sommes des chirurgiens qui forçons, au nom de la science, un homme assez bien portant à se faire saigner tous les jours, et puis nous exigeons le payement de notre peine! Non; le peuple chinois représente une force beaucoup trop grande dans l'économie du monde pour qu'on puisse l'anéantir; vous pourrez l'humilier tant qu'il vous plaira et même l'épuiser, mais

1. Ceci ne s'applique peut-être pas au jeune empereur actuel.

sans jamais le détruire; semblable à la fourmi, il s'éclipsera dans la poussière, semblera mort et écrasé sous vos pieds, et l'instant d'après il reparaîtra plein de vie. Il y a dans le monde physique deux principaux éléments, la terre et l'eau, comme il y a dans la matière deux états qui lui sont propres : le repos et le mouvement; il y aura toujours dans le monde social deux grands éléments en présence : l'européen et l'asiatique. C'est un roc immobile que cette vieille civilisation asiatique, contre lequel nous viendrons toujours nous briser, tout en le couvrant comme une marée; elle représente une force contraire à la nôtre, elle se tient là comme un éternel échec placé par la Providence pour briser nos passions de conquête et déjouer tous nos calculs; nous représentons dans ce composé moral du genre humain l'*acide*, et eux la *base :* nous sommes deux électricités contraires qui produisent l'équilibre en se neutralisant, ou plutôt la double cavité d'un même cœur, et quand il ne resterait sur la terre que deux peuples, il y aurait toujours l'européen et l'asiatique qui forment à eux deux la race humaine.

Telle est l'opinion très-sincère que j'avais déjà formée en Chine, et que la dernière guerre n'a fait que confirmer. Juste ou fausse, je la livre à la méditation du lecteur.

Il y aura du moins un bon résultat, je l'espère, à attendre de cette nouvelle guerre; c'est de nous mettre plus en contact, du moins sur la côte, avec les Chinois du nord, qui sont tout une autre race que ceux du midi : quand j'étais à Péking, ce contact était absolument impossible, et le médecin de la mission russe ayant, la veille de mon départ, visité un malade chinois, le propriétaire de la maison chassa immédiatement son malheureux locataire pour l'avoir ainsi laissé profaner! Nous ne pouvions nous-mêmes sortir sans être épiés de tous côtés et poursuivis par des officiers de police; nous ne pouvions sortir des murs sans que l'on nous comptât exactement, et que l'on inscrivît notre nombre sous

la porte, pour nous recompter au retour, enfin je renonçai à aller à pied, ainsi qu'en costume européen; je m'habillai en Chinois, et ne sortis plus qu'à cheval. Du reste les distances étaient telles qu'il n'y avait aucun plaisir à marcher, et si je ne trouvais pas un cheval, je prenais, avec un des missionnaires qui avaient l'obligeance de me servir partout d'interprètes, un des fiacres de Péking, boîtes bleues à deux roues, horriblement cahotantes sur les dalles monstrueuses qui pavent, comme elles pavaient il y a mille ans, les rues de la ville chinoise; l'attelage est un mulet à côté duquel le cocher marche pour l'exciter. C'est ainsi, ou à cheval, que j'allais faire mes emplettes dans la ville chinoise, immense, tortueuse et sale comme Shang-Haï, ne ressemblant en rien à la ville tartare qui y a été ajoutée, et en est séparée par une muraille gigantesque surmontée de portes encore plus massives à quatre étages et hautes de plus de cinquante mètres. Il y a sous une de ces portes surtout un tel torrent d'hommes, de voitures et d'animaux que je ne crois pas qu'on puisse rien voir de semblable au monde, quand même on verserait la population de Londres dans celle de Paris.

Les curiosités que je voyais étalées partout dans les bazars de la ville chinoise me frappèrent vivement, et m'entraînèrent souvent à beaucoup dépenser; mais je ne connaissais pas alors les objets merveilleux du Japon et de Canton, pas plus que les bazars de Constantinople. Ce que j'ai trouvé de particulier à Péking, c'est, outre la laque rouge, des objets de toute sorte en cristal de roche ou silex pur dont, avec un seul morceau, on faisait des carafes ou des verres suspendus quelquefois par une chaîne : mais bien moins pur que le cristal de Sibérie. Il y avait d'immenses vases de porcelaine, presque de hauteur d'homme, des petites tasses en arsenic, des tabatières de tous les minéraux possibles, des caricatures d'Européens, sans goût ni caractère, des soieries, de l'hermine, des pierres plus ou

moins précieuses, des lanternes de papier si artistement faites qu'on pouvait, en les pendant à la branche d'un arbre, tirer un feu d'artifice au milieu sans qu'une seule étincelle tombât sur le papier, etc., etc. Mais en général le travail de toutes ces choses était beaucoup moins fini que ce que l'on voit à Canton.

Cependant il existe à Péking une curiosité que je n'ai jamais pu voir, tellement elle est rare; c'est le *you*, pierre sonore que l'on trouve dans les torrents et les ravins, dont nos missionnaires s'occupèrent beaucoup autrefois, et qu'un naturaliste chinois appela un rocher *métallisé* et *cristallisé*. Il paraît que cette pierre rend un son lorsqu'on la frappe, et que le litophone qui fait aujourd'hui tant de bruit, pourrait bien être, comme tant d'autres choses, une invention chinoise.

On prétend même, à propos du génie inventif des Chinois, qu'ils avaient des banques bien avant nous. Il est sûr que je trouvai Péking rempli de banques particulières, dont les billets, curiosité par eux-mêmes, me servaient toujours à payer celle que j'achetais. Quant à l'or, on le regarda, le tâta, le pesa, et on me le rendit avec dédain! Sans la bonté de M. Pérovsky, qui me le changea pour des lingots d'argent faits exprès à Saint-Pétersbourg pour la mission russe, je n'aurais pu rien acheter.

Le nombre des billets de banque en circulation est prodigieux, et il y en a de toutes les valeurs, depuis quinze sous jusqu'à cent mille francs; c'est l'usage, aux enterrements, de brûler des monceaux sur la fosse d'un parent ou d'un ami; mais ils sont faits exprès pour cela et ne peuvent servir à autre chose.

Je vois maintenant avec plaisir et orgueil que notre culte est établi, et notre cathédrale rouverte dans la capitale de la Chine; mais il n'en était pas ainsi lorsque j'y étais; les portes de cet édifice vénérable, un des plus élevés de la

ville, étaient fermées ; la croix était tombée de son faîte, et à travers les fenêtres brisées le vent seul allait gronder sous les voûtes. Tout cœur catholique doit se réjouir de la transformation qu'elle vient de subir ; mais moi, qui y ai vu tant de désolation et de silence, je puis à peine croire que le troupeau de Jésus-Christ soit enfin rentré dans ces murs, sanctifiés autrefois par tant d'apôtres pour être ensuite livrés à la ruine. Je me contentais à Péking d'assister au service grec dans la charmante église de la mission russe, service du reste qui rappelle beaucoup le nôtre, non-seulement par la pompe que l'on y déploie, mais par le dogme que l'on y enseigne. S'il n'y avait pas les sons religieux de l'orgue, il y avait les voix inspirées des jeunes Albazins, descendants restés chrétiens des prisonniers russes faits il y a des siècles sur les bords belliqueux de l'Amour, et emmenés à Péking.

Ces Albazins, qui sont entièrement Chinois de figure, de costume et d'habitudes, mais tout dévoués aux Russes, habitent le couvent du nord, où est aussi l'observatoire, situé à l'angle nord-est de Péking, à sept kilomètres de la Légation, qui n'est pas loin du centre même de la ville. C'était une de mes courses favorites d'aller avec un officier russe, voir les missionnaires de ce couvent, où j'étais toujours reçu comme un frère. Nous vîmes un jour pendant le trajet un singulier spectacle : c'était le convoi funèbre d'un général chinois, suivi d'une telle foule qu'elle remplissait presque en entier la grande rue de *Tien-Tsin*, rue qui devait bientôt voir de tout autres pompes. Le corps était sur un catafalque couvert de toile rouge et de panaches, et porté à bras par deux cents porteurs.

Derrière étaient les parents, gémissant à fendre le cœur, et avec eux une foule de pleureurs à tant le soupir, qui étouffaient tout, excepté les éclats des instruments à vent imitant parfaitement un ouragan. Après cela, on voyait tout

ce qui avait servi au général pendant sa vie, cheval, selle, uniformes, meubles, etc., etc. Nous nous étions blottis dans un coin pour voir passer sans être aperçus : moi, habillé en Chinois, je n'avais rien à craindre; mais l'uniforme russe de mon ami nous trahit, et nous fûmes, malgré le deuil universel, cernés en un clin d'œil. Cependant, et c'est une remarque que j'ai faite partout en Chine comme aux Indes, rien n'est respectueux comme la foule dans ces pays réputés barbares, lorsqu'on sait soi-même s'y bien conduire. Un Européen y est toujours dévisagé, flairé même avec la plus vive curiosité; mais il n'y a que dans son pays qu'on le coudoie, qu'on lui marche sur les pieds, ou qu'on lui rit au nez.

Ayant fait claquer notre fouet en souriant, tout cet assemblage se dispersa sans mot dire pour aller pleurer derrière le convoi funèbre. Il m'arriva même quelquefois, justement pour tâter le terrain, de sortir non-seulement seul, mais en paletot et à pied. Je fus alors regardé et suivi partout comme une bête curieuse, mais à distance, et jamais insulté, quoiqu'on eût pu tout me faire avec impunité. Supposons qu'un habitant des îles Fiji vienne se promener sur nos boulevards avec son léger costume, et qu'il soit seul : quel gamin le respectera? Et s'il porte sur lui des choses curieuses ou précieuses, combien n'y aura-t-il pas d'individus qui ne se feront aucun scrupule de le dévaliser? Voilà ce que l'on ne verrait pas à Péking. On y voit des spectacles hideux, des mendiants tout nus qui n'ont plus qu'un jour à vivre, des cadavres même dans les rues, malgré les institutions charitables; j'y ai vu de mes propres yeux les têtes encore fumantes d'un ministre et de trois complices décapités pour un rien, et cela dans un carrefour, exposées dans des cages pour l'édification de la foule; cela est horrible ; il n'y a pas de pudeur publique, soit : mais je doute qu'il y ait autant de crimes commis dans l'ombre que dans

nos capitales : on n'y voit même pas autant de scandales, et l'ordre n'est jamais troublé.

J'étais cependant, à Péking, un sujet bien suspect : je ne sais comment, mais il fut bien vite découvert, probablement par les domestiques de la mission, que je n'étais nullement Russe, et M. Pérovski me fit dire au bout de quelques jours, avec beaucoup de délicatesse, mais de la manière la plus formelle, que les exigences politiques allaient me forcer non-seulement à quitter la mission sans attendre l'arrivée très-problématique de nos ambassadeurs, mais à *reprendre le chemin de la Mongolie.*

Il y a des calamités si grandes que l'on croit à peine que la Providence veuille jamais les infliger : jusqu'au dernier moment, au souvenir poignant de tant de souffrances, je me refusai à croire à ma destinée. Elle était cependant inévitable : la Mongolie se dressait encore devant moi : «*Monstrum horrendum, informe, ingens ;* » il fallait repartir, et l'affaire de Takou ne fit que justifier en tout les prévisions du ministre, qui m'a donné trop de preuves d'amitié pour que je puisse, sans la plus noire ingratitude, douter un moment qu'il eût autre chose en vue que mon bien et ma sécurité personnelle.

Il était clair à tous les Russes, c'est vrai, que nous trouverions de l'opposition au Peï-Ho; mais par quelle logique s'ensuit-il qu'ils furent les instigateurs, bien plus, les auteurs mêmes de cet attentat plus ou moins mérité? Je voudrais savoir sur quelle preuve on se base pour lancer ainsi gratuitement et répandre par tout le monde, à la face d'une nation honorable, un outrage qui serait sanglant s'il n'était ridicule. D'abord, quel *intérêt* auraient eu les Russes à nous empêcher d'aller à Péking ? Je puis, moi, certifier qu'ils ne cessaient depuis des mois de soupirer après nous. Secondement, quels officiers auraient pu aller à Takou diriger le feu, et comment et par où y seraient-ils arrivés, lorsque le

voyage d'un Russe entre la Sibérie et Péking était hérissé de tant de difficultés, et qu'il lui était aussi interdit d'aller de Péking à Takou, que de monter dans la lune ? Enfin, le sentiment de l'honneur est-il donc tellement faible chez le peuple russe que l'on puisse changer ainsi les hommes les plus honorables en traîtres, dans le seul but d'effacer l'humiliation qui peut s'attacher à l'idée d'avoir été vaincu par des Chinois ? C'est assurément une presse aux abois qui est seule coupable d'un semblable soupçon, et qui aurait au moins dû réparer le mal qu'elle avait fait.

Il fut donc irrévocablement décidé que je quitterais la mission sous peu, et que je me séparerais de ces bons missionnaires et de ces officiers toujours affables chez lesquels j'avais été si bien hébergé et traité en frère. Autrefois, c'est-à-dire il y a un siècle et demi, c'était l'empereur de Chine qui défrayait toutes les dépenses de la Légation ; mais maintenant elle y est à ses frais, et tous les membres, comprenant une douzaine de personnes, outre quinze Cosaques, fournissent un petit contingent mensuel pour les dépenses de table ; l'édifice de la mission, d'architecture chinoise, a d'ailleurs assez de luxe à l'intérieur, est meublé à l'européenne, et chauffé en faisant du feu sous les appartements.

Il ne faut pas oublier que l'hiver de Péking est presque russe, quoiqu'il soit sous la latitude du milieu de l'Italie et de l'Espagne ; aussi a-t-on été obligé, à la mission, de faire des fenêtres doubles, comme en Russie. Il me semble impossible que l'ennui mortel et le dégoût de tout, qui s'emparent d'un Européen perdu au milieu de Péking, ne fassent bien souvent soupirer nos ambassadeurs après le moment où ils pourront s'établir ailleurs. Les Russes y périssaient d'ennui, quoiqu'ils parlassent la langue et qu'ils fussent aussi respectés que craints ; qu'y deviendront nos représentants, toujours sur des épines, et condamnés, par leurs précédents, à régner toujours par la force ? Les Russes se sont

établis à Péking, il y a près de deux siècles, par la diplomatie ; on y avait envoyé leurs prisonniers d'Albazin, et c'est sous le prétexte que le gouvernement russe ne pouvait exposer ses sujets à oublier leur langue, leur religion et leur pays sur le sol étranger, que l'on obtint d'établir à Péking ce fameux collége, qui devint un couvent, et qui est aujourd'hui une ambassade. Pour rendre cette institution si durable, il n'y a donc pas eu une goutte de sang versé ; or, si les plus fins diplomates du monde, établis là depuis si longtemps et sans jamais faire de mal à personne y étaient encore, il y a trois ans, à l'état de prisonniers, quel espoir avons-nous, qui passons partout en Chine pour des brigands, de voir jamais s'établir entre nous et les Chinois cette confiance, cette paix et cette concorde qui devraient être le premier but et le premier résultat de tous les traités? Voilà pour le moraliste un champ bien vaste, dont je me hâterai de sortir.

Le 22 mars, jour fixé pour mon départ, approchant, je tâchai de compléter mes explorations d'un endroit où l'on ne revient pas deux fois. J'eus le bonheur, avant de partir, de voir arriver les Coréens, peuple fort peu connu, qui venaient payer leur tribut annuel à l'empereur. Ils avaient le type tout à fait tartare, c'est-à-dire des moustaches, la démarche militaire, le teint bronzé et l'air honnête. Ils portent à Péking du papier de chambre, des éventails, des nattes, du calicot, du tabac en poudre et des fourrures. Comme les Mongols, ils ont les Chinois en horreur.

Je crois maintenant avoir rempli mon devoir, peut-être même ai-je été au delà, en rendant compte de mes impressions générales à Péking ; elles me sont peut-être particulières, mais c'est pour cela même que je les ai dites, et ce n'est d'ailleurs qu'en comparant mille opinions diverses sur un sujet aussi vaste, que l'on peut s'en faire une idée exacte, comme en frappant le briquet on en fait

jaillir la lumière. Puisse aucun de ceux que leur devoir retient aujourd'hui dans cette immense prison n'avoir à en sortir violemment comme moi, et avec une aussi sombre perspective !

Mon désappointement était, en effet, à son comble. Il ne suffisait pas d'avoir fait 9000 kilomètres par terre depuis Saint-Pétersbourg, d'être chassé de la Chine au mépris des traités, mais il fallait que je reprisse cette même route que j'aurais voulu ne jamais revoir, et dont le seul souvenir me donnait le cauchemar. Aussi refusai-je, malgré la voix de la raison et les conseils paternels de M. Pérovski, de me résigner complétement à mes malheurs, et j'allai dans la bibliothèque de la mission copier minutieusement la topographie des régions traversées par la grande muraille, ayant l'idée aussi fixe que folle de m'échapper sur son sommet, et d'arriver par là à la mer, où je pourrais peut-être m'embarquer sur une jonque. Le 21 mars me trouva, quoique profondément affligé, avec cette consolante perspective, et mon ami Lavoroff ayant été encore choisi pour aller en Russie, nous nous préparâmes à partir le lendemain.

Mais cette fois j'eus bien soin, en cas que je renonçasse à mon escapade, d'acheter un fiacre de Péking armé des roues les plus puissantes, que je n'eus à payer que quatre-vingts francs.

Enfin la fatale matinée du 22 mars parut, froide et brillante comme si elle ne se levait que pour un jour de fête. Le ministre et les membres de la mission assistèrent à notre déjeuner, qui, pour moi, fut loin d'être frugal, et devint une arme puissante pour faire face au désespoir à venir, puis nous nous réunîmes tous dans la cour. Au seuil de la porte, M. Pérovski nous congédia de la manière la plus affectueuse, et, l'âme bien noire, je partis avec Lavoroff, la plupart des membres de la mission et tous les Cosaques,

à cheval, quittant pour toujours, sans doute, un lieu que j'avais eu à peine le temps d'étudier. Nous traversâmes lentement ces grandes rues déjà couvertes de foule et baignées de soleil où reluisaient, comme à un festival, les sabres et les uniformes cosaques; et, sortant définitivement de Péking par la grande porte, la même par laquelle nous y étions entrés, nous tournâmes à gauche pour gagner le cimetière russe, devenu depuis célèbre et triste à bien d'autres titres. Lorsque nous lisions pensivement les inscriptions qui couvraient ces vieilles et jeunes tombes, nous nous doutions bien peu qu'elles redeviendraient sitôt un nouveau sanctuaire de douleurs; le vent glacé du nord se mit à faire frissonner les premières pousses des arbres, et ce bruit lugubre fut pour nous comme un signal de départ. Alors nous nous embrassâmes tous en silence, et ayant mille fois répété ce mot d'*adieu*, toujours prêt à partir de la bouche du voyageur, je repris avec mon ami la route de la Mongolie, pendant que les autres disparaissaient, enveloppés de poussière, vers Péking.

Le voyage commença fort mal, car notre guide chinois, qui ne connaissait pas la route, nous perdit si bien dans le dédale de petites rivières ou de canaux qui environnent Péking au nord, qu'après huit heures de cheval nous arrivâmes fort tard à une ville qui, à vol d'oiseau, n'était pas à quatre lieues du point de départ. Ici nous nous réunîmes tous; le même Boshko, habillé de neuf, le Tousoulakchi, le Zaïssen, et, cette fois, deux Cosaques, dont un ne devait jamais quitter nos bagages, mais pourrait voyager au train qui lui conviendrait, pourvu qu'il nous rejoignît à Kiakhta. On ôta encore le lendemain matin les roues à nos voitures, et nous remontâmes à la hâte la gorge de la grande muraille.

Là je fis de sérieuses réflexions, si sérieuses qu'elles me firent un devoir, comme chrétien et comme fils, de renon-

cer à mon idée aventureuse; mais je dois à la vérité d'ajouter que ce qui me décida complétement à revenir en philosophe par la Mongolie, fut l'idée fort juste que mes provisions de bouche, accumulées à Péking pour retourner vers le nord, ne pourraient résister longtemps à la chaleur croissante du soleil sur la frontière de Chine, et la plus horrible de toutes les morts se dressant devant moi sous la forme d'un squelette, je franchis sans arrière-pensée la grande muraille.

Je crois qu'il vaut mieux faire grâce au lecteur du récit détaillé de notre retour à Kiakhta, qui s'accomplit assez heureusement en dix-neuf jours, et me bornerai à parler des faits les plus saillants.

Nous eûmes, en quittant la grande muraille, une tempête de sable qui nous déchira complétement les lèvres, et le lendemain le froid devint si violent, que je craignis sérieusement pour mes mains, obligées de tenir la bride pour porter en quelque sorte les affreuses biques que l'on nous condamnait presque à achever. A Kallgann nous fîmes un lourd souper chinois, et comme le maître d'hôtel nous y avait fait payer en venant un prix exorbitant pour ce fameux déjeuner qui avait failli terminer nos jours, nous crûmes qu'il nous était non-seulement permis, mais obligatoire de ne pas laisser cette fois un liard entre ses mains. Le quatrième jour nous entrâmes, avec un véritable bonheur, en Mongolie, et dormîmes en paix sous la yourte. Après cela ce fut toujours, pendant des centaines de lieues, la même éternelle et fatigante histoire de plaines sablonneuses, que nous arpentâmes consciencieusement, car nous fîmes un jour quarante-quatre lieues, et les fîmes faire à nos guides, qui ne bougèrent de leur selle. Le Cosaque en fut fatigué, mais le Tousoulakchi vint le soir, comme de coutume, causer et rire avec nous au coin du feu comme si de rien n'était. Il est clair que sans ma précieuse petite voiture, qui volait,

avec ses quatre chevaux, comme l'aquilon, je serais infailliblement resté au milieu du désert. Cependant elle me joua bien des tours, et ses chutes continuelles mirent tous mes os à l'épreuve, mais ce fut sur le Cosaque qu'elle sembla s'acharner le plus vivement. Lorsque je le croyais accablé, je faisais dix ou douze lieues à cheval et le mettais dans cette voiture; alors soit qu'il s'endormît, soit qu'il oubliât de crier aux Mongols ce mot, qu'il faut si souvent leur rappeler, de *Ayar !!* (doucement). j'étais toujours sûr, au bout de quelques minutes, d'entendre un horrible craquement, et de voir soudain le malheureux par terre, les deux jambes pointant vers le ciel, pendant que les roues s'en allaient toutes seules ; il finit par jurer qu'il ne s'y frotterait plus, en disant : « Je crois que cette voiture ne m'aime pas ! »

Mais il arriva, à une trentaine de lieues d'Ourga, un phénomène ou plutôt un accident qui nous fit perdre quinze heures. Le matin il avait fait très-chaud, et les Mongols, malgré la pureté et le calme absolu de l'atmosphère, nous disaient tous : Il y aura une « *pourga* » ou tempête. Il faut avouer que je n'en crus rien, jusqu'à ce qu'une bouffée de vent, arrivée avec la vitesse d'une bombe, vint faire tomber la température d'au moins 15°, et fut suivie, en moins de cinq minutes, d'une des plus violentes commotions atmosphériques qu'il soit possible de subir. La neige s'abattit sur nous frappant la terre de tous côtés ; la nuit se fit presque complétement en plein jour, et ma malheureuse voiture, secouée par le vent, et séparée de celle de Lavoroff, semblait un navire en détresse. On ne voyait plus l'ombre d'un tracé, on pouvait même à peine ouvrir les yeux, et il n'y a pas une direction possible, soit en spirale, soit horizontalement, en haut ou en bas, que la neige ne prît. Je ne crois pas avoir jamais vu, même aux caps redoutés de la Patagonie, où je restai une fois trente jours en proie

aux plus affreuses tempêtes de l'hiver, le vent souffler avec une pareille fureur, et je crois pouvoir affirmer que si j'avais été à cheval, j'aurais été immédiatement renversé. Je cessai de donnai des ordres à mes Mongols, car c'étaient tous des braves qui luttaient avec le vent, la neige, leurs chevaux et ma voiture, comme des matelots européens à l'heure du naufrage. En de pareilles mains je n'avais rien à craindre. J'étais déjà allongé sous une couche de neige, tremblant d'un froid mortel, lorsque après une heure de combat je vis, à travers des rideaux de neige, quelques petites yourtes blanchies, et mes Mongols me menèrent en chantant à la station. Malgré cette heureuse découverte, on conçoit mes inquiétudes pour mon ami que j'avais complétement perdu de vue depuis des heures. J'attendis fort longtemps ; il arriva enfin, ses hommes ayant trouvé mes traces sur la neige. Nous dûmes forcément terminer là notre journée, la tempête empirant vers le soir ; et de peur de voir déraciner notre yourte, on l'attacha solidement aux autres que l'on dépouilla entièrement de leurs couvertures de feutre, pour offrir moins de prise au vent. Les marins connaissent le bruit des ouragans ; beaucoup connaissent celui, bien plus formidable, des typhons des mers de Chine ; eh bien ! je puis leur assurer que ceci était encore pire, car on eût dit que la terre tremblait. Nous fûmes si bien barricadés le soir par la neige, qu'il fut impossible d'ouvrir la porte de la yourte ; mais cela nous empêcha d'être emportés comme un chapeau qui s'envole à la mer. Je crois que le vent avait commencé au nord-ouest ; mais ce qui prouve qu'il souffla de partout et que c'était un véritable *cyclone*, c'est que la neige fit un mur tout autour de la yourte.

Cette aventure nous fournit une preuve de plus de l'énergie et du dévouement des Mongols. L'*argl* étant venu à nous manquer dans cette nuit terrible, un vieux Mongol n'hésita pas un instant à partir à neuf heures du soir pour aller en cher-

cher à trois lieues de là, à travers les dangers les plus horribles que puissent offrir les déserts en tempête, et par une obscurité si complète, que si l'un de nous avait fait vingt pas hors de la yourte, il n'eût pas été sûr d'y revenir. Comme au bout de deux heures nous étions sans nouvelles de cet homme, nous demandâmes aux Mongols ce qu'ils en pensaient : « Oh ! » dirent-ils comme des enfants, « il est probable qu'à présent il n'est plus en vie !!.. » Il revint cependant avec une première charge d'argl, et repartit pour une seconde expédition avec le même succès.

Le lendemain matin, le vent étant tombé et la neige un peu fondue, je pus ouvrir la porte et contempler le soleil levant sur cette immensité de neige ; mais quelle ne fut pas ma stupeur de voir, à côté de la yourte, un rocher presque aussi grand qu'elle, et qui n'y était pas la veille ! Je m'approchai, consterné, pour en étudier le caractère et en déblayer la neige; mais je reculai d'un pas en éclatant de rire, lorsque à la place d'un aérolithe je vis un chameau, les yeux à peine ouverts, qui avait dormi là toute la nuit sous la neige avec la solidité d'un roc.

Le seizième jour nous arrivâmes à Ourga, entourés des mêmes soldats qu'en allant, qui nous souhaitèrent la bienvenue. L'ambane sollicita comme une faveur que nous lui fissions la cour; mais nous nous en gardâmes bien, pour lui laisser sentir combien nous avions été blessés de toutes ses tergiversations.

L'infatigable *Emplâtre* voulut nous voir arriver et repartir, mais nous le priâmes de rester chez lui, et, congédiant avec regret le fidèle Tousoulakchi, nous partîmes d'Ourga le lendemain matin, étant sans nouvelles depuis huit jours de l'infortuné Boshko ; peut-être était-il encore dans le désert, ou bien en prison pour l'avoir traversé si à son aise; peut-être aussi a-t-il été enlevé comme Énoch, au ciel, au milieu des trombes et des tourbillons de neige.

Mais nous-mêmes, nous étions encore destinés à une dernière épreuve de ce genre. A trois relais de la Sibérie, alors qu'une seule pensée, celle de Kiakhta et même de l'Europe, remplissait notre âme, nous fûmes de nouveau assaillis, et de la manière la plus subite, par une furieuse tempête, non de neige, mais de sable; il fallut encore absolument, à moins de risquer d'être engloutis ou aveuglés, interrompre notre voyage. Le sable, emporté de tous côtés, ne venait pas seulement de la terre, il retombait d'en haut comme une pluie battante, et nous en avalâmes certainement en respirant, plusieurs onces : heureusement cela ne dura qu'une demi-journée pour cesser coup à coup, et le lendemain, laissant mon ami, l'escorte et ma voiture bien loin derrière moi, j'enjambai et je dévorai à cheval les vingt dernières lieues de ce voyage accablant, avec le feu dans la poitrine, le délire au cerveau, et l'enthousiasme au cœur.

Lorsqu'en sortant des forêts j'aperçus au delà des sables le clocher pittoresque de Kiakhta surmonté de la croix, il me sembla voir un phare de la Manche, et je saluai en lui l'Europe en jetant bien haut mon chapeau et poussant trois hourras. J'aime à croire que tant d'émotion sera du moins comprise, si je n'ai pas réussi à la faire partager.

Nous avions donc accompli le trajet de Péking à Kiakhta en dix-neuf jours; mais il venait d'être fait en douze par l'infortuné major M***; puis donc que l'on a été de Kiakhta à Omsk en Sibérie (reliée par le télégraphe à toutes nos capitales) en huit jours, il s'ensuit qu'il est possible d'avoir en Europe des nouvelles de Péking en vingt jours, tandis qu'il en faudrait cinquante par mer. Il y a bien une malle mongole qui traverse le désert à dos de chameau, mais le *Journal de Saint-Pétersbourg* met par cette voie cinquante-six jours à arriver à Péking, tandis qu'à Irkoutsk, c'est-à-dire en vue de la Chine, on lit souvent *le Siècle* apporté par un courrier, trois semaines après sa publication.

Je ne puis mieux conclure cette traversée du désert d Gobi qu'en citant les paroles de Timkowski, qui mit cepe dant quatre-vingts jours à l'accomplir, et ne voyagea qu dans les saisons chaudes : *C'est vraiment une des plus pé nibles, des plus fatigantes, et même des plus dangereus pour la santé que l'on puisse faire par terre.*

CHAPITRE XII.

Séjour et fêtes à Kiakhta. — La Trans-Baïkalie. — Nertchinsk et les exilés en Sibérie. — Nous nous embarquons à Stretinsk. — Arrivée à Oust-Sarelkt.

Ayant deux fois traversé, avec mon lecteur, les mornes déserts de la Mongolie, je me réjouis maintenant, presque autant qu'au moment où j'en sortis moi-même, de quitter avec lui pour toujours ce Sahara asiatique et ces monts Tartares, pour descendre l'Amour, et, fuyant ces terres idolâtres, d'aller au milieu des fleurs, des forêts les plus majestueuses et de pics neigeux, voir surgir de partout le consolant symbole du christianisme.

M. Zénovitch, qui nous avait si bien accueillis autrefois à Kiakhta, n'y était plus, il était à *Troïtoko-Savsk*, où il gouvernait la province, et remplacé à Kiakhta par M. Karpoff. Je connaissais fort peu M. Karpoff; mais à peine eut-il appris que je devais rester quelque temps à Kiakhta qu'il insista pour que je logeasse chez lui. Il serait injuste à moi de nommer telle ou telle personne à Kiakhta, ayant été reçu chez chacun pendant les cinq semaines que j'y restai, avec une hospitalité sans pareille et parfois princière. Je m'étais fait à Kiakhta un ami plus particulier, parce qu'il était exilé et catholique; mais sa modestie me défend de le nommer; sous son toit qui m'abritait sans cesse, je fis la rencontre heureuse, quoique éphémère, d'un prêtre catho-

lique polonais qui allait visiter sa paroisse dans les régions de l'Amour, paroisse beaucoup plus grande que la France!! Comme j'allais aussi de ce côté-là j'eus l'idée de l'accompagner; mais je craignis de gêner son zèle, et me décidai à me croiser patiemment les bras à Kiakhta, tandis que Lavoroff prit son vol pour Saint-Pétersbourg, espérant pouvoir encore traverser le Baïkal sur la glace, ce qui était assez problématique.

A cette époque le général Mouravieff était au moment de son départ pour l'Amour et le Japon, mais Kiakhta n'étant pas sur sa route je n'espérais pas le voir; et du reste il m'était impossible après avoir été l'objet de tant de faveurs, d'en solliciter encore une qui y mettrait le comble. Par un heureux hasard Kiakhta fut honorée de sa visite, qui ne dura pas moins de quinze jours, pendant lesquels il n'y eut que grands dîners, russes et chinois, bals, feux d'artifices, etc., etc. Au même moment arriva de Saint-Pétersbourg le général Ignatieff, que son voyage à Boukhara suffirait pour illustrer, s'il ne l'avait été davantage par les importantes missions que l'on n'a cessé de lui confier depuis : avec lui arriva mon ami le comte de Saint-Priest, que j'avais quitté à Moscou six mois auparavant, et qui cherchait maintenant à aller à Péking. Il y avait donc bien des éléments de joie et de distraction, sans compter une gymnastique improvisée par Bodkin, que j'avais connu à Paris. Là nous donnions tous les jours, dans une charmante oasis appelée la Fontaine, un spectacle d'amateurs à la société de Kiakhta, et nous y faisions parfois de telles choses que des flacons d'eau de Cologne devenaient presque nécessaires, et l'on entendait des voix nerveuses murmurer dans l'assemblée : *Assez, Assez!!*

J'étais aussi quelquefois régalé de musique; on me jouait, au fond de la Sibérie, le « Carnaval de Venise » de Schuloff; n'étant pas étranger moi-même au violoncelle, on eut la

bonté de m'en chercher un, mais tous mes efforts ne purent en réveiller les échos, car l'archet n'avait plus de crins, et l'instrument, désorganisé peut-être par le climat, avait perdu à tout jamais la faculté de rendre des sons.

Enfin le 13 mai, le comte Mouravieff-Amoursky me prit à part pour sonder mes intentions, et voyant mon embarras et mes difficultés, il m'offrit avec sa générosité habituelle de l'accompagner dans son grand voyage. Je me trouvai vingt-quatre heures après à *Oust-Kiakhta*, à trente verstes de Kiakhta, assistant et participant à un somptueux dîner d'adieu donné au général par les négociants de cette ville, pour clore la série de repas homériques dont ils ne cessaient de nous régaler depuis un mois. Après le dîner la scène d'adieu commença ; selon l'usage russe, tout le monde s'assit en gardant pendant quelques minutes le plus profond silence, après quoi le général se leva et inaugura les accolades. Mais les adieux, quoique pénibles, furent brefs, car les trois voitures étaient prêtes, et les chevaux, toujours ingouvernables, piétinaient impatientés : une fois monté dans la calèche (car cette fois ce n'était plus en tarantass) qui m'était destinée, je me retournai une dernière fois vers cette aimable foule où je ne comptais que des amis, je remerciai particulièrement MM. Karpoff et Zénovitch, et puis je me trouvai une fois de plus roulant et emporté sur les steppes de l'Asie, tout plein d'émotions diverses en pensant aux vicissitudes de cette vie de comète où il y avait tant de charmes, mais quelquefois tant d'afflictions.

La végétation venait de reparaître en trois jours, les montagnes avaient repris à vue d'œil la plus éclatante verdure ; partout le bruit de l'eau se faisait entendre, et le soleil se coucha brûlant comme sous les tropiques ; il m'était impossible de reconnaître la Sibérie.

Le général Ignatieff, qui nous avait accompagnés jusqu'à la deuxième station, nous ayant quitté le soir, nous voya-

geâmes toute la nuit, le général Mouravieff occupant une calèche avec son secrétaire, et moi l'autre avec un des personnages de sa suite. Je m'éveillai le lendemain matin sur un radeau, traversant une rivière avec un équipage de *Bouraëts*, hommes hideux dont j'ai déjà parlé, et qui, de Mongols devenus Russes, sont néanmoins restés fidèles à la *yourte* et à leur rude langage. Nous arrivâmes bientôt à *Sélenginsk*, à l'endroit même où mon thermomètre quelques mois auparavant avait vu son mercure commencer à geler; mais l'aspect des lieux, maintenant verts comme un parc, était tellement différent, qu'il me fut impossible d'y rien reconnaître.

A la station suivante il m'arriva un petit accident que je me permettrai de raconter, usant du privilége que l'on accorde aux voyageurs, et que l'on refuse aux véritables héros, celui de toujours dire *je* et *moi*, en accablant tout le monde du récit de leurs campagnes, quelque égoïste qu'ait pu être leur motif, et quelle qu'y puisse être l'absence de toute gloire et de tout péril. Je fus donc attaqué et mordu violemment par un chien superbe, mais des plus ingrats et des plus sauvages, que le général Mouravieff avait trouvé à l'embouchure de l'Amour, et dont lui-même ne pouvait encore approcher sans danger. Il était tout noir, comme un terre-neuve, mais moins grand, et avait un œil de feu; rugissant sans jamais aboyer, il était d'une telle misanthropie qu'il ne s'attacha jamais à personne. C'est pour attirer l'attention de la science sur un aussi bizarre caractère que j'ai fait allusion à l'assaut qu'il tenta sur ma personne, et qui, heureusement, n'eut d'autre effet que de jeter mes sens dans un crépuscule momentané.

Toute la journée du 15 mai nous n'eûmes que des rafales et de la neige, et arrivâmes le soir à *Verkneï-Oudinsk*, où nous couchâmes, prenant, le lendemain matin, en entrant dans la Trans-Baïkalie, une direction orientale.

Cette province est probablement la plus importante des contrées amouriennes, grâce surtout à ses mines d'argent, d'or et de plomb ; car quant à l'agriculture, elle y est encore à l'état d'enfance. Pour ne parler que de l'or, dont l exploitation est aujourd'hui laissée à l'entreprise particulière, on en extrait parfois jusqu'à trois mille kilogrammes dans une année.

Il ne faut pas non plus oublier de mentionner comme fait très-singulier dans une région aussi excessivement froide, que cinq mille chameaux y vivent dans la santé la plus florissante.

Pour moi, trois choses me frappèrent d'abord vivement : la beauté de la route, la vitesse de nos chevaux et (mais ce ne fut peut-être pas l'ordre dans lequel se succédèrent mes impressions) la beauté du sexe.

La route, dure, blanche comme du marbre de statuaire, et bien ménagée, sonnait comme du cristal sous le galop précipité de nos sept chevaux attelés de front, qui nous emportaient, montre en main, au train de vingt-deux verstes, c'est-à-dire vingt-quatre kilomètres à l'heure. Les stations succédaient aux stations, et dans ces hameaux nouvellement créés, mais où le paysan sibérien trouvait toujours l'aisance et le bonheur, nous n'avions que le temps de fumer rapidement une cigarette, et de regarder sur les murs les gravures de *l'Illustration* anglaise, ou française, suspendues là au bout du monde, pour rappeler aux habitants de ce gigantesque empire comment les héroïques défenseurs de Sébastopol avaient su mourir. Du reste, le sang qui coulait dans les veines de ces bons paysans était aussi bien illustre, car ils étaient les rejetons de ces indomptables Cosaques, qui, bien que l'histoire ait à peine parlé de leurs hauts faits, finirent par arracher aux Chinois et conquirent par morceaux la moitié de l'Asie. C'est une belle race que leurs descendants, et l'on trouve ici dans la

nature des types que l'on ne croyait sortis que de l'imagination de Raphaël ; yeux bleus et d'une sérénité angélique, cheveux d'or et de soie, tailles admirables, douceur, modestie, et la jeunesse prolongée jusqu'à trente ans, voilà ce qu'on admire à chaque pas dans la Trans-Baïkalie.

La nature, du reste, avait revêtu toutes ses pompes ; les monts *Yablonnoï*, dont nous approchions, n'offraient pas, il est vrai, ces sublimes panoramas des hautes chaînes du globe ; ils étaient, comme l'Oural, arrondis et d'une pente graduelle ; mais nulle part je n'ai vu une pareille exubérance de végétation ; ici l'humble iris et la violette ; là les masses touffues et impénétrables des rhododendrons de la Daourie qui couvraient tout d'un manteau écarlate ; ici l'abricot sauvage et la renoncule ; là les grands cèdres de Sibérie, dont les cadavres, emportés dans les mers arctiques par les plus grands fleuves du monde, s'en vont errer sous le linceul des pôles, jusqu'à ce que, emportés par de nouveaux courants aux extrémités de la mer de Baffin, ils servent à chauffer des races d'hommes qui se demandent d'où ils viennent. Tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus imposant dans le règne végétal couvrait une terre que n'a jamais touchée l'engrais, où les moissons rendent mille pour cent, et où leurs produits se mesurent au jour.

Le 17 nous passâmes à côté d'un grand lac encore gelé et couvert de neige, et franchissant la nuit un col élevé d'un peu plus de mille mètres, nous descendîmes dans le grand bassin de l'Amour, arrivant le matin à la petite ville de *Tchita*. Le 18 se passa à monter et descendre des côtes où nos chevaux, malgré leurs jambes de fer, durent être souvent dételés sous peine de mourir à vingt pas plus loin. Nous arrivâmes le 19 sur les bords de la *Nertcha*, un peu avant sa jonction avec la Chilka. Je n'ai jamais vu d'eau aussi cristalline que celle des rivières de Sibérie, qui sont

comparables sous ce rapport aux torrents de nos montagnes. Ses plus grands fleuves coulent en général paisiblement, amenant à la mer avec majesté des masses d'eau que le Saint-Laurent seul peut-être dépasse. Point de cataractes, fort peu de rapides, eaux très-profondes et largeur immense, tout s'y réunit pour en faire les plus beaux comme les plus utiles de tous les cours d'eau, si un hiver presque éternel ne les étreignait dans sa main de fer. L'Amour lui-même, que nous allons descendre, n'est pas, malgré sa latitude et tout ce qu'en ont dit, non les voyageurs, mais les géographes, une exception à cette règle : outre qu'il reste gelé six mois, il a le désavantage d'être souvent peu profond. Malgré tout néanmoins, l'œil désintéressé du touriste ne peut qu'en être charmé à chaque instant, et je le trouve bien supérieur au Saint-Laurent, avec lequel il a plus d'une analogie géographique. La végétation du Canada et de la Sibérie orientale, la position du lac Baïkal et celle des grands lacs canadiens, le cours semblable de ces deux immenses fleuves, et même le climat, quoique celui de la Sibérie soit bien plus rigoureux encore, tout cela forme une analogie frappante entre ces deux parties du globe.

Nous traversâmes la *Nertcha*, large de six cents mètres environ, sur un radeau ; le temps étant magnifique, nous nous acheminâmes à pied le long de ses bords et sur de riches pelouses, vers la petite mais célèbre ville de *Nertchinsk*, dont la pittoresque église se montrait à droite. A plus d'un point de vue cette ville est intéressante ; d'abord elle donna son nom au célèbre traité de 1689, par lequel les Russes abandonnaient l'Amour aux Chinois, traité conclu par l'intermédiaire des jésuites Gerbillon et Pereïra, qui furent envoyés exprès par la cour de Péking, où ils jouissaient des plus hautes faveurs. Le P. Gerbillon nous a laissé une narration pleine d'intérêt de son

voyage ; mais elle est tombée dans un oubli qui devrait guérir à jamais, même les auteurs en renom, de la manie d'écrire ce genre d'ouvrages.

Nertchinsk est non moins célèbre par ses mines d'argent, de plomb, d'or et d'antimoine, qui sont, du reste, très-loin de la ville et que je ne pus visiter ; c'est là que l'on envoie de Moscou, tantôt à pied avec des fers, tantôt en traîneau, les plus grands criminels, qui vont (comme je l'ai déjà dit) y expier sous la terre des crimes pour lesquels, dans tout autre pays que la Russie, on les eût bannis pour toujours du royaume des vivants. Comment prétendre qu'une pareille condamnation soit pire que la mort ! car, si je dois croire les autorités les plus compétentes, ces exilés ne travaillent jamais deux jours de suite, ni les dimanches, et dorment toujours à la surface. Il y a bien des honnêtes gens dans les mines de l'Angleterre plus à plaindre qu'eux. Il n'y a pas un forçat en Sibérie qui ne puisse, si sa conduite est bonne, devenir un jour colon libre ; on y a vu les plus grands criminels, un entre autres bien connu, qui avait assassiné une centaine de personnes, devenir les plus honnêtes gens de la terre, et s'entourer de l'estime publique. La seule chose qui ne leur soit jamais permise, c'est de revenir en Europe.

Quant aux exilés politiques, Polonais ou autres, auxquels le peuple donne le nom sympathique de *malheureux*, la question est délicate, et je ne la jugerai pas. Mais je me permets de croire que, si dans certaines crises on a abusé de l'exil en Sibérie, ses rigueurs sont moindres qu'on ne le suppose généralement. Si la peine des travaux forcés a été quelquefois infligée, on a cherché à l'adoucir, et à la première amnistie les exilés rentraient dans leurs foyers. On leur cède en toute propriété 15 hectares de terre, souvent même on leur donne du bois pour bâtir, et des provisions pour une année. On m'a assuré que beaucoup d'entre eux

s'étaient enrichis dans l'industrie. Enfin l'exil en Sibérie n'a jamais fait perdre caste à quiconque ne l'avait pas autrement mérité.

Celui qui cherche la vérité sur ce grave et triste sujet s'avouera que nous voyons les choses de trop loin pour les juger ou les comprendre, et surtout pour ne pas confondre les exceptions avec la règle.

Revenons maintenant à Nertchinsk.

Élevée de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et située dans une longitude si orientale, le climat de cette ville est des plus rigoureux, quoique sa latitude soit la même que celle de Londres; sa température moyenne annuelle est de — 5°, et on y voit quelquefois le thermomètre à — 45°; l'été on y a vu 33° à l'ombre : malgré tant de vicissitudes, la végétation y est des plus puissantes.

Nertchinsk se trouve à la limite extrême de la navigation à vapeur sur l'Amour, du moins pour le moment, car on espère faire un jour remonter des bateaux à vapeur jusqu'à Tchita, autrement dit à 3400 kilomètres de la mer!

Enfin ce hameau, car ce n'est guère davantage, est encore remarquable en ce que la grande route de Saint-Pétersbourg, la grande artère de la Sibérie, y finit après un trajet de *huit mille kilomètres*, distance qu'il faudrait avec la vitesse de nos chemins de fer, une semaine pour franchir à toute vapeur. Ce chemin de fer se fera peut-être; mais comment couvrirait-il ses frais? Pourra-t-on même avoir constamment de la vapeur à une pareille température? L'avenir décidera. Toutefois, les vrais voyageurs regretteront alors les voyages en traîneau, malgré leurs émotions souvent violentes; une belle race de chevaux disparaîtra du monde, et il y aura un pays de plus ayant perdu son caractère.

Doit-on appeler « progrès » cette complète métamor-

phose des œuvres de Dieu, où l'on ne retrouvera bientôt plus son image, et ce désir effréné de changer de place le plus vite possible, qui semble devenir le premier besoin de l'homme ? Si tout ce luxe et cette facilité de locomotion développent le commerce, on ne voit point encore qu'ils aient produit beaucoup d'amitié parmi les hommes. Lorsqu'on peut tout voir sans peine, on n'observe rien; les désirs deviennent insatiables, et l'amour même de la patrie, si patrie il reste, tend à s'éteindre. Mais peut-être, lorsqu'on sera lassé de voyager comme des boulets dans une bataille, lorsque tous les Virgiles auront fait place au Stephenson, lorsqu'on trouvera trop mesquin ce monde sillonné tant de fois, peut-être cherchera-t-on dans des pays vierges encore la pastorale simplicité des premiers âges; on viendra vivre alors et chanter sur les bords de l'Amour; et, avant que cette belle rivière ait pu voir ensanglanter ses flots, on verra tous ses rivages se désoler, et elle-même, par pudeur, perdre à jamais son nom !

La locomotive, heureusement, y était chose inconnue lorsque nous passâmes à Nertchinsk, et les chevaux de poste même nous firent défaut pour continuer notre route jusqu'au village de Strétinsk, où nous devions nous embarquer sur la Chilka. Nous prîmes donc, pour faire ces quatre relais, ceux des Cosaques, établis maintenant en une ligne immense, comme colons autant que comme soldats, de l'Oural au Kamchatka. Nous arrivâmes le soir, en passant par un pays toujours ondulé et à fort beaux pâturages, à Strétinsk, dont on voyait les lumières de l'autre côté de la rivière. Ce ne fut pas chose facile, grâce à l'obscurité complète, de faire passer tous nos bagages, au moyen d'un radeau, sur l'autre rive; nous le fîmes à la lueur des torches et à la faveur du courant, qui, par bonheur, n'était pas trop fort. A peine arrivés, nous fûmes reçus à bras ouverts par le général Kharsâkov, de voyageuse

mémoire, car il n'avait pas fait moins de trente mille lieues en parcourant la Sibérie dans tous les sens ; malgré cette vie aventureuse, il n'en était pas devenu moins affable, et ce n'est qu'à défaut de place que nous ne fûmes pas tous logés chez lui.

Ma première action, le lendemain matin, fut de me plonger sans réflexion dans les eaux de la Chilka ; mais leur température étant loin d'être agréable, j'en sortis encore plus vivement pour aller, avant déjeuner, me faire présenter à mes futurs compagnons de voyage sur l'Amour, entre autres au prince circassien Dadeshkiliany, à qui fut confié, avec le titre de grand amiral, le soin de nous mener à la voile, jusqu'à la rencontre de la Chilka et de l'Argoum, où ils forment ensemble l'Amour. Les bateaux étaient déjà tout prêts, amarrés au quai, au nombre de trois. Ils ressemblaient tant soit peu à des *cotres*, ayant une quinzaine de mètres de long, et portant un seul mât, avec une voile au milieu. Ils tiraient fort peu d'eau, mais étaient cependant pontés et ornés chacun d'un joli salon.

Ce fut le 21 mai, au bruit des hourras, que nous partîmes tous dans ces bateaux bien pavoisés, des quais animés de Strétinsk, où s'agitaient mille mouchoirs. Nos équipages, tout habillés de rouge, se mirent à frapper l'eau en cadence, en poussant aussi des cris et chantant des airs sibériens, pour se reposer ensuite un instant et nous laisser voguer sans bruit lorsque nous fûmes dans le courant. Alors les collines boisées qui dominaient de chaque côté la large et claire rivière semblèrent se mettre en mouvement et défiler devant nous avec les nuages qui montaient de leurs vallées ; puis, doublant un promontoire de roc, nous ne vîmes plus rien de Strétinsk. C'est un endroit encore sans importance, mais comme des bateaux à vapeur peuvent toujours remonter jusque-là, il s'y élèvera sans doute plus tard une ville où s'établiront des Américains ; déjà on y a construit des

usines et des docks où viennent se radouber les navires, dans une rade appelée « rade Mouravieff. » Pour le moment, la population se compose surtout de Cosaques et de leurs familles, qui cultivent la terre et montrent autant d'intelligence et d'énergie, dans tout ce qu'ils entreprennent, qu'ils ont de noblesse sur leurs physionomies. Malgré leurs chevaux, qui sont forts petits, tous ces hommes forment de beaux soldats de cavalerie légère, qui sauront tenir les Chinois en respect. Je ne pense pas qu'il y ait moins aujourd'hui de cinquante mille Cosaques dans la Sibérie orientale, dont vingt mille peuvent être mis incontinent sous les armes.

Une communication non interrompue d'eau me reliait donc maintenant à l'Europe. Il faut avoir été enseveli si longtemps dans les continents et avoir essayé de tous les moyens de locomotion employés dans les voyages par terre, pour comprendre combien on se sent à l'aise après cela en descendant sans efforts le moelleux courant d'une rivière. Je ne me sentais pas de joie, et n'eusse pas pensé à autre chose qu'à des souffrances passées, si, l'heure du dîner étant arrivée, je n'avais découvert avec effroi qu'il n'y avait pas de table dans le bateau où l'on m'avait placé. Nous traînions bien à la remorque un bateau contenant des familles entières de moutons et de cochons qui prévoyaient bien leur sort, car ils ne cessaient de gémir, mais en regardant ce consolant spectacle, je craignais à chaque instant que le vieux Cosaque qui veillait sur ces chères vies, et qui n'avait aucune expérience de l'eau, ne vînt à faire naufrage avec tous ses passagers, et nous exposât ainsi à la famine. Cependant mes doutes s'éclaircirent bientôt : notre bateau et un des autres vinrent se placer à droite et à gauche de celui, beaucoup plus grand, du général Mouravieff, nous y descendîmes, et nous y eûmes, en présence d'une table magnifiquement servie, une preuve de plus de sa large hospi-

talité. Le *Benedecite* fut dit par le vénérable archimandrite Abbakum, le même qui vint depuis à Paris consacrer la nouvelle église russe, et qui, après avoir vieilli à Péking et en Mandchourie, devait servir d'interprète au général; lorsque tout le monde fut assis, on se livra à une dissertation scientifique sur les causes mystérieuses de l'insatiable appétit de l'étranger venu des Pyrénées; j'en donnai de nouvelles preuves en faisant toujours honneur à cette table hospitalière, où je ne parus jamais sans être accueilli par un mot agréable.

Que fussé-je devenu dans ces pays perdus et non ouverts pour peut-être longtemps encore, sans cette extrême et paternelle sollicitude qui m'y accompagna partout?

Après dîner le général fit circuler d'excellents cigares de Manille, venus là par mer. En filant ainsi, avec notre salon et toutes ses lumières, à travers les ténébreuses et mortes forêts de la Daourie, où nos trois fanaux paraissaient comme des étoiles rouges en mouvement, nous dûmes sembler des apparitions nocturnes et surnaturelles aux sauvages habitants de la rive.

Cette première nuit ayant été très-froide, nous trouvâmes le lendemain matin une couche de glace sur notre eau; mais sur la plage, au-dessous des forêts, il y avait des blocs énormes de la vieille glace de l'hiver, empilés les uns sur les autres à hauteur d'homme. Dans les ravins des montagnes il y en avait même une telle quantité, que, quoique non éternelle, elle formait de véritables petits glaciers cachés sous les pins, les mélèzes et les rhododendrons. Nous passâmes, en y jetant un regard, devant un lieu maintenant désert, où l'on avait exploité un peu d'or, et nous arrivâmes de bonne heure, au milieu d'un pays qui me rappelait de plus en plus le Canada, à *Chilkinski-Zavod*, village assez compacte situé sur la rive gauche, à rues droites et larges, et dont les maisons en bois, comme

toujours, étaient souvent perchées sur quatre pieux élevés de quelques pieds, pour tenir la neige en respect. Là, quelques officiers de Strétinsk, qui nous avaient accompagnés, ayant pris congé du général, nous continuâmes, ainsi allégés, à descendre le plus heureusement le cours paisible de la Chilka. Malheureusement nous n'eûmes jamais le vent pour nous, et voulant sortir du courant dans les courbes de la rivière, où il se précipitait et bouillonnait au pied des rochers, nous dûmes souvent choisir l'autre alternative d'aller presque sûrement échouer sur des bancs de sable; il en résulta que nous nous perdîmes souvent de vue, et risquâmes de ne pas nous réunir, même pour dîner. Cependant nous voyageâmes nuit et jour, et trois jours après notre départ de Strétinsk, la Chilka étant déjà large de six cents mètres et profonde à proportion, nous eûmes l'insigne bonheur de voir paraître la fumée d'un bateau à vapeur, qui un mois plus tard, eût pu remonter jusqu'à Nertchinsk, c'est-à-dire à six cents kilomètres plus haut. A ce moment, je m'élançai sur le pont afin de voir la célèbre jonction de ces deux rivières formant le Mississipi de l'Asie ; je vis déboucher à droite, du sein des plus impénétrables forêts, les eaux de l'Argoun, moins claires que celles de la Chilka, et dont les sources, jusqu'à présent mystérieuses, viennent enfin d'être reconnues ; elles ne sortent nullement, comme on le croyait, du lac Dalaï-Nour, avec lequel elles ne communiquent que lorsque celui-ci inonde ses bords. La Chine était maintenant encore devant moi, et j'entrai dans les eaux de l'Amour.

CHAPITRE XIII.

Départ d'Oust-Strelka en bateau à vapeur : vicissitudes de cette navigation. — L'Amour au point de vue commercial et pittoresque. — Albazin et son histoire. — Blagovéchensk. — Aïgoun. — Rigueur du climat. — Beau panorama de Khabarovka. — L'Oussouri et le P. de la Brunière. — Violent désir de revoir la mer. — Arrivée à Nicolaëfsk.

Ce bateau à vapeur, où nous devions nous établir en permanence jusqu'à la mer, avait nom *la Léna*. Construit en Amérique, et sur le plan des vapeurs qui naviguent le haut Mississipi, c'est-à-dire avec une seule roue derrière et un fort petit tirant d'eau, il avait été porté par fragments sur un navire à voiles jusqu'à Nicolaëfsk, à l'embouchure de l'Amour, et là reconstruit ; c'était un des individus d'une petite flotte destinée à transporter des passagers et la malle sur ce fleuve nouvellement acquis à la Russie ; mais ce service n'étant pas encore établi, il n'avait encore été utile qu'aux officiers du gouvernement, et il venait maintenant à la rencontre du général Mouravieff, qui, ayant une prédilection bien naturelle pour cette colonie fondée par lui, tenait à tout surveiller lui-même. Les Américains font généralement des choses utiles, s'ils n'en font pas de gracieuses; mais on ne saurait rien imaginer de plus imparfait que ces vapeurs à une roue, qu'ils entraînent plutôt qu'ils n'en sont entraînés. Nous allons du reste nous en convaincre.

Arrivés donc à *Oust-Strelka*, au confluent de la Chilka et

de l'Argoun, et n'y voyant aucun être humain, le village étant à deux kilomètres, nous nous mîmes immédiatement à décharger nos bagages des trois bateaux à voiles, qui devaient là finir leur tâche; puis, étant tous bien établis sur le pyroscaphe, avec trois négociants venus de Kiakhta, qui allaient pour affaires à Shang-Haï, l'ancre sortit de la vase, et un coup de sifflet terrible alla réveiller tous les échos de la rive.

Nous fîmes d'abord sept nœuds, grâce au courant qui était d'environ trois, et nous étions déjà à table, comparant les mérites de notre nouveau navire avec la lenteur des autres, lorsque tout trembla, nous labourâmes la vase, et restâmes en place. Alors on mit tout l'équipage à l'eau, avec de longues poutres qu'ils placèrent sous la quille; ils chantèrent, mais jamais ensemble; ils encouragèrent la masse inerte de la voix et du geste, mais elle ne voulait pas remuer. Lorsque après un quart d'heure d'efforts surhumains ces malheureux, déjà transis, eurent réussi à produire une légère oscillation, nous nous mîmes à crier: *Idiott! Idiott!* (Il va!!) hélas! non c'était un roc: la circulation s'arrêta dans leurs membres roidis et ils sortirent de l'eau sans découragement; mais seulement pour reculer afin de mieux sauter. J'ai souvent remarqué que les Russes, dans les difficultés, agissent avec lenteur, même avec somnolence, et qu'ils ne savent pas s'y prendre pour en sortir; mais jamais ils ne démordent; ils ont pour cela le caractère asiatique, et leurs soldats ont bien mérité l'éloge qu'en fit Napoléon: « Il ne suffit pas de les tuer, » dit-il, « il faut les abattre. » Nos matelots, à peine réchauffés par quelques gouttes d'eau-de-vie, replongèrent tous dans l'eau, et enfin, au bout d'une demi-heure ils eurent la consolation, que quelques-uns d'entre eux, mauvais nageurs, faillirent payer cher, de nous remettre à flot dans six pieds d'eau. Je me suis étendu sur ce petit accident, parce que

ce fut le premier de ce genre; mais il ne se passa pas un seul jour, pendant tout notre voyage, que nous n'échouâmes au moins une fois, grâce à l'ignorance où l'on était alors du lit du fleuve.

Avant de porter un jugement sur l'Amour, il faut se souvenir que la navigation y est encore presque à l'état d'enfance, puisque le général Mouravieff l'inaugura en 1854. A travers le dédale d'îlots qui le couvrent, au milieu de tous ces archipels qui lui donnent pour ainsi dire l'apparence d'une mer, comment s'attendre à ne jamais sortir du chenal, pareil accident étant encore fréquent même sur le Mississipi et les fleuves les mieux connus? Le lit semble toujours profond; il ne s'agit que de le trouver. Aussi, du jour où l'on connaîtra parfaitement le cours de ce magnifique fleuve, du jour où la navigation y deviendra chose toute simple, la prospérité des contrées qu'il arrose ne saurait se prédire. C'était un débouché nécessaire pour le commerce des grains, du bois, du suif, de la viande salée, etc., pour l'écoulement de mille produits. Sans parler des mines encore peu développées de toutes ces régions, les 120 000 habitants qui peuplent aujourd'hui les provinces amouriennes vendent déjà annuellement, soit à l'État, soit à des particuliers, plus de soixante mille tonneaux pesant de seigle, de blé, d'orge, d'avoine et de sarrasin. Voilà le résultat du libre échange, établi maintenant sur tout le parcours du fleuve et jusqu'à Irkoutsk.

Que dirai-je de l'Amour si je me mets au point de vue de l'artiste ou du poëte? Je le considère sincèrement comme le plus pittoresque de tous les fleuves. On n'y trouve point cette monotonie qui accable sur les grands cours d'eau de l'Amérique, où l'on a tout vu si l'on y a fait cent lieues; on n'y voit point cette boue immonde où jamais le ciel ne s'est miré, ni ces monstres qui les rendent repoussants; on y voit des eaux toujours claires, des rives de tous les aspects, boisées,

déchirées, vastes comme l'Océan, ou redressées comme ses plus âpres falaises; on y passe en revue presque toutes les végétations du globe; les peupliers, les saules, les mélèzes, les pins et les cerisiers s'y confondent en face des neiges éternelles, et y forment des perspectives infinies qu'interrompent tout à coup les plus hardis promontoires; enfin l'air, partout chargé des plus enivrantes odeurs, vous y fait oublier que vous êtes dans la patrie du renne, et vous transporte aux pays du palmier et du cactus, où le vent, aussi brûlant que balsamique, semble bourdonner avec les insectes.

Mais si l'on tient à ouvrir le haut Amour à la navigation, il faudra des navires qui ne tirent pas plus de deux pieds d'eau. On ne fera jamais rien, ce me semble, de ces vapeurs à une roue, qui, placée à l'arrière du gouvernail, met plusieurs minutes à lui obéir. J'ai vu des endroits où la rivière étant large d'un mille, nous trouvâmes cela trop étroit pour faire virer *la Léna* de 90° !

Enfin, après mille vicissitudes, après même avoir complétement abandonné notre vapeur pour reprendre la navigation à voiles sur nos petits bateaux de la Chilka, nous arrivâmes, le 27 mai, au village célèbre dans l'histoire de la Russie comme dans les annales de la Chine, à *Albazin*, n'ayant encore pas vu l'ombre d'une habitation sur la rive mandchoue.

Albazin est maintenant et définitivement acquis à la Russie. Peu d'endroits au monde ont été témoins de luttes pareilles, quoique, blotti au fond de l'Asie, son nom nous soit à peine connu. Descendant à terre sur la rive gauche, nous montâmes avec le général Mouravieff sur l'escarpement qui avait porté tant de héros, et où, pour illustrer leur bravoure et leur mort, une grande croix en bois étendait ses deux bras sur leurs dépouilles. Tout était vert autour de nous, surtout les riches prairies de la Chine où descendait le so-

leil ; mais ce champ de bataille était du vert le plus éclatant, et moutonnait en passant sur les tombes. A côté s'étendait le moderne village d'Albazin avec ses jeunes rues encombrées des racines et des troncs mutilés des vieilles forêts que l'on renversait partout, tandis que sous les grands bois qui formaient sa sombre enceinte, on voyait monter en spirales bleues la fumée des huttes des *Orotchons*, les premiers sauvages que j'eusse rencontrés en Sibérie. Voici les faits les plus mémorables qui ont illustré Albazin.

Khabarof, Cosaque sibérien, vint avec quelques aventuriers, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, s'établir sur l'Amour, et y fonda Albazin. En 1685, les Russes y eurent une première collision avec les Mandchoux qui les battirent, détruisirent le fort, et envoyèrent les prisonniers à Péking, les traitant fort bien durant ce trajet. Les Russes reconstruisirent bientôt le fort, mais un beau jour une armée chinoise de dix mille hommes s'étant présentée devant ses murs avec une imposante artillerie, la garnison, qui ne se composait que de cinq cents Cosaques, après la résistance la plus héroïque, faillit se rendre, lorsque la signature du traité de Nertchinsk (1689) vint les délivrer. Cependant Albazin fut encore abandonné, et depuis cette époque jusqu'en 1854, ni Russes ni Chinois ne s'en occupèrent. Le seul résultat de toutes ces luttes fut de fournir un prétexte à la Russie pour l'établissement d'un collége à Péking, et les prisonniers cosaques dont j'ai parlé plus haut y furent la souche de la race connue sous le nom d'*Albazine*.

Quant au traité de Nertchinsk, qui vient d'être déchiré, il faut se rappeler que, signé par deux parties qui avaient besoin de jésuites français pour se comprendre, il dut être alors assez obscur, et qu'aujourd'hui il tombait de vétusté; personne donc ne s'affligera ni ne s'étonnera qu'un homme énergique ait trouvé si facile, en agissant un peu sur les nerfs d'un général mandchoux, de revendiquer et de saisir,

au nom de la justice, tous ces magnifiques pays restés si longtemps fermés à la science et à la religion.

Dans les rues maintenant paisibles de ce Sébastopol de l'Orient, on voit affluer encore aujourd'hui des Cosaques en masse, qui descendent l'Amour sur d'immenses radeaux avec leurs familles, des chiens, des chevaux, des traîneaux, des charrettes et même des jeunes oursons, la croix présidant toujours à ce bizarre assemblage; on voit par là qu'ils sont les disciples de Cérès bien plus que de Mars, et que leur mission est toute pacifique.

Nous mouillâmes pour la nuit à Albazin, car le fleuve se remplissait de plus en plus de bancs de sable, et le 28 mai, nous reprîmes notre voyage sur le bateau à vapeur, que l'on était parvenu à renflouer. Alors les pins disparurent des forêts pour faire place aux arbres des zones tempérées, surtout aux chênes, aux ormes et aux frênes, qui finirent par couvrir tout l'horizon. Nous passâmes devant quelques hameaux mandchoux sur la rive droite, en face desquels les établissements russes de la rive gauche se distinguaient généralement par la présence d'une croix; enfin les bords se peuplaient de plus en plus, l'artillerie se fit entendre le 31 au matin, et nous vîmes à travers la fumée la longue ligne des maisons de *Blagovechensk*, la station la plus importante de toutes après Nicolaëfsk.

Ici déjà nous commençâmes à sentir l'Amérique et à voir l'Europe en quelque sorte à l'est, car nous trouvâmes quelques *Yankees* venus de Californie et de Boston; nous avions aussi l'espoir d'être arrivés au terme de toutes nos misères, car les neiges fondant aux sources du fleuve, son niveau monta de plusieurs pieds pendant la nuit. Cependant ce n'était pas encore assez.

Le général Mouravieff ayant mis pied à terre au milieu des salves d'artillerie, il fut reçu par les officiers en grande tenue, et après avoir passé la revue des Cosaques, il alla

droit à la maison du gouverneur de cette province, dite « de l'Amour. »

Qui se douterait en Europe qu'il existe à une pareille distance de notre civilisation, de jolies maisons meublées avec luxe, entourées, même dans ce climat polaire, des plus élégants jardins, et contenant non-seulement de quoi nourrir l'esprit, mais des pianos, de la musique et des romans?

Blagovéchensk possède en outre deux églises, une population de deux mille âmes, des mines de charbon, et on a même trouvé, dit-on, du fer dans son voisinage.

Ici les bords du fleuve sont d'une étonnante richesse; malgré la rigueur de l'hiver, où l'on éprouve des froids de — 45°, la plupart de nos végétaux, tels que les choux, l'oignon, le maïs, les fèves, réussissent parfaitement. Les arbres cependant n'atteignent pas la même grosseur que dans la partie supérieure du fleuve; on y voit aussi des chênes rabougris et des noisetiers. Les seuls arbres que l'on trouve d'un bout à l'autre de l'Amour sont le peuplier, le bouleau et l'aubépine. Et puisque je suis sur le sujet des plantes, je n'omettrai pas de remarquer que l'on a trouvé d'extraordinaires analogies entre la flore de l'Himalaya, celle de la Sibérie orientale et celle de l'Amérique du Nord. La *phryma leptostachya* entre autres, que l'on s'attend à découvrir aussi au Japon, est commune à ces trois grandes régions. Des prairies immenses, où l'œil se perd, s'étendent aux environs de Blagovéchensk; l'herbe y est si haute, qu'un homme y serait enseveli avant d'y avoir fait vingt pas.

Un courrier de Saint-Pétersbourg nous ayant rejoint ici après un voyage accompli en vingt jours, nous partîmes avec lui, un prêtre destiné à la mission russe de Hakodadi, et trois négociants dont je ne me séparai qu'à Shang-Haï. Déjà, quoique à dix-sept cents kilomètres de la mer, le

fleuve en avait plus de deux de largeur ; mais il était encombré de bancs de sable ; aussi, arrivés dans le large et écumeux estuaire où la *Zéa* dégorge ses eaux bouillonnantes dans l'Amour, nous fûmes engravés si bien, qu'il fallut les efforts de cent cinquante hommes, venus de Blagovéchensk, pour nous renflouer. Il est rare, même en Amérique, de voir un si majestueux confluent de deux puissants cours d'eau. L'Ohio, il est vrai, tombe bien majestueusement dans le Mississipi ; mais il s'avance d'une manière paisible et grave, tandis que la Zéa, malgré sa paresse habituelle, arrive toute furieuse, comme si elle allait s'engouffrer dans un Niagara.

Bientôt l'aspect de la rive droite, ordinairement si déserte, changea complétement. La flottille chinoise de l'Amour parut à l'ancre, et nous allâmes mouiller, à cinq lieues en aval de la Zéa, devant la ville d'*Aïgoun*, autrement dite, en chinois, ainsi que sur la plupart de nos cartes, *Saghalin-Oula*, ce qui signifie *eaux noires*.

C'est là que se signa, le 28 mai 1858, entre le général Mouravieff d'une part, et le prince mandchoux *Ichaïm* de l'autre, le traité qui livra tout l'Amour à la Russie. A part cette circonstance, c'est une ville peu remarquable, peuplée d'environ six mille âmes, et fort mal bâtie, presque toutes les maisons étant construites en boue.

A peine avions-nous jeté l'ancre qu'une foule de badauds, aux costumes les plus bariolés, vint, bouche béante, nous voir débarquer. Nous allâmes droit au *yamoun*, ou palais du gouverneur, où le général Mouravieff, avec l'archimandrite pour interprète, vint honorer quelque temps de sa présence et de ses compliments le bienveillant homme qui lui avait si facilement livré un territoire plus grand que la France : en même temps d'agiles domestiques nous gorgeaient de thé et de biscuits chinois, en échange de quoi nous distribuâmes des cigares de Manille. Inutile d'a-

jouter qu'en vrais Chinois, et pour tout faire à rebours, ils en allumèrent le mauvais bout. On s'étonnera peut-être que d'aussi fins diplomates que les Chinois se soient, sans presque mot dire, laissé dépouiller d'une immense fraction de leur empire. Mais voici ce qui en était. D'abord ils avaient toujours cru, quoiqu'ils ne l'eussent pas proclamé, que toute la rive gauche du bas Amour appartenait à la Russie ; secondement, avant de soulever la question, le général Mouravieff avait eu soin de s'emparer des bouches du fleuve et de les mettre complétement en état de défense ; en sorte que lorsqu'il se présenta pour faire sa supplique, il devait avoir une certaine ressemblance avec l'Américain d'une des meilleures caricatures de *Punch*, couchant en joue son vis-à-vis à table, en lui demandant de lui passer le sel.

Voici les frontières de la Russie, établies par le traité d'Aïgoun : toute la rive gauche de l'Argoun ; la rive gauche de l'Amour jusqu'à l'embouchure de l'Oussouri, et tout le territoire compris entre cette rivière et la mer, jusqu'à un point fixé par le traité de Péking du 14 novembre 1860, au 42e degré de latitude. Ne comprenant absolument rien à la conversation à laquelle j'assistai dans le yamoun, je me glissai dehors pour explorer la ville. Je trouvai chez les habitants de la politesse et une certaine gaieté, et ne fus pas peu étonné lorsque dans un magasin un honnête Mandchoux osa me demander, les ciseaux à la main, combien je voulais de ma barbe ! Une barbe fournie est une curiosité en Chine, où l'on ne porte que des moustaches.

Ces Mandchoux avaient un air plus bienveillant, plus loyal et plus intelligent que les Chinois pur sang ; leurs yeux sont un peu moins obliquement fendus, les pieds des femmes sont tels que la nature les a faits, mais l'odeur est toujours l'odeur chinoise. Quant à la langue, elle offre la

particularité bien remarquable d'avoir plusieurs mots en commun avec le latin ; ainsi, *sengui* (sanguis); *ania* (annus); *furu* (furor); *mori, morin* (anglais, *mare*) pour « jument »; *shûn* (anglais *sun*, pour « soleil »), etc., etc. Le verbe *faire* s'exprime différemment, selon la chose faite; ainsi, faire du pain, un habit, une chaise, » demandent trois verbes différents. Non-seulement nos missionnaires, mais nos orientalistes, se sont beaucoup occupés de cette langue, et on ne peut nier que le peuple mandchoux, le conquérant de la Chine, chez qui on ne voit guère d'idoles, ne soit un des plus civilisés de l'Asie, comme il en est le plus guerrier. Ce que l'on appelle même en Europe « type militaire » est tout à fait le « type tartare. »

Après quatre heures passées agréablement à Aïgoun, je rentrai précipitamment à bord, comme l'ancre était déjà levée ; et défilant devant ses quais bruyants, ses jonques et ses faubourgs, nous rentrâmes une fois de plus, avec des éclairs, une forte brise du nord-est et un peu de pluie dans l'inexorable courant du fleuve.

Entre Aïgoun et Khabarovka, c'est-à dire sur une distance de 900 kilomètres, il n'y a pas encore une seule ville importante, mais on ne fait guère plus de dix lieues sans rencontrer, soit des tentes de *Toungouzes,* soit des villages naissants où la hache des Cosaques est occupée à abattre les forêts, soit aussi bon nombre d'*Orotchones,* grands chasseurs d'écureuils, et cinq cents familles mandchoues qui ont été, à leur demande, laissées sur ce territoire devenu russe, pour y cultiver la terre de leurs ancêtres.

C'est assurément ici que nous entrons dans la partie la plus variée du fleuve. Adieu aux pins et aux cèdres; voici des forêts de chênes qui couvrent non-seulement chaque pouce carré des rives, mais les centaines d'îles dispersées sur l'eau, îles aromatiques qui embaument toute l'atmo-

sphère. Sous ces sombres voûtes de feuillage, où jamais coup de fusil ne s'est fait entendre, et qui n'ont jamais abrité de tête humaine, de quelque couleur et de quelque forme que ce soit, errent dans leur liberté native le sanglier, le cerf, le lièvre et le lapin; le cheval, le rat et le chat sauvages; l'aigle et le faisan, l'hermine et l'écureuil, avec mille autres animaux, et comme si la nature avait voulu étaler tous ses trésors sur un même lieu, là où les plantes du Midi viennent s'entrelacer avec celles du Nord, là aussi le tigre du Bengale se promène à la fin de l'hiver sur une rive, lorsque le renne épouvanté quitte l'autre, et fuyant le soleil, fait pointer ses andouillers vers le pôle. C'est aussi dans cette partie moyenne de l'Amour que l'on peut voir un phénomène non moins intéressant au géologue qu'il le serait au paysagiste, celui d'une chaîne de montagnes cherchant à barrer le passage à un fleuve immense, et se dressant à pic, chargées de conifères, sur chacune de ses rives.

A peine entré dans ce sombre défilé des monts *Kinganes*, l'Amour, tout à l'heure large de trois kilomètres, n'a plus que huit cents mètres; il se précipite avec une profondeur de vingt brasses entre les parois qui l'étreignent et le surplombent; il écume, et pendant plus de cent kilomètres mugit comme un torrent.

Jamais le voyageur qui parcourt ces pays au milieu de tant de pompe végétale, ne se douterait que pendant les deux tiers de l'année ils restent enveloppés d'un linceul de neiges; il s'affligerait, s'il pouvait s'imaginer ces arbres magnifiques couverts maintenant d'oiseaux et de mosquitoes, et dont les serpents viennent lécher les pieds, devenus tout à coup roides et silencieux comme des cadavres. Il en est cependant ainsi. Parce que le blé, le seigle, et beaucoup de plantes européennes se trouvent en Sibérie, les géographes (car ce ne peut être les voyageurs) ont conclu

tout de suite à la douceur du climat dans ces lieux; mais il n'y a pas de plus grande erreur : dans le pays que je décris maintenant, on trouve de la vigne sauvage; cependant le mercure y gèle l'hiver! C'est dans le sol, et non exclusivement dans le climat, qu'il faut chercher la cause de telle ou telle végétation, de même que c'est dans leur éducation, leur sang et leur caractère, bien plus que dans les circonstances où ils se trouvent, et les malheurs qui les frappent, qu'il faut chercher souvent le secret de la conduite de la plupart des hommes. Le sol doit être doué de qualités tout exceptionnelles en Sibérie, car je n'y ai jamais vu mettre de l'engrais.

Rien, du reste, ne donne une preuve plus parlante de la rigueur de l'hiver, même dans la partie la plus méridionale de l'Amour, que ce que j'ai observé moi-même au mois de juin et sous la latitude de Paris : lorsque j'allais à terre en canot, je trouvais souvent sur la plage des morceaux de glace épais de quatre pieds, qui semblaient des pans de muraille écroulés, ou plutôt des fragments, en miniature, de la « chaussée des Géants : » car ils se composaient d'une infinité de paillettes régulières et parallèles comme des tuyaux d'orgue.

Il est doublement extraordinaire que cette glace ne fût pas fondue, quand on songe que je l'ai souvent trouvée dans le haut de l'Amour, au pied de pins enflammés qui rejetaient tant de chaleur que l'on pouvait à peine en approcher.

Le 4 juin, nous débarquâmes le soir dans un hameau russe, où un officier nous régala de *porter* venu d'Europe par l'Amérique. Je ne puis dire combien un incident qui paraît aussi trivial me remplit de joie; car il me sembla dès lors que chaque pas que je faisais me rapprochait de la patrie, que je ne devais plus chercher derrière moi. Je me réjouis dans cette pensée, mais je n'avais pas encore appris la toute-puissance de cette soif de voir, qui me fit voya-

ger encore pendant plus de dix fois le temps qu'il m'aurait fallu alors pour rentrer en France.

Nous eûmes pendant la nuit un assez violent orage, et l'on m'assura, ce qui n'est pas douteux, que les forêts voisines contenaient des tigres. Non-seulement ils ne respectent, dans ces parages, ni hommes ni bétail, mais on les a vus voyager sur la glace et pénétrer jusque dans l'île de Sagalin. Nous passâmes la nuit à l'ancre au pied de ce hameau, où les paysans, cosaques sibériens toujours gais, chantèrent sur le rivage à la lueur des torches jusqu'à onze heures; et le lendemain, 5, nous arrivâmes à l'embouchure de la *Soungari*, dans le pays classique des zibelines; elles y sont cependant fort chères, et valent de vingt à cinquante francs.

En sortant de cette région assez désolée, le fleuve devint plus immense que jamais, car il y avait presque autant d'eau que de terre sur l'horizon, et dans certains endroits on ne voyait, entre les îles, qu'une mer sans bornes, sauf quelques pics lointains qui paraissaient au sud et au nord-ouest. La Soungari est une assez grande rivière que les Mandchoux considèrent comme le fleuve principal; mais il suffit de jeter les yeux sur la carte pour se convaincre que c'est par usurpation, puisque l'Amour n'a pas loin de mille lieues de cours.

De ce point jusqu'à la mer, ce n'est plus qu'un vaste archipel où il est à peu près impossible, jusqu'à ce que l'on y mette des bouées, de trouver le chenal, et où il se lève souvent des tempêtes subites et très-violentes.

Comme nous approchions de l'embouchure de l'Oussouri, la végétation boréale reparut peu à peu : les cèdres et les saules vinrent disputer le terrain aux tilleuls et aux mélèzes; enfin je m'étonnai de voir encore, au hameau de *Khabarovka*, pittoresquement perché sur une colline au confluent de l'Oussouri et de l'Amour, des ormes d'une grosseur extraordinaire. Là, le 6 juin, je trouvai le soleil véritablement ardent, et persécuté par des mosquitoes, des taons et des

abeilles, je me réfugiai parmi les noyers et les hêtres, m'exposant imprudemment à irriter quelqu'un des venimeux serpents cachés sous l'herbe, mais dont je ne vis, Dieu merci, qu'en bouteille, de très-formidables échantillons.

Il y a à Khabarovka une jolie église grecque que nous allâmes voir, une caserne, un bataillon de ligne et un médecin. Le village est dans une situation telle, que l'on pourrait avoir visité maintes parties du monde sans voir un plus superbe panorama. Se plaçant au bord de la falaise où un petit temple bouddhique caché sous les arbres, domine le fleuve d'une centaine de mètres, on voit à gauche couler l'Oussouri large d'une demi-lieue, et entouré des plus noires forêts, pendant que l'Amour, comme un serpent colossal, arrive d'un autre côté en décrivant la courbe majestueuse d'un cercle presque infini. Devant le spectateur se déroule le rideau sombre ou lumineux, mais toujours vert, des prairies qu'il sillonne depuis deux jours, tandis qu'à cent kilomètres de lui, vers les mystérieuses frontières de la Corée, se dressent des pics qui ne se dépouillent jamais de leurs neiges. Enfin, l'on voit sous ses pieds passer en se réunissant deux rivières larges de quatre kilomètres, qui roulent ensuite vers le nord-est, pour retrouver la latitude ou le climat de leurs patries, plus d'eau que n'en rouleraient trois Mississipis. Celui qui a eu le bonheur de voir la Sibérie orientale et l'Inde, n'admirera plus rien dans le monde, quand il courrait toute sa vie de l'équateur aux pôles.

L'*Oussouri*, dont le nom doit faire battre le cœur d'un catholique, associé comme il l'est avec l'assassinat d'un héroïque missionnaire français, le P. de la Brunière, est maintenant entièrement acquis à la Russie, qui y a vingt-quatre stations, et sa navigation est assez facile. Dans le haut de son cours, on vient d'explorer un des plus grands lacs du monde, tout ignoré qu'il soit, le lac *Khinka*, qui n'aurait pas moins de deux cents kilomètres de circuit, et aujourd'hui

l'on assure avoir trouvé de l'or dans cette vallée si riche d'ailleurs en bois de toute nature. Il n'est vraiment pas impossible que si le climat de toute cette partie de l'Asie était un peu moins inclément, l'on y vît quelque jour se réaliser cette prophétie de plus d'un voyageur : « Le sort du monde se décidera sur le Pacifique, entre la Russie et l'Amérique. »

En attendant, les missionnaires envoyés par la France sont les seuls Européens qui aient encore traversé la Corée et la Mandchourie dans tous les sens. Si l'on veut s'édifier sur la géographie et les habitants de ces immenses régions, on doit lire l'intéressante lettre du P. de la Brunière, insérée en 1848 dans le vingtième volume des *Annales de la Propagation de la foi*, et dont voici les dernières phrases : « ... Si c'est la volonté de Dieu que j'arrive à ma destination, son bras peut abaisser tous les obstacles et m'y conduire sain et sauf, et s'il lui plaît que je revienne, il saura bien me ramener. Quel que soit l'avenir qu'il me réserve, avancer me semble, dans les circonstances présentes, le seul devoir d'un missionnaire, qui, dans les prières que lui commande l'Église, répète souvent avec les lèvres et dans son cœur les paroles du cantique sacré : Donnerai-je du sommeil à mes yeux ou à mes paupières, du repos à mes tempes, jusqu'à ce que j'aie trouvé une place pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob? »

Le P. de la Brunière descendit l'Oussouri et l'Amour, et fut massacré près de son embouchure par les féroces Guiliaques, sans que sa mort ait pu être vengée, car ces hordes sauvages ne sont encore tributaires d'aucun pays.

Mon lecteur a-t-il jamais descendu un cours d'eau pendant trois mille kilomètres? En a-t-il fait 15 000 sans voir les eaux de la mer? S'il en est ainsi, il n'aura aucune peine à comprendre avec quelle anxiété, malgré tous les charmes de la société qui m'entourait, je cherchais maintenant, dans le ciel et sur la terre, les moindres signes qui an-

nonçassent le voisinage de l'Océan. Comme je flairais un jour le vent qui me semblait chargé de vapeur, je fus témoin d'un assez singulier phénomène. Nous courions contre une bonne brise de nord-est, qui soufflait fort régulièrement, lorsque tout à coup, en regardant derrière nous, nous vîmes une bande noire s'avancer sur le fleuve, tandis que les arbres du rivage faisaient d'horribles contorsions, au milieu des tourbillons de sable; il y avait évidemment une lutte acharnée entre deux courants; mais bientôt celui du sud-ouest refoula si complètement l'autre, que nos eaux devinrent clapoteuses au point de nous faire très-violemment tanguer. Un courrier, que je vis ensuite à Nicolaëfsk, avait chaviré vers cette époque au milieu du fleuve, dans son bateau à voiles, ne sauvant que sa vie. Si l'on veut faire courir sur l'Amour des vapeurs à très-faible tirant d'eau, il faudra donc nécessairement renoncer au système américain, qui consiste à construire des édifices de deux et trois étages, ou bien assurer la vie de tous les passagers au départ, quitte à les livrer ensuite aux esturgeons, qui atteignent, dans le bas Amour, une grosseur prodigieuse, ce qui n'empêche pas les ours même de leur livrer la guerre.

Le 8 nous voyageâmes parmi des montagnes de six ou sept cents mètres, dans lesquelles on a trouvé des veines arsenicales, et qui s'élevaient à droite et à gauche comme les gradins d'un gigantesque amphithéâtre. Le 9, ayant passé près des villages de *Marinsk* et *Sophinsk*, où la locomotive doit bientôt se faire entendre comme elle le fait près des bouches du Danube, entre Kustenjé et Tsernavoda, le fleuve prit une largeur de cinq kilomètres, aucune île ne se trouvant entre les deux rives, et pas encore l'ombre de marée. C'est la plus grande largeur de l'Amour, sans île; mais il y a maints endroits où ses rives s'écartent de quinze ou vingt kilomètres, quoique l'œil ne puisse mesurer cette distance, grâce aux îles qui s'interposent.

Le soir nous nous trouvâmes, par un magnifique clair de lune, comme au milieu d'un lac des Alpes, sur des eaux bleues et profondes, endormies entre d'abruptes montagnes. Pendant que de pâles rayons se jouaient sur leurs vagues promontoires, à moitié cachés dans les brumes du golfe de Tartarie, on voyait au fond de leurs gorges s'élever et s'agiter de livides tourbillons de feu et de fumée, image de colère qui s'harmonisait bien avec le farouche caractère des habitants de ces rives. Enfin, le 10, je tressaillis de joie en apercevant sur les rochers une ligne noire bien prononcée laissée par la marée. Je me rappelai dans ce moment la phrase naïve d'un spirituel passager lorsque, à une autre époque, je débarquai en Amérique : « Ah ! Dieu merci, il reste donc un petit bout de terre dans le monde ! » Mais moi j'étais alors tenté de la retourner, car il me semblait qu'il ne devait plus exister de mer sur notre planète, et cependant celui qui a signé cette page hait la navigation autant que la prison ; c'est le premier coup d'œil de la mer qui me fascine, surtout si je la vois du haut d'une falaise, lorsque le vent chasse son écume sur les bruyères couchées par son haleine, et à l'heure où le soleil, revêtu de splendeur, descend sur l'horizon pour aller éclairer des mondes fabuleux, si toutefois il en reste encore. A ce moment, oui, la mer est sublime. Mais que reste-t-il de tout cela lorsqu'on est dessus, et que le dernier lambeau de terre a disparu? Où est la poésie alors? Elle s'est envolée si loin, que le travail de la plus fervente imagination est impuissant à la rappeler.

Avouons, malgré cela, que lorsque je m'échappai, pour ainsi dire, des continents du vieux monde, mon cœur battit de joie, en apercevant, le 11 juin 1859, un port de mer et le pavillon étoilé, qui semble n'être à son aise que sur l'Océan, comme si c'était là sa patrie.

Au même instant celui du général Mouravieff s'envolant

à la tête de notre grand mât, un îlot chargé de canons se mit à vomir la foudre et la fumée, et les monts de la Mandchourie tremblèrent un instant sur leurs bases, comme pour accueillir l'hôte le plus illustre qu'elles eussent jamais reçu. Quant à moi, je promenai mon regard sur la ville de Nicolaëfsk, sur les forêts, les eaux et les montagnes, et je me demandai sérieusement si je n'étais pas le premier voyageur qui fût entré dans un port de mer sans y voir le pavillon britannique.

CHAPITRE XIV.

Immensité de l'empire russe. — Nicolaëfsk. — Remarques sur la traversée de la Sibérie et sur le climat d'un lieu donné. — Je revois la mer. — Ile de Saghalin. — Baies de Castries et de Barracouta. — Première vue du Japon. — Arrivée à Hakodadi.

Maintenant la Sibérie tout entière était franchie ; un intervalle de onze mille kilomètres que n'eût pu combler le continent de l'Afrique, ni même la lune en son plein, me séparait de la capitale de la Russie... Et cependant, comme pour frapper mon imagination de stupeur, j'entendais encore la langue qu'on parle à Cronstadt ; il semblait en regardant les édifices, que l'on fût aux portes de Moscou, et on ne voyait flamboyer que des baïonnettes russes, dont le formidable acier, brillant au soleil levant sur les Montagnes Rocheuses, ne cesse de refléter sa lumière, jusqu'à ce qu'après avoir éclairé deux mondes, elle se soit éteinte sur la double cime du mont Ararat!! Il semble qu'un empire aussi colossal doive, ou crouler sous son propre poids, ou étouffer un jour tous les autres, et faire dévier l'axe moral du monde. Car il n'est pas seulement immense, il est homogène ; et comme il provient à la fois de l'Europe et de l'Asie, s'il est chassé de l'un, il redoublera de puissance dans l'autre ; il se fortifie tous les jours dans cet extrême Orient, et Nicolaëfsk est une ville qui, âgée de treize ans à peine, acquiert chaque jour une nouvelle importance ; ses fortifications sont déjà considérables ; car outre le fort Cons-

tantin, bâti sur un banc de sable au milieu du fleuve, à un millier de mètres de chaque rive, plusieurs autres forts, portant au moins soixante canons du plus gros calibre, en défendent les approches. On y voit des pièces pesant huit tonneaux qui ont été transportées par terre à travers toute la Sibérie, et qui ont passé impunément sur la glace du lac Baïkal.

Il ne faut pas omettre de mentionner l'escadre du *Pacifique*, portant près de deux cents canons, qui rôde constamment dans ces parages. Malheureusement aucun navire tirant plus de douze pieds d'eau ne peut entrer dans l'Amour, et ceux qui arrivent à Nicolaëfsk doivent rester au milieu du fleuve, par onze brasses d'eau : quant à la marée, elle y est presque nulle.

Je ne saurais, avec la meilleure volonté du monde, faire l'éloge du climat de Nicolaëfsk : non à cause de la température, qui s'abaisse jusqu'à — 40°, mais à cause des tempêtes qui y règnent l'hiver, accompagnées de brouillard et d'une si prodigieuse quantité de neige qu'elle s'accumule sur le fleuve même, balayée par tous les vents, jusqu'à une profondeur d'un mètre : dans les forêts, il y en a plus de quatre mètres.

L'Amour y reste gelé et fermé à toute navigation depuis la mi-novembre jusque vers le 18 mai. Du reste c'est ici la partie du monde où l'on a observé la plus basse température, plus basse qu'aux extrémités des mers polaires, puisque le 1er mars 1856, le savant Schrenk constata dans l'île de Saghalin la température vraiment phénoménale de — 52°.

Tout cela est un sérieux obstacle au commerce ; cependant des navires américains, hambourgeois, français même, apportent annuellement aux bouches de l'Amour pour plus de deux millions de francs de marchandises : quant à l'exportation, elle est insignifiante, le gouvernement russe s'opposant à ce que l'on charge du bois, dont les forêts voisines

pourraient cependant approvisionner le monde entier. Au lieu d'exporter quelques peaux d'écureuil et des zibelines au prix de quarante-huit francs chacune, il semblerait plus profitable de vendre ces beaux mélèzes que l'on dit être utiles comme bois de construction navale.

Topographiquement, Nicolaëfsk est heureusement située sur un long plateau de la rive gauche de l'Amour, qu'elle domine d'une vingtaine de mètres, et à trente-six kilomètres de son embouchure. Sa population est de quatre mille âmes. Les maisons sont, comme partout en Sibérie, excepté à Tomsk, en bois : les trottoirs sont en bois aussi, et les rues larges et droites. Au milieu de la ville se trouve une place où s'élève une élégante église grecque, et tout près de là un Suisse entreprenant, qui comprend fort bien ses intérêts, tient un hôtel.

Comme nous ne pouvions tous loger chez l'amiral Kazakievitch, qui est aussi le gouverneur, quelques-uns d'entre nous allèrent prendre des chambres dans cet hôtel, où nous trouvâmes, je dois le dire, les prix exorbitants, surtout lorsque nous comparions cette soif de lucre avec l'hospitalité princière qui s'exerce partout en Russie. C'est là que dînaient tous les jours à table d'hôte les Américains venus se fixer sur l'Amour, après avoir en vain tenté la fortune en Californie, à Sitka et au Kamtchatka. Or comme les Russes, malgré leur incroyable aptitude à apprendre les langues, savent rarement l'anglais, on conçoit que l'étonnement et la joie de ces braves Américains furent sans bornes lorsque je les saluai dans leur langue. En vérité je faillis être encore une fois noyé dans le vin de Champagne, qui par parenthèse, est un assez grand luxe à Nicolaëfsk, puisqu'on le paye vingt-quatre francs la bouteille à l'hôtel. Dans un magasin où j'allai acheter une paire de bottes, la joie du Yankee fut telle, qu'il sembla perdre un instant la tête, et *répondit avec* un cri frénétique à ma bien simple question :

« Avez-vous des bottes? » par cette exclamation : *Ah! je savais bien que vous l'étiez!!!* comme si quiconque parlait l'anglais devait être, *ipso facto*, sujet de la grande république.

Bien loin de moi cependant soit la pensée de vouloir jeter du ridicule sur ces Américains, car ils offrirent tous de se mettre en quatre pour moi, et j'étais heureux moi-même de trouver enfin des Anglo-Saxons, dont je n'avais pas vu un seul échantillon entre Cronstadt et l'Amour. Si l'on me demandait quelle race je crois la plus répandue dans le monde, je répondrais à l'instant: « les Allemands, » car ils sont partout; ils peuplent, non-seulement les grandes villes de l'Amérique, mais ses forêts les plus reculées, qu'ils disputent aux ours: l'Australie en est pleine; et d'un bout à l'autre de la Sibérie, partout où il y a un hôtel, on y parle allemand.

On voit peu de chevaux à Nicolaëfsk, peut-être à cause de la rigueur du climat; mais en revanche il y a tant de chiens, qu'après le soleil couché, si l'on s'aventure hors de la ville parmi les troncs et les racines des arbres que l'on abat partout pour construire, on risque fort, à moins de disparaître jusqu'aux oreilles dans la boue, d'être mangé par les chiens les plus sauvages. Ces chiens de l'Amour, et en particulier ceux qui servent l'hiver au traînage, sont cependant fort intéressants : ils sont assez petits, ont les oreilles droites et la queue bien fournie, n'aboient pas, mais hurlent; on les prendrait plutôt pour des loups. Un traîneau pesant six cents livres peut faire, attelé de sept chiens, trois lieues à l'heure; et s'il y en a onze ou treize, on peut faire cent kilomètres par jour, en leur donnant force harengs gelés. Les mâles seuls servent au traînage, et pour cela on n'a ni fouet ni rênes : c'est un chien en liberté, et plus honorable sans doute que les autres, qui les précède et les guide, et si ceux-ci se fatiguent ou s'oublient un instant, le « guide » se retourne en hurlant avec indignation, comme pour dire :

« Vous n'êtes que des femmes. » Quand leur amour-propre est piqué, l'électricité semble les animer, et ils se précipitent aveuglément, pour vaincre ou mourir, dans le chemin de l'honneur, mais toujours où les mène leur chef, quelles que puissent être à cet égard les opinions du voyageur.

Je vis passer quelques rennes, animaux bien plus précieux encore pour le traînage, puisque avec des relais bien organisés, on fait ainsi trois cents kilomètres par jour! Comme c'était le printemps, ces rennes avaient l'air fort maladif et semblaient mourir de chaleur. Si on voulait les voir à l'œuvre et dans toute leur force, il faudrait arriver à Nicolaëfsk en octobre et y passer l'hiver ; c'est du reste, à mon avis, la meilleure saison pour voir la Sibérie, comme tous les pays froids; et de même les pays chauds doivent se voir en été, si on veut juger du caractère qui leur est propre. Si vous habillez un brahme en paletot, vous en ferez un monstre, et si vous habillez un Européen avec un chiffon et une corde, ce sera quelque chose d'encore plus révoltant. Il en est de même pour la nature : voyez chaque pays avec la livrée qui lui est propre. On a maintenant une ligne régulière de bateaux à vapeur sur l'Amour, qu'il vaut mieux, sans doute, voir l'été, lorsque toutes ses rives sont en fleurs; mais je crois que pour faire le trajet de huit mille kilomètres entre Nertchinsk et Saint-Pétersbourg, l'hiver serait préférable. D'abord les provisions de vivres, qui n'ont besoin que d'être dégelées chaque fois que l'on s'en sert, se conservent indéfiniment; ensuite on n'a rien à craindre ni des mosquitoes, ni des fièvres, ni des marais. On va beaucoup plus vite, par conséquent à bien meilleur marché; excepté sur l'Amour, où les postes d'hiver en traîneau sont extrêmement chères. Enfin rien n'est doux comme le mouvement du traîneau, tant qu'il reste dans son assiette, et rien n'est dur comme le tarantass. Économiquement parlant, l'avantage de cette voie de terre pour revenir en Eu-

rope sur celle de Suez est immense, attendu que les dépenses de celle-ci monteraient à cinq mille francs, tandis que l'on peut facilement revenir pour le tiers de cette somme des bouches de l'Amour en Europe, en traversant la Sibérie.

Puisqu'on vient de me suivre dans ce long trajet, peut-être me permettra-t-on encore quelques remarques sur le climat tout exceptionnel, vu leur latitude, de ces intéressantes contrées. Il me semble que c'est un des faits les plus étranges et les moins expliqués de la météorologie, que cette décroissance constante de la température à mesure que l'on avance vers l'est, dans les deux continents du vieux et du nouveau monde; car si la chaleur relative de l'Europe était principalement attribuable, comme on le dit toujours, à l'action du *gulf-stream*, qui jette ses eaux chaudes sur nos côtes, pourquoi le même phénomène se présente-t-il sur la côte occidentale d'Amérique, où le climat est tempéré par quelque chose, mais où il n'y a jamais eu de *gulf-stream ?*

La forme des continents, la direction des montagnes, le voisinage de la mer ou des déserts, le genre de culture, etc., pourront bien expliquer de légères différences dans la température de deux endroits situés sous la même latitude, mais toutes les ressources de la météorologie et de la géographie combinées n'expliqueront jamais comment il se fait qu'on ait observé en Sibérie, à des latitudes nullement hautes, des températures plus basses qu'aux plus extrêmes latitudes des mers arctiques. Aussi me suis-je souvent demandé si en appelant la géologie à son aide, on ne parviendrait pas à une solution immédiate de cette difficulté. Croyant que oui, je soumets ici mon opinion au lecteur, mais sous toute réserve, et en ne l'offrant que pour ce qu'elle vaut, une conjecture, peut-être un rêve d'*amateur*.

Voici mon point de départ : *Plus un point quelconque de la surface du globe est éloigné de son centre, et plus il doit y faire froid;* car, si c'est un fait bien avéré que la température augmente à mesure que nous nous enfonçons dans les profondeurs de la terre, il s'ensuit de toute nécessité qu'à mesure que nous montons au-dessus de sa surface, la température doit diminuer. Or, il est prouvé aujourd'hui que notre globe n'est pas une sphère parfaite, mais qu'au contraire il est aplati dans certains endroits et renflé dans d'autres; si donc nous supposons qu'en Sibérie, ou n'importe où, il existe un de ces renflements, il devra, selon notre théorie, y faire plus froid qu'ailleurs. « Ce renflement n'est qu'une hypothèse, » me direz-vous; c'est vrai; mais les oscillations du pendule pourraient facilement nous servir à constater si elle est vraie, et il est un fait que je tiens à mettre en évidence, comme parlant assez haut en faveur de ma théorie, c'est qu'aux pôles, où la terre est sensiblement aplatie, il n'est plus douteux aujourd'hui que le climat ne soit nullement rigoureux; et s'il faut en croire le docteur Kane, qui a visité deux fois ces parages, l'accroissement de température est tel dans ces hautes latitudes, que s'il continue jusqu'au pôle on pourrait y récolter du blé. On me répondra peut-être que, par la même raison, il devrait faire plus froid sous l'équateur, où la terre se renfle, qu'aux pôles. Mais non; car ici les causes astronomiques deviennent si puissantes qu'elles détruisent les effets des autres; et du reste, ce renflement équatorial n'est prouvé que par rapport aux pôles; peut-être Quito et Singapour sont-ils beaucoup plus près du centre de la terre qu'Irkoutsk ou Péking.

Mais j'irai bien plus loin encore, et je soutiens que la météorologie toute seule ne suffit même pas pour expliquer le froid qui règne sur les montagnes, quoique ce soit elle qui en soit toujours chargée : « Un air moins dense, »

disent les météorologues, « ne peut absorber tant de calorique. »

Mais lorsque nous plaçons notre thermomètre sur une montagne, et qu'il descend à 0°, nous ne prétendons pas que ce soient les molécules de l'air qui aient cette température; c'est celle du lieu, de l'*espace*, qui en aurait une quand même il y aurait un vide parfait; car, au bout du compte, *la température et la matière sont deux*, et je doute qu'un thermomètre marque une température différente lorsqu'on le place sous la cloche de la machine pneumatique et qu'on y fait le vide.

La chaleur *sensible*, dont seule nous avons à nous occuper ici, d'un liquide ou d'un gaz, n'est nullement en rapport avec sa densité; la diminution de température, à mesure qu'on s'élève, suit une proportion arithmétique, celle de la densité de l'air suit une proportion géométrique.

Si donc je suis parvenu à prouver que même le froid qui règne sur les lieux élevés ne peut s'expliquer par des causes purement atmosphériques, et qu'il existe des causes géologiques qui doivent absolument en avoir leur part, ce sera non-seulement *a priori*, comme dirait un logicien, mais *a posteriori*, que j'aurai le droit de conclure que le plus ou moins d'éloignement du centre incandescent de la terre doit agir sur la température d'un lieu. J'ai souvent médité sur cette question; et j'ai été non moins heureux qu'étonné de découvrir depuis, qu'un autre avait eu bien avant moi une idée peut-être pas semblable, mais analogue; je veux parler de Hill dans son ouvrage sur la Sibérie, où il paraît qu'il discute cette question, mais en prenant pour base de ses raisonnements le plus ou moins d'épaisseur de la croûte solide du globe, terrain qui diffère beaucoup du mien.

Je vois aussi qu'un savant s'occupe maintenant sérieuse-

ment de la conductibilité calorifique des différentes couches qui composent l'écorce terrestre. S'il est vrai, comme il croit l'avoir prouvé, qu'elle varie dans le rapport de un à vingt, comment refuser à la géologie une énorme part, presque la principale, dans le climat d'un lieu? Je tenais singulièrement, avant de quitter la Sibérie, où j'ai tant éprouvé et étudié le froid, à faire ces remarques; j'en sors maintenant avec un dernier mot de remercîments pour tous les excellents amis que j'y ai laissés, espérant bien, par cette longue digression, n'avoir pas trop effarouché celui de mes lecteurs qui aurait pu avoir l'idée d'aller voir et étudier lui-même ces belles contrées.

Il y eut trois événements à Nicolaëfsk pour fêter l'arrivée du général Mouravieff : une messe solennelle, un grand dîner où l'amiral Kasakievitch, après un touchant discours et un hommage rendu à l'homme dont le patriotisme avait doté la couronne de Russie d'un si précieux bijou, eut le bon goût de l'embrasser publiquement; et enfin, il y eut, la nuit même de notre départ, un bal fort animé où le français s'entendait partout. L'orchestre se composait de la musique de la marine, et lui fit assez d'honneur. A trois heures du matin, lorsque le bal fut terminé, nous allâmes, à la lueur des torches, faire nos remercîments à l'amiral, après quoi, l'aube blanchissant déjà les montagnes, nous nous embarquâmes dans la chaloupe du *Mandchoux*, grand vapeur de l'État, qui nous attendait mouillé au large. Pendant que nos avirons retombaient en cadence sur les eaux du fleuve, et que la fatigue fermait les yeux à la plupart d'entre nous, je pensais, dans ce silence profond, à la vie de voyage, à la facilité avec laquelle celui qui la mène s'attache à des lieux et à des personnes qu'il lui faut si souvent quitter; je regrettais vivement la Sibérie, et récapitulais en moi-même, presque avec amour, les détails de cet immense voyage, bien souvent pénible, mais gé-

néralement plus heureux que jamais je n'aurais pu m'y attendre; j'ai vu depuis des pays qui m'ont plus vivement frappé l'imagination, mais aucun d'eux n'a si bien réussi à ravir mon cœur que l'empire russe et ses fils bienveillants. Il fallait maintenant quitter tout cela pour aller dans des pays où la soif de l'or est poussée à son extrême limite, et où, heureusement sans le prévoir encore, je devais cruellement en être victime. J'étais donc bien triste lorsque nous abordâmes le *Mandchoux*, et montant à bord, j'allai directement me coucher, ne devant probablement jamais revoir la Sibérie. Quand je m'éveillai, nous étions en mer, sous le commandement de l'amiral lui-même, qui nous quitta bientôt.

Une fois passé le cap *Tabakh* au nord et le cap *Pronge* au midi, et bien sortis de l'Amour, nous entrâmes dans son *Liman*, nom donné à cette petite Méditerranée saumâtre et pleine de bancs de sable, située au nord du golfe de Tartarie. C'est ici une très-difficile navigation, malgré les bouées que l'on a établies partout, attendu que la profondeur est souvent toute différente à tribord de ce qu'elle est à babord.

L'hiver, cette mer est complétement gelée et couverte de six ou sept pieds de glace, et même de tant de neige, qu'à la débâcle son poids fait *sombrer les glaçons* comme du plomb.

Dans l'après-midi parut l'île de Saghalin avec ses montagnes, et, nous trouvant au plus étroit de cette mer aux côtes si dangereuses, aux courants si violents, nous crûmes prudent de mouiller, pour la nuit, tout près de l'île.

Dans le traité d'Aïgoun, l'île de Saghalin, dont les Japonais réclament obstinément la partie méridionale, ne fut même pas mentionnée; mais un poste russe fut établi, sous le nom de « poste Mouravieff, » à son extrémité, sur la baie d'Aniva; à l'approche de nos escadres, on eut la prudence

de le faire évacuer. Il paraîtrait que les Japonais viennent pêcher dans ce petit golfe de prodigieuses quantités de harengs, qu'ils envoient à Matsmaï pour servir d'engrais; sans cela peut-être seraient-ils plus conciliants.

A l'œil, cette île est comparable, pour la désolation, à la *Tierra del fuego*, située non loin de ses antipodes. Des neiges éternelles y recouvrent les plus âpres montagnes granitiques, et le froid y est tellement horrible, que l'Océan lui-même, malgré ses tempêtes, est gelé à perte de vue sur ses côtes. Cependant un trésor la rend précieuse : c'est le charbon de la baie de Jonquières, dont les qualités ne sont plus guère contestées, puisqu'il donne, à l'analyse, soixante et onze pour cent de carbone.

Un Français doit tant soit peu s'enorgueillir sur bien des rivages, ceux de l'Australie, par exemple, comme ceux de la Tartarie, en doublant tant de caps qui portent si fièrement tant de noms français justement illustres : ainsi nous furent successivement rappelés ceux de la Pérouse, Suffren, Huc, Lesseps, Napoléon, Castries enfin, lorsque nous mouillâmes, le 15 juin, dans la baie de ce nom.

Là nous fûmes encore rejoints par un courrier de Moscou. Il semble incroyable, à pareille distance, d'entendre parler de Moscou, comme à Bayonne l'on parle de Paris. Il en est cependant ainsi; des jeunes gens, presque tous militaires, ont traversé tout le vieux monde en quarante jours, ils sont revenus, et repartis par le même chemin. Toutefois, on les renvoie généralement en Russie par la route de Suez, avec quatre mille francs pour frais de voyage, outre vingt francs par jour dus à un courrier tant que dure sa mission. A propos de ce voyage, je crois devoir remarquer, comme fait singulier, que non-seulement ces courriers, mais tous les Russes, même leurs officiers de marine, appellent cette tournée dont je viens de parler, c'est-à-dire partir de Moscou par terre, gagner l'embouchure de l'Amour, et revenir en

Europe par Suez, « un voyage autour du monde. » Ceci nous semble un paradoxe; mais ne nous hâtons pas trop de le juger ainsi. En effet, selon nos idées, on ne fait le tour du monde que si l'on coupe tous les méridiens de la terre, c'est-à-dire que si l'on va plus ou moins parallèlement à l'équateur. Mais ces mots d'équateur et de méridiens n'existent que dans la science, et ne signifient rien dans la nature. La terre est une sphère, et l'on peut faire le tour d'une sphère sur un nombre infini de cercles : si l'on partait sur le méridien de Paris pour n'en jamais sortir, on passerait par les deux pôles, on n'irait jamais en Amérique, à peine en Asie, et cependant, au retour on aurait incontestablement fait le tour du monde. On répondra peut-être à cela que l'on voyagerait du moins alors sur un grand cercle, tandis que les Russes dont je parle voyagent sur un cercle assez petit. C'est vrai; mais si un voyageur, traversant la Sibérie, gagnait la Californie et revenait en Europe par New-York (chose qui a été faite), aucun de nous n'hésiterait à dire qu'il a fait le tour du monde, quoique son cercle fût si petit qu'il serait resté presque aussi près du pôle nord que de l'équateur. Nous ne pouvons donc, sous aucun prétexte, contester aux Russes le droit d'appeler « tour du monde » ce qui n'est à nos yeux que le « tour de l'Asie. »

Dans la baie de Castries, où nous trouvâmes toute la flottille de l'Amour, nous passâmes trois jours à attendre la réunion de l'escadre. Chose incroyable, mais qui vient comme une dernière preuve, à l'appui de tout ce que j'ai dit à l'article du climat de cette partie de l'Asie, la plage était presque couverte en certains endroits (le 18 juin), de blocs de glace bleus comme des fragments de glacier, et ce jour-là il neiga toute la matinée sur les collines!

Pendant ces trois jours d'oisiveté, je ne manquai pas de porter souvent mes regards sur l'île appelée l'*Observatoire*, qui ferme à moitié l'entrée de cette baie célèbre, et qui

me rappelait si souvent l'illustre la Pérouse. Mais je n'allai pas une seule fois à terre, où je ne voyais, pour tout objet d'intérêt, que quatre ou cinq huttes en bois, dominées par d'alpestres forêts et encadrées dans le trachyte et le basalte.

Le 18 juin, nous tentâmes de sortir. Mais le *Mandchoux*, quoique si gros, se mit à rouler de telle façon, qu'à vingt milles, ayant rencontré une mer affreuse, nous fûmes obligés de revenir mouiller au même endroit; excepté le général Mouravief et moi, tous les passagers étaient accablés par le mal de mer.

Enfin, il arriva un des navires américains si désirés, allant de Californie à Nicolaëfsk. C'était un trois-mâts-barque qui, n'ayant que six hommes d'équipage et pas de second, était cependant venu des îles Sandwich au Japon en trois semaines. Il mouilla près de nous, avec un équipage épuisé, et le capitaine me donna obligeamment à lire des journaux de Californie, par où j'appris quelques nouvelles de l'Europe, qui était presque pour moi, depuis longtemps, comme si elle n'existait plus. Un passager américain, qui voulait aller à Yeddo, vint prier le général de lui donner passage sur son navire; mais je dus lui expliquer qu'il n'y avait pas de place, et il repartit pour Nicolaëfsk. Le lendemain, ce navire américain se perdit corps et biens, et le passager se sauva à la nage. Quelques mois après, je le retrouvai à table à Hong-Kong, au lendemain d'un second naufrage où il n'avait pu même sauver ses habits: il n'y a que les Américains à qui la fortune soit si prodigue d'aventures.

Le 19, ne nous fiant plus au *Mandchoux*, nous nous embarquâmes sur l'aviso à vapeur *America*, sur lequel nous sortîmes à grande vitesse de la baie de Castries, rendue aujourd'hui plus importante par l'établissement d'un phare, et la présence de quelques pilotes expérimentés.

Le mécanicien du navire, Américain fort poli et charmé

de pouvoir parler anglais, m'y offrit la moitié de sa cabine. Mais le temps se déclara encore contre nous. La pluie ne cessait de battre le pont, la mer était grosse, le froid encore mordant, et il fallut relâcher le lendemain dans la superbe baie connue des Russes depuis longtemps sous le nom de *Baie de l'empereur Nicholas*, quoiqu'un navire anglais ait cru, pendant la guerre, devoir la débaptiser en lui donnant celui de *Barracouta harbour*. Cette rade a de l'analogie avec celle de Sydney, en ce qu'une fois dedans, on la voit se diviser en cinq ou six petites anses secondaires, tranquilles comme des lacs, et où, perdant complétement de vue la mer, on peut mouiller presque partout par dix et quinze brasses d'eau. C'est un véritable *fiord* norvégien. Les subdivisions sont si nombreuses que toute une flotte pourrait s'y trouver sans que les navires s'y aperçussent mutuellement. La frégate russe *Pallas* y fut coulée pendant la guerre presque en face de nos bâtiments, qui ne soupçonnaient pas sa présence.

La pluie devenant de plus en plus « tropicale, » nous ne perdîmes pas notre temps à attendre un beau ciel, et quittant définitivement les côtes inhospitalières de la Tartarie, nous mîmes le cap[1] sur le Japon.

Je remarquai peu de nouveautés en naviguant sur un navire russe ; je fus seulement édifié du recueillement avec lequel, au coucher du soleil, l'équipage, chapeau bas, chantait la prière du soir sur le pont, en présence du pavillon national, qui, en s'abaissant, semblait s'humilier comme nous devant le Dieu des mers. Pourquoi Châteaubriand n'était-il pas là? La postérité aurait eu de lui une page immortelle de plus.

Deux jours après notre départ de la baie de Barracouta,

1. Espérons qu'on ne s'effarouchera pas de ce mot par lequel j'inaugure une série d'expressions nautiques dont il va me devenir impossible de ne pas user.

nous vîmes terre dans le sud-sud-est. C'était la partie méridionale de l'île d'Yesso, encore fort lointaine, mais qui prit bientôt une teinte verte très-prononcée et les formes les plus imposantes. Je revoyais donc maintenant, après la Sibérie, ses cèdres et ses neiges, des couleurs moins sombres et des tapis de verdure. La lumière, peut-être moins éclatante que vers le nord, portait partout la vie avec elle ; elle animait la nature et ne se contentait plus de la faire briller. La mer n'était plus, comme sous les falaises baïkaliennes, une masse inerte et rigide ; mais comme un saphir liquide caressé par le vent, elle scintillait et trémoussait partout, passant du bleu au rose. Les îles pittoresques, aux noms encore plus pittoresques, qui semblaient flotter sur son sein, n'avaient plus cette silhouette tranchée qui donne à celles des latitudes boréales un aspect presque effrayant ; gazées à moitié sous des vapeurs légères, et saturées de soleil, elles faisaient rêver le regard qui les poursuivait en vain dans un horizon mal défini, où semblaient paresseusement assoupies les voiles gracieuses des jonques japonaises. Sur la terre ferme, des routes bien ombragées montaient en zigzag jusqu'au sommet des montagnes, à travers des jardins et des parcs ; enfin sur la plage, les villages succédaient aux villages. Avec une mer aussi belle, nous arrivâmes bientôt à l'entrée du détroit de *Sangar*, laissant derrière nous un sillage écumeux de plusieurs milles ; et la houle du Grand Océan passant pour la première fois sous notre quille, notre frêle bâtiment baissa profondément la tête.

La ville de *Matsmaï*, adossée aux montagnes, et ceinte d'une forêt de jonques, parut et disparut aussi vite : un courant très-violent, venant de l'ouest, et qui faisait beaucoup d'écume, nous poussait devant lui, nous laissant à peine le temps d'examiner les contours et la végétation des belles montagnes d'Yesso et de celles, beaucoup plus élevées, de Niphon, qui paraissaient à droite. On ne saurait voir un

pays plus tourmenté; les crêtes qui joignaient ces pics étaient tellement dentelées et déchirées qu'elles ressemblaient à des scies, tandis que les mille petits vallons ou cratères d'où elles surgissaient leur donnaient l'apparence d'une mer agitée. Je ne sais si c'est l'imagination, mais il ne me sembla pas impossible que, de même que les hommes en général ont trouvé les modèles de leurs architectures diverses dans la nature des pays qu'ils habitaient, de même aussi le sol du Japon si crevassé, déchiré, scié de toutes parts, ait pu donner à son peuple la première idée de ces merveilleux petits objets d'art qu'il fait si bien, et dont les détails sont tellement multipliés à l'infini qu'il nous faut presque une loupe pour les compter.

Il est toujours sûr que dans les pays du Nord, où la nature des arbres est la force et non l'élégance, où les montagnes sont généralement arrondies, non-seulement les hommes produisent des œuvres d'art moins finies, mais ils sont eux-mêmes plus trapus et plus lourds : ils tiennent de l'*Ice Berg :* tandis que dans les pays du palmier et du bambou il n'est rien qui ne soit gracieux, et les hommes ont les allures du serpent.

Mais ces réflexions ne durèrent pas longtemps ; l'heure allait sonner où je mettrais enfin le pied sur une des terres les plus mystérieuses du globe, et mon attention se concentra sur les cimes volcaniques qui entouraient la baie de Hakodadi, seul point du Japon où je dusse aborder. Des nuages qui les couvraient d'abord complétement, descendirent le soir vers leur base, laissant leur profil doré par le soleil couchant; et abrités par ces géants contre la fureur de l'Océan qui tonnait derrière, nous mouillâmes enfin à mille mètres de Hakodadi, après avoir été obligés de faire presque le tour de la baie pour éviter des bancs de sable.

On doit comprendre avec quelle fiévreuse impatience il me tardait d'aller à terre; mais ce fut impossible, car il fai-

sait déjà nuit close. Toutefois j'avais déjà eu l'occasion de me livrer, avec mes compagnons de voyage, à de nombreuses investigations, et même à des plaisanteries sur le costume et la figure des Japonais, dans la personne de notre pilote qui était accompagné d'une vingtaine de serviteurs. J'avais constaté quatre faits très-importants. Premièrement que les Japonais ne portent pas de queue; une épaisse mèche de cheveux bien agglutinée, ramenée d'abord en arrière, est reportée horizontalement sur le devant (comme le cou d'un *Cobra di capello* lorsqu'il est debout), et ses deux parties sont attachées solidement l'une à l'autre par un fil. J'eus ensuite l'idée, en voyant cet arrangement sur la tête d'un pilote, que c'était destiné, comme symbole de sa profession, à représenter la barre d'un gouvernail; mais les hommes de terre l'ont aussi, comme je l'appris plus tard.

Secondement, tout le monde me sembla manchot; je soulignai donc dans mon cahier de notes cette remarque que personne encore n'avait faite, et qui devait étonner le monde; mais ce n'était qu'une illusion; je découvris bientôt qu'ils avaient froid, et qu'ils ramenaient, pour se chauffer, tout l'avant-bras vers l'épaule, dans les cavités d'une énorme manche : je vis même qu'ils avaient généralement les mains les plus exquises et les plus aristocratiques que l'on puisse imaginer.

Troisièmement, ils marchaient les pieds nus, ou sur des petits tabourets de bois attachés aux pieds.

Enfin voici le fait le plus important, que je constatai de manière à n'en pouvoir jamais plus douter, fait qui fera cependant peut-être sourire d'incrédulité... les Japonais, si près des Chinois... le dirai-je!... n'ont pas d'odeur!!! Ils ne sentent rien!!! Les Chinois ont tout absorbé!!!

Après une découverte aussi remarquable, j'allai tout droit me coucher; car si j'en avais fait une autre semblable, l'étonnement m'aurait empêché de dormir.

CHAPITRE XV.

Hakodadi et les Japonais. — Le général Mouravieff m'offre un passage pour Shang-Haï sur une canonnière. — Départ. — Un typhon et remarques sur ces ouragans circulaires. — Ile Quelpaërt. — Les matelots russes. — Retour vers les latitudes chaudes. — Entrée dans le fleuve Bleu et arrivée à Shang-Haï.

Le lendemain il vint beaucoup de monde à bord, entre autres le gouverneur de la ville, qui arriva dans une jonque énorme à trente rameurs, précédée et suivie d'une autre pleine de soldats. Remarquons d'abord que ces rameurs ne plongeaient pas, comme on le fait chez nous, l'aviron dans l'eau, mais qu'ils manœuvraient tous, pour parler techniquement, *à la godille*, c'est-à-dire avec un mouvement imprimé à l'aviron, assez analogue à celui de la queue d'un poisson, sans qu'on le sorte jamais de l'eau. Chez nous on ne fait cela que sur un canot lorsqu'il n'y a qu'un homme pour le faire avancer; il se place alors sur l'arrière; ici tous les matelots, une quinzaine sur chaque bord, suivaient ce système inusité; je dus croire, au risque de me tromper, que les Japonais sont loin d'être nés marins, quoique habitant une île. Cependant il y en a de bons chez eux, puisqu'ils ont maintenant plusieurs bateaux à vapeur auxquels ils font traverser l'Océan Pacifique et de nombreuses goëlettes qu'ils manœuvrent parfaitement. Cela prouve, non-seulement un progrès matériel, mais un progrès moral, en ce qu'on a dû dès lors déroger au barbare usage par lequel on enle-

vait leurs compas aux caboteurs dès qu'ils prenaient la mer, pour les empêcher de quitter le pays.

Lorsque le gouverneur vint à notre bord, le général Mouravieff étant déjà à terre, on le fit asseoir sur le pont et on le régala de champagne. Là, dans une étude approfondie que je fis de sa personne, j'observai qu'ayant eu envie de se moucher, il sortit délicatement de sa poche un morceau de papier, et du bout des doigts s'en pinça l'extrémité du nez : mais il se trouva très-embarrassé lorsqu'il fallut s'en séparer, craignant d'en salir le pont s'il le jetait dessus, et choisissant un moment où il croyait qu'aucun de nous n'avait l'œil sur lui, il alla le jeter dans la mer.

Toute sa suite avait, au côté, des sabres vraiment magnifiques, coupant comme des rasoirs, et du plus bel acier du monde ; mais quand nous voulûmes acheter un de ces objets séduisants, on passa significativement sa main sur son cou, pour dire qu'il y avait peine capitale attachée à ce crime. Il paraît que l'on a encore vaincu ce préjugé, et qu'il est permis maintenant aux officiers japonais de vendre leur sabre.

Tous n'étaient pas soldats dans la suite du gouverneur ; il y avait aussi un interprète, jeune homme à manières très-distinguées, qui parlait anglais, non grammaticalement il est vrai, mais avec un accent presque pur, quoiqu'il n'y eût pas deux mois qu'il eût commencé à apprendre cette langue. Je le crus moins ferré sur la géographie lorsque, lui ayant demandé la population d'Yeddo, je ne pus obtenir que des haussements d'épaules.

Les Chinois, en parlant une langue européenne, ne peuvent jamais prononcer l'*r*, et mettent une *l* à la place ; c'est justement le contraire chez les Japonais, qui nous mettaient des *r* partout. Au reste, je trouvai leurs sons beaucoup plus mâles, plus nets et plus arrêtés que ceux des Chinois, qui n'ont certainement presque rien d'humain et, pour nous, se confondent tous.

Ce qui excita en moi le plus vif intérêt, surtout arrivant du midi de la France, ce fut d'apprendre que le mot *gava*, en japonais, veut dire *rivière*, de même que celui de *gave* dans les vallées des Pyrénées. Rien toutefois de commun entre la physionomie de nos races énergiques et celle de ces délicats insulaires. Ils sont aimables, polis, jovials, leur naturel semble assez bon; mais ils sont petits, frêles, et, tout en affectant de la dignité, ils n'en ont que ce que peut en avoir un homme de fort petite taille. Cependant, lorsqu'on porte un jugement sur un Asiatique, il faut être circonspect, car il change plus vite de caractère que nous ne changeons de costume, et le changement s'opère d'autant plus vite qu'il paraît plus honnête. Il n'y a pas de bonnes qualités que, dans un premier moment d'enthousiasme, on n'ait attribué aux Japonais; mais on a bientôt reconnu que ce n'était qu'un léger vernis recouvrant la plus vile barbarie. Le suicide, le meurtre, l'ivrognerie et des vices bien plus honteux encore ne sont pas des vices chez eux; on y trouve même moins de pudeur publique qu'en Chine. Il n'y a que le point d'honneur qui semble être toujours respecté au Japon; l'on s'y bat bravement, et non avec ce courage négatif, comme chez les Hindous, qui consiste à attendre la mort sans l'affronter; l'escrime, le duel, les tournois, paraissent être dans leurs mœurs; enfin le caractère a quelque chose de viril. Il me semble aussi que l'instruction doit être assez répandue, si l'on doit en juger par le nombre de livres qui se vendent, même dans une petite ville comme Hakodadi. J'ai vu un atlas japonais où, au milieu des plus grossières erreurs, il y avait cependant bien de quoi étonner chez un peuple qui a toujours vécu isolé. On y voyait un continent austral, couvrant tout le pôle; les autres parties du monde étaient à leur place, et il y avait un premier méridien passant à Miyako; quant aux latitudes et longitudes, elles étaient tellement exactes que je pus à peine me per-

suader, malgré quelques bien graves erreurs, que ces cartes n'avaient pas été dressées sous la direction de nos missionnaires, qui répandirent autrefois tant de lumières au Japon, et pour s'y voir, hélas ! payés par tant de brutalités !

Après m'être rassasié du gouverneur de Hakodadi et de ses soldats, il me tardait d'aller à terre voir les choses de plus près ; nous partîmes donc une dizaine après déjeuner pour aller mettre le pied sur le sol japonais. La position de Hakodadi et sa baie, presque circulaire, sont fort belles ; une montagne, qui peut avoir cinq cents mètres, se dresse au-dessus de la ville, parsemée de petits parcs, de villas et de jardins où serpentent des allées bien entretenues ; cette montagne qui s'avance sur la mer, se relie au continent par une longue plage ; en tournant autour de la baie, l'œil ne rencontre partout que des montagnes qui deviennent de plus en plus hautes à mesure qu'elles s'éloignent ; elles contiennent quelques volcans. La ville elle-même a un aspect assez pauvre, les rues étant étroites, les maisons très-basses et portant des toits si peu solides qu'ils sont couverts de grosses pierres pour ne pas être emportés par le vent. Il y a de si jolis magasins, qu'il est impossible à un Européen d'y entrer sans vider bien vite sa bourse en présence de tant de merveilles de laque et de soie ; mais on ne paye ses achats, n'importe où ils se font, que dans un grand magasin central qui s'appelle « le dépôt. » Là on trouve « le compteur, » homme dont les doigts, avec l'agilité de ceux d'un prestidigitateur, se mettent à courir sur un plateau de bois où des boules se trouvent enfilées sur des fils parallèles, et si vous aviez acheté cent objets à cent prix différents, il ne lui faudrait que quelques secondes pour vous dire le total, lorsqu'il a chassé toutes ses boules dans la position voulue. Les doigts de cet homme voyagent si vite, lorsque vous lui dites le prix de chaque objet, qu'on ne les voit plus, et l'on pense à Thalberg exécutant la plus terrible

de ses fantaisies. Cet instrument à compter mériterait que l'on s'occupât d'écrire son histoire, car on le trouve répandu non-seulement dans toute la Chine et le Japon, mais on le voit en débarquant à Saint-Pétersbourg, et il est impossible de remonter à son origine ; toutefois les Russes sont loin de le faire manœuvrer avec l'habileté des Japonais.

Lorsque nous eûmes fini nos emplettes, nous continuâmes à flâner sans objet dans la principale rue, jusqu'à ce que nous fussions devant la porte d'une de ces étranges salles de bain du Japon, dont tous les voyageurs se plaisent à publier les mystères, au risque de n'être crus qu'à moitié. C'est cependant la vérité qu'ils racontent, vérité qu'il m'est inutile de répéter. On a prétendu qu'un pareil état de choses prouvait, ou une extrême innocence, ou une débauche révoltante ; quant à moi, je crois qu'il ne faut y voir, comme dans mille autres faits étranges, que la toute-puissance de l'habitude. L'innocence primitive n'est pas l'apanage des païens, et le fait en question ne prouve pas non plus qu'il y ait plus de licence que chez nous ; car, bien plus perfides qu'eux, nous ne faisons, dans notre langue surtout, que gazer ce qui devrait souvent se taire.

Le prix de ces bains est d'un centime ; pour cela on a autant d'eau, chaude ou froide, que l'on peut désirer : on reste là des heures entières à fumer, chanter, parler politique, comme dans un café de Paris, les Japonais n'étant pas du tout étrangers aux amusements et au *far niente*.

Pour nous, nous continuâmes notre promenade, et montâmes au consulat russe, d'où l'on domine la ville. Le consul me témoigna beaucoup de bonté, et me donna plusieurs pièces de monnaie japonaise, qui, dit-on, sont toutes moulées, les pièces de cuivre ou de bronze étant ovales, avec un trou carré au milieu, afin de les enfiler comme un chapelet, et les pièces d'argent formant un carré long.

Mais la nuit nous surprit bientôt ; il fallut revenir à bord

au plus vite, et retraverser toutes les rues sans lanterne, chose difficile ; car elles étaient pleines de fossés, de boue, et l'obscurité était complète. J'arrivai fort tard au port où je m'embarquai, rentrant juste à temps pour transborder tous mes effets de l'*America* sur la canonnière *Djiguit*, qui allait partir pour Shang-Haï. Je fis à la hâte mes adieux au général Mouravieff, et à tous mes bons amis et compagnons de voyage : c'est alors que je sentis plus vivement que jamais combien ils avaient trouvé le secret de m'attacher à eux, maintenant que je brisais un à un tous les liens que j'avais contractés en Russie ; s'ils m'étaient tous chers, un d'eux surtout me coûta singulièrement à rompre ; il y avait un homme que j'allais quitter qui n'avait cessé d'être un père pour moi depuis six mois, un homme dont ma plume aime à retracer le nom autant pour satisfaire un besoin de mon cœur, que pour remplir un devoir public de reconnaissance. Je ne connais personne en Sibérie, soit parmi les exilés dont il a toujours cherché à adoucir le sort, soit parmi les paysans que j'ai vus à genoux devant lui, qui n'aime autant qu'il ne respecte le général Mouravieff ; quant à ce qu'il a fait pour son pays, il suffit d'ouvrir une carte de l'empire russe en Asie pour en comprendre la portée.

Enfin, je me séparai de lui aussi, mais en lui disant *dossuidánié* (au revoir), et non « adieu, » car j'espérais le retrouver en France un jour. Puis je descendis dans la chaloupe de l'*America*, et nous voguâmes, au milieu de la nuit et par un beau clair de lune, M. Speshniff, secrétaire du général, les trois négociants de Kiakhta, et moi, vers les flancs noirs de *la Djiguit*. On n'entendait qu'un seul bruit ; mais il semblait remplir le monde ; c'était le puissant tonnerre de l'océan Pacifique qui roulait ses flots pesants sur les cailloux de la plage, où l'on voyait l'écume se soulever et retomber comme un grand rideau d'éclairs :

bruit sublime qui remue toujours l'âme des voyageurs, parce qu'il est le même dans tout pays, quand tout le reste a changé et disparu. S'il n'y avait ce côté poétique à notre terre, qui est au pèlerin ce que la musique et le bruit du canon sont au soldat sur le champ de bataille, l'âme s'affaisserait bien vite, et la plus violente fureur des voyages ne ferait pas faire cent pas. Je m'élançai encore une fois dans un monde nouveau en montant sur *la Djiguit*, et allant me coucher, je dormis d'un sommeil si profond que je m'éveillai le lendemain en pleine mer, sans avoir entendu aucun des bruits discordants qui accompagnent toujours le départ d'un navire.

Si je n'avais eu la bonne fortune de trouver cette canonnière, et si on ne m'y avait pas offert un passage, j'aurais peut-être été obligé d'attendre plusieurs mois à Hakodadi, où il n'y avait aucun navire autre que des jonques et une goëlette japonaises. C'était le 25 juin que je quittais le Japon, juste neuf mois après mon départ de Bagnères-de-Bigorre, circonstance que j'aimais à me rappeler, en pensant combien, après tout, j'avais été favorisé par la fortune, et combien de difficultés, insurmontables peut-être, avaient été écartées de mon chemin. Même dans ma position du moment, je n'avais qu'à me féliciter ; car il est absolument impossible d'être plus obligeants que ne le furent pour moi tous les officiers de *la Djiguit ;* ils me donnèrent une cabine telle que je n'en avais pas encore eu sur aucun navire, et de telles dimensions qu'aucune de nos canonnières ne pourrait en contenir de semblables, puisque ce sont de fort petits navires ; tandis que celle-ci jaugeait un millier de tonneaux ; elle était en outre de la plus grande marche ; c'était un trois-mâts-goëlette, taillé en clipper, et filant facilement onze, souvent douze, et une fois treize nœuds, avec ses voiles seules. Sa machine, qui n'était qu'auxiliaire , resta presque toujours

condamnée à l'inaction, grâce à la détestable qualité du charbon de Hakodadi, qui devait durer huit jours et fut consommé en deux jours. Du reste, certaines personnes sont toujours contrariées en mer, et je suis de ce nombre, du moins à la voile. Pendant les trois premiers jours nous n'eûmes que vents contraires et calmes, et le quatrième nous essuyâmes un véritable typhon; chose fort rare en pareille latitude, mais dont le caractère ne fut pas douteux. Comme j'en notai toutes les phases, je demande la permission de les transcrire ici, malgré l'impossibilité de ne point me servir de termes techniques.

20 juin, huit heures du matin. Le baromètre baisse presque à vue d'œil, le vent se lève et augmente : nous filons onze nœuds, avec toutes voiles dehors. En moins de trois quarts d'heure, le vent augmentant à chaque minute, on rentre successivement les bonnettes, les voiles d'étais, deux focs, les deux flèches, le petit perroquet, la brigantine, et l'on prend deux ris dans le petit hunier. De profonds sillons, de longues et menaçantes collines commencent à se dessiner, des murailles vertes se dressent en chassant une poussière liquide devant elles : rafales et sifflements irréguliers ; éclats subits et disparition de la lumière ; lorsqu'elle s'éclipse, la mer devient brumeuse ; s'il fait clair, sa teinte est toute noire. Des oiseaux de terre, surpris, cherchent en vain leur gîte et décrivent des cercles dans l'air ; les mâts chancellent, les voiles se débattent, et chaque morceau du navire vibre comme une cloche. Bientôt un rideau noir se lève sur l'horizon ; au-dessous, la mer est complétement blanche ; les voiles frissonnent et n'y tiennent plus ; le clin foc se lance à la mer, tigrée de longs filets d'argent. Le vent semble venir d'en haut et aplatir les lames; consultations continuelles du baromètre. A dix heures, c'est-à-dire en deux heures, il a déjà baissé d'un pouce. On rentre alors la misaine. Il y a

trois mers qui se choqnent et se refoulent l'une l'autre ; la pluie devient battante, et on peut à peine regarder vers le vent. A midi, le soleil paraît un instant sur la scène, comme un rayon du ciel qui descendrait sur l'enfer ; nous passons le cadavre d'une baleine tournée sur le dos ; une fumée d'incendie court sur la mer qui n'est plus qu'une masse de cratères et de pyramides se remplaçant mutuellement. On pousse des cris de possédé ; tous les adjectifs de la langue la plus énergique ne donneraient aucune idée d'un pareil spectacle, et si dix hommes tombaient dans ce moment à la mer, personne ne s'en apercevrait.

Le vent passe du nord-est à l'est, au sud et au sud-ouest : grêle d'eau salée, avalanches d'écume qui éclipsent un moment le jour et nous couvrent comme un écueil ; le mot de *typhon* est maintenant sur toutes les bouches ; on prend un ris à la grande voile et on met à la cape. Le vent vire à l'ouest, et la mer ne vient de nulle part ; c'est une immense chaudière, dans laquelle, *Léviathan* ou coquille, on est enseveli sous l'écume ; mais elle a bien moins de force que celles que vous lancent les montagnes régulières et parallèles qui roulent au cap Horn lorsqu'elles se changent en cataractes.

A trois heures le baromètre monte et descend, il hésite : tout reste en *statu quo ;* à cinq heures le vent tourne au nord-ouest, mais il commence à s'épuiser, il est à l'agonie, et à six heures il fait calme plat, avec une houle prodigieuse.

Voilà, sans amplification aucune, comment vint et se passa ce visiteur redoutable qui hante les mers de la Chine et du Japon, de juin en octobre, et ne se voit jamais sans effroi. Dans les tempêtes ordinaires qui règnent l'hiver sous nos latitudes, on sait à quoi l'on a affaire, car le vent vient à vous franchement, et, plus ou moins, d'un quartier du ciel : c'est un duel honorable ouvert entre le marin et le vent ;

mais ici le vent tourne autour de vous sur un cercle, comme le loup autour de l'agneau ; vous êtes cernés de toutes parts. Il peut souffler du nord à tempête, vers midi, et avant trois heures un nouvel ennemi fondra sur vous du sud, en soulevant la mer non-seulement contre vous, mais contre elle-même; alors ses lames, toutes pointues, se mettront à chanceler comme un homme ivre. Ces changements de vent dans les typhons, où il souffle de presque tous les points de l'horizon en douze heures, sont restés un mystère jusqu'à il y a peu d'années; mais sans connaître encore parfaitement l'origine de ces ouragans, on sait du moins les lois suivant lesquelles ils se meuvent, et par conséquent le moyen d'en sortir. Il n'est pas de mon ressort, d'ailleurs je serais fort au-dessous de la tâche, d'expliquer ici la nature, les lois des typhons et de tous ces ouragans qu'on nomme « circulaires ; » mais en voici les principaux caractères.

Ce sont des trombes sur une immense échelle, c'est-à-dire qu'elles occupent une surface qui couvrirait presque toute la Méditerranée, et le vent s'y meut autour d'un centre avec une vitesse prodigieuse. Mais, outre ce mouvement de *rotation*, les typhons ou « cyclones » en ont aussi un de *translation*, par lequel ils se transportent avec une vitesse de quelques lieues à l'heure, d'une lieu à l'autre. C'est exactement le double mouvement des planètes, ou, pour parler plus simplement, celui d'un valseur. Ce mouvement de translation est maintenant si bien prouvé, que l'on a vu des capitaines maladroits voyager six et septs jours dans un typhon sans jamais en sortir, quand quelques heures leur auraient suffi pour cela s'ils avaient compris leur affaire, et quand, à quelques lieues du point où ils furent assaillis par le vent, d'autres navires n'en avaient pas éprouvé le moindre souffle. Malheureusement, comme la plupart des capitaines marchands regardent toute espèce

de théorie avec horreur, on ne peut leur persuader que la direction du vent n'est pas toujours un effet du hasard; sans ce préjugé bien des naufrages n'auraient pas lieu, car en observant la règle suivante on est toujours sûr, au large du moins, d'éviter le centre de ces ouragans, où leur fureur est telle qu'un navire qui s'y trouve pris n'a plus guère de chance de salut. Mettez-vous « vent arrière », c'est-à-dire tournez le dos au vent, et vous aurez toujours le *centre* à droite; dès lors vous pourrez vous diriger vers la circonférence, où le vent cessera presque toup à coup. Si l'on veut comprendre pourquoi le vent vire continuellement et souffle, sur un point donné, de tous les coins de l'horizon en quelques heures, il suffit de décrire sur un morceau de papier une série de cercles concentriques qui représenteront le vent et sa direction, puis d'y tracer quelque part une petite ligne droite qui représentera un navire. Si tous ces cercles se meuvent à la fois dans une direction quelconque, ou si, ce qui revient au même, on les suppose fixes et que le navire s'avance, on verra immédiatement, en prolongeant la petite ligne qui représentera sa marche, que le vent qui soufflait d'abord à gauche devra ensuite souffler de l'arrière, puis à droite, etc., et c'est exactement ce qui arrive.

Mais, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que dans l'hémisphère du sud le mouvement rotatoire du vent s'opère dans le sens des aiguilles d'une montre, tandis que dans le nôtre c'est en sens inverse. En règle générale, les ouragans circulaires ne sortent guère des tropiques, quoique nous ayons nous-mêmes trouvé une exception à cette règle; et on y estime la vitesse du vent à plus de cent quatre-vingts kilomètres à l'heure. Quoiqu'on ait cru reconnaître bien des signes dans le ciel qui sembleraient les pronostiquer, les plus habiles s'y trompent sans cesse. Un coucher de soleil très-rouge, et un abaissement très-subit du baromètre sont,

je crois, les signes les moins incertains; le baromètre surtout annonce toujours le voisinage ou l'approche de ces affreuses commotions atmosphériques qui arrivent comme la foudre et cessent de même, ne durant jamais plus de quinze ou vingt heures.

Après ce typhon, nous eûmes à essuyer des contrariétés de toute espèce, n'ayant pendant plusieurs jours que des vents de S. O., qui commencèrent à souffler dès les 35° de latitude, nous forçant à rester trois jours dans le détroit de Corée. Il fut alors décidé, à mon grand contentement, que nous irions chercher du charbon à Nagasaki. Nous revîmes la grande île de Niphon, outre plusieurs petites qui en dépendent, et enfin, le 4 juillet, après avoir eu encore la veille un fort coup de vent, nous nous trouvâmes le matin en face d'une montagne immense en forme de pain de sucre, que la chaleur toujours croissante couvrait de vapeur. C'était l'île *Quelpaert*, qui s'élève d'un seul jet de dix-huit cents mètres au-dessus de la mer, île verte et habitée, où on voyait de loin fumer les cheminées des villages. La base de cette montagne a soixante kilomètres de long, et son insolement la rend si remarquable, que le lendemain, à quatre-vingts milles de distance, elle paraissait encore.

Ayant parlé avec un certain mépris des premiers matelots russes que je vis à Cronstadt, je dois rendre ici justice à ceux de la *Djiguit*, qui, pour la force, l'agilité et l'ensemble, ne sauraient être surpassés. Je les vis assurément dans de rudes épreuves, d'où ils sortirent avec le plus grand honneur. Il y a chez les Russes une qualité bien essentielle au marin : c'est une persévérance que rien au monde ne saurait dérouter; outre cela ils ont les qualités physiques requises pour affronter les plus grandes fatigues; je n'ai jamais vu de matelots plus fortement bâtis, ni si bien nourris; ils sont peut-être mieux soignés que dans aucun

autre pays, et dans les latitudes chaudes, on exige qu'ils passent tous les jours sous la pompe. Enfin les officiers, quoiqu'ils aient moins d'occasions que les nôtres de courrir le monde, ont tout ce que l'éducation peut donner, sont d'une prudence rare, et payent bien de leur personne.

Il y avait, outre le commandant, cinq officiers sur la *Djiguit*, et le médecin, avec qui j'engageais journellement des luttes héroïques aux échecs, ressource bien puissante pour chasser les ennuis de la navigation. Nous avions aussi des airs de violon, et, deux fois par jour, un repas qui semblait annoncer que les Russes mangent plus sur mer qu'à terre. J'en fus ravi pour mon compte, et goûtai là, pour la première fois de ma vie, ce plat cependant aussi célèbre qu'il est utile, le *curry*, plat qui emporte le palais et étourdit ses sensations pendant quelques jours, mais qui devient ensuite une source de vie dont on ne peut plus se passer dans les pays chauds. Nous avions encore, pour tuer le temps, un mécanicien d'origine suédoise, rendu furieux par la découverte que son charbon ne valait pas deux sous, et qui, ne sachant ni le russe ni l'allemand, mais quelques mots de chacune de ces langues, nous lançait des imprécations dans un incroyable baragouin. Quant à M. Speshniff, le secrétaire du général Mouravieff, je dus presque tout le temps me passer du charme de sa conversation, car le mal de mer lui avait ôté la parole, le mouvement, et presque la vie. Je m'évertuai à parler le russe avec les trois négociants de Kiakhta, dont je parvins à me faire si bien comprendre, à force d'indulgence de leur part, que je pus souvent, dans la suite, leur servir d'interprète à Shang-Haï. Enfin, tout fut mis en œuvre pour rendre moins pénibles ces moments toujours si longs que l'on passe sur mer, et qui le devinrent d'autant plus qu'ayant eu, en sortant du canal de Corée, une apparence de bon vent, il fut décidé que nous n'irions pas à Nagasaki, dont cinquante milles, à peine, nous sépa-

raient; ce fut un véritable crève-cœur pour moi; mais quelle vie serait assez longue si, dans de pareils voyages, on oubliait à chaque instant son but pour aller, comme un papillon, courir d'une fleur à l'autre? J'ai dû faire bien des sacrifices de ce genre dans le courant de mes voyages; étant cependant parfaitement content, quoique non rassasié de ce que j'ai vu, il ne manquera rien à mes désirs, si je réussis maintenant à présenter aux autres un tableau fidèle de mes pérégrinations, quand même je n'aurais pas eu le talent de le rendre séduisant.

Je me consolai bien vite en voyant à chaque heure pour ainsi dire, se multiplier autour de moi les majestueux attributs du monde équinoxial; déjà nous avions près de 30° à l'ombre, et le soleil faisait ruisseler la vie et bouillir le sang dans nos veines : des poissons volants bondissaient sur les vagues; les nuages, épais, sombres et massifs, n'obéissant plus au vent, gardaient cette imposante immobilité qui sied si bien à tout ce qui est grand, et les couleurs les plus vives succédaient à ce qui n'était hier que de la lumière blafarde et glacée.

On m'accusera peut-être ici d'ingratitude envers la Sibérie : non, je me gardai bien de l'oublier, mais je jouis surtout ici du contraste, et je ressentis un épanouissement général en face d'une nature qui savait rester belle sous tant de formes diverses, et malgré un tel changement de décors. En y voyant tant de repos et de calme, après y avoir vu tant de bouleversements, il était impossible de ne pas se laisser vaincre un peu par des influences aussi douces, et je me demandai plus d'une fois s'il ne serait pas temps d'aller droit en Europe et de me reposer sur mes souvenirs. La tentation fut bien plus violente encore, lorsqu'en approchant de l'embouchure du fleuve Bleu, je vis passer un grand vapeur portant le pavillon britannique; car à cette seule vue je sentis tout mon être frémir à la pensée de cette

vieille Europe oubliée depuis si longtemps. Mais des lettres précieuses m'attendaient en Australie, où je devais absolument aller, tant pour avoir des nouvelles de ma famille, que pour remettre mes finances en ordre, et j'attendis patiemment sur le pont de la *Djiguit*, que la vue de la terre vînt un peu relever mon courage. Nous entrâmes le 6 juillet dans la mer Jaune, que nous trouvâmes parfaitement verte, et le lendemain à l'embouchure du fleuve Bleu, elle devint parfaitement jaune. On ne voit rien de plus bourbeux aux approches du Mississipi qu'à vingt lieues même des bouches du Yang-tsé-Kiang, où tout l'horizon a la couleur du chocolat ou du café au lait, selon le temps. Comme il y a bon nombre de bancs de sable, on voit çà et là écumer la mer tourmentée, et, somme toute, c'est un spectacle qui, bien que repoussant, a son genre de grandeur. Quand nous fûmes en vue de terre, un jeune pilote chinois, tiré à quatre épingles, monta à bord et offrit ses services en nous montrant un certificat; mais comme il y avait raison de croire que c'était celui qui avait appartenu à son père, on le renvoya. Un pilote américain, beau comme tous les pilotes, vint à son tour le cigare à la bouche, avec le laisser-aller d'un grand seigneur, et l'on accepta ses services, quoique ses conditions fussent dures; il demanda quatre-vingt-quatre piastres mexicaines (cinq cents francs). Toutefois, nous dûmes passer la nuit au large, lisant jusqu'à une heure fort avancée les journaux d'Europe où l'on annonçait comme imminente cette guerre brillante qui devait passer avec la rapidité et l'éclat de la foudre. Le lendemain, avec quelques tonneaux de charbon gardés pour l'occasion, nous entrâmes dans le Yang-tsé-Kiang, pour remonter ensuite à gauche le Wou-Song, encore plus sale que lui : nous rencontrâmes des centaines de navires, admirâmes l'éclatante verdure des champs de riz qui bordaient une rivière si peu digne de couler entre de pareilles rives, et filant devant ces gros na-

vires blottis, sans nom et sans pavillon, dans un coin immonde de la rivière où ils cachent leur honte, réceptacles d'un poison qu'ils échangent pour de l'or, en dépit de toutes les lois divines et humaines, nous mouillâmes le 7 juillet, douze jours après notre départ de Hakodadi, en rade de Shang-Haï.

CHAPITRE XVI.

Description de Shang-Haï. — Prix exorbitant de la compagnie *Peninsular and Oriental.* — Remarques sur les Chinois. — Mort du capitaine Vansittart. — Promenade aux environs. — Notre brutalité envers les Chinois. — Leurs concerts. — Coup d'œil des quais de Shang-Haï. — M. Bruce et M. de Bourboulon.

Shang-Haï est une des plus grandes places commerçantes de l'Asie; elle en deviendra peut-être la première; après cela, je ne connais point de ville dont le curieux doive si vite se lasser, et qui soit aussi complétement dénuée de tout autre intérêt que celui qui s'attache au commerce. Le pays qui l'entoure, quoique extrêmement cultivé, est d'une platitude absolue; la rivière qui la baigne n'est que de la fange en mouvement; la chaleur de l'été y est tropicale, le froid de l'hiver très-rigoureux; ajoutez à cela que tout le monde y est sujet à l'ophthalmie, provenant, dit-on, de la semence d'une plante malfaisante qui flotte dans l'air. Vous conviendrez que dans un pareil endroit un long séjour ne saurait être agréable. C'est pourtant là que je dus rester un mois, pour une raison que je me garderai bien de cacher : c'est que les bateaux à vapeur de la fameuse compagnie *Peninsular and Oriental* prennent des prix tellement exorbitants pour le moindre passage, que je préférai attendre patiemment le départ d'un navire à voiles pour Hong-Kong, bien que nous fussions en pleine mousson de sud-ouest, ce qui m'était directement contraire. A mon avis, il n'y a pas de

plus grande usure que de faire payer un passage de trois petites journées *sept cents francs*, n'importe la cherté du charbon. Tel était pourtant le prix fixé alors, et qui est probablement aujourd'hui bien plus élevé, cette toute-puissante compagnie les ayant augmentés partout. J'étais d'autant plus révolté d'un abus si criant et d'une telle soif de l'or, que je venais d'être pendant six mois l'objet d'une libéralité sans limites.

Il y a quatre villes à Shang-Haï, formant, dans l'ordre suivant, une courbe gracieuse et de fort beaux quais sur la rive gauche du Wou-Song. En mouillant, on voit d'abord un groupe de maisons au centre duquel est un hôtel, *Astor-House*, surmonté du pavillon américain.

Après cela, passant une petite et bourbeuse rivière sur un pont de bois, on voit se dessiner la ville anglaise, avec ses élégantes maisons à verandahs, entourées de jardins et de murs; puis à celle-là succède sans intervalle la ville française, où se trouvent l'église des jésuites et celle des lazaristes. Ces trois villes réunies, qui forment la partie européenne de Shang-Haï, doivent contenir quinze cents habitants tout au plus. Là où s'arrête la ville française surgit une haute, épaisse et antique muraille, où l'observateur ne tarde pas à reconnaître, comme des symboles de barbarie, des cages suspendues et contenant chacune une tête de supplicié; derrière ce mur on est dans la ville chinoise, repaire hideux, infect et sombre, où tourbillonnent au moins trois cent mille hommes. Plus rien ici de la régularité et de l'espace des villes du Nord; plus de rues larges ni de perspectives; mais des labyrinthes de ruelles où l'on ne peut guère marcher une heure sans se trouver, on ne sait comment, au point de départ, et où nul véhicule ne saurait passer; plus de grands magasins, ni de palais, ni d'ornements sur les portes; mais des bouges où croupissent, rampent, fument, en empoisonnant l'air de leurs exhalai-

sons, des centaines de boutiquiers nus jusqu'à la ceinture, tout luisants, et condamnés à vivre sur un espace qui serait trop petit pour autant de moutons. Par terre, sur les dalles qui devraient servir de pavé, mais où des patins seraient plus utiles que des bottes, des légumes, des saucissons, des rats, des chiens morts et non-seulement des ordures, mais ceux qui en sont la cause, postés souvent près des restaurants où cent tables sont entourées de buveurs de thé. Je n'irai pas plus loin ; l'imagination peut faire le reste sans le moindre risque de se tromper.

Au milieu cependant de tant de laideur, de miasmes et de honte, on voit s'élever, comme on le voit au milieu des déserts et partout, les blanches murailles et la croix d'une église catholique, où des prêtres, aussi dévoués que respectés, vivent depuis des années et comptent mourir, en s'assimilant autant que possible à leur troupeau, qu'aucune autre voix ne sait rallier. Les prêtres français en Chine ont adopté le costume chinois, même la queue et l'éventail, et je les ai souvent vus passer dans la rue sans les reconnaître. Ils n'ont oublié ni la France ni le français, mais ils parlent et écrivent couramment le chinois. Il est bien naturel que j'aie usé et même abusé d'eux, pour m'instruire sur le caractère si travesti chez nous de ce peuple extraordinaire, et que personne n'est aussi à même de connaître qu'eux. Eh bien, il est à remarquer que non-seulement les missionnaires catholiques, mais les pasteurs protestants, qui ont non moins de lumières, autrement dit les seules autorités à consulter si l'on veut savoir quelque chose de certain sur l'esprit et le cœur des Chinois, s'accordent tous à dire qu'ils ont l'intelligence au niveau de la nôtre, les affections solides, beaucoup de constance et de sensibilité, et que les enfants surtout sont peut-être plus précoces que les nôtres. Du reste, leur physionomie l'indique ; car lorsqu'on arrive chez les Chinois après n'avoir vu d'autre échantillon de leur

figure que les grotesquespeintures de leurs porcelaines, destinées à n'être ni plus ni moins que des caricatures, on est grandement désabusé en voyant un œil si fin, des traits si délicats et tant de désinvolture dans les mouvements. Je ne sais pourquoi il est des illusions qui courent le monde; ainsi on se figure toujours qu'un Hindou a le teint bronzé, tandis qu'il a l'air peint à l'encre, et on ne peut s'imaginer un Chinois en Europe sinon comme une masse ronde, molle et gonflée, et l'être le plus maladroit de la terre. Quelle profonde erreur ! La maladresse n'existe pas en Asie, pas plus que l'obésité. Il y a des exceptions partout, mais on peut en général caractériser le Chinois comme un homme assez grand, fort, droit, mince et très-nerveux. Il faut aussi bien se garder de croire qu'il est toujours jaune; car dans une seule rue de Canton on peut voir à la fois toutes les teintes, du blanc le plus franc au noir le plus sombre que puisse revêtir la peau de l'homme. Ses deux yeux ne forment pas non plus un V; mais ils sont horizontaux ou un peu relevés vers les tempes: ce qui forme chez les jeunes Chinoises un élément de beauté qu'un peintre peut contester dans son cabinet, mais qui a été l'écueil de plus d'une vertu.

Je pourrais signaler ici, puisque je suis entré dans cette voie, bien d'autres préjugés qui règnent chez nous à l'endroit de la Chine; mais, pour ne pas interrompre mon récit, j'aime mieux le faire en temps et lieu, et n'en manquerai jamais l'occasion.

Le 10 juillet, la *Djiguit* ayant rempli sa mission, appareilla pour revenir au Japon; j'allai à bord remercier bien cordialement son commandant et tous ses officiers des bontés qu'ils avaient eues pour moi. Nous vidâmes quelques bouteilles de champagne, et un autre adieu, mêlé de sincères regrets, vint encore s'ajouter à tous ceux que j'avais prononcés depuis quelques mois. On m'avait prévenu de la

manière la plus délicate à Hakodadi, que je devrais probablement, comme les officiers, fournir mon contingent, du moins pour la table, pendant ce petit voyage; c'eût été bien naturel; mais on ne voulut point en entendre parler, et comme il devint parfaitement inutile d'insister, j'acceptai encore une fois, en me demandant avec confusion si j'avais fait quelque chose pour la mériter, cette preuve de générosité qui, de la part d'un Russe, ne me fit jamais défaut. Mon excellent et spirituel ami M. Speshniff, revenant au Japon, je restai seul à Shang-Haï avec les trois négociants de Kiakhta, reste précieux pour moi de cette nombreuse société dont tous les membres étaient maintenant dispersés; et avec eux je ne me lassai jamais, aux brillants dîners qu'ils me donnaient, de parler de la Sibérie et de Kiakhta. Tant qu'ils restèrent, les jours coulèrent aussi heureux que le permettait une température de 38° à l'ombre. Mais ils se décidèrent bientôt à me quitter, ayant eux-mêmes affrété un navire pour les ramener à Nicolaëfsk moyennant la somme de 9 000 francs. Ne voyant pas encore pour moi la moindre chance de sortir de cet horrible endroit, où pour le rendre plus inhabitable encore, le canon allait bientôt retentir de toutes parts, la perspective de cette séparation me devint fort cruelle; cependant le sort, qui joue un si grand rôle dans les voyages, en décida autrement : car ces messieurs eurent à patienter encore plus longtemps que moi, leur capitaine redoutant de s'aventurer dans la mer de Tartarie sans en avoir de bonnes cartes; et j'appris plus tard qu'à peine partis, ils firent naufrage.

Du reste pendant le mois que nous restâmes ensemble, je trouvai à Astor-House, l'hôtel américain où j'étais logé, assez d'hommes intelligents pour pouvoir y profiter de mon séjour. Mais des émotions accessoires, si puissantes pour rendre à l'esprit son jeu naturel, ne tardèrent pas à me faire oublier jusqu'à mon voyage et toutes ses vicissi-

tudes. Je n'étais pas à Shang-Haï depuis trois jours, lorsqu'un bâtiment de guerre anglais, *le Highflyer*, je crois, arriva un matin tristement dans le port avec tous les signes du deuil, c'est-à-dire son pavillon en berne [1], et ses vergues en pantenne [2]. Il portait le corps du brave capitaine Vansittart, blessé mortellement à la désastreuse affaire de Takou, que nous venions d'apprendre, et dont la nouvelle allait désoler, autant qu'étonner le monde.

Je m'abstiendrai ici d'exprimer une opinion quelconque sur un événement que chacun a pu juger par lui-même. Si, à Shang-Haï, il n'y eut d'abord qu'un cri universel d'indignation contre les Chinois, l'opinion vira bientôt de bord, et l'amiral Hope fut sévèrement critiqué. Quant aux Chinois, ils devinrent si insolents, que l'on craignit un soulèvement général, un massacre même qui eût été bien facile sans la crainte des terribles représailles qui s'en seraient infailliblement suivies. Toutefois le deuil et l'affliction étouffèrent un moment tous les autres sentiments parmi la population européenne, lorsqu'on vit arriver un à un, mutilés, et le pont encore rouge de sang, les canonnières et tous les navires qui avaient pris part au combat. La France n'avait, heureusement pour elle, joué qu'un rôle secondaire : mais des 60 hommes envoyés au secours des marins anglais, un bon nombre cependant avait péri, et un élève mourut à Shang-Haï de ses blessures sur *la Duchayla*, magnifique corvette à vapeur qui avait tout l'air d'une frégate ; j'en connaissais quelques officiers, ainsi que ceux de l'aviso à vapeur *Norzagaray*, acheté à l'Amérique, et commandé par l'excellent lieutenant Lespès ; à lui et à tous je fus redevable de moments bien heureux passés en Chine ; mais la mort imprévue de ce jeune élève de marine les remplit tous de douleur.

1. A mi-mât ou renversé.
2. Croisées.

Le lendemain de l'arrivée du *Highflyer*, on procéda à l'inhumation du capitaine Vansittart, que l'on entoura de toute la solennité possible. Les équipages de tous les bâtiments de guerre présents descendirent gravement à terre avec leurs officiers : les Anglais d'abord, puis les Français, et enfin la chaloupe qui portait le corps vint déposer sur le quai son funèbre fardeau. On alla à l'église, où le recueillement était profond, et la tristesse bien sincère ; mais je trouvai, à tort ou à raison, qu'il n'en était pas ainsi des gestes, des intonations et des contorsions de physionomie du ministre qui lut les prières ; rien au monde ne saurait paraître plus affecté. Au cimetière, lorsque la bière fut descendue dans la fosse, le ministre reparut sur le bord et éleva les yeux en entonnant d'une voix lamentable des paroles bien assez belles par elles-mêmes, pour pouvoir se passer de tous ces artifices, et lorsque les mottes de terre commencèrent à résonner en tombant sur le cercueil, il partit successivement trois salves de mousqueterie. Je m'approchai de la tombe quand la foule commença à se disperser, mais je m'affligeai de n'y lire que cette trop simple inscription : *Captain Vansittart, Royal navy.*

Le 14 juillet, j'allai avec mes compagnons russes, faire une visite aux jésuites français. Le concierge, jeune Chinois catholique, s'épanouit en me regardant, et me dit : *Boujou* (bonjour). Voyant par là que notre conversation ne pouvait être bien animée et que je lui expliquerais difficilement ce que je voulais, j'essayai des mots « Père, mon père, padre. » *Ah*, dit-il, *mon Pé :* puis se souvenant de son anglais, et de m'avoir vu débarquer de la *Djiguit*, il continua : *Yon Loûshenn ɳan ô wó?* (Russian man-of-war)... Le Père lui revenant à la mémoire, il poursuivit dans son jargon, en étendant les bras et en riant : *Lâge piece-of man?* (gros morceau d'homme?) Il paraît que son père de prédilection était gras. Après toutes ces explications, nous

entrâmes et, je n'ai pas besoin d'ajouter, fûmes cordialement accueillis, comme du reste dans l'autre collége situé au beau milieu de la ville chinoise, où j'allai un dimanche assister à vêpres. Les missionnaires, sur la figure desquels, malgré leur travestissement chinois, on lisait la plus grande énergie de caractère, alliée à tous les dehors de la sainteté, et une gaieté toute française, me prièrent et me firent presque promettre d'aller visiter leur grand collége de *Tsikavé*, à quatre milles de Shang-Haï, institution modèle où non-seulement on apprend aux jeunes Chinois la peinture, la musique et la sculpture, mais où ils subissent de rigoureux examens et reçoivent le degré de bachelier avec le bouton au chapeau qui est, en Chine, la marque de toutes les dignités. Je désirais vivement y aller, quand ce n'eût été que pour entendre un orgue imaginé et construit par un de ces messieurs, où il n'entre absolument que du bambou, même dans les tuyaux : mais l'attitude des Chinois devenant journellement plus menaçante, je crus prudent de ne pas trop m'éloigner, quelle que fût mon envie d'entendre les vêpres chantées en latin par un chœur indigène, aux vibrations de cent tubes de bambou.

Malgré tout, je ne pouvais me résoudre à rester prisonnier dans l'hôtel, et je louai un jour un cheval tartare pour aller, avec un jeune homme de mes amis, voir un peu la campagne de Shang-Haï. Nous traversâmes toute la ville chinoise, quoique sans trop savoir comment, passant devant quelques pauvres pagodes, des marais verts, des ruelles sans fin, des chantiers de constructions où (parce que, sans doute, c'était en Chine) des jonques étaient sur le point d'être lancées *par l'avant;* enfin, nous n'évitâmes pas un détail de cet indéfinissable composé, où il y aurait encore tant à étudier, qui constitue une ville en Chine. Bien des fois, dans ces rues étroites, où l'on voit si rarement un cavalier, nous faillîmes écraser les passants qui

s'étonnaient de notre audace de trotter à cheval ; mon compagnon semblait avoir le diable au corps, et s'irritant de tout obstacle, voulait franchir les groupes d'hommes comme un ruisseau ou une haie ; mais, à part les motifs d'humanité, j'aurais tenu à m'arrêter souvent devant ces panoramas ambulants, ces appartements où une musique infernale annonçait cependant le plus heureux des événements, le mariage d'un couple joyeux, devant ces temples où l'on servait à manger à des dieux qui avaient toujours faim ; j'aurais voulu entrer dans quelqu'une de ces boutiques dont le propriétaire prétendait savoir tout faire, et l'annonçait par une inscription comme celle-ci : « *Paul Cheong, undertakes to make boots, watches, bind books and stuff birds* (Paul Cheong, entreprend de faire des bottes, des montres, de relier des livres et d'empailler les oiseaux). » Quel champ pour l'étude que la boutique, et, bien plus encore, l'esprit d'un pareil homme ! Mais il fallait filer, et, trouvant une issue pour sortir de ces catacombes des vivants, nous respirâmes enfin l'air pur de la campagne. Des sentiers très-étroits et tous à angles droits, bordés de champs où croissent tous les légumes ; des citernes pour garder l'eau de pluie, et d'autres dont je ne sais comment expliquer la destination, mais qui sont souvent aussi utiles au voyageur en détresse qu'elles peuvent le devenir ensuite pour fertiliser un sol ingrat ; beaucoup d'oies, de canards, de chiens et de chevreaux blancs, tels sont les objets qui sautent immédiatement aux yeux lorsqu'on traverse au galop les environs de Shang-Haï. C'est donc un paysage riche, où l'on voit partout, sur chaque mètre de terrain, des preuves de la plus grande industrie ; mais on ne tarde pas à s'attrister en découvrant des cercueils déposés au milieu des champs, comme s'il n'y avait de place pour eux nulle part, et des monticules sans nombre couverts de joncs, où reposent les cendres des morts un peu plus heureux. Quelle doit donc

être la population d'un pays où non-seulement les vivants sont entassés comme des fourmis, mais où presque toute la campagne est un immense cimetière ! Pour payer un pareil tribut à la mort, il faut que la vie ait pris un développement tout à fait inouï, et si l'on me disait qu'il y a non pas quatre cents, mais huit cents millions d'habitants en Chine, je n'oserais affirmer le contraire ; car si tout l'empire, en y comprenant le Thibet, le Turkestan, la Mongolie et la Mandchourie avait, par lieue carrée, quelque chose qui approchât même du plus petit nombre d'hommes que l'on attribue à la Chine propre, il y en aurait plus d'un milliard ! Mon ami et moi continuâmes notre route jusqu'à deux milles des murs, bien étonnés de voir à chaque instant de grandes voiles de jonques filant à travers les champs, sans voir l'eau des canaux qui les sillonnent en tous sens ; arrivés là nous descendîmes de cheval sous un arbre pour aller nous promener, malgré un soleil tropical. Lorsque nous revînmes, nous trouvâmes qu'un Chinois à qui nous avions donné nos chevaux à tenir, en avait, par négligence ou à dessein, laissé échapper un. Il eût été plus facile de faire dix lieues en Europe que deux ici, tellement les sentiers étaient étroits, les fossés profonds et la terre molle ; mais il n'y avait pas à hésiter, et je me lançai à la poursuite du fugitif, que je rencontrai à un demi-mille de là. Il y avait beaucoup de Chinois sur la route, mais, soit qu'ils eussent peur, soit qu'ils fussent enchantés d'une occasion de vexer un Européen, ils laissèrent tous passer la bête à côté d'eux, ou l'encouragèrent même à continuer son chemin. Comme il eût été parfaitement inutile, ou même imprudent, d'employer la force avec eux, je ne m'attaquai qu'au cheval, dont j'aurais pu toucher la queue, mais que, sur un sentier large de dix-huit pouces et bordé de marais ou de fossés, il m'était impossible de dépasser. Je l'eusse poursuivi éternellement sans savoir où il me menait, si, fatigué enfin, il

ne se fût arrêté près des remparts, et l'ayant ainsi mis « au pied du mur, » je le saisis par la bride et le ramenai.

Nous n'étions pas cependant au bout de nos malheurs, et pendant ces quelques heures j'appris beaucoup de choses sur le caractère chinois. Cet incident nous ayant retardé d'une heure, la nuit nous surprit en pleins champs, et lorsque, après mille tâtonnements, nous eûmes retrouvé une des portes de la ville, elle était fermée. On nous l'ouvrit gracieusement, sans demander pour cela une obole, mais nous avions maintenant devant nous une tâche, celle de traverser la ville, qui, difficile à toute heure, devenait aussi impossible la nuit que de naviguer vers un point donné sans compas. Nous étions, je le voyais bien, à la merci des Chinois, et il fallait se garder de leur parler ici, sur leur propre territoire, comme on avait l'habitude de le faire dans la ville européenne, c'est-à-dire en ces termes : « *You d.... beast, go along ! curse you !* » etc., accompagnés de coups de pied. C'est cependant ce que mon fougueux compagnon ne voulut pas comprendre, et je crois que si je n'avais été demander poliment et simplement à tous les coins de rue quelle était notre route, on lui eût joué quelque mauvais tour, peut-être bien mérité. Quant à moi (et je ne m'en fais pas gloire, car je crois que c'est un devoir aussi facile qu'impérieux), je n'ai jamais brusqué un Chinois et m'en suis toujours bien trouvé. J'ai vu bien souvent de pauvres enfants de quinze ans, la figure pleine d'innocence et de candeur, arriver les yeux baissés devant leur maître ; je les ai vu battre pour les fautes les plus imaginaires ; mais alors j'ai toujours vu le sang leur monter au visage, et il me semblait qu'ils juraient intérieurement de se venger. Et l'on veut me persuader que l'on serait assassiné sans cette manière d'agir ! Je le crois ; mais il ne fallait pas se créer, par mille injustices, une aussi brutale nécessité, et il fallait avant tout prêcher par l'exemple. Enfin, malgré l'obligeance que je

rouvai partout dans cette occasion, il nous fut impossible de sortir de la ville, où nous trottions depuis deux heures ; nous prîmes donc un guide, à qui je promis un quart de piastre. Lorsqu'il nous eut tirés d'affaire, ne trouvant dans ma poche qu'une demi-piastre, j'aimai mieux lui donner trop que de lui manquer de parole, et la passai à mon compagnon, qui était plus près de lui, pour la lui remettre. Au même instant il piqua des deux, sans se soucier du Chinois. Mais, je ne crains pas de le dire, lorsque je vis ce pauvre homme courant après le cheval, tendant la main, et, d'une voix suppliante, rappeler à un Européen sa parole donnée, si je n'avais pas réussi à faire rétrograder mon compagnon pour l'obliger à remplir son devoir, j'en eusse été honteux pour le reste de mes jours. Je lui fis donner la demi-piastre, et voici comment le Chinois, confondu d'un procédé malheureusement inusité, me remercia : *Tank ye, sir, tank, ye : you a gentleman, I see it ; I pôo man, tank ye.* « Merci, monsieur, merci ; vous un gentleman, je le vois ; moi, pauvre homme, merci ; » et tout haletant il revint chez lui.

Il est bien facile, lorsqu'on plaide une cause, de faire passer des exceptions pour des règles, et, sans pécher contre la vérité, de ne jamais représenter les choses comme elles sont. Mais la conduite dont je viens de citer un seul exemple est malheureusement la règle en Chine. Que peuvent donc penser de nous les Chinois ? La force, la brutalité, la morgue, voilà les qualités dont se parent les Européens partout où ils vont. Un pareil système peut être bon, je le crois même nécessaire, avec les peuples de l'Inde ; mais le Chinois est bien différent : il est généralement honnête, aussi poli que susceptible, et ne supporte pas facilement l'affront. J'ai vu, dans l'hôtel où j'étais logé, fuir un Européen devant un garçon de quinze ans, domestique de l'hôtel, qui avançait hardiment sur lui un bâton à la main pour se venger d'une insulte ; l'Européen se barricada dans sa chambre, dont, comme

bien l'on pense, il n'osa sortir pendant deux jours. Il ne faut pas croire, quoique ce soit l'opinion chez nous, qu'un Chinois n'est qu'un joujou que l'on puisse manier à volonté. Si sa patience paraît sans bornes, il peut devenir terrible lorsqu'on parvient à l'irriter; il est très-fort, très-musculeux, et il n'est pas prouvé que des troupes chinoises bien commandées et armées comme les nôtres ne feraient pas tout aussi bien leur devoir. Le fait est qu'il y a toujours une haine mortelle, et conséquemment beaucoup de préjugés, chez deux races sans intérêts communs, entre qui la force seule peut obtenir quoi que ce soit. S'il y a encore tant de haines sourdes entre les deux peuples de l'Europe qui, pour le bien du monde, devraient le plus marcher ensemble, et sont à la tête de la civilisation; s'ils se comprennent encore si peu, comment pourrait-on s'attendre à ce qu'il y eût autre chose que les préjugés les plus aveugles entre un Européen et un Chinois? Prenons un seul exemple. C'est une idée reçue par tout le monde comme une vérité évangélique, non-seulement chez nous, mais à Hong-Kong, à Shang-Haï et partout, que les Chinois pratiquent l'infanticide sur une grande échelle. Quel Européen serait en état de le prouver? Le docteur *Milne*, dans son excellent ouvrage, a soulevé tout le monde contre lui en affirmant que c'était une pure calomnie. Il n'est cependant pas d'autorité plus respectable que celle de quelqu'un qui a passé tant d'années à extirper tout le mal qu'il pouvait, et à étudier la vie intime du peuple. Quant à l'accusation de manger des rats, des chiens, elle arrive de tant de côtés à la fois, que ma voix serait étouffée à l'instant si je cherchais à mettre en doute qu'elle fût méritée; et cependant je déclare n'avoir jamais vu un Chinois commettre une pareille énormité; bien plus, je n'ai jamais vu un Européen qui, la main sur la conscience, osât m'affirmer qu'il en eût été le témoin, et quant aux Chinois eux-mêmes, ils le nient de la ma-

nière la plus formelle. Voici le seul argument que l'on met toujours en avant à l'appui de cette accusation : c'est qu'il y a de ces animaux à vendre au marché ; mais qui nous dit qu'ils sont destinés à engraisser des Chinois, et non pas les cochons et les moutons, dont nous devenons si friands lorsqu'ils paraissent sur notre table ? Il est fort possible, fort probable même que dans un pays où la misère est quelquefois si hideuse, il se soit trouvé quelques malheureux obligés de se nourrir de rats et de chiens ; on a vu de même chez nous des femmes, pendant les siéges, manger leurs enfants. Mais ce n'est que l'exception, et l'on peut hardiment affimer que, quelque repoussants, dégoûtants et indigestes que puissent être pour nous la plupart des plats huileux de la cuisine chinoise, ce n'est pas l'usage d'y voir figurer les bêtes en question. Revenons à notre récit.

Avant de rentrer chez nous, le soir de la petite aventure que j'ai racontée plus haut, mon compagnon et moi entrâmes dans un intérieur chinois où l'on faisait de la musique, et où l'on jouait la comédie. C'était une fête de famille, peut-être la fin d'une noce, et comme nous étions entrés en vrais gendarmes, je craignais d'avoir troublé la paix de cet intérieur ; point du tout : on nous donna des fauteuils pour nous asseoir, on nous offrit du thé, et la représentation alla son train. Mais en toute justice il faut avouer, malgré ma sympathie pour les Chinois, qu'ils ont l'oreille bien mal faite, et le larynx plus mal encore. La guitare et le violon, joués tout différemment des nôtres, sont à peu près leurs seuls instruments. Les hommes ne chantent pas ; il n'y a que des jeunes chanteuses, toujours d'une timidité ridicule à l'apparition d'un Européen, qui, pendant des heures, passent des hurlements les plus perçants aux miaulements, sans chanter sur aucun ton, sans mesure aucune, et sans mélodie dont l'oreille la plus exercée puisse se souvenir. Le vacarme, l'étourdissement,

voilà quel semble être l'unique but de la musique chinoise, avec tous ses sifflements, ses détonations, ses notes tellement hautes qu'il serait impossible de les définir et ces cris déchirants où les quartes succèdent souvent aux secondes pendant plusieurs minutes, où enfin l'on ne reconnaît rien qui parle à l'âme. La comédie, où les rôles de femmes sont joués par des garçons, semble être mieux comprise, le Chinois étant naturellement porté à l'ironie et au sarcasme. L'ordre y règne toujours, comme dans presque toutes les foules chinoises, sans qu'il y ait besoin pour cela de police; mais lorsqu'on passe la nuit dans une rue où trois ou quatre concerts se chantent à la fois, on a peine à croire, au bruit qui s'y fait, que les artistes ne s'y égorgent pas entre eux, ou que le feu n'est pas à la maison. Les Européens, qui n'ont rien à faire dans ces pays pour occuper leur soirée, fréquentent beaucoup ces concerts, appelés *sing-songs;* s'il s'y conduisent bien on les y laisse toujours tranquilles ; et même au milieu de la ville chinoise il n'y a aucun danger à s'aventurer ainsi la nuit, quand on serait seul. Au contraire, les négociants chinois qui vont là après les travaux de leur journée sont très-flattés d'y rencontrer un Européen convenable, et d'engager la conversation avec lui en fort bon anglais, en fumant, modérément toujours, leur opium. Ils lui offrent généralement du thé, et puis l'accablent de questions sur sa profession, son âge, ses revenus, etc., ayant bien soin dès le principe, de s'inquiéter de l'heure pour avoir le prétexte de tirer de leur poche une magnifique montre en or, objet dont les Asiatiques sont toujours très-fiers. J'ai remarqué cette petite vanité partout en Asie. La soirée ne se prolonge guère au delà de onze heures et tout le monde se retire en bon ordre et le cerveau léger ; car ce n'est pas là que l'on voit les fumeurs invétérés d'opium, qui vivent, le jour et la nuit, avec leur pipe à la bouche;

c'est dans les *opium shops*, où un Européen peut aussi entrer sans risque. Là, au milieu d'une atmosphère alourdie par les fumées narcotiques, on voit, allongés sur des canapés, des malheureux qui évidemment se sont privés de nourriture pour avoir de quoi fumer, et restent endormis et immobiles sur leur pipe. Beaucoup d'Européens essayent de ces pipes qui ne contiennent qu'un atome presque imperceptible d'opium fondu sur leur orifice comme de la cire à cacheter, et que quelques bouffées suffisent pour vider; mais il faut en avoir usé longtemps pour en ressentir le moindre effet, et ce qui tuerait un fumeur qui a vieilli et maigri sur sa pipe, n'endormirait pas un Européen.

Ces réceptacles, ainsi que les maisons de jeu, qu'un voyageur tient naturellement à voir une fois, se trouvent presque toujours dans les ruelles obscures et étroites où un voleur ou un assassin aurait beau jeu. Cependant il est bien rare qu'un Européen y soit maltraité; ce n'est que dans les quartiers de Shang-Haï fréquentés par nos matelots et surtout par les équipages tagales venant de Manille, qu'il est du dernier danger de se risquer la nuit. Ce fait est bien connu, et je tiens à le mettre en relief pour prouver, en face d'un résultat que nous n'avons jamais pu obtenir dans nos grandes villes de l'Europe, combien le caractère chinois est naturellement pacifique. Que de volumes il y aurait à écrire sur ce peuple étrange! que de volumes à lire, si l'on voulait s'en donner la peine, sur un sujet qui aurait perdu tout intérêt depuis des siècles, s'il n'était inépuisable! Qu'un de nous apprenne bien la langue du pays, qu'il aille passer deux ou trois ans dans un seul endroit de la Chine, en étudiant tout ce qui s'y passe, qu'il livre au monde le fruit de ses études, et l'on y trouvera infailliblement mille choses dont on ne s'était jamais douté. Il y a maintenant bien peu de coins de terre d'où beau-

coup d'Européens ne soient revenus, et l'on croit les connaître comme la France ou l'Angleterre; mais le fait est que l'on n'en sait guère que ce qui peut servir au commerce ; on n'y va que pour s'enrichir; on se moque et on se sépare des habitants en s'isolant le plus possible, et on ne connaît rien, ni de leur littérature, ni de leurs idées, ni de leur histoire, choses cependant qui devraient être les premières à apprendre lorsqu'on cherche à leur imposer des lois, à les civiliser, et à renverser tout ce qui est debout chez eux.

Comme je n'étais pas venu en Chine pour faire de l'argent, mais au contraire pour le dépenser, je consacrai presque tout mon temps à observer, quoique superficiellement, et aussi à réfléchir. Je ne m'enfermai donc pas exclusivement parmi les Européens ; je dirai même que je fus souvent heureux de me passer de leurs trop coûteux services, et de m'adresser aux indigènes. Tout ce qui vient de l'Europe, tout ce que fait un Européen, dans ce pays-là, voit sa valeur triplée, et celui qui n'est que touriste, s'il ne veillait un peu sur lui, verrait plus sortir de sa bourse à Shang-Haï en un mois que dans six mois d'extravagances à Paris. Si les tailleurs chinois, à qui je m'adressai pour mon costume, ne savent rien faire sur mesure, ils copient admirablement. Je donnai une fois au mien un vieux gilet, et lui en commandai un neuf entièrement semblable. Je fus bien étonné de le voir arriver chez moi quelques jours après, consterné, levant les bras et branlant la tête, comme un homme en proie au désespoir et qui dirait « tout est fini, tout est perdu, sauf l'honneur !... » C'est que le nouveau gilet ne coïncidait pas mathématiquement avec le modèle. Cependant je détournai le malheureux du suicide pour une faute aussi légère, et il s'en alla tout radieux.

Il est impossible de se loger convenablement en Chine, dans un hôtel, à moins de quinze francs par jour, pour

lesquels on ne vous donne que de l'eau à boire. Le vin le plus ordinaire coûte six francs la bouteille : il n'y a, en fait de luxe, que les cigares qui coûtent peu ; ils viennent tous de Manille, et se vendent deux sous pièce. La viande est bonne, surtout le cochon ; les fruits n'ont rien de remarquable, sauf les ananas magnifiques de Singapour que l'on a à Hong-Kong, pour deux sous. Le thé est fort médiocre dans les hôtels ; car on envoie le meilleur en Russie et en Angleterre. Enfin, sans le luxe que déploie l'aristocratie du commerce, avec la plus grande largesse, ce n'est pas dans ce pays qu'il faudrait chercher aucun bien-être, même aucun amusement : accumuler de l'or, le dépenser noblement pour le refaire encore, voilà pourquoi on y va et pourquoi on y reste. Pas de théâtres, de bals, de concerts, de bibliothèques publiques : seulement quelques dîners d'apparat, où par une heureuse exception, il est permis de paraître tout habillé de blanc, à cause de la chaleur, et d'où l'on se retire vers dix heures pour être debout dès l'aurore, et passer la journée dans un bureau où l'on verra blanchir ses cheveux.

Mais si la vie à Shang-Haï est triste et monotone, si la ville chinoise est si prosaïque, il n'en est pas ainsi du coup d'œil qu'offrent, vers le soir, les rues et surtout les quais animés des trois villes, américaine, anglaise et française, dont chacune a conservé un caractère particulier, a une police à part, et a baptisé ses rues dans la langue respective de ses habitants. Quel bariolage de couleurs ! Quel contraste de luxe et de plaisir avec la misère et la nudité complète ! Des bonnes Chinoises menant à la promenade des marmots européens ; de longs et blonds *dandies* en petite veste blanche ou avec un paletot allant de l'occiput au talon, cheminant à côté de savants chinois à besicles, armés eux-mêmes d'un éventail dans la main droite et, dans l'autre, d'un parasol horizontal jaune et couvert de mons-

tres; de grands et maigres flâneurs, épouvantés de la pompe qui arrose les quais poudreux, à côté de magots à tête ronde et luisante, non moins étonnés, et formant un X avec leurs membres; de belles et jeunes Anglaises en crinoline, couchées dans un équipage mené par un Hindou, pendant qu'un domestique chinois, debout derrière, a bien soin de regarder dedans; des palanquins bleus; des chapeaux en forme de champignons, de boules, de cônes, blancs, jaunes et toujours risibles; de jeunes apollons à figure féminine, à l'œil rêveur, à la queue noire et soyeuse qui pend jusqu'à terre, revenant de l'école en culotte blanche collante, tête et bras nus; des Africains, de féroces Tagales, des Malais, des Arméniens, des Italiens aux allures romanesques, venus pour étudier les vers à soie; les cris cadencés des infatigables, quoique poussifs *coulies*, tombant par terre écrasés de jurons et de coups de pieds; puis, sur la rivière, des navires sans nombre, la cloche qui appelle les marins au service sur une église flottante, celle qui sonne et répète le quart jusqu'aux extrémités du port, les cris des matelots repartant pour l'Europe, les ancres qui font râler leurs chaînes trop tendues, sur des jonques, des gigs et des frégates; enfin les toits recourbés des Chinois et les trois grands pavillons du monde, dorés par le soleil qui descend au milieu des nuages en feu, pendant que les religieux *Parsees*, disciples de Zoroastre, se prosternent sur la terre en le voyant décliner, voilà le tableau que présente le port de Shang-Haï tous les soirs à cinq heures. Il y en a bien peu où l'on puisse faire sur place l'étude de tant d'échantillons de la nature humaine, et à cela se borne tout ce que peut y faire quiconque n'y est pas venu dans un but commercial.

Quant à moi, je fus extrêmement heureux de m'y trouver en même temps que les ministres de France et d'Angleterre, M. de Bourboulon et M. Bruce, qui tous les deux,

sachant que je venais de Péking, me firent l'honneur de m'inviter à dîner, et chez qui je trouvai le plus gracieux accueil. Je ne pus cependant rien leur apprendre de nouveau, car je fus confondu de voir qu'après tout ce qu'ils avaient lu, ils en savaient autant que moi. M. Wade surtout, secrétaire de l'ambassade anglaise, me fit preuve d'un savoir prodigieux sur la géographie du nord de la Chine, attendu qu'il n'y avait jamais été. Si l'application des moyens à la fin suffit pour assurer le succès d'une entreprise, nous sommes aussi sûrement établis à Péking qu'à Saint-Pétersbourg. Ce ne sont pas nos diplomates qui manquent à leur devoir et nous font détester des Chinois; mais bien la classe, honorable d'ailleurs, mais dont on ne saurait assez flétrir la hauteur et l'insolence envers tout ce qu'elle croit au-dessous d'elle, des capitaines et officiers des navires marchands, surtout américains : pour n'en citer qu'un exemple entre mille, voici ce qui arriva pendant que j'étais encore à Shang-Haï. Un *comprador* (Chinois qui sert d'agent intermédiaire entre l'acheteur et le vendeur) vit un navire américain faire voile sans que son capitaine l'eût payé. Il le poursuivit, se hissa le long du bord, réclamant ce qui lui était dû; mais le barbare capitaine le rejeta dans l'eau où il se noya, sans que sa mort pût être même vengée, car le navire fila. On remplirait des volumes si l'on voulait mettre ainsi en relief tous les cas où la race blanche sait devenir méprisable; je ne m'imposerai pas une tâche aussi ingrate; mais je ne cacherai aucun des faits dont je fus le témoin, de loin ou de près.

CHAPITRE XVII.

Désordres à Shang-Haï et affaire de *la Gertrude*. — Préjugés contre les Chinois. — Quelques mots sur les capitaines marchands. — Départ pour Hong-Kong sur un brick prussien. — Ennuis de la navigation. — Violent orage. — Les jonques chinoises. — Nouvel orage. — Les tempêtes en général. — Formosa. — Houle gigantesque. — Hauteur des lames. — Arrivée à Hong-Kong.

Lorsqu'à Shang-Haï, on veut aller d'un lieu à un autre en évitant la chaleur brûlante qu'il fait constamment à terre, on prend un *Sampane*, espèce de très-petite gondole qu'un seul batelier fait avancer *à la godille*, mouvement qui a été décrit plus haut. Là-dedans on s'assoit confortablement à l'abri du soleil, ayant pour se distraire à l'intérieur de sa petite cabine, des gravures de *l'Illustration* anglaise, et toutes sortes de caricatures dans un état plus ou moins parfait de conservation. Quand il faut remonter le courant de la marée, qui est très-fort, on n'avance guère, et le malheureux batelier qui s'est fondu pour vous pendant trois ou quatre heures au plus brûlant soleil, ne reçoit guère plus de vingt-cinq sous pour sa peine, heureux encore si on ne trouve pas un prétexte pour les lui escamoter.

Je m'avançai un jour ainsi jusqu'au milieu du port chinois, où au moins deux mille jonques de toute grandeur, quelques-unes à quatre mâts et jaugeant plus de mille tonneaux, sont toujours à l'ancre. Elles sont mouillées côte à côte, ancrées par les deux bouts, et avec une si par-

faite régularité que l'espace d'eau entièrement libre qui les sépare, où il est défendu de mouiller, forme de véritables rues sur la rivière. Une population d'au moins quarante mille hommes habite en paix ces maisons flottantes sans se soucier de ce qui se passe à terre, et sans que l'ordre soit jamais troublé. Il le fut cependant d'une manière bien terrible dans les derniers jours de juillet, lorsqu'un soir nous vîmes des boulets rouges sillonner la rivière, et passant au milieu de cette forêt de mâtures, aller s'ensevelir dans la ville chinoise d'où, à chaque coup, il sortait de tels gémissements qu'on les entendait à une distance énorme. Personne ne savait encore de quoi il s'agissait; mais la nouvelle s'étant répandue que plusieurs Européens avaient été assassinés ce jour-là en plein midi sur l'hippodrome, qu'on avait arrêté un homme cherchant à soulever le peuple et l'exhortant à nous couper à tous la tête, enfin que quelque chose de sinistre se préparait, nous nous mîmes tous sur nos gardes; ceux d'entre nous qui avaient des fusils ou armes quelconques firent volontairement la patrouille, on débarqua en toute hâte l'artillerie des navires de guerre avec les équipages, et les Européennes allèrent chercher un abri à bord sous leurs pavillons respectifs. Pour moi, logé à l'extrémité de la ville américaine, la plus éloignée du champ de bataille, je n'avais rien à redouter, mais une vive curiosité s'emparant de moi, je m'en allai la nuit, quoique sans armes, vers le pied des murs, voir si vraiment la chose était sérieuse, si c'était aux Européens qu'on en voulait, ou bien si ce n'était qu'une querelle de Chinois entre eux. Au milieu du quai, j'eus une singulière aventure. Un Chinois, armé d'une lanterne, m'accosta. Par bonheur, je vis à la lueur de cette lanterne qu'il était armé d'un objet bien autrement redoutable, un grand sabre japonais qu'il tâchait de cacher derrière son épaule. A la vue de cette lame, qui

pouvait n'être là que comme instrument de défense, mais qui se trouvait dans la position voulue pour descendre sur ma tête et faire deux parts de ma personne, je crus fort prudent de revenir à l'hôtel et pris ma décision au plus vite. Là je trouvai tout le monde allongé pour dormir dans la même chambre, au milieu de fusils, de revolvers, de sabres venus de tous les bouts du monde, véritable musée qui, malgré la situation, ne pouvait manquer de faire un peu rire. L'artillerie jouant toujours sur la rivière, nous n'entendions pas sans émotions, après chaque éclair qui partait de la rive opposée à la ville chinoise, la détonation sourde et caverneuse qui accompagnait la sortie de ces boulets mal adaptés à leurs pièces, et qui n'en semaient pas moins la mort autour d'eux chaque fois qu'ils tombaient dans cette fourmilière humaine hurlant d'agonie.

Lorsqu'on ne fait que voir ces choses sans être exposé soi-même et sans y participer, lorsqu'on voit voler la mort en simple spectateur, sans que la gloire ou le patriotisme soient là pour remuer le cœur, il est impossible de ne pas en être profondément ému. Ce bruit lugubre nous tint éveillés toute la nuit, sans que nous sussions encore de quoi il s'agissait, et le lendemain la marée montante rapporta de la mer une centaine de cadavres méconnaissables que l'on vit flotter çà et là sur l'eau pendant plusieurs jours. Quoiqu'il y eût un répit le matin, notre méfiance ne fit qu'augmenter lorsqu'on afficha partout une proclamation adressée à tous les Européens par le gouverneur de Shang-Haï, nous avertissant que ce n'était qu'au risque de sa vie qu'aucun de nous mettrait le pied dans la ville chinoise. Alors les consuls firent défendre aux équipages des navires marchands, sous les peines les plus sévères, de descendre à terre : tout le monde s'arma jusqu'aux dents, comme si l'armée d'un nouveau Tamerlan allait inonder le pays; on pensa à l'éternité sans savoir d'où pouvait venir le moindre danger pour ses jours ; chaque Eu-

ropéen que l'on rencontrait tenait de la main droite, au fond de son gousset, un revolver avec le doigt sur la détente : les soldats des différentes nations volant au secours de leurs compatriotes en danger, comme des pompiers à un incendie, vinrent veiller à leur porte : les cent dix navires marchands qui remplissaient le port, et dont l'artillerie toute seule, destinée à foudroyer les pirates de la mer, aurait pu, en moins de quatre heures, réduire en poussière Shang-Haï tout entier, passèrent toute la journée à faire des expériences sur les qualités de leur poudre.... Et qu'était-ce que tout cela? Pourquoi cette effervescence universelle qui faisait que chaque Européen n'approchait d'un Chinois qu'avec les allures d'un chimiste en présence de matières explosives?... On ne l'apprit que fort tard et lorsque tout danger réel, s'il y en eut, fut passé; mais le voici en peu de mots. C'était toujours l'éternelle question du *coolie-trade*, question brûlante et presque aussi vitale que celle de l'esclavage, non-seulement pour ceux qui sont l'objet de ce trafic, mais tout autant pour ceux qui s'y livrent, parce qu'elle a plus envenimé de haines entre eux et donné lieu à plus de calomnies et d'excès de langage qu'aucune question politique de l'Europe. Aussi mesurerai-je mes paroles, et si, quoique je connaisse *la Gertrude*, navire qui fut la cause de tout cela, son capitaine, M. de Bourboulon qui sut rétablir les faits, et presque tous les officiers français qui allèrent voir et approfondir la question par eux-mêmes: si, malgré tout cela et la meilleure volonté, je me trompe, je tiendrais infiniment à ce que quiconque pourrait le prouver me réfutât aussitôt; la chose en vaut la peine. Voici donc comment se passa ce qu'on appelle « l'affaire de *la Gertrude*. »

Trois ou quatre cents coolies s'étaient embarqués, *de leur plein gré*, à bord de ce navire. Non-seulement on leur avait avancé de l'argent, mais le capitaine, par excès de bonté, leur avait fourni des habits, des souliers, des chapeaux, des

légumes et des médicaments qui en avaient guéris un très-grand nombre arrivés malades à bord. On passait à Wou-Song (à dix milles de Shang-Haï), lorsque trois ou quatre coolies entraînés par la passion si essentiellement chinoise, du jeu, jouèrent si bien qu'ils gagnèrent sur les autres une centaine de piastres, et, trouvant avec cela le moyen de corrompre quelques hommes déterminés, tachèrent de soulever les autres en les poussant à la désertion.

Le capitaine et son second ayant alors tiré quelques coups de fusil *en l'air* pour les effrayer, cinquante se jetèrent à l'eau et quarante-huit se noyèrent. Par devoir d'humanité cependant on mit un canot à la mer, et on vit des matelots français, au risque de leur vie, *se jeter à la nage*, pour sauver, au milieu des tourbillons, des Chinois ingrats que bien d'autres eussent laissé périr. Voilà la charité, le courage, on pourrait presque dire l'héroïsme, qui furent taxés à l'unanimité par toute la presse anglaise de Chine et par l'opinion, d'infamie, d'assassinat; ce n'eût été rien, si cette presse se fût contentée de s'aveugler elle-même; mais les Chinois de Shang-Haï, toujours bouillants à l'endroit du *coolie-trade*, s'emparèrent des bruits qui couraient, crurent fermement qu'on leur avait enlevé de force (*kidnapped*) trois ou quatre cents malheureux pour les mener au supplice, murmurèrent, menacèrent, et l'effervescence et l'indignation causées par ce qui n'était qu'une calomnie, prirent des proportions si alarmantes que M. de Bourboulon, pour les calmer, fit faire une enquête sur le navire même où tous les Chinois restants déclarèrent, non-seulement qu'ils étaient là librement, mais qu'ils y étaient si bien *qu'ils n'en sortiraient pas !!!* et le chef de la révolte fut jeté en prison.

Il me semble qu'après cela la presse et l'opinion publique auraient dû au moins rester muettes, si elles n'osaient pas se rétracter; mais bien loin de là : elles devinrent si furibondes que M. de Bourboulon, par une condescendance que

l'on accusa même de faiblesse, fit rentrer *la Gertrude* à Shang-Haï, et là, dans les plus solennelles circonstances, en face de tout Anglais, Américain ou Chinois qui voulut bien venir, au milieu d'un rassemblement de sampanes, d'autorités chinoises, de soldats, de marins et de curieux tel qu'il n'y en eût probablement jamais autour d'un navire depuis le premier qui entra en Chine, le mandarin gouverneur de Shang-Haï vint à bord, y vit tout, interrogea chacun, et déclara en s'en allant, que tout était en règle. L'on devait après cela s'occuper bien peu de ce que diraient les journaux, mais Shang-Haï était en ébullition : le canon, soit qu'il fût tiré par les rebelles attaquant la ville, ou par des jonques de la rivière se querellant avec les hommes de terre, lançait déjà ses boulets dans les faubourgs de la ville française, et pourrait bientôt ne porter que sur elle ; du reste, le combat de Takou venait d'avoir lieu, et le prestige français était tombé ; il fallait une extrême prudence, et avouant un tort que l'on n'avait jamais eu, on restitua tous les coolies moyennant une indemnité de cent mille francs qui fut aussitôt payée.

Ce n'est pas tout encore. Les coolies restants ne voulurent sortir que par la violence ; quelques-uns se cachèrent pendant vingt-quatre heures dans des trous infects où ils risquaient de mourir faute d'air, et *on fut obligé de les battre pour les déloger !* d'autres se jetèrent à genoux en criant : « Nous étions si heureux, et nous n'avons plus le sou ! Qu'allons-nous devenir ? »

Telle fut l'affaire de *la Gertrude*. Je demande maintenant comment il se fait que les journalistes du peuple le plus froid et le plus sage de la terre aient assez peu de pudeur pour prétendre représenter l'opinion publique, lorsqu'ils dénaturent les actes d'un pays honorable et ami au point de faire passer pour des monstruosités, et les livrer pour telles au monde comme vérités évangéliques, les choses les plus simples et les mieux faites ?

A coup sûr l'uniforme français n'a besoin de personne pour le laver de la boue que la presse coloniale de l'Angleterre jette sur lui dans toutes les parties du monde. C'est un besoin pour moi, et non pas un devoir, de protester contre toutes les calomnies qui m'ont affligé. Les Anglais, malgré toute leur grandeur de caractère, ne sont pas sans défauts, et de ces défauts,le seul que ne puisse leur pardonner quiconque a du sang français, n'en fût-ce qu'une goutte, est le mépris de leur presse, aux colonies du moins, pour toute vérité qui lui déplaît; car, les vices qu'elle combat fussent-ils toujours réels, elle devrait hésiter à faire la leçon à tout le monde sur les lieux où le trafic de l'opium est non-seulement toléré, mais presque en honneur : il vaudrait mieux se taire, et faire un léger retour sur soi-même :

Curando fieri quædam majora videmus
Vulnera, quæ melius non tetigisse fuit.

Un nouvel ennui vint bientôt s'ajouter pour moi à celui d'un séjour forcé dont je ne voyais pas le terme, n'y ayant aucun navire en partance pour Hong-Kong.

J'avais emporté du Japon beaucoup de roubles russes, sur lesquels je m'attendais bien à perdre quelque chose; mais quand il fallut les changer pour des piastres mexicaines, seule monnaie d'argent courante en Chine, j'y perdis à peu près douze pour cent! Aigri par l'inaction, un climat de feu dont je souffrais doublement en sortant de la Sibérie; et ce péboire inattendu, ce fut du moins une consolation pour moi de faire de très-agréables connaissances, outre celle de mes trois amis russes qui étaient constamment avec moi. Je trouvai à l'hôtel un capitaine anglais commandant le *Forest-queen*, M. Howard, qui, avec la meilleure grâce du monde m'offrit un passage gratuit pour Singapour; mais je me laissai persuader qu'il y avait fort peu de navires allant de ce port en Australie, où devaient tendre tous mes efforts, et je dus re-

fuser cette offre obligeante, non sans en conserver un souvenir qui ne saurait s'effacer. Enfin le maître de l'hôtel lui-même me donna maintes preuves de son désir de rendre mon attente moins pénible. J'allais souvent entendre la messe dans l'église des jésuites, où le costume des prêtres ne pouvait manquer d'attirer mon attention au point de me faire souvent oublier le lieu et le but dans lequel j'y allais. C'est qu'en effet rien ne saurait être plus étrange. Le prêtre porte donc la queue, à la chinoise, qu'il essaye de cacher sous sa chasuble, mais il a un chapeau dont la vue doit détruire, la première fois qu'on le voit, tout recueillement dans l'âme du spectateur. C'est une plate-forme d'où pendent quatre petits rideaux et deux longs rubans en satin noir brodé d'or; le Chinois, très-édifiant d'ailleurs, qui sert la messe, le fait aussi en chapeau . Des tableaux de fort bon goût sont suspendus aux murs, entourés de cadres chinois en bois, merveilleusement travaillés, offrandes volontaires des catholiques indigènes dont l'âme fervente les porte non moins à parer les églises qu'à obéir comme celle d'un petit enfant, à la voix toujours paternelle du missionnaire : ce qui prouve sans réplique que la douceur et la force morale suffiraient pour manier les Chinois et les mouler avec la facilité de l'argile : exemple frappant que l'on a toujours sous les yeux, et que personne ne cherche cependant à imiter !

Les Chinois de Shang-Haï, et surtout ceux de Canton, me semblèrent appartenir à une race bien plus belle que ceux du Nord. Leur stature est très-élevée, ils ont le visage plus ouvert, sont plus actifs et beaucoup plus soignés dans leur toilette. Ils ont aussi les formes plus déliées, l'air plus intelligent, et sont, règle générale, propres, ayant une telle horreur de la barbe et des cheveux, qu'ils se font raser toute la tête, le nez, le front, les oreilles, le cou et le menton, ce qui les ferait passer pour peu virils si on ne voyait le développement des muscles de leurs bras, de leur poitrine, et

de leurs jambes. La force des coolies chinois, leur activité sans pareille sous un soleil où nos travailleurs fondraient comme de la cire, est vraiment étonnante; quatre d'entre eux, armés de deux grands bambous placés parallèlement sur leurs épaules, portent deux à deux, suspendues au milieu du carré ainsi formé, des pierres qui seraient une lourde charge pour un chameau, et cela à un pas si accéléré qu'un Européen, entièrement libre, est obligé de courir pour les suivre. La seule *habitude du climat* n'explique pas cette force; car ils supportent tout aussi bien l'hiver, qui est plus rigoureux à Shang-Haï, malgré sa latitude, qu'à Paris. Et voilà précisément la race si mal jugée, même par les personnes qui l'ont vue de près, comme s'il leur en coûtait trop d'accorder à qui que ce soit la moindre supériorité! Un homme sans parti pris qui arrive en Chine et qui se rappelle l'idée qu'il avait, en Europe, des Chinois, se demande involontairement : « Mais où est donc ce peuple si comique, ces gros bonshommes, dont les yeux n'étaient que des fentes, les joues des morceaux de pain d'épice, et que l'on m'avait donnés pour des Chinois? »

Je ne pense pas qu'il existe un pays, excepté l'Inde, où l'on voie si peu de difformités qu'en Chine, et où la vieillesse arrive si tard, fait étrange lorsqu'on considère, ce dont je serai le premier à convenir, que c'est un des pays les plus vicieux de la terre; mais il est probable qu'une sobriété telle qu'on n'en voit nulle part ailleurs, annule complétement les effets d'un dévergondage qui devrait faire vieillir avant trente ans. Si du reste les hommes restent longtemps jeunes, il n'en est pas de même des femmes, qui sont passées à vingt ans et détruisent toute leur fraîcheur par l'abus du fard. On ne saurait trop le regretter; car une jeune Chinoise bien élevée, une Cantonnaise surtout, a dans toute sa personne une finesse, une modestie et une délicatesse rares. Dans le Nord, elle est généralement sans couleurs natu-

relles, et nulle part elle n'a la fraîcheur d'une Européenne; mais elle a dans le Midi la teinte et tous les attraits d'une créole, une main fort souple, des pieds ravissants lorsqu'on les laisse « au naturel,» une taille longue et déliée, une peau veloutée, et des cheveux d'ébène qui pendent sur le dos en une longue queue serrée sur le crâne par un petit ruban rouge, ou groupés en un vaste et disgracieux édifice, coiffure justement nommée *tea-pot* (théière). Les hommes ont, comme tout le monde le sait, une queue aussi; mais elle sort souvent d'un magasin, et imite mal la nature. Jamais, dans n'importe quel pays ou quelles circonstance, on ne coupe cette queue; quelquefois on en fait un turban ou plutôt une couronne autour de la tête, tant pour ne pas se singulariser en pays étranger, que pour tenir le dos de son habit d'une éclatante blancheur.

C'est parce qu'on m'a souvent questionné sur la beauté physique des Chinoises que je me suis un peu étendu sur ce sujet, tenant à n'y pas paraître tout à fait étranger : je dois cependant ne rien dire davantage pour le moment à l'article des Chinoises, voulant que tout ce que j'ai pu dire sur leur beauté pâlisse et s'éclipse, et qu'il me reste des adjectifs à employer, afin d'être vrai et d'être cru lorsque je reviendrai, comptant à peine sur mes forces, aborder plus tard le sujet des jeunes beautés de l'Inde.

Je dînai un jour chez l'éditeur du *North China Herald*, journal moins violent que les autres, et mieux rédigé sous tous les rapports. M. Compton, vieillard respecté de tout le monde, avait réuni pour l'occasion M. Meadows, le consul anglais, dont l'attitude pleine d'énergie et une profonde connaissance de la Chine étaient en toute occasion une garantie d'ordre, et M. Wade, l'habile sécretaire de l'ambassade anglaise. On est heureux dans un pays où les jours se succèdent et *se ressemblent tous*, de trouver des hommes à conversation si nourrie, à vues si larges, et devant lesquels

il faut plus écouter que parler, surtout dans une atmosphère chauffée à près de 40 degrés. J'allais aussi souvent dîner sur le *Norzagaray* pour y trouver, outre une cuisine française, une brise quelconque, et un accueil toujours bienveillant de la part de mon ami le commandant Lespez et de ses officiers. Il m'offrit plus d'une fois un passage pour Hong-Kong, si on l'y envoyait; mais par malheur il restait toujours en place, et contrarié, vexé même, je commençai à passer mes journées en sampane, allant d'un navire à l'autre pour m'assurer qu'il n'y en avait aucun partant pour Hong-Kong. Et ici je le dirai, comme bien d'autres vérités qui m'en coûteront, j'accomplissais une tâche bien ingrate; car, malgré de nombreuses exceptions, les capitaines marchands sont en général une classe avec laquelle on ne sait jamais comment s'y prendre. Si c'est avec des mitaines, ils ne tardent jamais à vous marcher sur le pied et ne perdent pas une occasion de vous froisser. Si on ne leur parle pas en montant à leur bord, comme les délégués du roi de Siam à Louis XIV, ils rougissent, trépignent, vous répondent comme à un inférieur et proclament partout que vous êtes malhonnête. Si les capitaines sont si farouches, on peut juger de ce que sont leurs seconds, hommes inappréciables et toujours dévoués s'il s'agit d'un devoir de leur métier, mais d'une arrogance que n'excuserait pas le plus profond savoir, à plus forte raison la plus crasse de toutes les ignorances. Quand ils se conduisent ainsi avant le départ, on est encore à temps de les fuir comme la peste; mais souvent ils vous accablent de politesses à terre et rampent devant vous pour subir, aussitôt que l'ancre sera levée, surtout si vous êtes peu de passagers, une métamorphose complète, et devenir pour tout le reste du voyage des compagnons tout à fait insupportables, des tyrans même si on les laisse faire. L'enfer qui règne dans un ménage mal assorti est peut-être moins terrible, parce qu'il n'y règne pas à toute heure, que

celui qui remplit un navire où les passagers et le capitaine ne s'entendent pas; car la concorde, sans laquelle on ne peut pas vivre à terre, est la première de toutes les nécessités entre hommes condamnés à rester face à face pendant des mois entiers devant le ciel et l'eau. J'avais appris ces vérités par de beaucoup trop pénibles expériences dans des traversées précédentes, pour ne pas me tenir sur mes gardes avant de prendre un engagement quelconque avec un capitaine que je n'avais jamais vu, même pour une traversée aussi courte que celle de Hong-Kong. Je n'oubliai pas que, comme nous étions en pleine mousson de sud-ouest, nous pouvions rester cinq ou six semaines à la mer.

Après plusieurs explorations du port dans tous les sens, je fixai les yeux sur un petit brick prussien, *la Miranda*, commandée par un homme assez âgé, très-vif, mais qui semblait n'avoir point perdu toute douceur de caractère, malgré quarante ans de navigation. Il n'avait pas, comme presque tous ses confrères, ces prétentions au savoir et à la politesse, ni cette affectation de toilette qui sied si mal à un marin: il avait malheureusement un défaut qui rendait ses passagers encore plus dignes de pitié, mais que l'on ne pouvait découvrir qu'une fois parti, il était avare de ses vivres! C'est une chose sérieuse pour tout le monde que d'être mis à la ration, à la demi ration; mais pour moi! Enfin ne pouvant passer ma vie à Shang-Haï, j'aimai mieux en sortir aussitôt, au risque même de l'abréger faute de nourriture, et il fut conclu que le capitaine prussien me mènerait à Hong-Kong, tout compris excepté le vin, pour la somme de deux cent cinquante francs.

Le 6 août je fis mes paquets, dis adieu à tous mes amis, et le 7 à quatre heures du matin je m'embarquai sur un sampane pour aller rejoindre *la Miranda*, qui était mouillée à un mille en aval de la ville.

Encore une cruelle séparation. Les voyages seraient choses

trop faciles et trop douces si l'on ne devait jamais se séparer de ceux que l'on aime! Au bout de la ville américaine, en passant sous les quais dans mon sampane, j'y vis, malgré l'heure si matinale, mes trois fidèles compagnons de Kiakhta agitant leurs mouchoirs et répétant ce mot de *Praschaïté!* que je ne devais plus entendre résonner à mes oreilles en russe; un quart d'heure après je montais seul sur *la Miranda*, et un monde nouveau s'ouvrit encore devant moi.

Cette fois nous avions à bord un pilote chinois qui, quoiqu'il dût rester trois jours avec nous, nous fit sortir pour moins de francs que les autres ne prennent de piastres. Il connaissait parfaitement la rivière; seulement l'impossibilité où il était, comme tous les Chinois, de prononcer les *r*, lui faisait dire, lorsqu'il donnait les commandements en anglais, les choses les plus baroques et propres à faire tordre de rire tout l'équipage. Pas la moindre petite ride ne se dessinait sur l'affreuse rivière Wou-Song; pas un souffle de vent ne venait enfler les voiles pendantes. Nous ne descendions qu'avec la marée, et ne pouvant par conséquent gouverner, il fallait un tact infini pour garder le milieu de la rivière lorsqu'elle faisait des courbes. Nous passâmes à côté de la fameuse frégate américaine *Mississipi*, qui ne fait point honneur à son constructeur. C'est une masse noire et informe, lourde et sans goût, ayant son mât d'artimon tout près du grand-mât, et une cheminée démesurément longue. Quand on a vu les élégants clippers américains, puissants comme des Léviathans et légers comme des oiseaux, on ne conçoit pas que le même peuple ait pu enfanter un objet aussi laid, et surtout qu'il en parle comme d'un chef-d'œuvre.

Nous fîmes dans toute la journée du 7, et par un soleil de plomb, ni plus ni moins de dix milles, et le lendemain, huit! Voilà ce que c'est que la navigation à voiles! Je ne crois pas qu'un homme puisse jamais se trouver à terre dans des circonstances si propres à briser, à mater son ca-

ractère, que la navigation et ses continuels contre-temps. Les milliers de passagers qui sillonnent aujourd'hui toutes les mers sur des vapeurs de deux et trois mille tonneaux, avec tout le luxe d'un hôtel, une excellente compagnie, des lits toujours propres, des pianos, en franchissant trois cents milles par jour, ne savent guère ce que c'est que la mer et la vie de la mer; à peine embarqués, ils voient leur destination, la terre est là; c'est comme si on ne l'avait jamais quittée. C'est bien différent sur un navire à voiles : l'un représente le chemin de fer, l'autre, quelque vite qu'il puisse aller parfois, une charrette attelée de bœufs. Là, une fois emprisonné, ne songez plus ni à la terre ni à votre arrivée, si vous voulez être un peu heureux. Que la terre soit comme si elle n'existait plus; faites-vous à bord une nouvelle existence, un petit monde à vous, comme si vous deviez désormais y vivre et y mourir. Si vous vous laissez dominer par le désir, ou même la pensée d'arriver, vous êtes perdu; ce n'est qu'une fois que le cercle de vos pensées et de vos émotions se sera resserré au point de ne jamais franchir les murs de bois qui vous tiennent captifs, que vous commencerez à comprendre, peut-être même à goûter la vie de mer. Ce temps arrive généralement pour moi au bout d'une quinzaine de jours, époque où la mer commence à avoir quelque charme et me semble moins monotone; car il est proverbial que rien n'est inconstant et changeant comme le vent, et votre existence elle-même y est maintenant enchaînée.

Une petite brise qui avait commencé à souffler le 7 au soir de l'est et de l'est-sud-est, continua faiblement le 8 en passant à l'est-nord-est; mais à la nuit tombante nous vîmes un changement de temps aussi subit que sublime.

Les flots jaunes et épais du Yang-Tsé-Kiang, où nous étions entrés, se mirent à bouillonner et à écumer sur toute leur étendue, qui est là celle d'une mer; une montagne de

nuages plombés se leva du côté de Shang-Haï; les éclairs qui brillaient derrière eux en rendaient les contours mille fois plus effrayants, et permettaient de voir par instants des arbres et des forêts de mâts sans qu'on eût le temps de distinguer ni terre ni navires. Un vent furieux se leva dans la minute, faisant trembler la pauvre *Miranda* comme une feuille d'arbre qui va tomber, et la chassant devant lui, droit sur une jonque énorme à l'ancre, dont heureusement nous passâmes à quelques mètres, moi-même ayant dû voler avec le capitaine au secours du timonier, dont les forces étaient à bout. La foudre tomba quatre fois de suite en moins d'un quart d'heure, et au bout d'une heure tout rentrait dans le calme. C'est ainsi que près des tropiques les plus violentes secousses atmosphériques arrivent sans que le plus habile marin ait pu les prévoir, sans que personne puisse en expliquer la cause, et s'apaisent aussi vite qu'un tremblement de terre.

Le 9, nous étions près des bouches du Yang-Tsé-Kiang, avec un vent régulier de l'est, ayant à notre côté une jonque à quatre mâts, du port d'au moins mille tonneaux, qui cherchait aussi à sortir. Ce serait une étude en soi, et des plus intéressantes, que d'aller voir de près comment les Chinois manœuvrent leurs navires. La discipline semble y être chose parfaitement inconnue : on y entend tant d'imprécations, on y voit tant de formes de vices, que Gutzlaff, qui voyagea sur plusieurs jonques, les compare à Sodome et à Gomorrhe.

Il est cependant incontestable que les marins chinois sont d'une extrême prudence et calmes devant le danger. Mon opinion là-dessus serait de peu de valeur si je ne l'avais pas trouvée presque toujours appuyée par celle des officiers de marine, français ou anglais, que j'ai consultés à ce sujet.

Ils sont convenus généralement, d'abord que les Chi-

nois étaient des marins remarquables pour la manœuvre, tout en ne comprenant rien à la grande navigation, et que leurs jonques pourraient, sous bien des rapports, être à imiter.

Je ne vais pas me lancer dans des termes techniques qui me feraient courir le double risque de n'être pas compris et de ne pas me comprendre, mais il y a quelques faits saillants à l'égard des jonques que je tiendrais à faire ressortir. Ainsi, il faut se défaire de l'idée qu'elles ont toutes la forme concave et disgracieuse qu'on leur connaît. Depuis quelques années, on en a fait beaucoup de tellement droites, et si solidement assises sur l'eau, qu'on les prendrait de loin, sans leur mâture, pour des navires européens. Le gouvernail est immense et toujours percé de trous. Or sachant que les Chinois ne font jamais rien d'inutile, j'ai souvent cherché à comprendre l'objet de ces trous, mais je n'ai pu obtenir là-dessus aucun éclaircissement; si c'est pour lui faire offrir moins de résistance à l'eau lorsqu'on le fait mouvoir, il perd par cela même la moitié de son effet; mais il reste à savoir si ces ouvertures qui en diminuent le poids et le rendent plus maniable, diminuent aussi la surface et la résistance offertes à une couche d'eau donnée, dans l'instant où l'on commence à le tourner, et quand ces trous viennent présenter à la mer toute l'*épaisseur* du bois où ils sont percés. Considérant la taille de ces gouvernails, et la faible attache par où ils semblent tenir au navire, on ne conçoit pas qu'ils ne soient pas sans cesse brisés : comme on peut les hisser sur le pont à volonté, il est probable que dans le mauvais temps on ne s'en sert plus.

Les grandes jonques, de mille tonneaux et au-dessus, ont une quarantaine de mètres de long, sur dix de large, et portent de quatre-vingt à cent hommes d'équipage, que l'on dit être fort bien payés. Elles ne tirent guère plus de six pieds d'eau, même les jonques de guerre : mais il ne faut

pas oublier que leur mâture, moins gracieuse assurément que la nôtre, ne porte ni vergues, ni chaînes, ni bois lourds, ce qui la rend infiniment plus légère, et que le bambou, qui entre presque exclusivement dans leur construction, ne pèse pour ainsi dire rien. Quoiqu'il n'y ait pas même de clous pour souder leurs différentes pièces, qui sont cousues avec du bambou comme les manches d'un habit, elles sont rendues tellement imperméables à l'eau que l'on prétend n'y avoir jamais vu de pompes; je ne garantis pas ce fait, rendu difficile à constater par le danger qu'il y aurait habituellement à un Européen de se livrer, corps et biens, à des matelots chinois : témoin l'affreux malheur arrivé à M. Vaucher, tué par eux entre Hong-Kong et Canton. Dans les horribles ouragans qui désolent les mers de Chine pendant quatre mois de l'année, il est impossible qu'll ne se perde pas des centaines, des milliers même de jonques; mais tous ceux qui les ont passés en mer dans ces occasions, s'accordent à dire qu'elles s'y comportent même mieux qu'aucun de nos navires, roulant à la surface comme autant de cadavres, sans gouvernail, sans voiles, sans personne sur le pont, et bravant, comme le ferait un bouchon, toute la fureur des éléments. Il y a encore un côté par où les jonques sont bien supérieures à toutes nos inventions : c'est par la facilité avec laquelle leurs voiles peuvent se raccourcir d'en bas, sur le principe qui fait fermer un éventail : un matelot chinois n'a pas besoin de monter dans la mâture, par la pluie et le vent, pour aller passer une demi-heure sur des vergues à prendre des ris ou à serrer des voiles. Un enfant sur le pont peut, sans plus de peine que s'il tirait un coup de sonnette, ployer entièrement ou en partie la plus grande voile, dont le bord inférieur remonte majestueusement à la hauteur voulue. Aussi, lorsqu'on embarque des matelots chinois sur nos navires, ils ne consentent à grimper aux mâts qu'aux gages de quatre-vingt-dix francs par mois, car

ils n'y sont pas habitués, et malgré leur adresse naturelle, ils risquent leur vie.

Enfin, il me reste à parler de la marche d'une jonque. En cela, elle est trop large et pas assez longue, pour lutter même avec le plus modeste de nos navires, excepté dans une circonstance : c'est en allant *au plus près*[1]. Ce n'est pas qu'elle aille absolument plus vite; mais comme elle serre le vent de beaucoup plus près, c'est-à-dire à 45°, et que la jonque la plus énorme vire de bord dans un clin d'œil et sur place en pivotant sur son avant, elle gagne beaucoup plus sur le vent et arrive plus tôt. Nous en eûmes un exemple bien frappant dans la jonque qui sortit avec nous du Yang-Tsé-Kiang. *La Miranda*, dans les meilleures circonstances, n'aurait jamais filé dix nœuds, mais cette jonque n'en aurait pas alors filé huit; cependant, avec vent contraire, elle gagna si vite sur nous, que nous la perdîmes de vue.

Quant à la beauté des formes, je me garderai bien d'établir la plus lointaine comparaison entre une jonque et un navire européen, qui est peut-être le plus grand chef-d'œuvre sorti de la main de l'homme, tandis que la jonque ressemble, en général, à un monstre. La distance qui sépare ces deux objets sera bien plus grande encore, si l'on vient à penser que le plus humble de nos capitaines peut, après trois mois de mer, affirmer que telle terre est devant lui, et qu'en effet elle ne manque jamais de paraître quelques heures après, tandis que le pauvre capitaine d'une jonque est tenté de se brûler la cervelle s'il perd la terre de vue, et risquerait, s'il était parti pour l'Australie, de débarquer au Kamchatka. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait en Chine tous les éléments de la plus imposante marine et d'excellents marins.

1. En faisant le plus petit angle possible avec le vent.

Le 9 août, nous étions encore en vue de la terre ferme, qui disparut le lendemain, quoique nous fussions encore dans une mer de boue. Étant dans la mousson de sud-ouest, m'attendais bien à un mois de traversée, et à toutes les contrariétés possibles. Cependant, je crus que le traitement à subir serait par trop cruel, lorsque je vis le voyage s'inaugurer par des trombes et des coups de tonnerre. Le 10 au soir, le vent ayant d'abord soufflé du sud, puis du sud-est, il éclata encore un orage affreux, l'orient s'étant montré au coucher du soleil tout embrasé et plein de rayons divergents, comme au soleil levant. Je ne sais si c'est mauvais signe; toujours est-il qu'après avoir passé tout tranquillement devant l'île *Saddle* et ses rochers pittoresques, nous fûmes tout à coup entourés d'éclairs, de tonnerre et de vent, mélange infernal qui heurtait tout aussi violemment la vue que l'ouïe, car les éclairs étaient si brillants, et la nuit si profonde, que, lorsqu'ils embrasaient le ciel, il était absolument impossible de ne pas fermer les yeux. D'autres fois, c'étaient des vipères de feu ou des rivières sanglantes qui serpentaient un instant dans le ciel le plus obscur, pendant que le vent sifflait et nous lançait des rafales comme s'il avait juré de nous détruire. Non, excepté au désert, on ne sait pas à terre la puissance qu'acquiert le vent sur la mer; les trombes les plus violentes n'en donnent aucune idée parce qu'elles sont brisées dans leur vol: en mer, le vent bondit sur vous à l'improviste, semblant hurler dans vos oreilles ces sinistres paroles: « Vous ne m'échapperez pas. » Et, lorsqu'au milieu de ces sombres nuits qui règnent dans les hivers polaires ou sous le ciel livide des tropiques, il vient couvrir la mer de dévastation et d'écume, la force à se déchirer les entrailles, à s'agiter comme un cholérique, et balaye en gémissant le pont des navires, il devient un bruit funèbre et tragique, devant lequel l'homme se sent prêt à tomber

à genoux, comme s'il entendait les éclats de la dernière trompette. Tout à coup, la tempête s'affaiblit, c'est son agonie, sa mort.... le soleil reparaît sur la scène, et que voit-on alors ? des navires sans mâture, semblables à des mausolées, et la mer livrée à des convulsions qui n'ont plus de cause, comme si elle était en proie à une vague terreur, ou qu'il eût passé sur elle quelque chose qui ne fût pas de ce monde.

Dans cette nuit opaque où nous distinguions à peine le bruit du vent de celui du tonnerre, nous ne savions plus où nous allions ni comment gouverner. La foudre descendait en longues spirales sur une mer qui paraissait rouler du sang, et il fallait éviter d'aller se lancer sur des bancs de sable à l'embouchure d'un des plus puissants fleuves de la terre, qui avait déjà vu tant de naufrages. Cet orage passa cependant comme celui qui l'avait précédé, en quelques heures, et le ciel était serein le lendemain matin lorsque nous filâmes à côté d'un navire qui venait de perdre un de ses mâts. Le vent souffla modérément du sud, puis du sud-sud-ouest, tendant évidemment à sa direction normale du sud-ouest. Le 12, enfin, après cinq jours de voyage, qui nous eussent menés, sur un bateau à vapeur, bien au delà de Hong-Kong, nous sortîmes complétement de l'influence et du courant du fleuve, passâmes près de la petite île *Video*, et naviguâmes dans une mer devenue verte, comme elle l'est généralement près des côtes basses. Je reprends maintenant, pour plus de clarté, la forme de journal.

13. Calme plat; absence si complète même de houle, qu'un cigare et un crayon se tiennent parfaitement debout. La mer devient fort sale, mais seulement par endroits, absolument comme si on y avait jeté de la sciure de bois; nous passons une baleine et beaucoup de marsouins.

Le soir, étant à causer sur le pont avec le capitaine par

le plus magnifique clair de lune, nous la voyons tout à coup rougir et perdre tout son éclat; nous consultons vite un almanach et y trouvons une éclipse pour ce jour-là : tant qu'elle dure, il souffle une petite brise de sud-sud-est, qui cesse complétement dès qu'elle a passé : elle est aussi accompagnée de beaucoup d'étoiles filantes, qui toutes se dirigent vers l'ouest.

16. Calme depuis trois jours, ou fort petite brise. Bataille entre le vieux capitaine, vif comme la poudre, et son second, véritable Allemand mou comme une méduse. Le capitaine s'avance les cheveux debout, ses bras et ses jambes vibrant comme des cordes de contre-basse, et il apostrophe ainsi son adversaire en français. « Chien, donzelle, que diable vous fricasse! » Le second, petit, trapu, pâle et tremblant aussi, parle peu; mais il gesticule d'une manière massive et lente, et recule tout en dégaînant son couteau de matelot. Alors ils vocifèrent tous les deux ensemble; mais je sais que c'est une comédie, et en reste le spectateur. Premièrement le capitaine a raison, secondement il a bon cœur, enfin, c'est un de ces hommes qui, s'il s'était oublié jusqu'à vous casser bras et jambes dans un accès de colère, en serait désolé et s'en affligerait toute sa vie, ce qu'on ne pourrait pas dire de tous les capitaines, surtout en Amérique.

Cependant moi aussi je commence à avoir des griefs contre lui, et ne les lui pardonne pas si facilement. D'abord, je trouve sa cuisine huileuse et presque chinoise; il n'y a pas de pain; il est remplacé par du vieux biscuit qui tombe en poussière; je n'avais pas droit au vin, mais l'eau du moins devait être potable; elle est pourrie de vétusté : pour trois personnes, le capitaine, le second et moi, on sert à dîner un chétif poulet dont les restes sont réunis pou le souper, et dont tous les os, rassemblés le soir sur nos trois assiettes, reparaissent le lendemain matin noyés tous

ensemble dans une soupe verte comme l'eau en stagnation. Voilà encore un des avantages de la navigation à voile ! On ne sait vraiment, quelque sensible et quelque affectueux que puisse être un voyageur, si c'est son estomac ou son cœur qui est le plus à plaindre !

Nous sommes encore accalmis, pour comble de malheur : puis il nous arrive, sans cause apparente, une grande houle du sud 1/8 est. Ce qu'on m'avait dit est bien vrai : la mousson de sud-ouest est, en Chine, bien moins constante que celle de nord-est qui souffle tellement fort que l'on prend souvent deux ris à ses huniers.

18. Grande brise d'est, qui passe ensuite au nord-est, fait place au calme, et recommence à souffler du nord avec force. Des montagnes très-hautes paraissent, enveloppées de vapeur ; c'est la pointe nord de la grande chaîne de *Formosa*, considérée par quelques géographes comme le dernier rejeton de l'Himalaya. Quoique nous soyons à plus de trente milles de terre, un beau papillon vient voler dans la mâture : beaucoup de méduses.

19. Grande brise de nord-nord-est, chose à noter en cette saison. Je bénis cette circonstance aussi heureuse qu'inattendue, qui mettra fin plus tôt à mon supplice. La terre reparaît aussi pour me consoler de cet exil : la mer devient très-grosse, on y voit cependant beaucoup de jonques, soit de pêcheurs, soit de pirates : mais nous sommes bien armés, et d'ailleurs la cloche qui sonne le quart porte cette simple et touchante inscription : *Gott segne die Miranda !* « que Dieu bénisse *la Miranda !* »

Puisse-t-il le faire : car, si ces forbans tombaient sur nous, je ne sais s'il faudrait se fier, pour les repousser, à un équipage composé en grande partie de Malais. On engage ces hommes comme matelots parce qu'ils se font payer moitié moins que les Européens, et qu'ils supportent mieux les climats chauds ; mais il n'y a guère d'économie, car ils

ne sont pas si forts que les nôtres, et il en faut beaucoup plus. Ils offrent cet avantage, qu'ils continuent à travailler arrivés au port : tandis que lorsqu'on a des matelots Européens, on s'en défait par économie en arrivant à sa destination, ou dans la crainte qu'ils ne désertent, et on prend des Chinois pour tout le temps du séjour.

20. Grande brise de nord-est avec une mer très-turbulente, venant de la même direction, tandis qu'il nous arrive du sud une houle énorme et bien prononcée qui nous fait horriblement rouler, signe certain d'un typhon, passé ou à venir. Notre capitaine, comme tous ceux qui ne sont plus jeunes, est d'une rare prudence : aussi je mets en contraste sa sagesse avec la négligence de beaucoup de ses confrères, surpris par des tempêtes qu'ils prétendent braver, ou ne se donnent pas la peine de combattre. S'ils ne sont pas responsables du navire, ils laissent bien tranquillement casser leurs mâts, puis ils envoient des hommes pour les couper, et tromper ainsi les armateurs (qui payent les dégâts), en leur faisant croire qu'ils en ont été réduits à cette dernière de toutes les ressources ! On pourrait épargner cette imposture à des armateurs qui ont déjà bien assez de dépenses à faire pour les navires qui vont en Chine. Outre les accidents de toute nature auxquels ils sont plus exposés là que partout ailleurs, ils ont le cuivre, qui s'use très-vite, devient mince comme du papier et se perce peu après : sans compter les habiles voleurs chinois, qui se glissent sous les navires, la nuit, quand ils sont à l'ancre, et restant dans l'eau à des profondeurs de dix et douze pieds, parviennent, malgré les fusils braqués sur eux, à enlever chaque feuille de cuivre, exercice où excelle même la moitié la plus aimable du genre humain !

La houle, venant toujours du sud, devient gigantesque : je n'en ai jamais vu, dans l'Atlantique, de semblable.

Lorsque Arago s'est hasardé à dire que l'élévation des

plus hautes lames de la mer ne dépassait jamais dix mètres, le grand homme a, pour une fois, commis une grande erreur. On peut facilement s'en convaincre, quoique sans arriver là-dessus à un grand degré d'exactitude, en montant dans la mâture jusqu'au point où, lorsque le navire est vertical, la cime des lames cesse de vous cacher l'horizon : la hauteur où vous êtes, au-dessus du niveau de la mer, vous en donne alors l'élévation approximative. Eh bien, mesurées ainsi, je me suis convaincu qu'elles avaient, dans cette occasion, plus de quarante pieds de hauteur verticale. C'était cependant une houle bien régulière : mais si l'on pouvait mesurer les énormes « pains de sucre » qui se forment au milieu d'un typhon, lorsque cinq ou six lames de cette hauteur viennent se heurter au même point, et se soulever en pyramides, on trouverait, j'en suis sûr, que les eaux de la mer peuvent quelquefois se déplacer verticalement de deux fois la hauteur assignée par Arago.

Leur largeur, leur masse, et l'intervalle laissé entre ces collines d'eau, étaient proportionnés à leur hauteur ; elles arrivaient majestueusement et sans bruit, refoulant et anéantissant presque une mer cependant déjà grosse, qui se levait avec le vent de nord-est : il n'y avait que huit ou neuf vagues sur un espace d'un mille ; puis, après nous avoir soulevés comme une coquille, elles s'en allaient rouler sur les côtes de Chine, où la terre et des îlots tout entiers disparaissaient alors derrière un rideau d'écume qui mettait plusieurs secondes à retomber, pour se faire suivre, longtemps après, d'une détonation semblable au tonnerre lointain. On ne saurait voir nulle part, du moins je ne l'ai jamais vu, la mer onduler avec une telle majesté. Nous soupçonnions bien, à ce signe presque infaillible, que nous étions alors dans le voisinage d'un de ces typhons, fléaux des mers de Chine, dont j'ai parlé plus haut. En comparant nos dates avec celles de plusieurs autres navires, nous

apprîmes plus tard qu'effectivement nous n'en étions, dans ce moment, séparés que par une cinquantaine de milles, que presque tous les navires sortis de Hong-Kong ce jour-là étaient rentrés au plus vite, beaucoup d'entre eux démâtés, et qu'enfin en rade même de Hong-Kong, à l'abri de hautes montagnes, des mâts avaient aussi été emportés comme de la paille, et des maisons renversées.

Assis, avec mon capitaine, sur le pont de *la Miranda*, nous regardions avec une demi-stupeur ces masses formidables, messagères de tempête, arrivant maintenant lentement et en bon ordre comme des bataillons vaincus, mais redoutés encore, quoique chassés du champ de bataille : nous cherchions de l'oreille ces bruits étranges du vent dans les typhons, que l'on a souvent comparés au rugissement des bêtes féroces : mais non : nous avions toujours une brise forte et invariable du nord-est; toute précaution sembla inutile, et nous nous contentâmes de parler, bien à notre aise, des ravages que laisse après lui chacun de ces ouragans avec lesquels le vieux capitaine avait plus d'une fois lutté. Il me raconta comme quoi, en certaine occasion, ses matelots, Européens, en voulant monter pour serrer une voile, avaient été collés si fortement aux cordages par le vent, qu'il leur fut impossible de continuer : qu'il fallait ramper sur le pont pour n'être pas emporté comme une feuille : enfin, il m'assura qu'il avait vu le *bois* même de son navire déchiré morceau à morceau, non par la mer, mais par la seule force du vent.

La nuit arriva sans diminuer cette houle, que nous ne pouvions plus voir, mais dont le bruissement se faisait toujours entendre au-dessus de nous, lorsqu'elle écumait, assez semblable à celui que produit le froissement du papier. Puis le monstre s'affaissant laissait une vallée à sa place, éclairée par une lueur phosphorique et vacillante dont toute la mer finit par se couvrir.

Dans une obscurité si profonde, rien n'était beau comme les reflets électriques qui serpentaient sur tout l'horizon, sans que l'on pût voir du tout la mer, quoiqu'elle nous soulevât à chaque instant de trente ou quarante pieds pour nous laisser glisser dans des abîmes invisibles. Alors je méditai profondément, en pensant aux foyers où étaient tranquillement et joyeusement assis tant de parents et d'amis d'Europe, sur la puissance de la matière, et plus encore sur celle de l'homme, qui la gouverne encore à son gré, même quand il semble en être le jouet. Non content d'en comprendre les lois immuables et de les mettre à son service, il sait maintenant maîtriser des forces en apparence aveugles qu'aucune loi ne semble régir : la tempête devient son bras et son aile ; les folies de la nature sont tournées à son profit, et toute-puissante qu'elle paraisse, jamais sa faiblesse ne se trahit comme autour d'un petit navire sauvé par l'intelligence de l'homme. Je restai tard sur le pont le soir de ce 20 août, sachant que nous n'étions qu'à quelques milles de la terre et de ses écueils, et, par conséquent, dans le voisinage immédiat de ce qu'il y a de plus redoutable sur la mer. Vers dix heures le vent de nord-est cessa ; à de longs intervalles il parut des éclairs gigantesques suivis d'une pluie tropicale qui vint battre le pont en le faisant fumer, et rebondissant après le choc : elle aussi cessa tout à coup, variations qui n'annonçaient rien de bon, comme n'étant pas naturelles ; et, si près de terre, un marin, quelque intrépide qu'il fût, ne devait pas envisager sans effroi la responsabilité qui pesait sur lui. Aussi nous trouvâmes plus prudent de serrer toutes nos voiles et d'attendre l'aurore pour entrer dans la rade de Hong-Kong.

Le 21, le soleil vint dans toute sa splendeur argenter les belles montagnes de la côte qui, de loin, semblaient interdire toute entrée, même à une chaloupe. La mer était tombée : elle était d'un vert émeraude, et c'est à peine si

elle écumait sous les falaises décharnées qui se dressaient devant nous. Notre capitaine en connaissant presque chaque recoin, il ne prit pas de pilote, et nous entrâmes facilement dans un défilé étroit et tortueux, où la mer que nous quittions se déroba bien vite à nous. Car c'est un véritable lac que la rade de Hong-Kong, où le vent souffle souvent avec furie, mais où aucune houle ne saurait jamais entrer. Des montagnes partout : nues, il est vrai, mais bizarrement découpées, gracieuses et entassées en désordre : une ville qui, vue de loin, paraît plus grande qu'elle ne l'est en effet, gravissant depuis les bords d'une rade couverte de navires, des pentes abruptes où elle s'étale en amphithéâtre ; quelques pelouses au milieu des rocs les plus sauvages ; enfin, sur l'eau, des centaines de jonques où l'on se dispute l'honneur de vous porter à terre, tel est le tableau qui me frappa, lorsque je me trouvai un beau matin, quatorze jours seulement après mon départ de Shang-Haï, et par une heureuse dispensation du ciel, en face de Hong-Kong.

CHAPITRE XVIII.

Hong-Kong. — Vêpres chinoises. — Aptitude des Chinois à tout. — Canton. — Beaux jardins. — Obligeance des officiers français. — Un typhon. — Bateaux-fleurs. — La musique chinoise.

Si le sort a jamais porté quelqu'un de mes lecteurs aux lacs fameux, quoique peu connus des Français, de *Killarney* en Irlande, il se les rappellera un instant dans la rade de Hong-Kong, d'où la pleine mer est complétement invisible. La montagne sur le flanc de laquelle est bâtie la ville, nommée pic *Victoria*, est très-gracieuse, quoiqu'elle ne soit guère recouverte que de rocs éboulés et de bruyères, et sa cime, d'où l'on jouit d'un superbe panorama de mer et de montagnes, depuis Macao jusqu'à Canton, s'élève à la hauteur de six cents mètres. Vers le nord-ouest on aperçoit quelques sommets très-déchiquetés et tourmentés, comme tous les pics de la Chine qui atteignent mille mètres. Dans quelques vallons, entre autres dans celui si heureusement nommé *Happy-Valley*, on voit une végétation assez touffue et essentiellement tropicale : autrement, sauf le bleu ou le vert de la mer, tout dans ce paysage a la couleur du chocolat : tout y est âpre et à l'état de nature, excepté les lieux où l'on a tracé des routes quelquefois magnifiques, comme celle, par exemple, qui longe les bords de l'Océan et fait le tour complet du pic Victoria, dont la base constitue l'île de Hong-Kong. Malheureusement, ces routes sont presque

aussi solitaires que le sont, l'hiver, celles qui parcourent les gorges neigeuses des Alpes ou des Pyrénées. Les Européens sous les tropiques ont une telle frayeur du soleil qu'ils ne sortent guère le jour, et les Chinois que l'on rencontre sur ces routes désertes ne vous laissent pas toujours passer en paix. Il est, en conséquence, prudent de sortir armé, n'oubliant pas qu'il se trouve dans l'île cinquante Chinois pour chaque Européen.

Il n'y a pas de cohue, sur l'eau du moins, semblable à celle qui se fait autour de chaque navire qui arrive en Chine. Bien avant que l'ancre ne soit tombée, on est entouré de sampanes attachés les uns aux autres, se heurtant entre eux, et remplis d'hommes et de femmes de toutes les classes qui ne cessent de vociférer jusqu'à ce qu'ils aient envahi le pont. Quel que soit le temps, ces petits bateaux légers et pointus comme des flèches n'hésitent pas à sortir, quoique les trois quarts de leurs équipages se composent de jeunes filles ou de jeunes mères portant, au milieu de leurs rudes travaux, leurs enfants sur leur dos. Elles ont des muscles de matelot, une activité d'écureuil, un sang-froid imperturbable et bien nécessaire, et manient l'aviron, la voile ou l'ancre, pendant que le petit enfant, profondément endormi, ne se doute pas plus de ce qui se passe que les lambeaux jetés dans sa hotte par un chiffonnier de Paris.

Lorsque tout ce monde est monté à bord, on commence à reconnaître les différents états de chacun. Ce sont toujours les blanchisseuses qui ont l'honneur de faire leur cour les premières. Elles arrivent avec un volume de certificats, pour prouver qu'elles blanchissent comme personne et qu'elles ne volent pas.

Viennent ensuite les corporations des tailleurs, des cordonniers, des bouchers, marchands de légumes, filous, etc., entourés d'enfants espiègles, qui offrent leurs services comme domestiques. Sans brusquer personne, on les con-

gédie tous, en promettant de s'occuper des demandes de chacun; prenant ensuite un sampane, l'on va à terre, ayant bien soin, lorsqu'on a la manie de gouverner soi-même, de ne pas se jeter sur les parois des vieux pontons ou des clippers à l'ancre, vers lesquels un courant de quatre ou cinq nœuds tend sans cesse à vous précipiter; on ne saurait non plus user de trop de précautions quant au vent, que je n'ai jamais vu souffler, à Hong-Kong, avec une force égale ou d'un même point, pendant une heure de suite. Ce sont des rafales perpétuelles qui passent comme des bombes et font quelquefois autant de ravages.

Mouillés comme nous l'étions à deux milles de terre, la ville ne formait encore qu'une masse blanche et indistincte, étendue, au milieu des brouillards du matin, au pied du Victoria Peak; mais, à mesure que nous approchions, on vit bientôt se dessiner, à gauche, une église entourée de pelouses, une multitude de maisons dont pas une, grâce à la pente, ne cachait sa voisine, et enfin les pavillons de presque toutes les nations du monde, flottant au gré du vent. Nous apprîmes, en débarquant, que le typhon dont j'ai parlé avait passé sur Hong-Kong même, et qu'il avait causé d'énormes désastres, comme on pouvait le voir en présence d'une foule de mâts brisés. Il me tardait infiniment d'apprendre des nouvelles de la guerre d'Italie; mais, dépaysé comme je le suis toujours en débarquant pour la première fois dans un port lointain, ma plus vive préoccupation était naturellement de trouver un hôtel convenable et à des prix modérés. Je me dirigeai donc sur l'*Oriental Hôtel*, tenu par des Américains, dans lequel je m'établis sur-le-champ, et dont je n'eus, dans la suite, qu'à me louer. Les chambres étaient fort mesquines, mes voisins *yankees* y éprouvaient, dès six heures du matin, les mérites respectifs de leurs revolvers; mais on était bien servi, c'était d'ailleurs un hôtel très-fréquenté par les offi-

ciers de la marine française, et ne payant que douze francs par jour, je n'avais nullement le droit de me plaindre. Cependant ce ne fut pas sans une profonde inquiétude que je vins apporter mon immense bagage dans ce lieu où je ne connaissais encore personne, où je ne pouvais prévoir combien de temps il me faudrait rester, et où, quel que pût être ce temps, je ne devais jamais lire une ligne envoyée d'Europe à mon adresse, toutes mes lettres étant depuis longtemps dirigées sur Melbourne.

Je vins donc tristement le soir me mettre à table, en cherchant, parmi toutes les figures qui l'entouraient, quelqu'un dont l'âme pût me sembler accessible à la sympathie, quelqu'un pour qui l'or ne fût pas une idole, qui s'intéressât à ses semblables, et méritât de faire bénir son nom par un étranger sans amis se trouvant sur son chemin. C'est qu'il y a peu de voyageurs, hors de l'Europe, pour qui la société soit autre chose qu'un calcul, et qui ne soient pas froids ou égoïstes. On trouve les natures les plus serviables, les cœurs les plus chauds, parmi ceux qui ont jeté leur ancre dans le pays et en font dignement les honneurs; mais, autour d'une table d'hôte, en Chine, aux États-Unis, au Pérou, en Australie, dans l'Inde même, ou ne voit guère, pendant longtemps du moins, que des figures frappées à l'effigie du dieu de l'argent, où l'ennui succède au désespoir, et sur lesquelles aussi l'ivresse vient souvent répandre ses teintes violettes et blafardes. A peine étais-je à table, où beaucoup de monde s'était déjà réuni, mais à l'américaine, c'est-à-dire avec la précipitation d'un coup de vent, qu'un nouvel Américain vint encore y prendre, ou plutôt y chercher place. Grand, assez mal fait, il s'avança dans la salle le chapeau sur la nuque, avec un frac bleu à boutons d'or tous boutonnés, excepté le premier et le dernier, le cou en avant, les mains dans les poches, et ne sachant où il allait, ni probablement d'où il venait. Il avait l'air dé-

goûté de l'existence, ou de quelqu'un dont l'estomac serait plein d'acide sulfhydrique : on eût dit qu'il avait des nausées, lorsqu'il promenait sur nous un regard piteux, qui semblait dire : « Qu'êtes-vous venu faire ici? » De petits crachats partaient en sifflant de sa bouche, qui n'avait cependant pas remué ; sa barbe, taillée en hiéroglyphes, était rousse; enfin, à sa démarche, on eût pu croire qu'il n'avait pas besoin de se mettre à table ; c'est que probablement il venait de faire de mauvaises spéculations, et ces singulières allures n'étaient que des signes de deuil ; s'il avait mieux réussi, il se fût grisé. Ce portrait qui n'est nullement chargé, et que je n'ai point esquissé pour exciter le rire, mais la pitié, pourrait paraître applicable à quelques rares et désagréables exceptions que l'on trouve en tous pays; mais je puis assurer qu'il est bien commun dans les hôtels de plusieurs grands ports marchands, et qu'en Amérique il forme souvent la règle. S'il inspire de la pitié, il me semble qu'elle sera encore bien plus due au pauvre voyageur condamné à se frotter presque constamment à de pareilles gens, quelque agréables connaissances qu'il puisse faire d'ailleurs. Telles furent, heureusement, les miennes en cette occasion, car je n'en ai fait nulle part qui m'aient laissé de plus agréables souvenirs : je les cultivai pendant près de trois mois que je passai à Hong-Kong, où, mêlé sans cesse aux officiers des deux marines française et anglaise, je pus faire d'intéressantes comparaisons en même temps que chasser l'ennui. Parmi eux se trouvaient cinq officiers logés à l'hôtel, et bon nombre d'autres qui venaient souvent à terre du *Phlégéton*, du *Norzagaray* et de *la Gironde*. Je me fis un devoir de laisser ma carte, le lendemain de mon arrivée, chez le consul de France, M. Vaucher, qui me rendit de grands services, et chez qui je trouvai toujours mon couvert mis. Là du moins on savait causer, on était gai sans jamais s'oublier, et le soir on

jouait de l'harmonium ou l'on chantait, pendant que d'autres jouaient au billard ou lisaient les journaux. Aussi, non-seulement tous les Français, mais beaucoup d'Anglais, se faisaient un plaisir de venir passer la soirée chez M. Vaucher, où chacun devenait libre comme chez soi et arrivait ou partait sans gêne, ressource immense dans une ville où l'on n'aurait autrement, pour finir la soirée, que les *sing-songs* que j'ai décrits plus haut, et leur infernale musique.

La journée est bien vite passée pour ceux qui se livrent aux affaires ; mais moi qui n'avais d'autre devoir à remplir que d'attendre patiemment le départ d'un navire pour Melbourne, et me résigner à mon sort, je ne trouvais pas si facilement le moyen d'employer mes journées. Bravant le soleil, je fis de grandes courses à pied, explorant, dès le lendemain de mon débarquement, toute la ville, qui n'a, après tout, que l'apparence d'un village, et qui compte cependant quatre-vingt-cinq mille Chinois ! Elle est assez régulière, se composant d'une grande et principale rue, courant parallèlement à la base de *Victoria Peak*, et de quelques autres, suivant la même direction, mais coupées à des angles plus ou moins droits par une multitude de ruelles très-mal pavées, descendant de la montagne au bord de la mer avec une telle pente, qu'on a été obligé, pour les piétons, d'y faire de nombreux escaliers.

Sortant de la ville, je remontai les escarpements de la montagne, et m'enfonçai seul parmi ses rocs et ses bruyères humides pour jouir à mon aise de la vue de cette belle rade, où près de cent grands navires se trouvaient dispersés. Si le bruit du vent et de la mer qui, seul, rompait le silence, n'avait suffi pour porter à la méditation, j'en eusse bientôt trouvé un bien grave sujet lorsque j'arrivai, sans m'en douter, près d'un petit cimetière chinois loin de toute demeure, et que mes yeux tombèrent avec horreur, tout près de là, sur un cadavre, en plein air, arrivé au dernier degré

de la décomposition. Le vent qui passait dessus agitait ses cheveux et couchait les plantes sur cette carcasse abandonnée des vivants, comme si la nature elle-même était honteuse qu'elle restât sans abri. C'était sans doute la victime de quelque assassinat, car ils sont communs à une demi-lieue même de la ville.

En revenant de cette triste promenade, je m'arrêtai dans un temple bouddhique situé sur une élévation, comme ils le sont souvent, et dominant la rade, la ville et les flottes à l'ancre. On y chantait vêpres. Trois prêtres, en chasuble jaune, assis devant l'autel, miaulaient, à tour de rôle, des psaumes contenus dans un livre que le chantre passait à son voisin lorsqu'il était fatigué, ce qui arrivait bien vite, car il soufflait comme une locomotive allant quinze lieues à l'heure. Le rhythme était très-monotone, mais très-animé; il n'y avait ni calme ni dignité; comment pourrait-il y en avoir chez un prêtre armé de castagnettes d'une main, pour accompagner ses cantiques, et d'un éventail de l'autre pour s'empêcher de fondre comme les cierges à demi-éteints qui se mouraient sur son autel? Il y avait cependant, pour ajouter à la solennité de la cérémonie, un orchestre composé d'un joueur de guitare et d'un violoniste, reconnaissant pour chef un sacristain qui avait le double devoir de les maintenir dans l'ordre, et d'aller chercher tantôt un verre d'eau, tantôt une cigarette, pour le prêtre épuisé par trop de zèle et qui allait succomber sous ses efforts.

Lorsqu'un Européen entre dans ces temples, il peut non-seulement garder son chapeau, mais il ne pèche contre aucune étiquette en approchant du prêtre le cigare à la main, pour lui demander, avec mille excuses, d'interrompre ses prières pour donner du feu. Lorsqu'après tant de fougue les trois malheureux s'arrêtèrent époumonnés, il sortit de la sacristie, non plus un sacristain, mais une jeune fille portant des banderoles de papier peint. Les femmes figurent

mal dans un sanctuaire quelconque; mais ici, sans craindre de blesser la charité, on peut hardiment conclure qu'elles n'y étaient pas uniquement pour parer les autels, si on doit en juger par tous les scandales tolérés et encouragés dans les temples de l'Inde. Il n'y avait pas, dans cet assemblage, jusqu'à l'idole, qui ne semblât jouer une comédie et grimacer au fond du sanctuaire, entourée de lambeaux de papier rouge qui, la cachant à demi, lui donnaient un air surnaturel.

En retraversant les rues pour rentrer chez moi, je ne pus manquer d'observer avec étonnement combien les Chinois sont habiles dans chaque métier; ils ont une aptitude inconcevable à tout. Il y a à Hong-Kong de jeunes peintres, qui ne seraient pas encore en état de faire votre portrait d'après nature avec l'art d'un Européen : mais sur une photographie, ils vous feront une copie à l'huile de dimensions quelconques, avec une perfection dont nous ne serions peut-être pas capables. Outre une patience à toute épreuve, ils ont des couleurs que nous n'avons pas, entre autres un vert-indigo que l'on a cependant importé en Europe, mais qui s'y vend extrêmement cher. Ils sont excellents tailleurs; leurs meubles, en bambou, sont du travail le plus fini et le plus durable. Il n'y en a pas un qui ne comprenne quelques mots d'anglais; ce sont les domestiques les plus intelligents et les plus fidèles ; ils relient, font des bottes, s'accoutument, en un mot, à tout, exercent tous nos métiers, et font, outre cela, des objets d'art qu'eux seuls pourraient faire, et qui sont admirés du monde entier. Pourquoi donc toujours les couvrir de mépris et de ridicule? Ce n'est pas logique. Combien comptons-nous, dans les États les plus civilisés de l'Europe, d'hommes qui sachent lire et écrire? Je ne pense pas qu'il y en ait nulle part beaucoup plus de la moitié de la population. Eh bien! il n'y a pas en Chine un gamin, un mendiant, un coolie, qui non-seulement n'ait cette instruction première,

mais qui n'en fasse son profit toutes les fois qu'il a un moment de libre. L'oisiveté est chose inconnue dans ce pays : dites qu'il regorge de vices, que le gouvernement est abominable, que les lois sont cruelles, qu'il n'y a pas de justice, soit : mais arrêtez-vous là, car vous verrez à côté de cela des qualités vraiment solides, et une plasticité de caractère capable, en des mains habiles et scrupuleuses, de tout réformer, de tout changer en bien. Ce n'est pas en déchirant la bouche de votre monture avec le mors, ni en lui labourant le ventre à coups d'éperons, que vous le dompterez. Si c'est vrai des chevaux, à plus forte raison des hommes : et si plus tard, lorsque je prêcherai le régime de la force, quoique jamais de la violence, envers certains peuples, on me taxe d'inconséquence et de prédilection pour les Chinois, ma réponse est toute faite : c'est que je considère la nature de ces peuples comme plus rebelle que celle d'aucun animal, et que des efforts purement humains n'auront jamais rien à en espérer. Ce que je nie maintenant, c'est qu'il en soit ainsi des Chinois.

Ayant, depuis mon enfance, des goûts montagnards, on conçoit que je ne négligeais nulle part, dans mes voyages, de faire des ascensions lorsque l'occasion s'en présentait. Je n'avais donc pas été trois jours à Hong-Kong que j'escaladai son pic, course pour rire sous le climat de l'Europe, mais qui ne laissait pas d'être sérieuse sous les tropiques. Il y avait un sentier passable que l'on me dit être métamorphosé aujourd'hui en une route superbe; s'il en est ainsi, la vue du haut du pic Victoria dédommagerait largement de ce travail. Il paraît aussi que l'on y a élevé un « *sanitarium*, » destiné aux soldats qui, casernés plus bas, sont décimés par la terrible fièvre de Hong-Kong, mélange de choléra, de fièvre jaune et de typhus. Qu'ils sont pâles et cadavéreux, les militaires en garnison en Chine! Deux fois je visitai le cimetière européen à Hong-Kong, et deux fois j'y vis enterrer

un soldat; au milieu des plus dramatiques expressions de la douleur, je fondis presque en larmes en voyant deux modestes croix de bois, côte à côte, au haut de deux pierres tumulaires, avec cette inscription : « *Sœur M.... Sœur A....* » Pas autre chose ! C'eût été trop peu pour les héros et les vainqueurs de ce monde dont il faut célébrer les actes jusqu'après leur mort : mais que c'était éloquent, que c'était touchant, sur la tombe d'une pauvre sœur qui avait passé sa vie à faire la charité, et qui en était morte victime !

Le 27, muni d'une lettre de M. Vaucher, je m'embarquai sur le vapeur *Feima*, pour Canton, éloignée de vingt-cinq lieues. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire, je ne sais même si je pourrais me faire pardonner, de détailler au long les paysages nus et sévères, quoique toujours pittoresques, les montagnes, les pagodes, le « *Bocca Tigris*, » les ruines que nos canons ont entassées sur la rive, les troncs et les têtes des suppliciés descendant avec la marée, les jonques à soixante rameurs, la sombre verdure des champs de riz qui avoisinent Whampoa et Canton, enfin tout ce que l'on voit dans cette petite traversée de quelques heures, si souvent faite et si souvent dépeinte. Je dirai seulement, quoique sans regrets de n'avoir pas, comme madame I. Pfeiffer, fait le voyage sur une jonque, que je trouvai *le Feima* très-mesquinement organisé, sa marche très-lente, et ses prix très-élevés ; ce fut cinquante francs, si j'ai bonne mémoire, y compris un repas, pour quelques heures de traversée. Le calme des eaux était tel, que l'on eût cru voguer sur un grand lac, et la chaleur, autant que la lumière qu'elles nous renvoyaient, étaient des plus intenses. Je fus remarquablement heureux de faire ce voyage avec un des hommes les plus respectés qu'il y ait en Chine, un ministre protestant anglais qui ne m'a point permis de le nommer, mais qui, pendant plusieurs heures, me captiva par le charme avec lequel il montrait des lieux deve-

nus célèbres par mille événements, et nous racontait des forfaits commis par des Européens, qui feraient presque excuser les atrocités dont les donjons de Péking viennent d'être les témoins. Après avoir appelé notre attention sur les ruines amoncelées par nous, et sur des tours solitaires dont on ne connaît ni le but ni l'origine, analogues à celles de l'Irlande : après nous avoir appris que, pour commémorer la folie des Hollandais qui avaient autrefois débarqué à Canton un chargement d'artillerie, on avait donné à un îlot que nous allions passer le nom maintenant célèbre de *Duch folly :* après nous avoir montré l'endroit où naguère encore on examinait tous les sampanes qui remontaient la rivière dans le but de décapiter quiconque était convaincu d'avoir cherché à faire passer du sel en contrebande, il nous raconta avec indignation le fait suivant :

« Quelques matelots avaient tué *par pur accident*, et sans la moindre préméditation, deux Chinois ou Chinoises ; aussitôt les autorités de Canton, irritées, demandèrent qu'on leur livrât les soi-disant coupables ; sinon, elles arrêteraient immédiatement le commerce. On eut beau affirmer et prouver que le crime n'existait pas, que c'était l'accident le plus involontaire, les relations commerciales allaient être suspendues.... que fit-on? On n'hésita plus en face d'une pareille menace : elle éteignit la voix du sang, de l'honneur, de la religion ; les infortunés matelots furent livrés à une mort certaine, et exécutés par des bourreaux chinois pour un crime imaginaire ! »

Je fus distrait de ce cruel récit, par la vue d'une brume noire, épaisse et immobile, qui s'allongea avec la nuit sur l'eau et sur les champs ; on y voyait quelques milliers de mâts, des toits et des ruines ; c'était Canton et son brouillard, qui me rappela momentanément Londres et la Tamise. Dans cet endroit, le courant de la rivière était tel, que nous avancions à peine d'un nœud, refoulant une fange

immonde qui descendait en écumant de chaque côté de nous. Au milieu des vagues et de l'obscurité croissante, on voyait cependant partout des sampanes montés chacun par trois ou quatre jeunes filles qui luttaient victorieusement contre le courant, avec autant d'énergie que si elles eussent été dans les rapides du Niagara, prêtes à en franchir la cataracte. Nous mouillâmes enfin au centre d'une population flottante se croisant, se poussant, se maudissant de tous côtés, les uns chassés par le courant comme des flèches, les autres remontant péniblement sans venir jamais en collision avec ceux qui descendaient. Comme il n'y a pas d'hôtel à Canton, on n'y va jamais sans se munir d'une lettre pour quelque Européen logé soit à terre, soit sur la rivière dans de grands bateaux appelés *chops*. M. Vaucher m'ayant donné une lettre pour son ami, M. Borel, logé ainsi dans une demeure aquatique sur le chop « *Guillaume Tell*, » je m'empressai d'aller à son bord et de lui demander, sans façon, à dîner, passant sur mon chemin à côté, trop près même d'une jonque magnifique revenant d'une longue traversée, sur laquelle on fêtait le retour, en face de la petite chapelle cachée sous la dunette, par le plus effroyable tintamarre. Le tonnerre grondait, il faisait nuit; une illumination de lanternes de papiers enveloppait la jonque, et le tout ensemble avait un air féerique.

Trouvant chez M. Borel une rare obligeance en même temps que l'absence de toute étiquette pénible, je m'installai comme chez moi sur *le Guillaume Tell*, où je jouis pendant plusieurs jours d'une hospitalité d'autant plus désintéressée, qu'il était peu probable, vu mes goûts vagabonds, que je pusse jamais lui rendre la pareille, sinon par ma plus vive reconnaissance. Du reste, ce ne fut pas seulement M. Borel qui me fit les honneurs de Canton : le pavillon de la France se trouvait là, planant bien haut, sur l'arrière d'une grosse corvette, *la Capricieuse*, je crois, dont les of-

ficiers, tant ceux qui vivaient à bord que ceux qui occupaient, à terre, le yamoun de l'ex-général tartare, m'offrirent, tous et chacun, leurs services, et ne s'en tinrent pas à de vains mots.

Le lendemain matin, je partis de bonne heure avec le chirurgien de *la Capricieuse*, et m'en allai, rassuré par ses pistolets, dans les rues les plus tortueuses de cette ville célèbre, dont un recensement scrupuleux porte la population au chiffre d'un gros million d'habitants, quoiqu'elle n'ait pas douze kilomètres de tour, et soit loin de compter parmi les grandes villes de l'empire. Quelle différence avec Péking! Ce n'est, comme Shang-Haï, qu'un immense village où, sans boussole, un étranger doit infailliblement se perdre au bout de quelques pas; mais il y a quelque chose de particulier à Canton : c'est la propreté des rues, presque toutes pavées à grosses dalles et où il n'y a pas la moindre odeur. Encore autre chose de non moins frappant : ce sont des files de quatre, cinq et six aveugles, se tenant tous par la queue, et remorqués par un borgne. On dit, on prétend (mais de quel droit?) qu'ils sont aveuglés exprès pour exciter la pitié.

On pourrait passer un mois à explorer les bazars de Canton sans avoir tout vu; mais un amateur de curiosités ne pourrait guère y passer la moitié de ce temps-là sans y vider sa bourse, tellement les étalages sont séduisants, et les objets d'art multipliés à l'infini. De l'émail, des porcelaines, des cornes de rhinocéros travaillées avec autant de minutie que de bon goût, des cages, mille objets d'ivoire, tels que les fameuses boules concentriques, toutes détachées les unes dans les autres et dans un seul morceau d'ivoire, des tableaux burlesques, des lanternes, tel est le sommaire de ce que l'on voit en flânant à Canton; mais tout cela n'est jamais mêlé, chaque rue étant réservée à une spécialité de commerce. Puis il y a les temples, sans extérieur

aucun, espèces de cavernes, de la Longévité, et des cinq cents génies représentés chacun par une statue grotesque acculée au mur, en bois doré, à barbe bleue, armée de guitares, de sabres, etc. Il y a les prisons de Canton, les exécutions si fréquentes, où jusqu'à deux cents têtes sont quelquefois abattues dans une seconde; il y a les parfums qui enivrent dans les sanctuaires des temples, la cacophonie de tambours, les rubans suspendus aux murs, la figure pâle et mélancolique des jeunes bonzes, les cierges rendus aromatiques on ne sait comment, car la bouse de vache en est le principal ingrédient, les petits livres de prières propitiatoires bien cachés dans un recoin antipodique des idoles qu'il vaut mieux laisser deviner qu'exprimer : enfin, il y a les jardins des riches négociants chinois et des mandarins, avec leurs pièces d'eau pleines de poissons rouges, des arbrisseaux taillés en forme de chiens, chaises ou pagodes, des arbres dont on a arrêté exprès la croissance, etc., etc.

Parmi ces jardins, un des plus beaux est celui de *Pountinqoua*, que j'allai voir avec un lieutenant de vaisseau logé au yamoun tartare, et l'interprète de la marine française. Montés sur d'excellents petits chevaux, nous traversâmes presque toute la ville et ses faubourgs; arrivés là, nous entrâmes à pied dans un enclos, laissant nos montures à la charge d'un matelot armé jusqu'aux dents en cas qu'il fût attaqué; car, malgré la présence de nos troupes et toute notre influence morale, il est encore dangereux de traverser les rues de Canton sans armes; c'est même défendu à nos officiers. Du reste, j'aurais plaint ce brave matelot, malgré sa coupe d'Hercule et tout son courage, s'il en était venu aux prises avec certains bateliers que nous vîmes descendre à l'aviron tout près de là, sur une petite rivière qu'il nous fallut passer. C'étaient ni plus ni moins que des colosses qui auraient broyé dans leur étreinte chevaux et

matelot. Heureusement, ils étaient pacifiques, et nous étions assez près pour les intimider.

Ces jardins conservent un reste de magnificence, de même que le palais où l'on voit encore, au milieu d'un grand délabrement, quelques glaces superbes, des canapés de luxe pour les fumeurs d'opium, et des meubles faits d'une espèce de marbre blanchâtre où, bien que la pierre soit parfaitement naturelle, on distingue des oiseaux et des arbres dessinés en noir de la manière la plus claire. Ceci rappelle involontairement l'arbre vu et dépeint par le P. Huc, et dont chaque feuille contenait, dans son tissu, les maximes de la religion bouddhique. Mais ce palais est aujourd'hui nu et désert, et pour une raison toute simple : c'est qu'après le massacre de quelques Français dans les rues de Canton, on lança les équipages sur la piste des assassins. Trouvant cet édifice sur leur passage, ils y entrèrent dans un état d'exaspération qu'il faut juger avec indulgence, et il y eut un commencement de pillage.

Rien n'est riche comme la plaine, les champs de riz, les rivières, les canaux innombrables et le mouvement commercial que l'on contemple du haut d'une espèce de kiosque situé au milieu du jardin que nous visitions, et qui est entouré de lacs artificiels. Les montagnes, au loin, sont d'un aspect sauvage, mais elles n'en font qu'un contraste des plus frappants avec ces vallées et ces plaines de la Chine, où chaque pouce de terrain a été travaillé et fertilisé. On voit autant d'eau que de terre, et les routes n'ont que juste la largeur nécessaire pour laisser passer deux hommes de front. La grande ville, enveloppée dans ses brumes, s'étend à gauche et se voit à peine; on se croirait seul au monde, sans les jonques qui ne cessent de remuer partout et en tout sens, malgré le vent qu'elles défient.

En 1842, de véritables brigs, construits par les Chinois, avaient commencé à courir sur ces eaux et à se substituer

aux jonques antiques et solennelles; mais la guerre a arrêté ce progrès comme tant d'autres et on les a incendiés.

Revenant des jardins de Pountinqoua avec mes deux compagnons, je rentrai au yamoun, où les officiers me retinrent pour dîner et voulurent bien écouter patiemment le récit de mon voyage en Sibérie. Il n'est vraiment pas possible de recevoir un voyageur avec autant d'urbanité et une joie si sincère, quoique bien peu méritée ; de mon côté, ce qui m'édifia le plus à cette table, tout entourée de ces braves officiers, c'est le respect avec lequel ils parlèrent tous d'une marine rivale, leur admiration profonde pour le génie maritime de l'Angleterre, et l'aveu qu'ils firent de plusieurs points d'infériorité chez la France. Sachant que mon sang n'était qu'à demi-anglais, ils ne pouvaient parler par flatterie, et je n'en admirai que plus leur franchise ; je pensai que si tout le monde y voyait aussi clair qu'eux, et savait, comme eux, rendre justice à qui de droit, l'harmonie univers elle régnerait bientôt sur la terre.

Après le dîner je pris, le long du quai, un sampane pour remonter deux milles de la rivière et rejoindre *le Guillaume Tell*, contre un courant d'au moins six nœuds. On pourra juger de la force et du courage qu'il fallut à mon batelier (car pour cette fois, c'était un homme), par le fait que je mis deux heures pour faire ces deux milles, et qu'il arriva baigné de sueur ; vie rude que celle des bateliers et batelières de Canton ! Il est sûr qu'il n'y a pas d'état où l'on éprouve tant de contrariétés, et où l'on ait à soutenir de telles luttes !

Je trouvai M. Borel à bord, toujours prévenant pour moi ; mais toutes ses attentions ne devaient pas suffire pour assurer ma paix et ma sécurité dans sa maison flottante ; car nous dûmes y essuyer pendant toute une nuit la fureur d'un typhon mémorable même parmi les typhons. Le vent commença à souffler vers sept heures du soir du haut de la

rivière, qu'il changea, en quelques minutes, en une masse d'écume. En mer, pareil vent aurait eu la voix du tonnerre; sur la rivière où plusieurs centaines de jonques étaient à l'ancre, il produisait dans cette forêt de mâture un sifflement formidable. Rarement ai-je passé, même sur l'Océan, de nuit plus inquiète; mouillés à trois ou quatre ancres, nous nous attendions à tout moment à voir ces grosses et lourdes jonques briser toutes leurs chaînes et fondre sur nous, pendant que notre malheureux navire, nos lits et tous nos meubles tremblaient comme les feuilles d'automne prêtes à tomber. Enfin, nous dûmes nous croire à notre dernière heure à l'aspect d'un fanal rouge appartenant à une jonque d'au moins cinq cents tonneaux, chassant lentement, mais droit sur nous. Il fallait pourtant se croiser les bras, rester spectateurs et couler bas comme les héros du *Vengeur*, si le monstre venait à nous toucher. Voyant avancer dans les airs cette lueur sinistre qui colorait le fleuve et toute son écume en rouge, nous envoyâmes à terre quatre vigoureux Chinois qui faisaient partie de notre équipage, voir s'ils n'y trouveraient pas de quoi nous amarrer solidement, et je descendis dans leur canot; mais le courant était si violent que nous ne pûmes débarquer : jamais nous n'eussions pu revenir à bord si nous nous étions laissé emporter seulement de cent mètres, et à peine nous étions-nous éloignés de dix mètres en une seconde, que nous rebroussâmes chemin. Il nous fallut vingt minutes, avec les efforts réunis de quatre avirons et d'une corde qu'on nous lança, pour remonter ces dix mètres contre le vent et le courant! j'eusse préféré me trouver alors au milieu de l'Océan, car la jonque approchait toujours et une collision semblait inévitable, lorsque vers minuit nous la vîmes changer un peu sa route, et défiler gravement à nos côtés, montée par une centaine d'hommes d'équipage, vomissant des imprécations en présence d'une mort presque inévitable.

Je ne sais ce qui lui arriva ensuite, car on ne s'occupe pas plus, en Chine, de la perte d'une jonque et de cent Chinois que de celle d'une coquille de noix en Europe; mais les ravages de ce typhon servirent pendant plusieurs jours de fond à tous les articles des journaux de Hong-Kong, qui firent trêve, pendant ce temps, à leurs diatribes contre la France, et purent reprendre haleine.

Le lendemain, un navire de guerre anglais vint s'abriter dans la rade, après avoir été obligé de couper son mât d'arimon à ras du pont, et de jeter son artillerie dans la mer. Pour qu'un bâtiment de guerre en vienne là, il faut que le danger soit extrême, et que toutes les ressources de salut soient épuisées.

Le calme s'étant tout à fait rétabli, j'allai, le 31 au soir, avec M. Borel et quelques amis, voir les fameux bateaux-fleurs de Canton; on appelle ainsi certaines jonques ancrées côte à côte, sur deux lignes, avec une régularité mathématique, de manière à laisser entre elles un canal libre qui sert de rue au milieu de la ville flottante. C'est à tort que ces jonques sont toutes mal famées : nous y trouvâmes une musique diabolique, comme toujours, des repas somptueux où les riches négociants chinois se gorgeaient de mets gélatineux, entourés de glaces, de dorures, de canapés, etc.; mais rien, je dois l'avouer, qui prêtât au scandale; ce n'est pas que je veuille faire passer les Chinois pour moraux : j'aimerais mieux avoir à prouver que les nègres sont blancs; mais ces bateaux-fleurs, dont nous visitâmes cinq ou six, et sur lesquels chacun nous invita à prendre quelque chose, ne sont ni plus ni moins que des *restaurants-chantants*, où l'on va pour manger et entendre de la musique. Plus d'un Européen, qui n'y était pas allé dans ce but, a dû s'en retirer fort honteux, et maintenant c'est à peine si on l'y laisse entrer lorsque son maintien n'est pas parfaitement convenable. Nous-mêmes, qui y entrâmes

comme nous l'eussions fait dans un salon, fîmes déguerpir à l'instant, et par notre seule présence, toutes les chanteuses qui crièrent à l'assassin, et ne revinrent que longtemps après, à la sollicitation de quelques Chinois fort polis, reprendre en tremblant leur concert.

La curiosité seule, du reste, peut amener un Européen une fois dans ces lieux, qui ne peuvent avoir aucun charme pour lui, à moins qu'il ne fasse des études sur la musique des différents peuples, et qu'il ne cherche quel animal on a voulu imiter dans la musique chinoise. Les chanteuses, presque toujours jeunes, jolies et modestes, vocifèrent à tue-tête, assises autour de la salle; les instrumentistes passent leur temps à tourner les chevilles de leurs violons, comme des hommes dont l'oreille serait choquée s'ils entendaient une note qui fût d'un dizième de ton hors de place; ils font des *pizzicatos* de furibonds, avec leurs ongles, les trémolos les plus langoureux en tirant *entre* les cordes les archets qu'ils tiennent à poignée; le violon se tient sur les genoux, et lorsqu'il a grincé pendant un quart d'heure avec ses sœurs les guitares, l'artiste, tout en nage, finit avec un étourdissant trémolo, en brandissant l'archet comme quelqu'un qui viendrait de tuer son adversaire en duel.

Telle est la musique des Chinois, qui en ont cependant fait un art à eux, une science écrite qu'ils étudient sérieusement; mais c'est un peuple trop calculateur, trop pratique, trop méthodique pour être facilement accessible à la tendresse, et s'épanouir aux accents de la mélodie. Il n'y a rien de rêveur chez lui, rien de poétique, pas même le costume, ce qui est étrange pour un Oriental, un Asiatique, un habitant des latitudes chaudes. L'utile, et non l'agréable, est l'objet de toutes ses préoccupations.

Le Chinois est l'Américain du vieux monde, moins l'esprit d'entreprise, qui existe peut-être chez lui à l'état dor-

mant, et ne demande qu'à être réveillé pour produire l
plus grandes choses. Il ne manque rien à un Chinois bi
mené pour devenir un Rothschild, un Tamerlan même,
Nelson ; il a bien prouvé qu'il savait être un Jean Bar
mais on n'en fera jamais, je pense, ni un Virgile, ni
Rossini.

CHAPITRE XIX.

Macao. — Typhon et naufrage du *Thèbes*. — L'amiral Hope. — Dîner à bord de la *Chesapeake*. — Grand incendie. — Fête des lanternes. — Opéra-comique chinois. — Vie d'un Européen en Chine. — Combien il s'y avilit quelquefois. — Nourriture à bord des navires. — Préparatifs de départ pour l'Australie. — Dernier mot sur les Chinois.

Le 2 septembre, ayant pris congé de mes bons amis, sur le *Guillaume-Tell*, et des officiers de marine qui, tous, m'avaient rendu service, je m'élançai à toute vapeur vers Macao, où j'arrivai le soir. En posant le pied sur cette vieille terre catholique, illustrée dans les jours passés par tant de missionnaires, toute peuplée de souvenirs et de poésie, malgré l'aspect sauvage des rocs et les îlots stériles qui l'entourent..., en passant dans les rues d'une ville européenne vieille et historique, sur les plages de la Chine, je tombai dans une profonde tristesse; non pas celle que l'on éprouve devant les ruines et les grandeurs effacées: mais celle que l'on ressent toutes les fois que l'on voit, en pays lointain, ce qui remet l'Europe devant les yeux. Il en est ainsi de Macao : et il en serait ainsi quand même elle ne dormirait pas à l'ombre de la colline qui porte les restes du grand Camoëns.

Voici la cloche de l'Angélus qui sonne, et tout le monde se découvre : alors, en sondant ma mémoire, je ne me reporte plus seulement en Europe, mais au pied sablonneux

et calciné des Andes, où, lorsque les clochers des églises de Lima faisaient sonner leurs bourdons, tout le monde se découvrait aussi religieusement dans les rues. Voici des sons de pianos arrivant par les fenêtres et allant se perdre sur la mer ; la croix plane partout; les terrasses sont couvertes d'ornements ; nous sommes chez un peuple dégénéré, il n'est que trop vrai, mais ardent encore, qui sent vivement, s'exprime encore plus vivement, qui a d'autres idées que celles du lucre ; des groupes animés se forment de tous côtés ; la musique du régiment vient jouer sur les pelouses ; on flâne , on rêve sur la plage; les murs, inclinés et noircis par le temps, ne voient plus passer personne à leur pied dans les rues désertes, on veut jouir de la plus belle heure de la journée sous les tropiques, et promener ses regards sur la mer. Qu'elle est belle dans ce moment et en pareil lieu ! Combien les sentiments qu'elle inspire ressemblent peu à ce que l'on éprouve en voguant entre le ciel et l'eau, à cinq cents lieues des côtes !

C'est ici seulement, sur ces derniers lambeaux des continents, c'est du haut de ces caps stériles, où le vent détruit toute végétation, que la mer donne l'idée de l'infini, et qu'en s'infiltrant dans ces archipels aux flancs déchirés, pour s'y creuser un passage, elle peut prétendre à un domaine presque universel. Le bruit et l'écume des flots, les navires fatigués laissant tomber leur ancre après s'être mutilés en traversant les hémisphères, l'âpreté des falaises, la voix désolée du vent, tout, le long des côtes, reconnaît et proclame la puissance de la mer. Mais au sein même des tempêtes, lorsqu'on ne voit plus un morceau de terre, le prestige est détruit; au lieu de sentir alors son âme grandir devant l'immensité, on devient soi-même une vraie machine, qui ne sait plus que maudire ce qui la secoue et grince dans tous ses membres.

Macao, construite sur une île qu'entoure une excellente route de voiture, s'étend en demi-lune sur une belle plage d'où l'on voit plusieurs autres îlots. En fait de curiosités, il n'y a à voir que quelques églises, et le tombeau bien négligé de Camoëns.

Dans ces églises on est frappé, non-seulement de la profusion des décors, mais de plusieurs petites circonstances toutes particulières, telles que la présence des crachoirs pour les gens affligés de catarrhes, des petits tapis où les Portugaises s'agenouillent pour prier, le frôlement de cent éventails qui remplacent parfaitement le vent, et on ne sort pas de ces églises, sans avoir été profondément édifié par la ferveur des Chinois lorsqu'ils prient. Ce n'est plus en Europe que la piété se traduit par des signes aussi sensibles. Les Portugais de Macao ont conservé la foi et le culte catholiques, mais comme corps, ils n'ont conservé l'estime de personne, sans cependant être tombés aussi bas que ceux de Goa. Ils se sont tellement amalgamés avec les Chinois, peut-être avec la lie même des Chinois, qu'ils ont perdu toute physionomie européenne, et, sauf le costume, on ne les distinguerait guère des indigènes. Ils ont toutes les nuances, du jaune clair au noir absolu, et étant fort maigres, ils sont même inférieurs en force et en stature aux Chinois. Je me garderai de parler de la société de Macao, où je n'ai pas été, et de m'en fier à la peinture peu flatteuse qu'on m'en a souvent faite. Je dirai seulement qu'à quelques exceptions près, les hommes (et surtout les soldats qu'on rencontre dans la rue) ont, malgré beaucoup de prétentions dans la toilette, peu de dignité, ce qui n'empêche pas qu'ayant été un soir voir un panorama dont la médiocrité permit à mon attention de se concentrer sur les spectateurs, j'y vis les plus nobles figures, et un uniforme qui rappelle de si grandes choses, que l'on ne peut le voir sans respect : c'est ainsi que les voyages mettent sans cesse

les exceptions en face des règles, font toujours suspendre un jugement, et apprennent qu'il n'y a presque rien au monde d'absolument méprisable.

Dans toute cette foule, l'objet le plus remarquable à mes yeux était un petit Chinois qui pouvait avoir quatorze ans, à l'œil pétri d'intelligence, d'une mise et d'une propreté exquises. La tête levée, les jambes tendues, il se promenait au milieu de tout ce monde avec la fierté d'Artaban, s'effaçant gracieusement devant les femmes, et ayant l'air, avec tout cela, de se moquer parfaitement de nous tous. Il me faisait penser à ce petit héros trouvé dans les forts du Peï-Ho, occupé à ramasser les boulets à mesure qu'ils tombaient, et recueilli par l'amiral français, qui le fit élever chez les sœurs à Hong-Kong.

Il y avait pour ajouter aux agréments de ce panorama (qui avait nom *Dissolving views*), ou pour suppléer à ceux qu'il n'avait pas, un orchestre assez passable, où la mélodie vint, pour la première fois depuis les tristes journées de Moscou, charmer mon oreille et me transporter, comme l'eût pu faire une baguette magique, dans les théâtres de l'Europe. La musique est une puissance si colossale qu'il est impossible de l'apprécier : s'emparant des sens en même temps que du cœur, c'est l'homme tout entier qu'elle enlève hors de sa sphère : on dirait qu'elle peut le magnétiser au point de lui faire croire, n'importe où, qu'il est encore aux vallons paternels ; elle est plus forte que la poésie, qui illumine, éblouit, fascine l'âme, mais n'y touche pas et ne la ravit pas à elle-même. Demandez aux voyageurs les sentiments qu'ils éprouvent, lorsqu'à cinq mille lieues de la patrie un orchestre se met à jouer l'air national de leur pays, ou bien les airs de Bellini, de Rossini ; ils ne pourront vous les décrire, car leur charme est trop indéfinissable pour que des mots puissent les exprimer ; mais ils vous diront que leur cœur a fondu, et qu'à ces bruits mé-

lancoliques toute l'énergie dont ils s'étaient armés a failli les abandonner.

On risque peu de s'amollir de la sorte dans les villes de l'Asie ; mais Macao n'a rien d'Asiatique, on y a conservé le goût et le sentiment des beaux-arts, et pour l'atmosphère morale qu'on y respire , il y a autant de différence entre elle et Hong-Kong ou Shang-Haï qu'entre le Louvre et la Bourse. Le climat y est aussi plus sain qu'ailleurs, ce qui en fait la résidence de toutes les personnes retirées ou fatiguées des affaires.

Je ne décrirai pas, après que tant d'habiles mains l'ont si bien fait, le tombeau de Camoëns, qui est à Macao ce que le dôme des Invalides est à Paris. Il ne faut pas manquer d'y aller, à cause de l'admirable vue dont on y jouit, et pour lire les vers du chevalier de Rienzi ; quant au tombeau, c'est fort misérable : les allées qui y conduisent sont si glissantes que l'émotion la plus forte que l'on éprouve en montant à ce lieu célèbre provient de la crainte de se casser le cou pour y arriver; rien n'est entretenu ; on pourrait le prendre pour le tombeau d'un criminel, et les mânes de l'illustre exilé n'entendent guère, parmi les rochers et la mousse, que le bruit assez triste de la chute des feuilles, toujours fidèles, au temps voulu, à joncher le sol.

Excepté Bombay, je ne connais pas de ville où l'on voie tant de peuples et de costumes différents qu'à Macao : Portugais, Chinois, Français, Anglais, Américains, Tagales, Malais, Parsees, tout cela s'y coudoie, s'y rencontre, s'y agite dès que le soleil est couché, autour de la musique militaire qui joue, tant bien que mal, sous une espèce de quinconce au bord la mer. Après les brûlantes chaleurs du jour, on jouit doublement de ce seul moment où il soit possible de respirer à l'aise, alors que la brise de mer se lève, que la lune tremble sur les flots, et que les mâts des jonques oscillent lentement sur la houle; des feux commencent à

paraître au loin sur la terre et sur l'eau, les grands nuages des tropiques s'arrêtent en formant des montagnes aériennes, et se remplissent d'éclairs; puis la nuit arrive tout à coup et disperse les groupes joyeux qui vont, les uns au théâtre, les autres au bal, et d'autres, comme moi, à l'hôtel pour s'endormir à neuf heures et se lever avant le jour. Toute monotone que soit cette vie, je l'eusse prolongée encore quelque temps, si les prix de l'hôtel avaient été moins exorbitants, et si le luxe et le bien-être avaient été un peu plus en rapport avec la somme de vingt-quatre francs par jour qu'il me fallait payer pour une chambre, et une détestable nourriture où le vin comptait encore extra.

Pour ceux qui n'étaient pas logés à l'hôtel, le prix du dîner à table d'hôte était de douze francs; du déjeuner, de neuf francs, et tout cela en ne buvant que de l'eau! Je trouve que c'est non-seulement un devoir, mais un plaisir bien acheté et bien légitime, pour les voyageurs qui écrivent ce qu'ils ont vu et pâti, de publier bien haut les traitements indignes qu'on leur a fait subir. S'ils ne le faisaient qu'avec l'intention de crier « gare » à ceux qui leur succéderont, le motif serait toujours noble et pur, mais je les excuserais encore, quand même ils chercheraient aussi à tirer une petite vengeance bien méritée. La seule chose que je ne me pardonne pas, dans la présente occasion, c'est d'avoir oublié le nom de cet ignoble petit hôtel portugais, situé sur la plage, *à droite en débarquant*, et le seul qu'il y eût alors. Puisque d'ailleurs je suis sur le sujet des hôtels, qui jouent un si grand rôle dans la vie de voyage, et que je prétends administrer la justice, je me plais à mettre ici en regard la noble conduite du propriétaire de l'*Oriental Hôtel* à Hong-Kong, à qui je vins, dès le lendeman de mon arrivée, déclarer tout simplement que, grâce à des circonstances imprévues, il me gênerait fort de solder ma note avant d'arriver en Australie. Je connais peu de maîtres

d'hôtel dont les chairs n'eussent légèrement frissonné devant une pareille déclaration de la part de quelqu'un qu'ils n'avaient jamais vu, et qui pouvait être forcé de rester sous leur toit pour un temps illimité. Mon hôte trouva cependant la chose toute naturelle, et m'accabla de politesses pendant près de trois mois, sans jamais faire allusion à la question pécuniaire. J'ai connu des officiers logés à cet hôtel dont les dépenses mensuelles variaient entre cent dix et cent quinze piastres ; mais, pour arrondir le chiffre, la note n'en portait jamais plus de cent. J'espère que ces détails ne paraîtront pas inopportuns ; ils ont leur signification ; et quand même ils manqueraient leur but, j'aurais toujours la satisfaction d'avoir témoigné ici ma bien juste reconnaissance. En cela, je n'écoute pas seulement ma propre inspiration ; je prends pour modèle l'illustre voyageuse que j'ai déjà plusieurs fois nommée, et qui frappe impitoyablement dans ses ouvrages tous ceux dont elle a eu à se plaindre, comme elle remercie chaleureusement tous ceux qui ont eu la moindre attention pour elle. Je serai heureux d'avoir ce point de ressemblance avec elle.

Je quittai Macao en m'embarquant, le 5 septembre, directement pour Hong-Kong, par voie de la baie des Typhons, nom bien appliqué assurément, puisque le 7 et le 8, un de ces fléaux ne cessa de régner avec un tel paroxysme de violence, qu'en verité, en sentant la maison trembler sur ses bases, malgré l'abri de tant de montagnes, en voyant des navires en perdition au milieu de la rade, les bateaux à vapeur chauffant à quatre ancres pour ne pas chasser, fuir et se perdre, d'autres faisant des signaux de détresse, on pâlissait à chaque rafale, et on se demandait sérieusement si, sur le versant exposé à la mer, des pans de montagnes ne devaient pas se détacher sous les efforts de l'atmosphère et tomber à l'eau. J'étais assis dans la chambre de M. Favier, commissaire de la marine, écoutant presque

sans mot dire, et me demandant comment l'air pouvait produire tant de bruit, lorsque la porte s'ouvrit soudain, et nous vîmes un spectacle qui parlait encore plus haut. Plusieurs officiers de marine entrèrent en costume chinois, ne s'exprimant que par exclamations, la tête comme troublée et tout mouillés. Ils venaient de faire naufrage sur le *Thèbes*, transport frété par le gouvernement français qui venait de se perdre sur l'île d'*Haïnan*. Ils arrivaient affamés sur une jonque qui n'avait elle-même échappé que par miracle, portant à leur ceinture des monnaies chinoises qu'ils avaient mendiées sur l'île, où le soleil avait conspiré, avec les horreurs de la faim, pour les perdre.

Jamais je n'oublierai cette scène déchirante ; s'ils étaient sortis d'un combat acharné, ils n'eussent pas été plus dignes de pitié.

Pendant ce temps, la mâture de plusieurs navires mouillés dans le port s'envolait comme autant de paille, et avec les bouffées d'air qui passaient dans la rue, absolument comme des boulets de canons, on ne pouvait plus sortir. Qu'était-ce donc, que devait-il se passer en pleine mer? Nous en eûmes de bien tristes et de bien nombreux témoignages, car pendant plusieurs jours il arriva successivement une foule de navires démâtés au premier ou au dernier jour de leur traversée. L'un d'eux était une goëlette française, la *Pérégrina*, que je vis rentrer, n'ayant guère plus que sa carcasse. Étant tombée au milieu du typhon, à deux cents milles de terre, elle avait fini, après une lutte épouvantable, par se coucher sur le flanc comme un cheval harassé ou blessé, qui ne peut plus se relever. Le capitaine fit alors déshabiller tout son monde qui allait sauter à l'eau, lorsque par bonheur les « mâts, » dit-il lui-même, « furent soulevés de trois pieds au-dessus du pont » par un coup de vent terrible, se déracinèrent, et le navire put se relever. Alors, comme toujours dans de semblables mo-

ments, un essaim de pirates tomba dessus, et on les mit en fuite à coups de fusil ; puis étant parvenu à intaller une voile de fortune, on vint assez près de la côte pour rencontrer le vapeur anglais qui allait de Macao à Hong-Kong. Son capitaine, comme de raison, offrit ses services pour remorquer cet impuissant débris, qui rentra enfin comme une prise au lendemain d'une bataille, objet de pitié pour tout le monde. Croira-t-on qu'un marin, qu'un Anglais, qui avait eu le bonheur de sauver ainsi un navire et son équipage sans sortir de sa route et sans dépenser un sou de charbon en sus, ait osé demander et exiger dix-huit cents francs d'indemnité pour un service qui ne lui coûta rien? Au risque d'encourir un reproche, qu'il est cependant mon plus ardent désir de ne point mériter, celui d'en vouloir aux Anglais et de chercher à faire peser sur plusieurs la honte d'un seul, je ne puis manquer de remarquer ici que la conduite de la *Dordogne*, en pareille circonstance, fut bien différente, et aurait pu mériter qu'on n'oubliât pas de la signaler dans les journaux de Hong-Kong, du moins les jours où ils n'avaient rien à dire. La voici :

Quelques jours après l'accident de la *Pérégrina*, un navire américain se trouvait à l'entrée de la rade, à onze heures du soir, et en perdition, lorsque la *Dordogne* vint à passer par là et lui offrit ses services. Le navire rentré et sauvé, son capitaine vint immédiatement trouver le commandant de la *Dordogne* pour payer sa dette ; mais on lui répondit que la France ne se faisait pas payer de pareils services, et il s'en alla la conscience nette. Ce fait que je viens de raconter, n'a jamais, que je sache, été publié : personne ne s'en est occupé à Hong-Kong ; et cependant si la *Dordogne*, qui perdit ainsi beaucoup de temps et s'exposa même à quelque danger, avait été payée pour sa peine, la nouvelle eût fait le tour du monde.

On ne se douterait pas, en s'asseyant à la table hospita-

lière des officiers de la marine anglaise, et en voyant non-seulement la solide amitié qui les unit à ceux de la marine française, mais le respect avec lequel ils parlent d'eux, on ne se douterait pas qu'il pût y avoir des journalistes assez ignorants, effrontés et aux abois, pour gagner leur pain quotidien en jetant à tout bout de champ des brandons de discorde entre deux peuples qui partout où ils se trouvent en présence, décident le sort de tous les autres. L'amiral Hope, guéri de ses glorieuses blessures, m'ayant fait l'honneur de m'inviter à dîner sur sa frégate la *Chesapeake*, une des plus belles de la marine anglaise, j'y trouvai réunis une vingtaine d'officiers, épargnés par les canons de Takou, et le général van Strabenzee, qui tous, et sans flatterie, rendirent hommage à l'armée française, de mer et de terre. L'amiral eut aussi la bonté de me donner une lettre pour le commodore Loring, qui se trouvait en Océanie, lettre dont, par fatalité, je ne pus me servir, le commodore étant parti pour la Nouvelle-Zélande à mon arrivée en Australie, et *vice versa* à mon départ de la Nouvelle-Zélande.

C'est ainsi surtout que je passai mon temps à Hong-Kong, où je fus condamné à rester plusieurs mois, allant d'un navire de guerre à l'autre, pour déjeuner ou dîner, tantôt sous pavillon français, tantôt sous pavillon anglais. Je trouvai une autre puissante distraction à louer tous les matins un sampane à voiles dont je m'érigeais en même temps le capitaine et le timonier, et avec mon équipage composé des deux sexes, je traversais la rade pour me plonger, en face de Hong-Kong, dans ses eaux presque trop chaudes. Cependant il fait froid l'hiver dans ce pays; le 2 novembre, j'y eus les doigts assez transis, quoique la mer conservât toujours une température tropicale. Ces bains, toutefois, ne sont pas sans quelque danger, non de la part des requins dont les instincts homicides ont été parfois mis en doute, mais des Chinois qui rôdent sur la plage quand

le baigneur est dans l'eau, et lui enlèvent tout son costume, en plein jour, avec autant d'adresse qu'ils en mettent à cacher au fond des jonques à double fond une grande partie du charbon qu'ils prennent sur nos navires, pour le porter à terre. Ils sont non moins adroits, ceux qui au milieu de la grande rue de Hong-Kong, vous enlèvent à midi votre montre, et ceux qui vous font prendre une carte dans un jeu, la faisant ensuite deviner à un petit oiseau. Et cependant, faut-il le dire? (je dirais, faut-il le croire ? si je n'avais vu le fait dans les journaux de Hong-Kong), il y a quatre-vingt-cinq mille Chinois sur l'île et pas deux mille Européens, et il y a plus, dans les prisons, de ceux-ci que de ceux-là! Ce n'est pas qu'on ait plus de peine à les attraper : car, sans aucun scrupule, on saisit par sa longue queue tout Chinois suspect, malgré ses jurons et, qui pis est, ses morsures. On ne conçoit pas qu'un peuple qui mange taut de gélatines ait les organes de la mastication assez puissants et assez destructifs pour faire lâcher prise à celui qui agit au nom de la loi, et que pousse le double sentiment de l'honneur et du devoir! L'artillerie des Chinois est moins dangereuse que leurs dents.

Si je cherche des événements à raconter, je dois mentionner l'épouvantable incendie qui consuma toute notre cathédrale, où le *Te Deum* avait été naguère chanté en honneur de la campagne d'Italie. Les Chinois déployèrent fort peu de zèle pour éteindre le feu dans les maisons; mais on eut recours au grand moyen de les prendre par la queue, et ils durent marcher de force, au feu. Le lendemain de cet incendie, je demandai à quelqu'un s'il y avait eu quelque mort: « Oui, » me répondit-on: « mais ce n'est qu'un Chinois.... » Cette phrase résume, explique et complète tout ce que j'ai dit sur les rapports et la sympathie qui existent entre les deux races. Il n'est pas du tout improbable que ce feu, qui occasionna une perte de un mil-

lion cinq cent mille francs, n'ait été allumé par des Chinois, et sans le dévouement de l'amiral Hope, qui passa la nuit sur les lieux avec son équipage, la moitié de Hong-Kong aurait disparu.

La cathédrale n'étant ni assurée, ni même achevée, cet événement jeta le deuil chez tous les catholiques, et notre évêque ne pouvait s'en consoler.

J'avais vu prier dans ses murs beaucoup de fervents Chinois et de jeunes Chinoises qui, par respect pour le lieu, se croyaient obligés d'y aller en costume européen ; j'y avais même entendu un sermon prêché par un prêtre cochinchinois, auquel je ne compris naturellement rien, mais qui devait être bien beau et bien persuasif, à en juger par le rire bénévole du prédicateur lui-même lorsqu'il était content de ce qu'il avait dit.

La vue d'un monceau de cendres accumulées là en quelques heures me remplit donc de tristesse, et m'étonna d'autant plus que le vent soufflait *de* l'église lorsque éclata le feu, qui se propagea ainsi contre une forte brise.

Le 13 octobre eut lieu la « Fête des Lanternes, » si souvent décrite ; celle-ci se passa dans un grand bâtiment tout en bambous, élevé dans la mer même, et où il y eut, six semaines après, des représentations théâtrales bien plus intéressantes que cette insignifiante soirée, remarquable seulement par un nombre prodigieux d'automates mus par des ressorts invisibles.

Voici ce qui distingue un théâtre chinois des nôtres. La scène, où sont admis les spectateurs, est toujours la même, ainsi que les décors ; il y a un rideau à droite derrière lequel s'échappent les acteurs. Il n'y a pas de souffleur, pas d'actrices (comme tout se fait au rebours en Chine, je m'attendais à voir l'orchestre sur la scène et les acteurs en bas : mais il n'en est pas ainsi). Il est permis aux acteurs de fondre en larmes et de faire de la voltige ; il n'y a pas de loges :

tout le monde est debout au parterre, et les spectateurs, presque à l'état de nature, ont une odeur si forte, qu'un Européen ne peut en faire partie que par petits quarts d'heure à la fois, s'il ne tient à s'empoisonner.

Le caractère du théâtre chinois est donc bien tranché ; il ne se rapproche du nôtre que par l'éclat des costumes, dont la bigarrure éblouit les yeux, par l'usage des barbes et des moustaches postiches, et par celui de chanter et de parler alternativement : du moins il en était ainsi à Hong-Kong, où j'assistai à la représentation d'un opéra-comique à instrumentation des plus sonores, la trompette y jouant le principal rôle, comme si l'auteur s'était inspiré d'un écho lointain de *Robert le Diable*. Quelque ridicule que tout cela me semblât, je me disais : « Combien je connais de Parisiens qui payeraient cinq cents francs une place de ce parterre, si une baguette magique pouvait les y transporter ! »

Et il faut bien avouer que cette distraction, telle quelle, en était une pour les Européens de Hong-Kong, ne connaissant, en fait d'amusements, que quelques rares courses aux chevaux, et une musique militaire qui, au moins trois jours sur quatre, trouve des excuses pour ne pas jouer. C'est bien un exil, pour notre race, d'habiter la Chine, où, au milieu de cent mille hommes, nous sommes encore dans un désert, où le soleil nous tue, où les couleuvres envahissent nos appartements, où les typhons nous mettent en pièces, où, enfin, pour comble de misère, les Européens eux-mêmes s'exploitent mutuellement, et ne se font aucun scrupule, s'ils ont besoin d'un employé, de lui faire signer, en Europe, un engagement de dix ans, à tant par mois, avant que le malheureux ait pu découvrir, sur les lieux, qu'il aurait pu et dû en recevoir le double ! Ce peuple tant persécuté, et qui nous cause tant de tracas, pourrait, ici encore, nous donner une leçon, car il a plus d'égards pour

les siens. Si un pauvre Chinois veut aller s'enrichir en Californie, il s'adresse à des compagnies indigènes d'émigration, qui lui font crédit pour le transport, et se contentent d'envoyer un surveillant, aux mines, pour voir si la fortune le met en état de solder sa dette ; il sera heureux s'il fait un millier de francs, et les rapportera à sa famille s'il a le bonheur d'échapper à la carabine des mineurs californiens.

Lorsqu'on considère, d'un côté, la tristesse de la vie européenne en Chine, et, de l'autre, l'énormité des salaires, qui permettent de s'enrichir en peu d'années, on est à se demander quelle passion peut pousser tant d'Européens millionnaires, tels que MM. Jardine et Dent, à user leurs jours dans de pareils lieux. Franchement, est-il agréable, pour accomplir le plus grand acte de la vie, de se voir dans la nécessité d'écrire à ses amis en Europe : « Mon cher ami, je veux me marier, trouvez-moi une femme?... » Elle arrive, comme une balle de coton, ne convient pas, passe de main en main, et se marie enfin, par force, avant qu'un climat pestiféré l'ait rendue trop repoussante. L'ordre naturel est ici passablement renversé. Il y a bien, à poste fixe, quelques Européennes à marier ; mais pas une pour dix hommes. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les conséquences qui s'ensuivent, et qui sont presque inévitables tant que le genre humain se composera d'argile. Je ne suis pas resté assez longtemps dans ce pays, pour avoir la présomption de porter un jugement général sur quelque sujet que ce soit ; mais je sais qu'il n'y a aucune infamie dont *certains* Européens ne s'y soient rendus coupables. On a vu leurs navires prendre dans les ports de Chine des chargements de honte et de vice, et les trimballer par le monde, pour semer partout des pestes morales et physiques. On les a vus, eux-mêmes, commander des jonques de pirates ; on les a vus se griser tous les jours,

manquer à leur parole, jurer comme des païens. Dieu merci, les plus grandes vertus, pratiquées par le plus grand nombre, effacent toutes ces hontes; mais il est hors de doute que dans un pays où nous ne sommes pas dix mille, et où de pareilles choses ont pu se passer, l'atmosphère morale ne peut être bien pure. C'est principalement pour cela que je me demande quel attrait peut y clouer encore ceux qui y ont accumulé assez d'or pour en construire leurs palais en Europe.

Aussi, mes bons amis de Hong-Kong, tant Anglais que Français, me pardonneront-ils de dire que, malgré toutes leurs qualités, leurs vertus et leur bienveillance, je comptais, depuis bien longtemps, les jours que je devrais encore passer en Chine. Il y avait bien un navire chilien en partance pour l'Australie : il devait toujours, selon son capitaine, partir irrévocablement le lendemain ou le surlendemain; les affiches de toutes sortes l'affirmaient aussi, même après la date passée (cela se fait encore après le départ du navire); mais il ne partait jamais. J'étais profondément affligé, bien que la maison de M. Vaucher se fût encore animée par l'arrivée de l'amiral Page, dont la société me plut infiniment. J'appris aussi avec joie, et simultanément par voie de Californie et par voie de Suez, la nouvelle de la victoire de Magenta.

Le 16 octobre, le *Phlégéthon* partit; ses officiers étaient autant d'amis de moins. Le temps se refroidit au point qu'on vit des Chinois, sous le tropique du Cancer, s'affubler de fourrures, tellement ils sont frileux. Novembre arriva, et je n'étais pas parti ! Grand fut donc mon bonheur, lorsque le capitaine Loff, commandant le trois-mâts chilien *Mercédès*, vint m'annoncer, de la manière la plus positive, qu'il partirait le 6 pour Melbourne. Il ne s'agissait plus que de faire mon prix avec les armateurs, qui, après bien des difficultés, consentirent, de la plus mauvaise

grâce, à le fixer à mille francs. Je me garderai de les nommer, car le traitement que je dus subir, quant aux vivres, pendant cette longue traversée, fut indigne. J'en suis arrivé à ne pouvoir jamais plus revenir de l'opinion qu'un navire doit être nécessairement français ou anglais, si l'on ne veut pas y voir chaque jour diminuer son poids, son volume, sa densité et sa bonne humeur, faute de nourriture. Soit dit sans amertume : mais si jamais j'oubliais assez les longues périodes douloureusement passées à courir toutes les mers, pour remonter sur un navire à voiles, avant de demander son tonnage, même sa destination, je m'informerais de sa nationalité.

Ce fut un grand bonheur, et en même temps un malheur pour moi, que d'avoir trois compagnons de voyage pour aller en Australie. Un immense bonheur en ce qu'ils étaient tous les trois, mais un surtout, remplis des plus solides et des plus aimables qualités, et que je serais mort d'ennui sans eux; un malheur, en ce qu'ils étaient tous très-malades, pour ne pas dire mourants, et qu'ils eussent vécu, sans même maigrir, avec quatre repas par semaine; en sorte que mes tribulations leur paraissaient non-seulement étranges, mais presque inexcusables, et que le capitaine, me voyant seul contre tous, crut qu'il pourrait aussi me faire jeûner comme un malade, en considérant l'état de mon estomac comme un état morbide, insolite et inexplicable.

Un de ces trois compagnons était un jeune homme nommé Bucknall, qui voyageait pour sa santé, et qui devint bientôt et pour toujours mon ami intime; un autre était un lieutenant de l'armée des Indes, chez qui le soleil avait presque tari les sources de la vie; et le troisième enfin était un M. Barlas dont le climat de l'Inde avait aussi altéré le foie. Je me plairai à faire ici une mention particulière de lui, car avec une générosité toute écossaise, il me tira à Hong-Kong du plus grave embarras, en m'avançant spon-

tanément de quoi solder ma note d'hôtel et payer mon passage, service que les voyageurs sont bien souvent obligés de rendre, comme d'accepter, mais qu'ils ne rendent pas toujours d'aussi bonne grâce. On s'étonnera peut-être qu'avec mon expérience des voyages, ces embarras pécuniaires aient pu m'arriver, et plus encore que j'en parle. Je crois cependant que dans un récit de voyages il ne faut omettre aucune vérité qui puisse se dire, pour peu qu'elle puisse être utile; autrement, ce n'est plus un récit fidèle; et si l'on s'étonne de me voir lancé au milieu du monde, à court de la chose qui y est le plus nécessaire, je répondrai non-seulement que je ne suis pas le premier voyageur à qui cela soit arrivé, mais que cela pourrait arriver à celui qui se serait muni bien plus amplement que moi, de lettres de crédit ou d'argent comptant; car comment, dans un pareil voyage, suivre toujours le plan qu'on s'était tracé? On voit déjà que j'avais été obligé de traverser deux fois la Mongolie, et pour aller de Péking à Shang-Haï, distante d'un millier de kilomètres, d'en faire plus de sept mille. Des retards et des séjours forcés dans les endroits où l'on y comptait le moins, des prix exorbitants où l'on s'attendait à du bon marché, l'absence de moyens de communications pour aller dans un lieu que l'on tenait à voir, et où l'on aurait pu renouveler ses fonds; voilà ce qu'on trouve à chaque pas dans ces grands voyages, où tout, la vie même, est plus ou moins livré au hasard. A aucune situation de la vie, on ne pourrait appliquer avec plus de vérité cette belle maxime : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Bienheureux le voyageur qu'il ramène aussi!

Nous allons donc quitter la Chine : je tiendrai auparavant à faire encore quelques remarques sur ses habitants, afin de bien mettre en relief ce que j'en pense, et cela en toute vérité. J'ai paru peut-être jusqu'ici n'en faire que des éloges, beaucoup trop sans doute aux yeux de ceux qui ne

cessent d'en faire des monstres; mais je me reprocherais toujours d'avoir laissé croire que je place les Chinois, tout bien calculé et pesé, au-dessus de nous, ou même à notre niveau. Si je suis heureux de faire briller les bonnes qualités qu'on leur refuse généralement, je n'en pense pas moins que leur civilisation est une moquerie, et que toutes leurs institutions sont pourries par l'âge. La Chine, évidemment, tombe en décrépitude : c'est une excellente terre, mais elle est épuisée; il faut là une révolution, une rénovation, une résurrection morale; il y a léthargie, mais non la mort, et nul doute que ce retour à la vie ne soit possible; car un peuple si intelligent, si apte à tout, si docile, un pays qui a une population dont les feuilles des arbres ou les grains de sable du rivage donnent à peine une idée; une race si féconde et si forte, que partout où les Chinois se marient, leurs descendants, jusqu'à la cinquième génération, conservent encore leur type primitif; un tel peuple ne mérite pas que l'on en désespère. Où, ailleurs qu'en Chine, voit-on aujourd'hui des domestiques servir fidèlement leurs maîtres et les suivre volontiers au bout du monde, même sans recevoir de gages? S'il y a une cruauté sans exemple chez ceux qui gouvernent, le peuple lui-même est doux comme un agneau. S'il y a, comme partout, des assassins, des traîtres, de la fourberie, l'exemple part d'en haut, et le négociant chinois est généralement honorable. Il est très-vrai qu'il n'hésitera pas à prêter de l'argent à ceux qui font la guerre à son pays, mais comment pourrait-il y avoir du patriotisme là où la force seule règne partout? Ce n'est pas de bon cœur que l'on peut servir un gouvernement qui vous écrase; renversez ce gouvernement, et vous verrez, aussitôt cette pression levée, une ébullition des sentiments les plus nobles, car le Chinois est fier et ne jure que par la Chine. Bien des Européens qui lui font la guerre savent tout cela, et conviennent que nous-mêmes n'avons encore servi qu'à

l'abrutir; mais il est des voies d'où, une fois entré, on ne peut reculer, et c'est ce qui se passe en Chine depuis vingt ans. Jamais, il me semble, il n'a pesé sur aucune race de responsabilité comme les deux suivantes : savoir gouverner sagement l'empire des Indes, et s'être mis dans l'obligation de mitrailler périodiquement les Chinois. Si, pour arriver à n'importe quoi, pareil moyen est devenu nécessaire, mieux vaut abandonner la Chine comme ces mines d'or, où des milliers d'hommes ont sué et se sont entre-égorgés pendant quelques mois pour ne rien trouver.

CHAPITRE XX.

Traversée de Hong-Kong à Melbourne.

Enfin, le 6 novembre, à une heure de l'après-midi, par une petite brise qui suffisait juste pour agiter les pavillons des navires de la rade endimanchée, je partis de Hong-Kong avec mes compagnons, aux sons des cloches appelant à vêpres. Sortant par la passe de *Lemma*, nous aperçûmes un très-singulier navire portant trois mâts sans vergues de perroquet, et trois voiles triangulaires au mât d'artimon; il paraît qu'il était siamois. Le vent soufflant du N. E. pendant la nuit, nous emporta si loin que, le lendemain, les terres de Chine avaient disparu. Un embarrassant problème m'est maintenant posé, celui de rendre intéressante au commun des lecteurs, la description de ce qui se passa pendant soixante-quatre jours de navigation. Si je réussis à résoudre ce problème, je ne désespérerai pas de découvrir ensuite le mouvement perpétuel. Je pense qu'il vaut mieux laisser parler mon journal écrit sur les lieux mêmes.

Entre le 7 et le 11, je n'y trouve que pluies, *grenasses*, humidité, et de gros poissons volants se dirigeant tous contre le vent. Le 11, pluie encore; nous sortons de l'influence de la mousson de N. E., qui nous a fait faire un millier de milles en cinq jours. Quoiqu'elle continue de souffler, il nous arrive en même temps des *grains* du sud. Le soir,

tout l'horizon se charge de gros nuages bleus, opaques, comme si vingt tempêtes allaient y éclater à la fois ; au-dessous, la mer paraît silencieuse et calme comme de l'argent liquide, et la lune plane avec éclat au-dessus de cette menaçante ceinture de nuages.

12. Des oiseaux paraissent; la température monte à 29°,3. Me livrant à des observations physiologiques, je m'aperçois que notre cuisinier et notre domestique, tous deux Chinois, ont, en Angleterre et en Amérique, beaucoup perdu de leur physionomie chinoise. Ce fait, que j'ai bien souvent remarqué dans mes voyages, me semble digne du plus haut intérêt pour la physiognomonie. Des grains nous arrivent en masse, avec des intervalles de calme plat, comme toujours aux approches de la ligne. Une pluie de plomb aplatit et blanchit la mer, et rebondit sur le pont en vapeur; je monte dans la mâture et trouve qu'il y fait beaucoup plus de vent qu'en bas ; la nuit arrive presque sans crépuscule ; la mer redevient huileuse et argentée.

14. Nous passons en vue et à l'ouest du pic aigu d'Anamba, où se dessinent quelques arbres. Calme, ennui mortel, aucune distraction que la prise d'un requin.

15. La mer change de couleur comme un caméléon; elle est maintenant du plus beau vert; petite brise du nord qui nous fait gagner la latitude de 1°,30. Une autre distraction se joint à la précédente , celle de milliers et de millions de cancrelats, gros insectes bruns, doués de mâchoires et de dents qui nous mordent les pieds pendant la nuit; pluie, température : 29°,5. On jette la sonde qui donne vingt-sept brasses.

16. Nous arrivons imperceptiblement en vue de l'île *Lincine* et de son grand pic fendu, décoré du nom d'*Oreilles d'Ane*. Beauté, couleurs vives et superbe végétation de cette île qui nous envoie quelques-uns de ses oiseaux. A deux heures de l'après-midi, par une petite brise du sud,

nous passons la ligne, le thermomètre marquant 31° à l'ombre et 44° au soleil.

Nous croyons voir plusieurs ilôts près de nous; mais on découvre, en approchant, que ce ne sont que des touffes d'arbres détachés des côtes, flottant avec la terre qui les porte, les serpents qui rampent à leurs pieds, et les oiseaux qui gazouillent dans leurs branches. Eclairs fréquents; massacre général de cancrelats pour assurer notre repos la nuit.

17. Petite brise passant du S. S. E. au S., à l'E. S. E. et au S, encore, avec une température de 33° (ombre) et de 44° (soleil). Des fruits de toute sorte et des serpents flottent sur la mer; des oiseaux et des demoiselles volent sur le pont. Nous craignons, non sans raison, de nous heurter, la nuit, à ces îlots flottants qui nous mettraient en pièce, débris que la terre ne pouvait plus porter, et qui hantent la mer comme des spectres. Éclairs continuels; mais les nuits sont assez fraîches et les étoiles brillent comme des diamants. C'est une profonde erreur de croire que l'on éprouve sous les tropiques et sous l'équateur des températures infiniment plus élevées que chez nous; on voit le thermomètre monter aussi haut à Paris qu'à Calcutta ou à Singapour; l'énorme différence consiste en ce que la température sous les tropiques reste *toujours* élevée, et que celle du soleil est insupportable.

Fait à signaler: nos Chinois mettent leurs cigares dans du thé pour les préserver de l'humidité. (Je n'entends pas parler de la solution, mais des feuilles.)

18. Nous retombons dans la compagnie des méduses. Grain violent dont retentissent encore les îles qui nous entourent, longtemps après qu'il nous a laissé dans un calme plat. La mer, tour à tour verte, bleue comme du cobalt, ou jaune, semble une vaste cuve à mercure dans laquelle on distingue toute la partie submergée du navire comme s'il était à sec, et beaucoup de poissons. Mais, malgré cette

apparente immobilité, un courant de trois nœuds nous entraîne si bien que nous sommes obligés de jeter l'ancre par douze brasses à dix milles de terre. La mer passe alors à nos côtés comme une rivière en faisant un léger bruit. Température = 32°. Beaucoup de réfractions sur les côtes des îles : les *Oreilles d'Ane* reparaissent très-distinctement au-dessus d'une bande de nuages, et se dressent fièrement à soixante milles de distance. Quelle monotonie cependant ! est-ce vivre que naviguer, et n'a-t-on pas alors une mine plus pitoyable qu'un poisson échoué ?

19. Petite brise de S. O., et puis encore du calme, rendu cependant bien plus supportable par la présence de la terre et le parfum de fleurs qu'elle exhale. On ne connaît pas la solitude de l'Océan, ni la tristesse qu'elle inspire, tant qu'il reste un rocher sur l'horizon. Nous passons constamment des bois flottants et des cocos. Puis paraissent les *Sept îles*, endormies au soleil, qui marque une température de 48°, l'ombre étant à 33°.

Le 20, nous entrons avec un vent de N. O., dans le détroit de *Gaspar*, entre les îles de Sumatra et de Banca, toutes couvertes de forêts et de pelouses, sans une seule habitation. Comme toutes ces mers sont pleines de courants, je prends une bouteille, y enferme un morceau de papier indiquant notre position et la lance à l'eau : si tous les voyageurs voulaient se donner cette petite peine, ils rendraient d'immenses services à l'hydrographie : car ces bouteilles, repêchées ailleurs, indiquent, par le voyage qu'elles ont fait, la direction des courants et leur vitesse moyenne.

Température de la mer à la surface = 29°,5 ; de l'air à l'ombre = 28°,21. Nous sommes au milieu du détroit, qui n'est pas plus large qu'une belle rivière ; le chant de mille oiseaux remplit les arbres de la rive, arbres géants formant un véritable rempart végétal et plongeant leurs pieds dans l'eau comme les colonnes antiques d'un temple. Des sau-

vages entièrement noirs jettent leurs filets à l'embouchure des petites rivières en poussant des cris; des marsouins et des poissons volants s'agitent à la surface de l'eau; à part cela, une immobilité universelle règne dans l'air et sur la terre. L'orage éclate le soir et fait bruire les forêts qui prennent une teinte livide; le calme s'étant refait aussitôt après, nous mouillons pour la nuit, par une température de 34°, à portée de fusil de Sumatra, le détroit ayant une largeur de huit milles.

22. Toujours calme et mer houleuse, où montent et redescendent avec chaque ondulation de grands arbres flottants : mais à quatre heures du soir un grain subit fond sur nous; la mer s'agite à tribord et prend une teinte de vert sombre, pendant qu'à bâbord elle est encore d'un bleu de ciel et immobile; nous filons huit nœuds en trois quarts d'heure, et c'est là le fruit de toute une journée de navigation.

23. Calme, pluie battante sentant fortement l'hydrogène sulfuré, éclairs toute la journée et tonnerre, qui finit, après avoir tant menacé, par tomber sur notre grand mât. Température = 33°.

24. Le vent s'étant levé du N. O., des serpents viennent glisser sur l'eau près de nous, emblèmes prophétiques selon la mythologie ancienne; en effet, quatre orages éclatent à la fois, des éclairs presque continuels sillonnent, pareils à la chevelure des furies, un ciel noir comme l'ébène où quelques petits nuages errent épouvantés comme les oiseaux avant la tempête : la mer est verte; les îles (*les deux Freres*) passent du noir au violet; bientôt l'écume blanchit les vagues, les poulies commencent leur sifflement lugubre; le tonnerre produit un bruit roulant et continuel, sans éclats, mais comme *fuerzando* et *diminuendo :* la nuit, le navire vibre comme s'il était spasmodique; tout brille, excepté la mer qui prend sa livrée la plus sombre. Telle

est à peu près l'histoire de chaque jour de navigation dans le voisinage de la ligne, où l'on resterait toujours sans ces bourrasques et ces orages auxquels succède pour plusieurs heures un calme complet; c'est ce que les marins appellent *de petits temps*. L'excellent, l'admirable, le religieux ouvrage du lieutenant Maury explique et prouve bien des choses; mais il est trop systématique et devient obscur lorsqu'il cherche à rendre compte de ces temps si variables de l'équateur, où le vent est, plus que partout ailleurs, l'emblème de l'inconstance. Nous avions cet ouvrage entre les mains pendant toute cette traversée; je l'ai beaucoup étudié et mis à l'épreuve, et me suis convaincu que Maury, en voulant faire de la météorologie une science exacte, en traçant la ligne de tous les vents de la terre comme l'orbite d'une planète, et en plaçant leur origine dans les lois immuables qui gouvernent tout l'univers, sans vouloir jamais y voir un phénomène purement *local*, a construit une théorie aussi magnifique qu'ingénieuse, mais qu'il est impossible de ne pas prendre à chaque instant en flagrant délit de méprise. Là où il vous promet des vents d'ouest, vous trouvez des vents du sud; là où il vous promet absence de calmes, dans l'hémisphère, par exemple, où n'est pas le soleil, vous restez pendant des semaines entières; on dirait, à l'entendre, que le vent circule sur le monde avec la même régularité que le sang dans le corps, n'obéissant partout qu'à une seule cause : « Différence de température entre les tropiques et les pôles; » du moins il traite les exceptions et les causes locales avec tant de mépris que la météorologie, entre ses mains, devient une science mathématique. Quel homme cependant, quel marin, eût-il navigué un demi-siècle dans les mêmes parages, oserait prédire n'importe où, un vent quelconque pour le lendemain, *même sous les vents alizés?* J'ai remonté péniblement l'Atlantique méridional, sans jamais, pendant plusieurs semaines, éprou-

ver une heure de vents alizés du sud-est; sur la côte sud de l'Australie, j'ai eu dix jours de tempête venant de l'est, là où Maury leur avait commandé de ne jamais souffler que de l'ouest; au cap Horn, tous les vents du ciel, ou pour mieux dire de l'enfer; dans les mers de Chine, dans le fort de la mousson de S. O., des *grands vents* de N. E.; des calmes sans fin dans l'hémisphère où régnait l'hiver; au retour des États-Unis, des tempêtes de l'est, les vents de S. O. ne reconnaissant plus la voix de Maury, etc., etc. Et ce n'est là que ma bien minime expérience, comparée à celle de tant de marins, qui s'inclinent devant les grands et vrais principes du livre de Maury, mais ont perdu toute confiance dans les conclusions qu'il en tire.

Si le vent ne dépend pas, presque exclusivement, des causes locales, mais a sa route tracée comme le soleil, pourquoi au milieu de l'Océan, ne souffle-t-il jamais douze heures de suite dans la même direction ? Si l'on découvrait que le lundi le sang de l'homme passait par le cœur, le mardi par le foie et le mercredi s'arrêtait tout à fait, le système de la circulation serait une absurdité et Harvey n'aurait rien découvert: il en est de même, ce me semble, du vent et du lieutenant Maury, jugé devant les faits et l'expérience. Quant aux principes qu'il met en avant, j'ai la présomption de croire qu'ils seraient aussi quelquefois sujets à la censure : car il fait souvent circuler des courants froids et par conséquent très-denses, au-dessus des courants chauds et plus légers : mais je ne m'y lancerai pas avec lui, car ils sont au-dessus de ma sphère. Toujours est-il que son livre est admirable de raisonnement, de style et de sentiments religieux, et qu'il en a peu paru d'aussi parfait sur la météorologie ; seulement, je m'obstine à croire que l'on pourrait aussi facilement prophétiser la direction que prendra chaque feuille d'un arbre en tombant à l'approche de l'hiver, lorsqu'on en aura calculé le volume et la den-

sité, que la direction du vent sur un point quelconque du globe; puisque celui même qui semble le moins inconstant, le vent d'ouest qui règne dans l'hémisphère austral vers 40° de latitude, est sujet à de continuelles variations, tant de force que de direction, comme le savent trop bien beaucoup de navigateurs.

25. Coup de vent du sud, qui nous déchire notre grande voile du haut en bas, pour nous laisser complétement accalmis et dérivant de trois nœuds à l'heure vers le S. E., près des deux charmants îlots couverts d'arbres, nommés *les deux Frères*. Le soleil, qui fait monter le thermomètre à 55°,3, couvre de vapeur les hautes montagnes de Sumatra.

26. Calme plat, température dans l'eau =30°, à l'ombre 34°,3, au soleil 53°,3 ; le vent du sud se lève encore et inaugure pour nous une semaine de persécutions. Nous sommes distraits un instant par le passage, à toutes voiles, d'un grand clipper anglais, en fer, et d'un grand navire sans pavillon, dont le nom est si bizarre et renferme tant de consonnes qu'on ne peut le prononcer ; sa tournure est si étrange que l'on ne sait quelle nationalité lui assigner : c'est probablement un hollandais.

A toutes nos contrariétés vient se joindre le supplice de Tantale, lorsque nous mouillons le soir à portée de pistolet de Sumatra, et que, à cause de l'obscurité ou de l'état de la mer, le capitaine refuse d'aller à terre. Un brouillard léger s'échappe le matin des forêts, d'où le vent nous apporte des bouffées chaudes, humides et malsaines. Il est heureux pour nous d'être quatre, et d'être tous joueurs de whist : nous y passons quatre heures par jour : après cela nous nous livrons régulièrement, comme des enfants, à un exercice devenu tout à fait en honneur à bord, qui consiste à faire glisser des sous à plat, d'un bout à l'autre de la table, vers un point fixe marqué avec de la cire à cacheter : il faut

calculer les mouvements du navire, et nous acquérons de grands talents en ce genre. La journée se termine toujours par le massacre des cancrelats à coups redoublés de pantoufles : mais pour chaque cadavre que nous faisons il naît cent de ces barbares créatures, que semblent irriter jusqu'à la fureur les mânes de leurs ancêtres.

27. Nous gagnons cinq milles pendant la nuit contre le vent de sud ; des Malais arrivent le long du bord sur un mauvais bateau qui risque de s'engloutir à chaque instant, malgré le singe qui est en vedette sur l'avant. Ils ont de belles mains, l'air intelligent, mais faux, les yeux injectés de sang, et ne cessent de ruminer du bétel.

Le lendemain matin nous nous trouvons en vue du hameau d'*Anjer*, sur l'île de Java, où relâchent, pour faire des vivres et briser la monotonie du voyage, presque tous les navires allant en Chine ou en venant ; mais nous sommes condamnés à ne voir que de loin cette belle ceinture de cocotiers alignés sur le rivage, ces riantes maisonnettes hollandaises et, derrière, ces pics élégants et vaporeux inondés de lumière.

Nous achetons aux Malais toute une colonie de moineaux de Java, des ananas exquis, un singe, et ce qui vaut mieux que tout le reste, ce qui est plus précieux que le diamant, plus savoureux que la fraise, le fruit par excellence appelé « mangoustan » (*garcinia mangostana*) qui n'est, si je ne me trompe, indigène que de la Malaisie. Les moineaux moururent, nous trouvâmes les ananas pourris, et le singe mal élevé, mais les mangoustans nous firent tout oublier.

Le maître de l'embarcation malaise vient à nous avec un cahier où on inscrit le nom de chaque navire qui traverse le détroit, son point de départ, sa destination, etc., et où chaque passager, s'il a des lettres à envoyer à terre, en fait la remarque, en notant aussi s'il en a payé le port.

Ce cahier devant toujours passer sous les yeux des autorités de Batavia, on pourrait croire qu'il serait impossible d'être fraudé : cepèndant de trois lettres que je donnai à ce Malais, après les avoir bien grassement affranchies et lui avoir donné, par pitié pour ses os, un bon paletot et une chemise, aucune n'arriva à destination.

Nous naviguons maintenant dans un paradis terrestre, où il ne nous est pas permis de cueillir un fruit : voici, à droite et à gauche, toutes les splendeurs de la nature tropicale, étalées à profusion sur les plus belles îles du monde, et au loin, bien loin, trop loin, dans le sud, brumeuse et comme détachée des eaux, l'île de *Poulo krokatoua*, avec son pic chargé de forêts et de nuages, ses éclatantes pelouses et l'écume neigeuse qui bondit sur ses rocs.

La mer elle-même charrie des végétaux et emprunte à la terre ses plus beaux ornements; voici le soleil tropical qui descend avec majesté et se cache derrière les montagnes; le phare d'Anjer s'allume, des feux paraissent au fond des vallées où tout se recueille pour écouter le rugissement des bêtes féroces. Quelle idée charmante et naïve se ferait, de la navigation, celui que l'on placerait ici pour la première fois sur un navire! Il ne voudrait jamais revenir à terre ni peut-être revoir sa patrie !

1er décembre. Vent de S. O. qui tombe bientôt complétement, nous laissant immobiles au milieu d'îles et de navires, dans une mer bleue comme le cobalt et embrasée par le soleil.

2. Enfin le vent tourne au N. O., pendant qu'une houle prodigieuse débouche devant nous de l'Océan Indien et nous annonce que nous sortons du détroit de la Sonde. Nous oublions à l'instant toutes les contrariétés passées, et en prenant joyeusement notre essor pour l'Australie, nous comprenons facilement l'insouciance des marins, qui, habitués

à ne penser qu'au vent, apprennent à ne compter sur rien comme à ne se décourager de rien.

3. Prise d'un requin avec deux « *pilotes* » (*naucrates*), petits poissons qui ne le quittent jamais, même dans ses infortunes et quand il marche au supplice. Ils ressemblent à des maquereaux, et s'attachent aux gros poissons à l'aide d'un disque cartilagineux qu'ils portent sur la tête.

Le second du navire, à la place du cuisinier, à qui est généralement réservé cet honneur, s'avance le couteau à la main, coupe à la victime ses ailerons, sa queue, la fend du haut en bas et lui enlève tout son intérieur: elle vit cependant encore, et ne cesse de mordre que lorsqu'on lui a coupé la tête. L'équipage en fait un gros souper.

Petite brise de S. E. qui inaugure les vents alizés par 8°,27 de latitude sud. Coucher de soleil vraiment splendide.

4° Du calme encore! nouvelle source d'ennui pour nous causée par une petite persécution de la part des matelots. Nous avions l'habitude d'aller, tous les matins, nous mettre sous la pompe à tour de rôle et de nous y arroser mutuellement; le second, homme bourru et grossier, prétend maintenant que nous salissons le pont et fait démonter la pompe dès six heures du matin : nous ne pourrons plus nous baigner jusqu'à Melbourne! Température : = 32° (air), 29°,3 (eau à la surface).

6. Un mois de mer déjà, et nous ne sommes pas à mi-route!

Voici cependant les vents de S. E. qui commencent à soufffer régulièrement; nous avançons de cent quatre-vingts milles par jour, quoique *au plus près*, dans le S. S. O., la température baissant graduellement. La mer est superbe, du bleu le plus franc, avec un reflet rouge sur le revers des petites lames, chose que j'ai toujours remarquée sous les vents alizés, ainsi que la pureté et la transparence de l'air.

C'est sans contredit la plus belle de toutes les zones pour naviguer : pas de calmes, pas de tempêtes; vents aussi réguliers que le vent peut l'être, pas de pluie, pas de mer. Si la navigation pouvait jamais être une chose agréable, ce serait sous les vents alizés. N'est-il pas bien étrange cependant que le temps paraisse toujours plus long en mer lorsque tout va pour le mieux, que lorsqu'on est contrarié? On avait abandonné toute idée d'arriver, on vivait de la vie maritime, oubliant tout ce qui n'était pas le navire : et maintenant l'on est talonné par l'idée du but, on le voit en perspective : ce moment approche, l'on calcule les milles qui restent à faire sans tenir compte du calme qui peut se déclarer le lendemain et durer une semaine, comme de vrais écoliers qui ne trouvent aucune époque de l'année si longue que la dernière semaine qui les sépare des vacances! Rien de tel pour former le caractère à la patience; tous les hommes vifs devraient essayer de la navigation à voiles.

8. Nous passons aujourd'hui directement sous le soleil : autrement dit, il se trouve à midi à notre zénith, et autour d'un objet parfaitement vertical, une colonne par exemple, il n'y aurait pas à ce moment-là une particule d'ombre. La température, du reste, n'est pas élevée (27°,2). Nous allons maintenant nous éloigner journellement du soleil, et cependant les jours, pour nous, vont continuellement s'allonger, en sorte que si nous pouvions nous trouver, le 21 décembre, sous le cercle antarctique, qui est à une si grande distance du soleil, nous aurions un jour de vingt-quatre heures. C'est là un fait que je n'oserai jamais décorer du nom de paradoxe, tant l'explication en est facile et naturelle. J'ai cependant peu vu de capitaines marchands à qui l'on pût persuader cette vérité, que l'on peut s'éloigner en apparence du soleil et voir les jours s'allonger; pas plus que cette autre, que les planisphères, qui leur sont si utiles, trompent l'*œil* en altérant toutes les *surfaces*, quoique chaque lieu soit

bien à sa place. Il est encore bien p'us difficile de convaincre un capitaine au long cours qu'il a tort, lorsque, voulant savoir combien de jours peut durer son voyage s'il est favorisé, il ouvre son compas n'importe où sous les tropiques, et le promène du haut en bas par grandes enjambées sur la carte, oubliant toujours que l'ouverture de ce compas, qui représentait peut être deux cents milles sous l'équateur, n'en représentera pas cinquante près du cap Horn, condition *sine quâ non* de tout planisphère. Je ne crois pas avoir jamais vu un capitaine, même sur les plus beaux navires, et quelle que fût son expérience, qui ne tombât et ne s'obstinât à rester, malgré tous les raisonnements possibles, dans cette erreur, qui n'a, il est vrai, d'autres résultats fâcheux que de tromper tous ses passagers lorsque, épuisés par l'ennui ou le mal de mer, ils lui demandent comme à un oracle, combien de jours ils ont encore à souffrir.

10. Naissance de sept petits cochons dont la vue suggère, quant à la nourriture, de consolantes idées qui ne doivent, hélas ! pas se réaliser. Température = : air, à l'ombre, 25° ; soleil, 33° ; eau de la mer, 23°,5. Le pauvre singe commence à grelotter ; ses jours sont comptés et abreuvés d'amertume.

Nous passons le tropique du Capricorne et l'antipode de la Havane.

12. Latitude = 28°,46 sud, et température = 2.°,2. Les vents alizés tendent à disparaître et se portent vers l'E. et le N. E., soufflant à peine. Extrême sérénité et élasticité de l'air, qui rend la vie à nos invalides et oblige la table à se garnir un peu mieux. Nous avons à manger le sang habilement préparé d'un gros cochon, et on ouvre une boîte de beurre que mes compagnons, peu difficiles, trouvent admirable, mais dont la seule odeur me fait presque sortir de table. Deux poulets pour le dîner de cinq personnes et un plat doux assez bien fait, tout cela constitue un progrès. Le

pain, donné à déjeuner et à dîner, nous fait oublier que les biscuits servis à goûter fourmillent de vers, et le vin est si bon qu'il nous fait doublement regretter que le capitaine ait le monopole de la bouteille, à laquelle, pas plus qu'aux plats, il ne nous est permis de toucher. Ajoutez à cela qu'il n'y a plus de cancrelats que ce qu'il faut pour noircir les murs, et vous aurez une idée de la situation.

Les couchers du soleil sont toujours de la plus grande magnificence, les crépuscules ont une teinte cramoisie, Chateaubriand eût dit *scarlatine*. Il est sûr que si le plus grand de nos peintres osait mettre dans son tableau des couleurs aussi éblouissantes, on le traiterait de visionnaire ; il aurait cependant copié la nature; d'où vient qu'elle est sublime, et qu'il serait ridicule?

13. Une forte houle arrive du S. O. et une autre en sens diamétralement opposé, du N. E., le vent étant au nord. Voilà encore qui s'explique difficilement; comment deux forces, agissant en sens contraire, ne se paralysent-elles pas? Ce phénomène est cependant bien commun sur la mer.

Le 14 le vent tourne au sud, et, dans mon dépit, si le livre de Maury m'appartenait, je serais tenté, quoique bien à tort, de le brûler sans pudeur. Une grosse houle de l'ouest nous fait cependant espérer que ses cartes des vents ne seront pas toujours en défaut et qu'il va se lever de « grandes brises » de ce côté-là. Température, 19°,2.

15. Nous sortons des régions sereines des vents alizés, pour entrer dans celles des brouillards et de l'humidité, la latitude étant 32°,29 et la longitude 100°,33 (de Paris).

16. Brume épaisse où la houle, comme toujours, grandit à chaque instant : calme plat; les voiles mouillées et noires pendent en battant les mâts qui crient à chaque oscillation et menacent de tomber sous ces efforts : temps d'épreuve et de mélancolie pour tout le monde. L'air est à 20°; l'eau, à la surface, à 17°. La solitude est d'autant plus complète

qu'il n'y a pas, comme presque partout ailleurs dans l'hémisphère austral, d'oiseaux de mer : pas même un de ces charmants *damiers* aux ailes couvertes de carrés blancs et noirs, et qu'il est si amusant de prendre à la ligne.

17. Changement total : les gigantesques *albatros* paraissent enfin, décrivant leurs cercles immenses autour du navire, escortés de *satanites*, tout petits oiseaux qui voltigent toujours en venant mouiller le bout de leurs ailes dans l'eau qu'ils effleurent. Nous voilà filant dix nœuds avec une « grande brise » de N. N. O., qui souffle le lendemain avec force en tournant à l'ouest, et nous quitte avec perfidie le 20, dans la latitude de 37°,22, et longitude 116°,17, nous laissant encore dans un calme plat. Vicissitudes de la mer, combien vous éprouvez l'esprit et le corps! Celui même qui lira ces pages mortes et monotones où j'ai cherché à vous décrire, et où vous vous reflétez peut-être trop fidèlement, ne saura pas encore, s'il ne vous connaît en réalité, tout le bonheur qu'il y a d'être à terre.

21. Grand vent de N. E., qui dégénère bientôt en tempête avec une mer épouvantable, pendant qu'une autre tempête éclate à l'intérieur, entre le capitaine et moi, à propos d'une cuisse de poulet qu'il me refuse avec un torrent d'insolences. Hélas! à bord d'un navire, l'orgueil doit se taire, et ne faire place qu'au mépris, il faut la paix à tout prix : mais la situation d'un passager en guerre avec le capitaine n'en est pas moins pénible.

22. Éléments en fureur; les cavernes éoliennes ont déchaîné tous leurs vents, qui soufflent tout à tour du N., du N.O., de l'O. et de O.S.O., changeant la mer en poussière qu'ils chassent comme le sable du rivage. Cette fois, on distingue parfaitement quatre grosses houles roulant simultanément de tous ces points différents.

23. Même histoire, mais un peu plus calme, la température étant de 14°.

24. Le soleil reluit enfin dans un beau ciel, avec une houle et un roulis tels, que nous n'en devions jamais croire capable un navire si large et si bien assis que *la Mercédès*. Pareille conduite sied bien à ces immenses clippers américains, aux formes aiguës, mais non à ces navires antiques et solides, où la sécurité est assurée aux dépens de la vitesse. Cette houle, du reste, semble faire le tour du monde dans l'hémisphère austral, vers 40° de latitude, venant toujours de l'ouest, comme celle de l'Atlantique qui, malgré tous les temps, se voit toujours, plus ou moins, venant avec majesté du sud-ouest.

Étant encore accalmis, le découragement commence à s'emparer de nous, et nous appprenons, pour nous consoler, la nouvelle suivante, annoncée mystiquement par le second : « *Long time before such a one as Milton again!* » Grande et belle découverte! profond observateur! il ne peut manquer d'aller bien loin.

27. Le temps est clair, la nuit superbe, et l'on s'extasie devant les brillantes constellations du monde austral, quoique avec un regret pour la grande Ourse, qui ne s'est jamais levée sous les latitudes que nous parcourons, et n'a jamais éclairé ces horizons infinis d'eau, où l'homme lui-même ne compte pour rien, car c'est à peine s'il y a paru. Voici dans toute sa splendeur la *Croix du Sud*, dont l'élévation dans le ciel suffirait, s'il n'y en avait d'autres témoignages, pour nous prouver que quatre mille lieues nous séparent de l'Europe. Nous soupirons après la terre, une terre quelconque, quand même il n'y aurait que des cannibales et du sable; nous comptons les heures qui nous séparent de Melbourne, et les questions suivantes se pressent, comme d'habitude, dans mon âme : « Me ferai-je des amis ou des ennemis dans cette terre nouvelle où je ne connais personne? y trouverai-je des lettres de ma famille? Arrivons, arrivons vite, nous n'en sommes plus qu'à cent lieues. »

30. « Terre ! » Ce mot retentit partout, et le navire semble s'arrêter sous le coup. Nous ne ferions pas quartier à quelqu'un qui viendrait maintenant nous dire que nous mettrions dix jours à franchir les quatre-vingts lieues qui nous restent à faire, et cependant il aurait raison, et Maury aurait à se cacher le visage ! Voici, dans les parages où les vents d'ouest devraient seuls élever la voix, voici Eurus lui-même qui commence à soupirer dans l'est; il siffle, il gémit.... il va gronder tout à l'heure.... malheur à nous ! Avec cela, le temps est des plus désagréables. La côte, sablonneuse, aride et blanche, nous apparaît à travers un brouillard humide qui tient notre peau, nos habits et tout le navire constamment mouillés. Cette terre brûlée, où un intrépide voyageur a pu faire quinze cents milles sans trouver même le plus petit ruisseau, répand au loin une odeur semblable à celle qu'exhalent, en tombant, les pluies d'orage. Nous sommes amollis, énervés; le soleil, d'un rouge mat, se couche sans rayons, quoique sans nuages, pendant qu'à l'orient le ciel est d'un bleu sombre sur l'horizon, et cramoisi plus haut; quelque chose de sinistre se prépare, comme l'annoncent ces masses de sable qui se détachent et s'agitent en chevelures poudreuses sur la terre, dont le vent déchire les rivages, et cette houle monstrueuse et irrégulière de l'ouest, qui semble une pulsation de la mer dans un accès de fièvre. Nous nous couchons en tremblant pour le lendemain, et le dernier jour de l'année 1859 se lève presque sans lumière, quoique le vent d'E. N. E., de plus en plus fort, ait dépouillé le ciel de toutes ses taches.

1er janvier 1860. Coup de vent d'E. S. E.! Je me souviens avec douleur que ce n'est pas la première fois que je passe tristement ce jour destiné partout ailleurs à la joie et aux réunions de famille. Le 1er janvier 1857, je me trouvais au milieu de l'Atlantique, sur un petit navire dont j'étais le seul passager, revenant péniblement du Pérou après

quatre mois de mer. Le lecteur se rappelle que j'inaugurai 1859 en quittant Tomsk, en Sibérie; et, lorsque dans ces mers inconstantes de l'Australie nous nous assîmes le soir, dans la cabine de *la Mercédès*, pour boire à nos santés respectives et nous souhaiter, en pleine tempête, une heureuse année, je comptais du moins revoir le foyer domestique et les neiges des Pyrénées avant la fin de cette année si tristement commencée, heureux d'ignorer que celle qui la suivrait me trouverait à peine descendu, sur les plaines de l'Inde, des vallées belliqueuses de l'Himalaya.

Du 1er au 6, nous ne faisons que courir des bordées, presque toujours en vue de terre, sans gagner plus de six milles par jour sur le vent qui souffle à tempête, de l'est. Falaises en vue, abruptes, percées de cavernes aux teintes rougeâtres. Une ligne de forêts paraît derrière, dans l'intérieur, où le sol semble s'abaisser en s'éloignant de la mer. Une forte odeur de fleurs vient ravir nos sens, et nous donne une envie démesurée de nous élancer sur cette terre, toute hideuse qu'elle nous semble être, où l'on ne connaît ni sillons, ni fossés, ni obstacles.

7. Le cap *Otway* paraît, et la chaleur ainsi que l'humidité augmentent à mesure que nous approchons de terre; le tonnerre gronde, et le phare de ce cap célèbre, placé fort haut, nous avertit, la nuit, de nous tenir à distance. Vents des plus irréguliers; pendant qu'il souffle encore de l'est, un grain violent nous arrive du N. O., avec une atmosphère lourde et orageuse; un instant après, nous voyons deux navires à quatre milles l'un de l'autre, dont l'un, sous l'influence du grain de N. O., gouverne au N. E. pour Melbourne, et l'autre, n'ayant que du vent d'est, ne peut gouverner qu'au S. S. E.

Le 8, par une bonne brise de S. O., nous doublons le cap Otway, suivant de près une longue chaîne de montagnes très-boisées qui s'étendent à notre gauche: et alors, en ren-

trant enfin dans les terres, toute la poésie de la mer se réveille. Auprès de ces phares perdus, placés à la limite extrême des derniers débris d'un continent, et d'où l'on peut contempler sans effroi toutes les fureurs de l'Océan ou sonder en vain les profondeurs de son horizon, c'est là, et essentiellement par les contrastes, que la mer paraît solennelle. Rien de plus grandiose alors! A l'entrée de l'immense baie qui nous sépare encore de Melbourne, nous passons à *Philip Heads*, dans un bras de mer large de un ou deux milles tout au plus, par où la marée descend avec une vitesse de huit nœuds, en couvrant tout, autour de nous, de tourbillons d'écume et de pyramides d'eau qui se dressent jusque sur le pont. C'est un spectacle plus beau et plus étrange que celui des rapides de Niagara. Malgré un excellent vent, et toutes nos voiles déployées, nous restons en place pendant quatre heures, en compagnie de plusieurs navires du plus grand tonnage, dont un seul, de Liverpool, parvient à franchir ce passage. Le pilote monte à bord, et nous annonce le naufrage du *Royal Charter*, qui a jeté tout Melbourne dans le deuil.

En proie aux plus vives émotions, en rentrant pour ainsi dire dans le monde et la société, nous nous tournons tous du côté de *Queen's Cliff*, petit village aux riantes maisonnettes, perché, à notre gauche, sur le haut d'une falaise, et entouré de pelouses et d'arbres. Qui les dira, ces émotions? Qui les comprendra, si ce n'est celui qui les a partagées, et s'est trouvé si longtemps, avec son Dieu et son cœur, dans les solitudes du monde? Une église est là, qui fait sonner toutes ses cloches, car c'est dimanche. Les chiens aboient dans les basses-cours, les insectes bourdonnent; au lieu des cris de la nature en peine, auxquels je m'étais habitué, j'entends chanter et rire partout. De jeunes Anglaises, qui errent sur la plage, lèvent la tête avec intérêt en nous voyant passer. La mer n'existe plus

pour nous, il est permis maintenant à nos yeux de se reposer et de s'attendrir sur un spectacle dont chaque objet réveille un souvenir et repeuple le cœur! Ne pas se recueillir alors, oublier le moment où l'on a foulé la terre après quelques mois de cette étrange existence où l'on vivait non-seulement sur les flots, mais comme eux; c'est-à-dire dans l'agitation et l'inconstance perpétuelles: passer sous silence les saisissantes émotions qui envahissent alors une âme naturellement impétueuse, c'est ce que ne saurait faire un voyageur véritable, pour qui la nature elle-même semble douée de vie, et de sympathies qu'il cherche à partager. S'il y a du mystère là dedans pour le lecteur qui n'a jamais vu d'autres plages que celles de son pays, il pardonnera facilement, tout en ne comprenant pas.

CHAPITRE XXI.

Melbourne. — Intempérance des colons. — Départ pour l'intérieur. — Extrême chaleur. — Forêts australiennes. — Castlemaine et les mineurs. — Arrivée chez M. Bucknall. — Paysages australiens. — Sentiments de liberté qu'ils inspirent. — Étrangeté de tout. — Courses à cheval. — Maryborough. — Norwood. — Silence de l nature en Australie.

Le 9 janvier, un peu avant une heure du matin, nous ancrâmes enfin dans la rade de Melbourne, à un mille de la terre, de cette terre étrange où, du pont du navire, l'on ne voyait encore que du sable derrière quelques maisons éparses, des marais, et des collines bleuâtres assez boisées. Le médecin et les officiers de douane étant venus à bord, nous fîmes joyeusement notre toilette et nos paquets; puis nous allâmes débarquer, non à Melbourne, mais à *Sandridge*, village qui, situé à quatre milles et relié à la ville par un chemin de fer, s'appellera bientôt aussi Melbourne, tellement cette grande cité, peuplée aujourd'hui de cent trente mille âmes, s'étend de tous côtés.

On est complétement ébahi lorsqu'on arrive de la mer pour débarquer dans une ville : on sort d'un rêve, on trouve tout étrange, tout riant, excepté sa toilette que l'on croyait cependant si belle à bord, et l'on est entièrement dépaysé, surtout dans une ville d'Europe, ou tout au moins européenne. Nous la traversâmes en entier, du midi au nord, par une de ses plus belles rues, large comme les

boulevards de Paris, en regardant les magasins comme des provinciaux arrivant pour la première fois au Palais-Royal. Ce qui frappe le plus à Melbourne, c'est cette largeur excessive des rues, leur bel alignement, leur propreté; car, à défaut de la pluie, elles sont arrosées continuellement au moyen de pompes immenses, avec tant d'habileté que cet exercice doit faire certainement partie de l'éducation des enfants; ce qui étonne aussi, ce sont les proportions mesquines des maisons qui bordent ces belles rues.

Je ne dirai pas combien je fus heureux de trouver à la grande poste plus de lettres que je n'en attendais; toutes ayant été décachetées, pendant le voyage, par le soleil des tropiques, leur contenu tomba peut-être dans le domaine public. Il y avait neuf mois que je n'avais reçu de lettres d'Europe !

Bignell's Hotel, situé dans le haut Melbourne, est celui que nous choisîmes tous les quatre, y trouvant du confort, bonne nourriture, une situation magnifique, et des prix raisonnables (douze fr. par jour, tout compris).

De ma fenêtre je pouvais voir presque tout Melbourne, et derrière, l'Océan parsemé de voiles blanches. C'est là que je lus les lettres qui m'étaient arrivées; et, en regardant cette mer lointaine, je me dis tristement : « Presque tous les autres Océans font rêver à la patrie et y conduisent, mais celui-là mènerait droit aux glaces polaires ! »

Une sécheresse inouïe, une température tropicale (35° à l'ombre), et une poussière qui envahissait les chambres, même les plus hermétiquement fermées, nous accueillirent en Australie, où, heureusement pour nous, il y avait, dans notre voisinage immédiat, d'excellents bains publics pour les nageurs, à l'abri du soleil. Je crois que l'on se passerait plus facilement d'eau à Calcutta qu'à Melbourne; malheureusement elle y est aussi rare que précieuse, et l'air si absolument dépourvu de vapeur, que le corps n'a plus de

sucs, et la peau devient brûlante. Je dus croire aussi que le climat était variable comme nulle part au monde, ayant éprouvé, dans l'espace de dix jours, les plus grandes vicissitudes de température.

Le 11, il faisait, le matin, 33°,3 à l'ombre, et le soir 10°! Le 14, il passa sur la ville une trombe qui jeta quelques gouttes d'eau sur la terre calcinée, et nous fit grelotter. Mais l'on verra tout à l'heure des choses bien plus étranges et presque incroyables.

Melbourne, quoique vouée au commerce, et représentant le Londres de l'hémisphère austral, comme Sydney en est le Paris, n'est pas dépourvue d'amusements; il est même fort possible d'y rire, comme je vais le prouver. J'allai voir, un soir, une galerie de figures en cire, où s'étalaient mille merveilles et tous les genres de célébrités. A droite, en entrant, il y avait un homme superbe, portant une planche, comme les deux aveugles des Bouffes parisiens, avec cette inscription : *The immortal Shakspeare!* Au fond, à gauche, était un groupe appelé « le Jugement de Salomon. » C'était Salomon lui-même, tenant d'une main le malheureux enfant, pendu par le pied gauche dans l'attitude d'un serpent à sonnettes sur une branche, et de l'autre, un sabre prêt à le diviser; à genoux était la vraie mère, versant des larmes sous la forme de paillettes de mica.

Au second étage, on voyait tous les criminels exécutés en Australie (et il y en avait bon nombre), portant chacun un carton avec diverses observations. Dans un endroit, le carton seul était resté, donnant en ces termes l'histoire posthume de son maître : *Smashed : will appear in a few days.* Un autre, qui n'avait plus de pouce, portait cet avertissement : *Notice : he has lost the thumb of his left hand.* Je trouvai cette naïveté charmante. J'omets l'orchestre, qui me rappela celui des temples de la Mongolie. Passons à quelque chose de plus pathétique.

J'allai assister, un autre soir, avec une vive curiosité, à la représentation du *Trovatore*. C'était assez passable ; mais, les artistes étant moitié Italiens, moitié Anglais, chacun chantait dans sa langue natale, et l'on aurait cru assister à la dispersion des ouvriers de Babel. Il y avait du reste bien de quoi admirer dans ce théâtre, outre l'édifice lui-même : c'était la coupe herculéenne, les allures dégagées et indépendantes de la plupart des hommes qui se promenaient au foyer pendant les entr'actes, avec d'immenses bottes à l'écuyère, une cravache à la main, des barbes de capucins et un teint de bronze. Nulle part la race européenne n'a atteint un développement physique comme chez les intrépides mineurs de l'Australie : une taille de cinq pieds huit pouces est fort commune ; six pieds ne constitue pas un géant, et, si l'on se promène une heure dans les rues de Melbourne, surtout si l'on rencontre quelques « policemen, » on n'est plus tenté de médire du climat. Là, comme en Amérique, chacun pour soi : si vous ne trouvez pas d'hommes, en débarquant, pour porter vos malles, mettez-les sur votre dos ; travaillez vous-même la terre, qui que vous soyez, votre corps en profitera et l'on vous respectera davantage. Devant ces filons que l'on dévore des yeux avant que l'or les ait jaunis, toutes les distinctions sociales s'effacent : il faut être non-seulement son propre cuisinier et son propre tailleur, il faut, trop souvent aussi, être son gendarme et ne se faire un ami que de son revolver. Si c'est une rude école, elle apprend vite à être homme. Ce qui est encore pour moi une énigme, c'est qu'aucune constitution puisse résister à l'effroyable abus de l'alcool, défaut qui se rencontre partout en Australie, même chez des gens respectables. On aurait plutôt la pensée de boire de l'acide prussique que du vin mélangé d'un peu d'eau.

Indubitablement, l'Australie est un pays immoral, on

s'en aperçoit avant d'y être resté huit jours. N'étant pas entré dans les familles, je n'oserais parler trop sommairement là-dessus; mais j'ai couru les hôtels, les rues, les théâtres et la campagne ; j'ai beaucoup lu les journaux, étudié le public en général, et j'avoue que j'ai tout trouvé immoral, les goûts, les habitudes et la littérature.

« L'intempérance, » a dit un auteur qui était bien plus à même de juger que moi, « est le fléau (*curse*) des colonies australiennes : semblable à certaines maladies pestilentielles et contagieuses, il semble s'attaquer à toutes les classes et à tous les âges.... En vérité, on peut admettre sans crainte que les deux tiers de la population totale boivent, ou librement, ou excessivement, des liqueurs enivrantes. »

Ailleurs, il a osé affimer que « dans la colonie de Victoria la consommation d'alcool et de tabac était à raison d'à peu près deux cent cinquante francs annuellement par tête, pour hommes, femmes et enfants. Si les habitants de l'Angleterre absorbaient proportionnellement autant de stimulants et de narcotiques, la valeur de cette consommation dépasserait annuellement *deux milliards et demi* de francs[1] ! »

Sortant un soir, à minuit, du théâtre italien de Melbourne, tant soit peu scandalisé de ce qu'on tolérait dans son voisinage, j'allai me purifier par la contemplation des seules œuvres qui n'aient point d'imperfections, et je sondai de l'œil, avec une admiration sans mélange, cette superbe et sombre coupole du ciel antarctique, où il y a de si grands espaces sans étoiles, plongés dans la plus profonde obscurité, pendant que celles qui y brillent y semblent si grosses et si lumineuses. Je visitai un autre jour les jardins bota-

1. *Rise and progress of Australia, Tasmania and New-Zealand* by an Englishman, p. 66 et 177.

niques, espérant voir de nombreux échantillons de la flore de ce continent : j'en fus distrait par la musique militaire, qui jouait remarquablement bien, et par les promeneurs qui en jouissaient autant que moi. Toutes les plantes, du reste, étaient couvertes de poussière, desséchées, et le site assez mal choïsi ; rien n'y étant à comparer avec les jardins de Sydney, les mieux situés, les mieux ombragés et les mieux tenus du monde ; je ne m'occupai donc que de la musique et de tous les souvenirs qu'elle réveillait en moi. J'allai même encore le soir m'abreuver de mélodie et voir danser aux « Cremorn-gardens » de l'Australie, que je ne trouvai pas indignes de porter un tel nom.

Enfin, le séjour de Melbourne ne fut pas lourd pour moi. Je ne me décidai qu'au bout de dix jours à en sortir, pour aller passer quelque temps à cent milles dans l'intérieur, avec la famille de M. Bucknall, oncle d'un de mes compagnons de voyage de Hong-Kong.

Le chemin de fer devait me mener à vingt milles, après quoi je trouverais une voiture à six chevaux qui m'en ferait faire soixante autres, pour me déposer le même soir à Castlemaine, d'aurifère mémoire. Ayant arrêté une place dans cette voiture pour le 21, je recommandai au garçon de l'hôtel de m'éveiller à cinq heures, le train partant à six heures ; mais il vint trop tard et me fit manquer mon affaire, outre que je perdis trente shellings, le prix de mon billet pour le trajet en voiture, que MM. Cobb et compagnie refusèrent de me changer pour le prochain départ quelques heures plus tard. Je ne puis dire qu'ils furent en cela condamnables, quoique leurs voitures ne fussent pas pleines ; car cet usage est général chez les voituriers d'Australie ; mais j'eus une preuve de plus que l'or y était un dieu. Ayant eu occasion, encore sous le coup de cette mésaventure, de faire usage d'un fiacre que je gardai un quart d'heure, le cocher eut l'audace de me demander neuf

francs : il avait tort et cherchait à me faire dupe : mais, ayant dépassé un mille, je dus lui en payer deux au prix fixé par la loi, qui est de trois francs par mille.

Un cheval, à Melbourne, se loue trente shellings (trente-six francs) par jour. Le plus modeste maçon gagne quinze francs en bien moins d'heures, et cependant la fièvre aurifère est complétement passée ; nous ne sommes plus au temps où l'on ne pouvait venir à terre d'un navire, si près qu'il fût, à moins de cent francs, et où les maîtres d'hôtel ne vous recevaient que par faveur spéciale.

Pourquoi donc saigner ainsi tout le monde ? Bucknall et moi dûmes payer plus de vingt francs au batelier qui nous transporta à terre avec nos bagages, quoiqu'il n'y eût qu'un mille à faire !

Je partis dans l'après-midi du 21 janvier, pour Castlemaine. M'étant étendu fort au long sur la plus basse température que j'aie éprouvée de ma vie en approchant de Tomsk, en Sibérie, je vais en faire autant pour décrire, s'il se peut, les effets de la température la plus élevée, et montrer combien les extrêmes de chaud sont moins supportables que ceux de froid, quoique l'homme, presque seul entre les animaux, résiste à tout.

A peine le chemin de fer m'avait-il emporté des bords de la *Yarra-Yarra* (nom euphonique dont s'honore un petit fleuve bien jaune qui arrose Melbourne), que des bouffées d'un vent brûlant de N. O. embrasèrent l'atmosphère en la remplissant de vapeur, et faillirent m'asphyxier. Arrivé à la station, où il me fallut monter en voiture, je découvris qu'il n'y avait de place qu'au sommet, et, quoique en tremblant, je dus me résigner à m'asseoir là-haut, sans abri aucun, avec trois Italiens qui allaient aux mines ; j'avais à faire vingt-quatre lieues. Ici commença pour moi un supplice que je ne puis comparer qu'au martyre de saint Laurent, au risque d'être taxé d'exagération par ceux qui ne

connaissent que les effets les plus violents d'un soleil européen. Je restai là cloué à ma place pendant huit mortelles heures, exposé à la température dévorante de 49° au plus épais de l'ombre lorsque nous passions sous des arbres, et de 64° lorsque, ce qui arrivait bien plus souvent, nous restions en plein soleil. Pareille température est non seulement dangereuse pour l'homme, qui ne voit plus alors dans le soleil que l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête, mais pour les animaux et pour les fruits; c'est un désastre public. Pendant trois jours de suite, comme je l'appris par les journaux, la température ne descendit nulle part dans la colonie, même à minuit, au-dessous de 45° : à Adélaïde, elle atteignit 51° ! La mortalité, surtout chez les enfants, devint alarmante : les oiseaux tombaient des arbres foudroyés, pendant que d'autres se laissaient prendre à la main ou venaient se désaltérer dans les théières à l'intérieur des maisons : tous les fruits et les légumes furent perdus, toutes les plantes, celles même de l'Amérique du Sud, furent grillées, calcinées au point de tomber, lorsqu'on y touchait, comme la cendre d'un cigare.

Quant à moi, je ne puis dire ce que je souffris; je sais seulement que ma peau ressemblait tellement à un charbon ardent en arrivant à Castlemaine, que peu de personnes purent retenir un sourire sur leurs lèvres. Descendez, par le jour le plus brûlant d'août, dans la machine d'un bateau à vapeur, et collez votre figure contre la braise, au milieu des chaudières, pendant huit heures de suite, ou bien mettez-vous contre la cheminée, sur le pont, de manière à ce que le vent vous enveloppe de bouffées et vous ôte la parole : voilà quel fut mon supplice. On aurait dit que tout le continent de l'Australie avait été changé en une immense fournaise sur laquelle avait passé chaque rafale du vent qui nous arrivait, en brûlant plus que le soleil lui-même. Le thermomètre, à l'ombre, marquait la température constante

de 49° : mais elle était en réalité bien loin d'être constante: c'était celle de l'air au repos, et je suis bien convaincu que, si on avait pu arrêter au passage une de ces bouffées de vent qui forçaient à tenir la bouche béante comme s'il n'y avait plus d'atmosphère, on lui aurait trouvé une température d'au moins 60°. Toujours enveloppé de nuages de poussière qui allaient blanchir tous les arbres, entouré de forêts enflammées, les lèvres crevassées, les poumons et l'estomac brûlés, je me tordais comme un animal sous la machine pneumatique; j'eus le nez brûlé vif à la même place où il avait été si bien gelé en Sibérie, et arrivé à Castlemaine, je ne pus avaler un morceau de quoi que ce soit; mais ce que je n'oublierai jamais, c'est le sentiment exquis de volupté avec lequel je me mis sous une douche et recouvrai, au contact de l'eau froide, ma respiration habituelle. Je passai même la nuit tout entière à inonder mon lit, l'eau y séchant à l'instant comme si je l'avais jetée sur du fer rouge.

Dans l'Inde même, je n'ai jamais rien vu de pareil, et ne le reverrai peut-être que si je descends dans le cratère d'un volcan. Presque tous les ans ces vents de l'intérieur, que l'on appelle *brick-fielders*, soufflent sur tout le midi de l'Australie, d'Adélaïde à Sydney, généralement en janvier; mais jamais ils ne durent plus de trois jours, et c'était la première fois de l'année qu'ils soufflaient avec tant de chaleur, chaleur qui n'est cependant rien encore, comparée à celle qui règne vers le centre du continent, d'après l'intéressant et véridique capitaine Sturt, dont j'engage tout le monde à lire l'ouvrage.

Voici ce qu'il dit à propos de la chaleur qu'il éprouva, au mois de novembre, près de *Cooper's creek*, lieu perdu, rendu depuis tristement célèbre par l'affreuse aventure et la mort de presque tous les membres de l'expédition de Burke.

« A peine y étions-nous parvenus, que le vent, qui avait soufflé toute la matinée avec chaleur du nord-est, devint une forte tempête, et je n'oublierai jamais son action *flétrissante (withering)*.

« Je cherchai refuge derrière un grand gommier, mais les rafales de chaleur étaient tellement épouvantables, que je m'étonnai de ne pas voir l'herbe elle-même prendre feu. En vérité, ceci n'avait rien d'idéal ; tout, animé ou inanimé, avait à céder ; les chevaux avaient leur dos tourné au vent et leur museau vers la terre, sans avoir assez de force musculaire pour lever la tête; les oiseaux étaient muets, et les feuilles des arbres sous lesquels nous étions assis tombaient autour de nous comme de la neige. A midi, je pris un thermomètre gradué jusqu'à 127° (53° centigrade), et observai le mercure à 125° (52° centigrade). Croyant l'avoir soumis à des influences anormales, j'allai le placer dans la fourche d'un arbre près de moi, abrité également contre le vent et contre le soleil. Dans cette position, j'allai l'examiner environ une heure après, et trouvai le mercure au sommet de l'instrument, dont il avait fait éclater la boule par son expansion, circonstance que jamais, je crois, voyageur n'a eu à constater. Je ne puis trouver de langage qui puisse donner au lecteur une idée de l'intense et accablante chaleur qui régnait..., » etc., etc.

Et plus loin : « Il y eut deux occasions où le thermomètre dépassa 130° (54°,4 centigrade), à l'ombre, l'intensité solaire étant alors d'à peu près 160° (71° centigrade)[1].»

Un autre auteur s'exprime ainsi : « Le 27 décembre, le thermomètre, sous ma tente, marquait 47° centigrade, et, exposé au vent, il monta rapidement à 54° ; mais je craignis de le voir éclater, comme il n'était gradué que jusqu'à 56°[2]. »

1. Sturt, vol. II, p. 90 et 125.
2. Mitchell's *Tropical Australia*, p. 19.

J'appellerai certainement beau, et même très-original, le pays qui sépare Melbourne de Castlemaine, à cause des magnifiques forêts, la forêt Noire, en particulier, que l'on traverse. Je ne sais si ces singulières forêts de l'Australie, composées généralement d'arbres gigantesques, placés à de grands intervalles les uns des autres, sans le moindre fourré autour d'eux, ne sont pas, à la longue, moins monotones et plus imposantes que celles de l'Amérique ou de l'Asie, dont tout un monde végétal enveloppe les troncs. Ici, l'on voit à perte de vue, sur un terrain tout nu, des milliers d'épaisses colonnes de bois, sortant parfois du milieu de blocs de granit qui semblent des ruines, et peuplées d'opossums, de pies, d'énormes perroquets, et d'animaux pour lesquels la zoologie a eu peine à trouver un nom.

Ces troncs massifs et ridés sont généralement plus noirs que ceux de nos forêts, montrant, par de nombreuses cicatrices et des membres mutilés, que le tonnerre les a sillonnés en tous sens. Les uns sont brûlés, les autres écorchés ou courbés, se penchant comme des fantômes prêts à marcher; ceux-ci ont une écorce si dure (*l'iron bark*), qu'il faut y mettre la poudre pour les entamer; ceux-là sont tout couverts d'excroissances et de trous; leurs branches, après être parties du tronc en sens divers, vont souvent se rencontrer et se réunir de nouveau, à une grande distance du point de départ, formant ainsi un dôme de feuillage qui offre toutes les verdures possibles; enfin tout est singulier dans ces arbres, quand il n'y aurait que la distance à laquelle ils sont les uns des autres. Si une cause quelconque les faisait disparaître, il n'y aurait plus à leur place qu'un désert jaune et aride.

N'étant pas botaniste, je me garderai d'écrire des noms latins pour les caractériser, et n'en parlerai qu'en touriste. Mais, quand on parle, en Australie, d'un cerisier, d'un arbre à thé, du buis, et de bien d'autres arbres dont les noms

nous sont familiers, il est bon de remarquer que l'on entend, par là, des plantes aussi différentes de celles qui portent ce nom ailleurs, que l'aigle l'est du moucheron, ou le rat de l'éléphant. Les arbres que je viens de nommer ne sont pas en général très-grands, tandis que dans les forêts vierges de l'Australie, on n'en voit guère de petits ou de jeunes; il n'y a que des vieillards, des patriarches, des géants, des monarques, debout ou détrônés au milieu de leurs branches tombées une à une sur un sol ingrat que féconde rarement la pluie. L'espèce la plus commune est l'*eucalyptus*, si répandu qu'il pourrait être considéré comme l'emblème de l'Australie; c'est un arbre immense, aux formes fantastiques, au bois rouge et très-lourd, qui fournit de la gomme et embaume l'air; il y en a dont le tronc est couvert de piquants comme le porc-épic; d'autres, aux feuilles de saule pleureur, à la fleur d'aubépine et à l'écorce de sycomore : l'*eucalyptus robusta*, dont le fruit ressemble à une pipe, a un tronc si épais que les voyageurs anuités y dorment souvent à l'aise, et tellement haut qu'avant la racine de la première branche il mesure quelquefois plus de quarante mètres [1]. On trouve l'eucalyptus à chaque pas en Australie, c'est le premier arbre que l'on y rencontre; comme aussi le premier animal qu'on y voit n'est plus aujourd'hui le timide kangourou, mais le cacatois blanc et rose, dont le cri strident remplit ces feuillages épais.

Dans mon voyage de Castlemaine, si pénible que je m'occupais fort peu de ce qui se passait autour de moi, je fus cependant frappé de la magnificence de ces forêts, au milieu desquelles le *mont Macédoine* se dressait orgueilleusement, presque seul, et fumant de toutes parts, grâce aux incendies naturels qui consumaient ses flancs. Après une très-longue sécheresse, si le vent s'élève de manière à faire

1. Il y en a dont la hauteur totale dépasse cent mètres.

frotter les branches des arbres les unes contre les autres, il n'est pas rare de voir le feu s'y mettre, quoique beaucoup de voyageurs veuillent, à tort, attribuer exclusivement ces *bush fires* à la négligence de ceux qui oublieraient d'éteindre leur feu après un repas sur l'herbe. On voit de ces incendies dans les lieux où jamais le pied de l'homme n'a pénétré.

On change cinq ou six fois de chevaux pendant ce petit trajet, que l'on accomplit en huit heures, malgré un arrêt pour manger. Pas un des relais où tous les voyageurs ne descendent pour se gorger tellement d'eau-de-vie, qu'on pourrait les appeler des bouteilles ambulantes; du reste, on ne boit jamais seul, chacun, quelque pauvre qu'il soit, invitant à son tour ses compagnons de voyage à se noyer avec lui dans des liqueurs, ou du moins des liquides, pour lesquels il y a un vocabulaire exprès. Dans les environs de Melbourne, un verre de quoi que ce soit coûte douze sous, mais, à quatre-vingts milles plus loin, le prix est doublé, et ainsi de suite. On voit donc qu'un pauvre matelot ou un ouvrier qui vient de garnir sa bourse aux mines, doit la trouver souvent bien légère en arrivant, heureux s'il n'a pas complétement oublié par quel moyen il est parvenu à ce résultat; il entre ivre à Melbourne, il dépensera en une semaine le reste du fruit de plusieurs mois de labeurs, et reviendra, sans le sou, suer aux mines où il espère trouver du premier coup un morceau d'or tel, qu'il ne pourra l'emporter à lui seul.

Je dus donc boire sans presque discontinuer jusqu'à mon arrivée à Castlemaine, mais en imitant les Chinois, qui semblent s'être voués à la limonade; quand neuf Européens sur dix chancellent autour d'eux, ils n'hésitent pas à demander froidement, et se partagent entre quatre, une modeste bouteille de cette inoffensive boisson. Ils se ruineraient bientôt s'ils cherchaient sur ce chapitre à faire con-

currence aux autres mineurs, puisqu'ils sont condamnés à n'exploiter que les gisements aurifères abandonnés par tout le monde, parce qu'on les croit épuisés. Lorsque le bruit court que l'or a été découvert quelque part, aussitôt dix, vingt, quarante, et même soixante mille personnes se ruent sur les lieux comme des bêtes féroces; on voit alors, dans cette vorace multitude, les Chinois, quelque nombreux qu'ils soient, jouer le rôle d'un brin de paille dans une trombe; il faut bien qu'ils s'en aillent, sinon de bon gré, du moins par la force, et l'on m'a assuré avoir vu plusieurs forcenés tirer sur ces pauvres créatures à bout portant et les tuer, pour le plaisir de gagner un pari!

On peut dire hardiment que la barbarie règne encore sur quelques *diggings*, ainsi que dans les bois qui les entourent. Des batailles, où jusqu'à dix hommes sont restés sur le terrain, s'y sont livrées entre les escortes qui transportaient l'or, et les membres de cette franc-maçonnerie de voleurs appelés *bushrangers*. Du reste, presque tout le temps passé aux mines, qui n'est pas employé à fouiller la terre, est consacré à jurer et à boire.

Castlemaine est un bourg compacte dont la population permanente peut monter à deux mille habitants; mais, si l'on comptait tous ceux qui vivent sous la tente aux alentours et mènent exclusivement la vie de *diggers*, on devrait peut-être décupler ce nombre, quoique l'or y soit maintenant relativement assez rare. Chacun y possède une partie de gisement aurifère qu'il exploite pour son compte, moyennant un permis qui coûte quelques shellings; l'opération du lavage s'y fait par les procédés les plus simples, et il ne s'y trouve pas de ces grandes compagnies, dont je parlerai plus tard, qui tirent tout leur or du quartz en l'écrasant avec des machines à vapeur.

Le 22 je partis pour *Bucknall station*, à vingt milles de là, trajet que je fis à côté du cocher, par une température

de 48°, et croyant à chaque moment que les chevaux allaient tomber morts; je crois que tout autres chevaux que ceux de l'Australie eussent rendu leur dernier souffle.

Tout habitué que j'étais, véritable enfant gâté, à la plus grande générosité de la part de presque tout le monde, je dois dire que je n'avais aucun droit d'en attendre une si noble et si franche que celle dont m'honora M. Bucknall, vertueux et vénérable patriarche qui voit grandir autour de lui, avec toute la simplicité et l'énergie des premiers âges, des enfants et des neveux presque innombrables. Abrité par cette famille pendant un grand mois, je l'en remercie vivement ici, et je désire que les bénédictions du ciel viennent pleuvoir sur son toit.

Je fus reçu à la porte du jardin par Benjamin Bucknall, mon compagnon de Hong-Kong, qui me présenta à tous les membres de la famille, après quoi la conversation tomba naturellement sur la température phénoménale qui régnait encore dehors, quoique la maison, ayant des murs en bois excessivement épais, fût assez fraîche intérieurement. Nous allâmes sous la vérandah, exposée à l'est, où un thermomètre marquait encore, à cinq heures du soir, 42°, le vent soufflant du nord. Tout à coup nous vîmes la fumée provenant de l'incendie des forêts changer de direction et fuir vers le nord, en nous enveloppant complétement; le vent était au sud! Dans le même instant le mercure descendit à vue d'œil dans le thermomètre, et franchit 20° centigrade en moins de quelques minutes, si bien qu'il fit froid la nuit, et que pendant toute la semaine qui suivit, sauf un jour, il fallut faire du feu! C'est ainsi que se termina cette crise de chaleur qui durait depuis trois jours, ayant commencé la veille de mon départ de Melbourne, et durant laquelle je dus subir, même en ne tenant compte que de l'ombre, une température supérieure de près de *cent degrés* centigrades à celle qui m'avait pour ainsi dire pétrifié treize mois aupara-

ravant, passant conséquemment par un intervalle suffisant pour changer de la glace en eau bouillante. Mais ce serait tomber dans la plus grande erreur que de juger de l'action des rayons solaires, ou même de leur intensité, par le thermomètre; en Australie on peut toujours s'y exposer avec impunité, tandis qu'aux Indes rien de ce qui respire n'y serait resté trois heures sans être foudroyé.

Un orage accompagna l'étrange changement de vent dont j'ai parlé, et nous amena une nuit de tempêtes. C'était un bruit bien sauvage que celui qui s'entendait à notre porte, lorsque les vieux arbres, blanchis de poussière, tremblant comme s'ils avaient peur, et heurtant leurs branches entre elles, semblaient des cadavres que l'on fait remuer et parler par des chocs galvaniques.

L'Australie me parut alors plus étrange que jamais. Quoique je ne me fusse pas encore aperçu, comme on me l'avait annoncé, que les rivières de ce pays s'élargissaient à mesure que l'on approchait de leurs sources, que les poires pendaient aux arbres par leur grosse extrémité, et que les cerises avaient leur noyau à l'extérieur, je dus bientôt convenir que le climat, les phénomènes atmosphériques et tous les aspects des forêts avaient un cachet très-particulier.

La maison étant très-solide (car elle ne tomba point), je passai cette première nuit chez M. Bucknall dans la plus profonde paix, pour aller avec lui le lendemain matin parcourir sa propriété. Il n'y en a guère de mieux situées en Australie, ni de plus pittoresques. Les rivières sont si rares et si chétives dans ce pays, où l'eau est cependant si nécessaire, que l'on se félicite d'en avoir quelques mètres carrés dans son voisinage, si bourbeuse qu'elle soit, comme s'il s'agissait d'une mine d'or. Un des plus riches propriétaires de la colonie me dit une fois à l'oreille, comme s'il allait me faire part de la chute d'un empire, qu'il avait le bonheur

de posséder sur ses terres une source magnifique. Nous approchâmes d'une petite planche ronde qu'il releva d'une manière dramatique en me disant : « Regardez! » Et que vis-je?... un trou si laid, si sale, si peu odorant, que je lui demandai sérieusement si jamais un cheval même oserait s'y abreuver. Mais il n'en était pas ainsi chez M. Bucknall, qui avait, à quelques pas de chez lui, sous les plus beaux ombrages, le prince des *creeks*, nom dont on décore une suite de petits étangs qui se succèdent sans communiquer entre eux pendant huit mois de l'année, pour rouler ensuite avec fureur et devenir les plus impétueux de tous les torrents pendant la saison des pluies.

Lorsque nous eûmes visité ce beau creek, où plus tard nous prenions journellement des bains avec le seul inconvénient d'en sortir couverts de sangsues, nous montâmes, derrière la maison, parmi des arbres que la nature seule avait tantôt clair-semés, tantôt groupés comme la main de l'homme le fait dans un parc anglais. Arrivés sur une éminence, nous découvrîmes au loin une chaîne de montagnes bleuâtres, belles sans doute, mais indignes du nom de Pyrénées qu'on leur a donné. Car l'Australie a ses Pyrénées comme elle a, plus à l'est, ses Alpes, et même, sur quelques pics isolés, des neiges assez élevées pour ne jamais fondre. Comme on était en janvier, c'est-à-dire en plein été et en pleine sécheresse, le sol ne présentait aucune verdure : sans cela l'Australie, partout où il y a des arbres, rappellerait Hyde-park; je ne connais pas de comparaison plus exacte, quoique l'une soit l'œuvre de la nature et l'autre tout artificielle; et si la verdure manque au sol, il y a, pour la remplacer, une éternelle verdure sur les forêts, dont les feuilles se renouvellent les unes après les autres, à mesure qu'elles tombent.

Voici ce qui me semblerait une description assez exacte d'un paysage australien : plaines immenses et désertes,

brunes ou jaunes, vertes l'hiver, où l'œil peut compter une douzaine d'arbres complétement solitaires : plus loin, noires forêts commençant et cessant tout à coup, appelées *bush* : au fond de l'horizon, des collines bleues ou noires, de hauteur assez uniforme, parfois dépouillées, chauves et appelées pour cela *bald hills*, atteignant jusqu'à mille mètres. Un charme puissant existe cependant sur ces vastes plaines, lors même qu'on n'y voit pas passer l'ombre d'un nuage et que les gouttes d'eau y sont aussi rares que des perles; c'est le sentiment de liberté qu'on y éprouve, lorsque, à cheval, on voit se dresser à cent kilomètres de soi une montagne solitaire sur laquelle on peut se diriger au triple galop sans rencontrer un obstacle ou dévier un seul instant de la ligne droite, et arriver comme le vent, sans presque sortir de ses terres. Il est bien naturel que l'homme s'attache à un pays où l'air qu'il respire est si libre, et ne tienne même nullement, lorsqu'il y est né, à voir l'Europe, malgré tout ce que l'art a fait pour l'embellir. Il regrettera chez nous la vie pastorale, à moitié sauvage, qu'il menait parmi les kangourous, ces lois de l'hospitalité qui lui permettaient de frapper à toutes les portes et de s'asseoir au foyer; et même sous nos vieux chênes ou nos forêts de sapins, il regrettera ces arbres antiques qui avaient peut-être un jour poétiquement porté dans leurs branches la dépouille d'un sauvage, et retentissaient chaque matin du chant des perroquets. Il verra que les nôtres sans doute défendent mieux nos têtes des ardeurs du soleil, et que leurs feuilles, placées plus ou moins horizontalement, semblent n'être faites que pour cela : mais sous son beau ciel, il bravait le soleil, et ne s'était même pas aperçu que les feuilles avaient leurs bords tournés vers la terre, sans presque y projeter d'ombre : enfin dans nos longues nuits d'hiver, lorsque la neige battra ses fenêtres, il aura de l'amertume à penser qu'il ne peut plus compter sur une heure de beau temps, tandis que

là-bas, si la chaleur avait tari les sources, du moins il était sûr, pendant des mois entiers, que le soleil se lèverait tous les jours pour lui, et qu'à sa lumière consolatrice, les misères de la faim et de la soif lui deviendraient légères.

Je fus ravi, pour ma part, de ma première promenade sur les terres d'un *squatter*, c'est-à-dire un propriétaire de ces immenses pâturages sur lesquels on possède jusqu'à trente et quarante mille moutons. Je crois que les troupeaux de M. Bucknall en comptaient douze mille, et sa terre avait à peu près quatre lieues de tour. Je tenais beaucoup à rencontrer des indigènes ; mais ils sont maintenant presque tous refoulés plus loin dans l'intérieur, et nous ne vîmes ce jour-là que des fours en ruines où ils avaient coutume de faire cuire l'*opossum*, espèce de sarigue un peu plus grande que l'écureuil, qui se promène, la nuit, dans les branches des arbres, et dort le jour. Il paraît que ces sauvages, dont on a raconté tant de choses, se servaient de la fumée qui s'élevait de ces fours pour télégraphier entre eux à de très-grandes distances. Je les négligerai pour le moment, comptant réunir plus tard dans quelques pages tout ce que j'ai appris sur eux, pour ne m'occuper encore que des Européens et de la nature du pays.

L'Australie est en effet un pays si étrange et si différent des autres, que l'on est tenté de tout y décrire. Placez un homme au milieu de l'Inde, sans lui dire où il est, et il pourra se croire au Brésil, en Chine, aux Antilles ; placez-le en Sibérie, et il pourra se croire au Canada ; en France, et il pourra se croire en Allemagne : placez-le en Australie, il regardera autour de lui avec étonnement et tombera des nues. C'est un autre monde, où il se ferait presque à l'idée de voir le soleil se lever à l'ouest. S'il ramasse une pierre, il y trouvera peut-être des morceaux d'or, et, s'il la jette à l'eau, il se demandera s'il rêve en la voyant flotter ; qu'il prenne du bois, qu'il en fasse un radeau pour traverser

une rivière, et il le verra disparaître comme un morceau de plomb! S'il voit passer sur sa tête des oiseaux complétement noirs, il apprendra que ce sont des cygnes, emblèmes de l'innocence ; s'il approche du tronc d'un arbre, il croira souvent voir une colonne torse, et en regardant aux feuilles, il en verra beaucoup qui n'ont pas de tige ; s'il cherche les restes du peuple éteint qui habitait un aussi singulier pays, il pourra trouver un squelette assis dans la terre, dont cinq minutes après il trouvera la tête enterrée à quelques pas de là. Voit-il une montagne à l'horizon qui lui semble éloignée de trois lieues ? Il galopera du matin jusqu'au soir sans en avoir sensiblement approché, et sans avoir rencontré autre chose de vivant que de grands animaux sautant sur leur queue comme les poissons qui remontent une cataracte.

Enfin son étonnement dégénérera en stupeur si, ayant trouvé de l'or dans un champ qu'il a acheté, il apprend que la terre, mais non l'or, est à lui, tout métal précieux appartenant de droit à la reine. D'un pareil pays on ne pourrait plus rien lui apprendre qui fût capable de l'étonner, excepté peut-être que sur ce sol libre les Chinois, par un privilége spécial, ne peuvent débarquer qu'en payant 250 francs à l'État, qu'on peut les y maltraiter sans perdre l'estime publique, et que l'on peut être vu ivre tous les soirs sans cesser d'être respecté. Mais ne nous courrouçons pas trop contre un pays où nous fûmes partout bien accueilli, n'oublions pas tout ce qui s'y trouve, au-dessus de la fange, de grandeur, au moins matérielle, et reprenons notre paisible métier de narrateur.

Pendant mon séjour chez M. Bucknall, je passai presque tout mon temps à cheval, car cet animal joue un aussi grand rôle en Australie et dans la Nouvelle-Zélande qu'en Mongolie. Je n'en ai jamais vu de race plus forte et plus infatigable, quoiqu'ils soient plus lourds et bien moins alertes

que ceux des steppes asiatiques. On peut leur faire faire de quinze à vingt lieues tous les jours sans les fatiguer, et il y en eut un, bien connu, qui alla dans la même journée de chez M. Bucknall à Melbourne (quarante lieues) : il mourut en arrivant. C'était un plaisir bien grand et toujours nouveau, que l'on ne peut guère plus se donner en Europe, de nous lancer, les fils de la maison et moi, sur ces plaines incommensurables que l'on s'habitue bientôt à aimer, malgré leur désolation : car l'œil se plaît à en voir continuellement changer les couleurs, selon les heures du jour, et le vent qui ne cesse jamais d'y souffler remplit les poumons d'élasticité en retrempant tout le corps, j'allais dire l'esprit et le caractère. Souvent aussi l'œil, trompé par des effets d'optique, croit voir vibrer l'atmosphère, apercevoir de l'eau qui n'existe pas, en même temps que des cônes sablonneux ou volcaniques, élevés sur l'horizon, semblent fuir à mesure que vous en approchez, si bien qu'il faut renoncer à les atteindre dans une journée. En pareil pays, les émotions doivent être fortes. En fait d'illusions, je n'ai jamais vu les distances tromper comme en Australie, où, grâce peut-être à l'extrême transparence de l'air, il n'est pas rare de voir à cent milles une montagne d'une hauteur très-médiocre.

Le 26 janvier, nous allâmes à *Carisbrook*, petit village situé à sept milles de la ferme, d'où je découvris au loin des montagnes qui semblaient chargées de blocs de granit tels que je pense qu'il n'en existe nulle part de semblables : puisque à vol d'oiseau nous en étions à seize lieues, il faut qu'ils aient eu des proportions vraiment colossales : mais ils se trouvaient dans un pays perdu, où, après tant de fatigues, je ne me sentais pas le courage d'aller passer deux ou trois nuits sur la bruyère, quelque belles que fussent les constellations.

Il faisait ce jour-là 16° ; le surlendemain il faisait 34°, le

jour suivant 38°,2, avec les redoutables bouffées de vent du nord dont j'ai parlé, et le soir 24°, pour revenir les jours suivants à 37° ! En vérité, si les « moyennes » de température que l'on trouve dans les bulletins météorologiques donnent jamais l'idée du climat d'un pays, ce n'est pas en Australie, où cette moyenne le plus souvent n'a pas existé du tout : car si l'on vous dit que la moyenne de température de deux jours a été, dans un lieu quelconque, de 22°, cela sera vrai si elle n'y a jamais changé un instant, tout aussi bien que si elle a été de 4° le premier jour et de 40° le second, sans avoir jamais été à 22°.

Les météorologistes nous jettent donc quelquefois de la poudre aux yeux, surtout en Australie ; mais ma méchanceté n'ira pas jusqu'à vouloir expliquer par là la fréquence de l'ophthalmie.

Toujours en mouvement, nous allâmes, à la fin de janvier, pour varier nos plaisirs, passer quelques jours dans la ferme de *Norwood*, appartenant à M. Joyce, gendre de M. Bucknall, et située à une vingtaine de milles, au milieu d'un fort beau bois dont il était impossible de voir les limites. Nous y trouvâmes quelques échantillons de chats sauvages, d'un gris tacheté de blanc, rudes au toucher, et qui passent leur vie en guerre avec les oiseaux, qu'ils chassent ordinairement la nuit pour devenir à leur tour la proie des chiens. Passant par des routes poudreuses et divers champs aurifères, entre autres ceux de *Maryborough*, où tout le sol avait été déchiré pour y trouver de l'or, nous arrivâmes enfin dans l'après-midi par le plus brûlant soleil, qui avait cuit les melons au milieu des champs : le feu et la poussière, c'est tout ce que nous respirâmes pendant cette course, n'ayant pas une fois entendu le murmure de l'eau, aussi rare dans ce pays qu'il l'est sur les fleuves glacés de la Sibérie. M. Joyce, qui entendait aussi bien l'hospitalité que ses affaires, était le type du *squatter*,

et j'eus chez lui le double plaisir d'explorer le pays avec sa femme et ses enfants, et d'être initié par lui à un peu d'économie politique. Il se plaignait amèrement des impôts, qui lui semblaient excessifs, montant à quatre-vingts millions de francs dans une colonie dont le capital ne dépassait pas trois cent soixante-quinze millions ; il regrettait, avec encore plus de raison, les temps heureux de la première découverte de l'or, où il avait vendu son foin jusqu'à dix-sept cent cinquante francs le tonneau, tandis qu'il n'en retirait plus que cent cinquante : enfin, il trouvait les gages encore trop élevés, donnant à un bon ouvrier, outre sa nourriture, quarante francs par semaine.

Il me montra ensuite une machine à vapeur pour battre son blé, qu'il avait trouvé très-économique de faire venir d'Angleterre, et il allait bientôt couvrir ses frais en la louant à tous ses voisins; enfin, lorsque je lui parlai de gouvernement et de morale, il ne put se défendre d'un certain sarcasme à l'article des membres du parlement, en rendant néanmoins toute justice à leurs intentions, ainsi qu'à l'honnêteté des colons, qui permettait, ce que je n'ai vu dans aucun autre pays, d'habiter une maison dont on ne fermait jamais les portes.

Dans ces deux excellentes familles, je ne fus donc pas condamné, comme on l'est trop souvent chez les squatters, à ne parler que de moutons, ou à ne pas parler du tout. Cependant je vis à Norwood, à propos de moutons, quelque chose qui m'intéressa fort : c'était un bassin en préparation, destiné à faire baigner ces animaux dans un mélange d'eau chaude, de soufre et de tabac que l'on a soin, en le laissant entrer sans impôt, de gâter à la douane avec des huiles de goudron, pour qu'il ne puisse servir à d'autre usage. Il paraît que sans cette précaution, les moutons sont sujets à une espèce de gale qui fait tomber toute leur laine. En revanche, il me sembla qu'ils pourraient s'enrhumer en sor-

tant de leur bain, et j'eus la douleur d'en voir un grand nombre chez M. Bucknall, attaqués par une si violente inflammation des membranes muqueuses, que le timbre de leur voix en fut altéré, et que ses voisins, craignant que ce catarrhe ne fût contagieux, le prièrent d'en brûler cinq cents.

Non-seulement les Pyrénées australiennes, mais les *Grampians*, se voient de chez M. Joyce, et encore mieux d'une colline boisée, située à cinq milles de sa maison, où nous fîmes un jour, père, mère, enfants et étrangers, un grand pique-nique. Vue du sommet, la plaine tout entière, sauf une ou deux immenses clairières entièrement nues, était couverte par les plus noires forêts, dont les arbres étaient cependant si clair-semés que l'on voyait partout le sol d'où ils surgissaient : silence absolu de tous côtés ; pas un oiseau, pas un serpent même, et dans le lointain, à dix lieues, un rempart naturel de montagnes qu'on aurait cru pouvoir toucher du doigt. En somme, rien ne porte plus à la méditation que ces panoramas antipodiques tout remplis de lumière, mais où, dans la chaleur du jour, il n'y a aucun bruit, à moins que le vent ne s'engouffre sous ces forêts dix fois séculaires : c'est alors une harmonie si sauvage, que l'on ne sait si elle vient de la terre ou des nuages courroucés.

Au bout de trois jours passés chez la famille Joyce avec ce sans-gêne et cet abandon que l'on ne trouve plus aujourd'hui que dans les colonies, je remontai en selle avec B. Bucknall, et revins chez son oncle me préparer à une beaucoup plus lointaine excursion.

CHAPITRE XXII.

Voyage équestre au mont Éléphant. — Ballarat. — Intérieur de l'Australie. — Manière d'exploiter l'or. — Cruauté envers les Chinois. — Le cassoar. — Gisements de Clunes. — Un indigène. — Adieux aux vastes plaines de l'intérieur et réflexions sur la vie de voyages. — Retour à Melbourne. — Navires superbes. — Les plus longues traversées du monde.

En conséquence, le 8 février, par un temps brumeux et un grand vent mêlé de coups de tonnerre, je partis à cheval avec J. Bucknall pour l'accompagner dans la reconnaissance du pays qui avoisine le mont *Éléphant*, situé à quarante lieues dans le sud-ouest de l'habitation de son père. Nous donnâmes libre carrière à nos fougueuses bêtes, une fois sur ces vastes plaines tour à tour d'un jaune fauve ou d'un brun de tourbière, où nous fîmes huit lieues sans rencontrer un fossé, une plante ou un être vivant, sauf quelques grues vivant comme des ermites au bord de petits marécages. Arrivés enfin au pied des montagnes violacées qui bornaient ces plaines au midi, nous retrouvâmes la culture, de superbes champs de pommes de terre, des haies, des arbres fruitiers et des oiseaux : nous approchions de *Smeaten*, la propriété du capitaine Hepburn, l'un des plus riches squatters de la colonie, dont la vie tenait du roman; car les jours heureux avaient sonné pour lui au moment où il fit naufrage et se perdit avec son navire sur ces côtes lointaines, ne pouvant sauver que de quoi acheter cinq cents moutons, avec

lesquels il commença à gravir les pentes ardues qui mènent à la fortune. On peut faire aujourd'hui plusieurs lieues en ligne droite sur ses terres.

Son fils nous reçut à la porte, fit soigner nos chevaux, et nous allâmes avec lui escalader une colline décharnée qui dominait les solitudes d'alentour comme le génie de la mélancolie, d'autant plus triste que ses teintes pâles tranchaient plus vivement sur un ciel courroucé, qui semblait de plomb. Malgré le vent qui soufflait avec fureur, une brume épaisse couvrait tout le pays, et nous ne vîmes absolument rien. Nous descendîmes donc et nous nous mîmes à table, où je me trouvai d'abord fort gêné en présence d'une nombreuse famille pour qui mon origine, mon pays, ma vocation, mes goûts, mes habitudes, étaient le plus profond mystère : aussi, jouai-je un rôle un peu passif, me contentant de montrer ma vive reconnaissance pour les soins qu'on me prodiguait; et, lorsque les hommes, suivant l'usage anglais, restèrent seuls après dîner près du feu, je ne me sentis pas peu soulagé de voir toute gêne mise de côté, et mon hôte, en pantoufles, tomber bientôt dans le plus profond sommeil. Il se réveilla pour lire le courrier d'Europe qui venait d'arriver, faire au milieu de toute la famille ses prières du soir, et, lorsqu'il nous vit nous-mêmes appesantis, il nous mena chacun dans une magnifique chambre à coucher.

Ayant pris congé de nos hôtes le lendemain matin après un excellent déjeuner, nous partîmes par un temps « irlandais, » autrement dit « à grains, » où, s'il faut parler plus clairement, par une bonne brise accompagnée de fréquentes averses, les premières dont j'eusse été favorisé sur le continent austral, et dont j'eusse craint de perdre une goutte, tellement je les trouvai rafraîchissantes. Ayant passé quelques ruisseaux, un peu de verdure et des collines, nous arrivâmes bientôt, par une excellente route, à *Creswick*, au milieu des forêts où l'on exploitait l'or. C'étaient donc des

diggings, mot anglais que j'adopterai dorénavant, n'y trouvant pas d'équivalent en français, et qui s'applique à tous les lieux où l'on creuse et bouleverse le sol pour y trouver de l'or. Ils l'étaient bien, en effet, ces lieux, déchirés et rongés, où toute la terre était âpre, jaune, blanche et rouge; c'était une confusion universelle de tronçons d'arbres, de tentes, de maisons de bois, de briques ou de pierres, de cheminées solitaires qui avaient survécu à des incendies; au milieu de cet amas, qui semblait une ville en ruines bien plus qu'une ville naissante, on voyait circuler majestueusement ou poser, voire même chanceler parfois, des mineurs de tous les pays, aux larges épaules, aux grosses bottes, aux allures indépendantes, et, les coudoyant modestement, de pauvres Chinois bien déchus, sous ces climats nouveaux pour eux, de leur primitive carrure; ils avaient cependant l'air jovial, et travaillaient avec gaieté les champs aurifères abandonnés, où la jalousie et la haine les avaient relégués.

Continuant notre route vers la fameuse ville de Ballarat, nous nous replongeâmes bientôt dans une nature vierge, que l'on n'a jamais besoin, en Australie, d'aller chercher bien loin, quoiqu'il y ait peu d'endroits où quelque fosse à demi remplie ne trahisse le passage et l'inutile travail de l'homme à la recherche du précieux métal. Dans ce monde, on est bien souvent porté à prendre des exceptions pour des règles : un navigateur arrive d'Europe en Australie en soixante-cinq jours, et il croira et publiera que c'est là le temps moyen des traversées; il trouvera, après quelques coups de bêche, vingt onces pesant d'or : la nouvelle fera le tour du monde, et personne ne voudra se persuader que mille, cinquante mille malheureux qui travaillaient à côté de lui, n'ont pas, en six mois, trouvé de quoi payer leur retour dans leur patrie. Il n'y a qu'une règle invariable, en Australie surtout, c'est que quiconque veut travailler est sûr de vivre; mais, s'il s'obstine à fouiller la terre pour y trouver de l'or, il

risque beaucoup, et ressemble un peu à ces religieux qui chaque jour vont creuser une partie de leur fosse. Rien, du reste, n'est plus fatal au caractère que la perspective possible de s'enrichir sans peine ; la découverte de l'or, en Australie comme en Californie, a multiplié les crimes et allumé toutes les mauvaises passions ; c'est à elle qu'il faut attribuer le fait presque incroyable que dix-huit personnes sur cent sont, en moyenne, arrêtées annuellement dans la colonie, et qu'il est à peu près impossible d'ouvrir un journal, du 1er janvier au 31 décembre, sans y apprendre que quelqu'un est mort ce jour-là d'intempérance dans la ville où se publie cette feuille.

Mais nous voici à l'entrée de *Ballarat*, cheminant sur une superbe route bordée de milliers de troncs d'arbres coupés sans merci. C'était un beau désordre, mais il était régulier comme tout ce que fait la main de l'homme, et je me disais en y passant : « Ces forêts auraient une tout autre apparence si elles avaient été abattues par l'orage ! » Il y avait là aussi de grandes machines indescriptibles, pompant, tournant, sifflant et crachant de la vapeur d'une manière poussive ; au centre, c'était une fourmilière d'hommes, de tentes et de maisons, les faubourgs d'une ville de cinquante ou soixante mille âmes, dont un bien jeune homme aurait pu se souvenir d'avoir vu surgir le premier pan de mur.

Étant touriste, je commencerai, en parlant de Ballarat, par signaler ce qui en est la plus grande curiosité : ce sont les Chinois enrichis et devenus *dandies*, se promenant en costume européen sur les trottoirs, le cigare à la bouche. Rien ne saurait avoir l'air plus infatué, comme il arrive à quiconque sort de sa sphère. J'aimais bien mieux ces infatigables travailleurs chinois que nous allâmes voir au pied d'une colline fameuse pour avoir eu un cœur d'or avant d'être écorchée vive ; j'aimais ces honnêtes et simples gens qui furent touchés de l'intérêt que nous leur montrâmes, et

se respectèrent trop pour nous demander le prix de leur conversation, tandis qu'un ouvrier européen du voisinage vint me demander un pourboire parce que j'avais arrêté mes yeux sur lui, et regarda avec le plus profond mépris une pièce de vingt-quatre sous que j'eus la simplicité de lui donner. Je ne sais si un mendiant s'en serait contenté dans ce pays où l'eau, la boue et les rochers sont censés jaunis par l'or. Ayant dû faire mettre quatre fers à nos chevaux, nous eûmes douze francs à payer pour l'opération. Puis nous allâmes nous munir de boîtes à sardines, de gâteaux et d'allumettes, prévoyant la possibilité de nous perdre et d'être obligés de camper cette nuit-là à la belle étoile.

Nous partîmes à quatre heures du soir de Ballarat et fîmes route pour le village de *Buninyong*, un des plus heureusement situés de la colonie; ici les forêts ressemblaient à celles de l'Europe, les troncs sortant de taillis épais et souvent arrosés par la pluie; mais après Buninyong nous nous lançâmes, sur nos chevaux déjà fatigués par une course de quatorze lieues, et à la nuit tombante, dans un pays sablonneux, où il n'était guère possible de ne pas s'égarer, la route ayant dégénéré en un sentier mal battu. Bientôt l'obscurité fut complète; le silence n'était troublé que par le craquement des branches sous le poids des opossums, qui semblaient y faire de la voltige; nos chevaux s'épuisèrent au point qu'il fallut leur déchirer les flancs à coups d'éperon; enfin nous nous sentîmes aussi seuls que nos premiers parents dans le paradis terrestre. Quel que soit mon amour pour les voyages et les aventures, j'ai toujours envisagé avec horreur la perspective de coucher par terre et sans souper, surtout depuis certaine aventure de ce genre qui m'arriva sur un des sommets les plus glacés des Pyrénées [1], où je faillis périr dans la neige.

1. La Brèche de Roland (trois mille mètres).

Aussi ma joie fut-elle sans bornes lorsqu'une lueur rouge perça les profondes ténèbres qui nous enveloppaient, et nous laissa l'espoir d'un bon gîte pour la nuit. C'était une auberge irlandaise où nous soupâmes à la hâte, écoutâmes ensuite, jusqu'à ce que la nature fût à bout de forces, les monologues de madame Patterson, qui tenait la maison, et allâmes dormir du sommeil qui suit ordinairement une course de vingt lieues à cheval.

Le lendemain matin, nous vîmes avec douleur qu'un de nos chevaux était malade, et avait pris l'apparence d'un chameau, une énorme bosse s'étant élevée comme par enchantement sur son dos. Nous en louâmes donc un autre, et reprîmes la route du mont Éléphant.

Une heure après nous arrivâmes, en sortant tout à coup des forêts, au village de *Oudiallak*, situé dans un ravin au bord d'un misérable creek presque à sec; nous y payâmes vingt-quatre sous un verre de bière, et une fois de plus dans ma vie j'entrai dans le désert; car je ne sais comment définir autrement un horizon sans bornes où il n'y a ni arbre, ni maison, où le vent souffle sans cesse sans trouver le moindre obstacle à sa fureur, où la terre enfin, toute verte qu'elle soit en hiver pendant les pluies, ressemblait alors à une plaine de cendre. Il n'y avait qu'un objet pour fixer le regard, c'était le mont Éléphant lui-même, se dressant tout seul sur la plaine à une distance de douze lieues, et ressemblant au « Léviathan » au milieu de l'Océan. Comme il n'y avait rien pour servir de point de comparaison, il paraissait avoir au moins mille mètres de hauteur, quoiqu'en réalité il n'en eût pas le quart. Nous fîmes route dessus, directement à l'ouest, dévorant avec une ineffable sensation de liberté ces espaces qui n'appartenaient qu'à Dieu. Le soleil seul nous y vit passer: il cheminait comme nous, et lorsqu'il se cacha derrière la sombre silhouette du mont si bien nommé, nous étions à

sa base, cherchant partout, mais longtemps en vain, l'habitation de M. Logan, qui faisait l'honneur de ces solitudes. L'ayant enfin trouvée, après mille détours, nous y fûmes gracieusement accueillis par son homme d'affaires, qui ne se conforma à l'usage reçu de s'endormir profondément au coin du feu qu'après nous avoir régalés d'un excellent souper.

Le mont Éléphant est un volcan éteint, ayant à son centre un cratère qui peut avoir un kilomètre de circonférence. Arrivés à son sommet avant six heures le lendemain matin, nous promenâmes lentement nos regards sur l'immensité des déserts qui nous environnaient, où un grand lac essayait de briller dans le sud-est à travers la brume. Vraiment je soupirai alors, par amour pour la nature, et fus tenté de m'écrier sur le ton le plus inconsolable : « Est-ce donc là l'Australie ? » S'il n'y avait même qu'un kangourou, ou un sauvage appuyé sur sa lance, dans toute cette étendue, elle serait du moins poétique : car les déserts ont leur poésie, comme la mer, pour celui qui les contemple d'en haut, et qui les voit fièrement arpentés par leurs maîtres, qu'ils soient hommes, lions ou autruches : mais ici c'est la mort. On aura beau vanter la fertilité et la magnificence des côtes sud-est de ce vaste continent; d'intrépides voyageurs, pour exciter les autres, auront beau proclamer à époques fixes qu'ils ont trouvé un Éden dans ces profondeurs mystérieuses dont les géographes ne parlent qu'en rougissant : on en connaît assez aujourd'hui par le récit de Sturt, de l'infortuné Leichart et de tant d'autres, pour avoir la certitude morale que les neuf dixièmes de l'Australie sont le plus affreux et le plus inhabitable désert que l'on ait jamais découvert sur notre planète; un pays condamné à une éternelle stérilité par manque d'eau, souvent infesté de fièvres, et où la température monte à un degré dont le cœur de l'Afrique même n'offre pas d'exemple. Les descriptions de l'intérieur données par Sturt nous rappellent

celles de la lune telle que nous la représentent les astronomes, pour le deuil, le silence et l'aridité complète qui y règnent. Une expédition s'organisait à Melbourne quand j'y étais, destinée à traverser, si faire se pouvait, le continent du midi au nord, pour aller déboucher au golfe de Carpentarie, et on m'offrit gracieusement d'en faire partie. La tentation fut une des plus grandes que j'eusse jamais éprouvées, l'exécution d'une œuvre si souvent tentée et toujours abandonnée me semblant un plus grand titre de gloire que le gain d'une grande bataille. Si l'expédition, au lieu de se diriger vers la moitié orientale du continent, eût pris une direction nord-ouest pour en percer la moitié occidentale, pays le plus inconnu du globe; si surtout elle avait eu un chef habile, je m'y serais lancé avec ardeur : mais elle ne remplissait aucune de ces deux conditions : des chameaux qu'on attendait de l'Inde n'étaient pas arrivés, personne ne savait manier ces animaux, la saison n'était pas propice, tous les augures me semblaient mauvais, et, après mûre réflexion, je ne partis pas, par bonheur pour moi : car qui n'a ouï parler aujourd'hui de l'affreuse mort de tous les membres de cette expédition, sauf un seul? L'honneur d'avoir le premier parfaitement exploré les profondeurs de ce continent mystérieux reviendra probablement à l'infatigable M. Sturt, qui y a déjà fait plusieurs milliers de lieues.

Voici en tout cas, si l'on trouve mon jugement sur l'Australie peu fondé, les lignes que traça le plus intrépide de ses explorateurs après ses tentatives infructueuses pour en atteindre le centre. En étant à soixante lieues, et forcé de battre en retraite, il décrit ainsi ses impressions dans ces lieux horribles :

« Du sommet d'un monticule sablonneux situé tout près, à notre droite, nous vîmes des chaînons s'étendre au nord en lignes parallèles au delà du rayon visuel, et paraître

comme interminables. A l'est et à l'ouest, ils se succédaient comme les vagues de la mer. Le sable était d'une couleur rouge sombre, et une ligne brillante et étroite dessinait le sommet de chaque chaînon, au milieu de la végétation maladive, glauque et rousse qui nous entourait. *Je crains d'avoir déjà fatigué le lecteur par la description de pareilles scènes*, mais il pourra se faire une idée de celle-ci lorsque je dirai que, tout habitués que nous y fussions, mon compagnon laissa involontairement échapper une exclamation de stupeur lorsqu'il y promena pour la première fois son regard. « Ciel ! dit-il, l'homme a-t-il jamais vu un semblable pays[1] ! »

C'est la désolation des plaines qui entourent le mont Éléphant qui m'a suggéré cette citation ; elle n'était cependant pas tout à fait absolue, car on pouvait y voir quelques maisonnettes de squatters adossées à de petits bouquets d'arbres parfaitement isolés, semblables à des îles sur la mer : les lignes de démarcation entre ces diverses propriétés allaient d'un bout à l'autre de l'horizon avec une rectitude mathématique, traversant des lacs qui n'existaient que par un effet d'optique. Du reste les lacs, même véritables, de ce pays, ne sont que des mares que la dévorante chaleur du soleil fait bien vite retourner au ciel après la saison des pluies, pendant laquelle ils atteignent quelquefois de très-grandes proportions. Il en est de même des rivières : bien des explorateurs ont déclaré avoir découvert dans ce pays d'impétueuses rivières roulant avec fureur : et leurs successeurs, quelques jours après, n'y trouvaient plus que du sable comme « chauffé au rouge. »

Tout se fait en Australie par convulsions subites : on peut se trouver le matin dans les rues de Melbourne aveuglé par des tourbillons de poussière, et à midi les traverser

1. Sturt, vol. I, p. 405.

en bateau, pour les revoir sèches le soir, après avoir éprouvé les quatre saisons dans la même journée.

Il est donc impossible de rien savoir de précis ou même de rien conjecturer sur les parties nouvellement découvertes du continent, quelque enthousiasmé que soit l'explorateur, quelque pompeuses que soient ses descriptions.

Bucknall et moi, rassasiés déjà de cette effroyable nature, repartîmes bien vite pour Oudiallak où un petit goûter et la location de l'écurie pour une demi-heure nous coûtèrent dix-sept francs; puis nous allâmes coucher de nouveau à l'auberge irlandaise de *Brown's Diggings*, où nous trouvâmes cette fois Mme Patterson vêtue avec la plus grande magnificence et se promenant majestueusement au milieu d'un auditoire de *diggers*, venus pour assister à un concert. Un virtuose armé d'un violon commença par passer cinq minutes à l'accorder, son oreille délicate ne se trouvant jamais satisfaite : le moment arriva cependant où il crut pouvoir avec sécurité et bonheur faire vibrer l'air des plus somptueux accords : toute la société ébahie laissa, sans s'en apercevoir, éteindre ses pipes ; elle ouvrit les yeux dans un étonnement suprême, demeura charmée, et se leva ensuite comme un seul homme, mais avec dignité, pour rendre hommage au talent. Alors il y eut du chant, avec accompagnement de triples cordes ; enfin la soirée se termina par des polkas qui faillirent nous priver du plancher, l'orchestre tonnant comme les foudres de Jupiter jusqu'à minuit, ce qui ne nous empêcha nullement de jouir d'un repos absolu, comme de vrais voyageurs et de bons philosophes.

Tout cet assemblage se composait de mineurs, qui faisaient ici d'assez bonnes affaires. M. Patterson avait un filon d'or dans le voisinage de son hôtel, d'où il extrayait journellement, en deux petites heures, assez d'or pour lui laisser, après les frais de lavage, un profit net de trente-six

francs. Toutefois, ce moyen, autrefois universel, de travailler individuellement, et de *laver* l'or trouvé dans la terre, tend tous les jours à disparaître, pour faire place à l'exploitation en grand d'une colline, ou d'une grande étendue de terrain aurifère, par de puissantes compagnies appelées *quartz-crushing ;* elles ne font autre chose que broyer le quartz par la vapeur, et en séparer l'or par l'amalgamation, procédé dont je donnerai tout à l'heure une explication un peu plus détaillée.

Reprenant notre cheval convalescent, nous partîmes le matin de *Brown's Biggings*, moi étant à pied afin d'épargner la pauvre bête. Pour une fois, nous trouvâmes vraie la phrase sacramentelle avec laquelle on congédie les voyageurs dans ces colonies, sur la route qu'ils ont à suivre : *You can't miss it*, « Vous ne pouvez la manquer. » Nous nous arrêtâmes à Buninyong, dans un petit hôtel qui, dans les premiers temps de la découverte de l'or, avait coûté trois cent soixante-quinze mille francs à bâtir, et qui n'en valait plus le quart, l'or étant épuisé et l'eau manquant, si bien que quelqu'un logé là était obligé de la faire venir d'une distance de soixante kilomètres. Nous rentrâmes dans les belles forêts qui séparent ce village de Ballarat, non sans penser à celles bien plus imposantes encore, mais aux formes analogues, qui se mirent dans les eaux de l'Ottawa, au Canada ; puis nous nous arrêtâmes pour la nuit à Ballarat, nous étant fait descendre, avant le coucher du soleil, au fond d'un des puits carrés par où l'on avait fait sortir tellement des matières aurifères, surtout du quartz, que la colline, à moitié vide, menaçait ruine. C'est au pied de cette colline appelée, si j'ai bonne mémoire « montagne Noire, » parce qu'elle est d'un blanc de craie, que je visitai pour la première fois une de ces machines à broyer le quartz, dont les cris et les sifflements sèment l'effroi à plusieurs lieues à la ronde, surtout chez le bétail, du lundi

matin au samedi soir. Voici le principe général sur lequel on travaille aujourd'hui depuis que l'or a cessé de se trouver principalement dans les terrains d'alluvion, où il suffisait d'un lavage pour en détacher les parcelles. Dès que les blocs de quartz et la terre sont sortis du puits, dont l'orifice se trouve au haut d'une colline, on les laisse aller sur un plan incliné et descendre jusqu'en bas, quelquefois dans de petits wagons dont l'un, descendant chargé, fait remonter par son poids celui qui est vide, absolument comme on le fait pour les voyageurs aux chutes du Niagara. Je crois cependant que j'aimerais mieux passer même par-dessus ces cataractes célèbres que d'être pris, avec les matières en question, sous le terrible râtelier de fer qui les pulvérise impitoyablement au milieu d'un bruit plus assourdissant encore que celui de trois Niagaras. En sortant de dessous ces dents, qui ne cessent jamais de monter et de retomber verticalement, les rochers, l'or et la terre sont changés en une poussière mêlée d'eau, que l'on fait encore courir sur un plan très-légèrement incliné, recouvert de flanelle que l'on a eu soin d'asperger de mercure; quelquefois ce lit est de cuivre; l'or, en passant, se combine avec le mercure et forme un amalgame que l'on sépare facilement de la terre, et dont on isole enfin l'or, soit par l'évaporation du mercure, soit en jetant l'alliage dans une barrique traversée de haut en bas par un cylindre que l'on y fait tourner vivement. Si dans mille kilogrammes de pierres on trouve en moyenne une once d'or, on peut être satisfait.

Je ne parle pas ici des exceptions, car on a trouvé des terres brutes qui rendaient vingt-cinq pour cent d'or pur, et une fois un morceau d'or pesant quarante kilogrammes. Il est assez remarquable que l'or se trouve toujours dans la partie supérieure des veines de quartz, devenant de plus en plus rare à mesure que l'on s'enfonce sous la terre. Peut-être se trouve-t-il aussi plus bas à l'état invisible,

comme enfermé dans le quartz ou formant une sorte de combinaison avec lui, hypothèse imaginée pour expliquer l'origine de l'or, auquel quelques géologues attribuent une croissance régulière comme à une plante. Selon eux, ce serait sous l'action de l'électricité et de la chaleur que le quartz *deviendrait or*, et il ne faudrait pas absolument désespérer de voir des roches entières se changer en or. Mais, quand même une aussi heureuse transformation aurait lieu, il resterait toujours difficile d'extraire le métal avec des machines que la vapeur seule peut mettre en mouvement. L'eau étant le *sine quâ non* de toute réussite, on doit toujours douter, dans un pays aussi sec que l'Australie, d'un profit régulier et constant, quand bien même, ce qui n'arrive jamais, la terre produirait tous les jours la même quantité d'or. Au village de *Clunes*, dont je parlerai tout à l'heure, on a porté le jeu de ces machines à la plus haute perfection : ainsi, la même force qui meut les dents de fer destinées à broyer, pompe aussi l'eau, laquelle eau revient à son point de départ et sert de nouveau. On travaille nuit et jour, les ouvriers se relayant toutes les huit heures ; ce sont des chevaux, tournant autour de l'orifice des puits, qui font mouvoir l'appareil amenant à la surface la boue et les pierres, dont l'heureuse arrivée s'annonce seule par un petit coup de cloche ; à l'instant même tout est emporté et précipité dans le chemin de la destruction.

Il y a des mines où l'on peut faire plusieurs kilomètres sous terre, mais au risque imminent d'être écrasé par des éboulements, si l'on n'a pas eu soin d'étayer les voûtes avec des poutres. Même là, à des centaines de mètres de profondeur, on entend encore, durant les vingt-quatre heures, le bruit infernal de ces infatigables machines, que l'on pourrait croire des boîtes à musique délectant les démons, s'il leur est encore permis, au fond du Ténare, de jouir d'un art divin.

Le diable a du reste beau jeu dans les grandes villes de l'Australie, s'il faut en juger par tous les crimes qui s'y commettent, et le nombre de gendarmes que l'on y voit circuler. Les gens vraiment vertueux, heureux et pacifiques, sont ceux qui vivent à la campagne, les bons squatters, livrés à de paisibles travaux, loin du tumulte, des passions et des foules hétérogènes en proie à la fièvre de l'or. Ils ont cependant aussi de grands déboires, lorsqu'il arrive, par exemple, comme dans les environs de Ballarat au moment où nous y passâmes, que la récolte des pommes de terre manque, et ne rend plus au lieu de sept ou huit tonneaux par acre, que deux tout au plus : du moins, alors, ils ne cherchent pas à noyer leur désespoir dans l'alcool, mais ils se hâtent de prier Dieu pour des jours meilleurs.

Nous nous éloignâmes sans regret des rues populeuses de Ballarat, passant devant des hôtels aux noms les plus excentriques, hôtel des Épreuves, du Taureau et de la Bouche » (*Trial hotel, Bull and Mouth hotel*), et arrivâmes bientôt aux diggings de Creswick, où il fallut faire reposer nos chevaux, fatigués d'un trajet qui n'était cependant pas grand'chose pour la plupart de ceux du pays. Étant entrés dans une *bar-room*, nous y eûmes encore un triste exemple de la méchanceté de notre race. Il y avait là des Américains, des Turcs, des gens de tous les pays occupés à se gorger de liqueurs pour lesquelles on a dû inventer un vocabulaire exprès (*ginsling, shandigaft*, et le verbe élégant *to noblarize*). Un pauvre Chinois, épuisé par le travail, étant entré pour se rafraîchir avec un peu de limonade, on se mit à lui tirer la queue, à le pousser, à l'insulter, si bien qu'il fut obligé de sortir, non pas honteux et craintif, mais comme un philosophe, ou un guerrier qui se rend écrasé par le nombre ; car il avait trop de sens pour s'indigner. En même temps un observateur aurait pu voir l'Américain qui tenait le comptoir se retourner à chaque instant, sous prétexte de

choisir les différentes liqueurs qu'on lui demandait, mais en réalité pour s'assurer devant un grand miroir qu'il avait l'air honnête et *gentlemanly !*

Nous sortîmes bien vite de ce repaire et de ses brouillards alcooliques, pour aller revoir ce soleil qui luit pour tous, et méditer sur la nature humaine, qui me semblait, il faut le dire, plus noire depuis que j'étais en Australie; en cela moins heureuse que toutes les autres, qui, en restant ce que Dieu les avait faites, n'ont pas le triste privilége de s'abrutir. Comme elle s'est montrée parfois prodigue envers les animaux, surtout envers cet oiseau superbe que je trouvai à la porte, le *native companion* ou *casoar*, dont le plumage bleu ciel éclatait au soleil! C'est l'autruche de la Nouvelle-Hollande, qu'aucun cheval ne peut atteindre, et un des rares êtres qui disputent encore le sol de leur patrie aux empiétements de l'Européen.

Le même soir, nous nous dirigeâmes vers le village de *Clunes* et la propriété de M. Mac-Donald, où le premier morceau d'or fut découvert en Australie, et nous nous arrêtâmes au jour tombant, pour regarder du haut d'une colline appartenant à M. Birch les vastes plaines qui nous entouraient; car, tout monotones que soient ces spectacles, ils enchantent autant que celui de la mer, et l'écrivain ne doit pas craindre, en y revenant toujours, de ne plus trouver de sympathie chez son lecteur. A peine la nuit nous eut-elle enveloppés, que nous vîmes au loin les lumières de Clunes, comme des phares sur les côtes; puis des bruits de machines parvinrent jusqu'à nous, et, franchissant dix kilomètres au galop en ligne droite, nous fîmes notre entrée dans ce village célèbre, recevant la plus large hospitalité chez M. Mac-Donald. La paix régnait maintenant sur ses terres; il faisait chaque semaine, sans s'inquiéter et presque sans travail, un profit net de plusieurs milliers de francs (on disait six mille); mais il n'en avait pas tou-

jours été ainsi, et il y avait eu des temps où il était obligé d'entretenir à ses frais une petite armée de policemen pour repousser de ses terres des milliers de mineurs qui, au premier bruit de la grande découverte, s'étaient rués dessus comme des tigres affamés. Il n'avait maintenant à se plaindre que de son creek, qui s'était complétement desséché, tandis qu'il y avait autrefois vingt-quatre pieds d'eau, et du voisinage trop immédiat de certains serpents des plus malfaisants.

De Clunes à la station de M. Bucknall, il ne restait plus que cinq ou six lieues, que nous franchîmes le lendemain matin, complétant le plus heureusement du monde notre petit voyage de quatre-vingts lieues, et revoyant avec un vrai bonheur tous les membres de la patriarcale famille qui m'accueillit comme un fils.

Je restai encore une semaine sous son toit, faisant presque tous les jours quelque excursion équestre dans le voisinage, généralement vers le village de Carisbrook, à sept milles de distance, où se trouvait le bureau de poste. C'est là que je vis pour la première fois un indigène de la Nouvelle-Hollande, noir comme Éthiopien, et monté sur un cheval fougueux qu'il dressait. Je n'ai jamais rien vu d'aussi parfaitement sauvage et farouche que la figure de cet homme, quoiqu'elle fût osseuse comme toute sa personne. Une barbe épaisse descendait sur sa poitrine, des cheveux qu'aucun instrument n'avait jamais pénétrés formaient comme une masse de végétaux sur sa tête; ses yeux étaient injectés de sang, et son regard, comme ses allures à cheval, étaient le symbole de la férocité. Il parlait parfaitement l'anglais : comme du reste il s'était affublé d'un costume européen, je me convainquis pour toujours que, même chez les sauvages, l'habit ne faisait pas le moine.

Quelques jours après, mon départ étant prochain, je fis l'ascension du *Bald Hill* (colline chauve), pour prendre congé

de ces plaines où j'avais tant de fois volé comme une flèche. J'y allai seul, afin que ma méditation ne fût point troublée, et que je pusse à mon aise penser aux mille situations, aux mille circonstances qui se succédaient pour moi depuis mon départ de Moscou, dans cette vie si bizarre, si pénible, et pourtant si pleine de charmes, que je ne l'eusse pas changée contre celle des plus grands potentats; car c'est à peine s'ils ont le loisir de parcourir un morceau de cette terre dont la totalité était devenue mon domaine, et, disons-le avec tristesse, ce n'est qu'aux abords de ma patrie que je m'entendrais sèchement dire : « Où allez-vous ? » Sur cette colline entièrement dépouillée, où pas un arbre même ne me disputait le terrain, je voyais se dérouler autour de moi, comme si elles n'avaient jamais vu d'autre spectateur ou d'autre maître, des plaines incommensurables dorées par le soleil, horizons malheureux tout pleins de la grande voix du vent, et au fond desquels des montagnes qui n'avaient peut-être pas encore un nom se dressaient, les unes bleues et violettes sous l'ombre des nuages, les autres brillantes comme des incendies au milieu de forêts qui n'avaient jamais changé de couleur.

Je jouissais d'une pareille solitude, mon orgueil y arrivait à son comble, mais il était mêlé de cette tristesse qui doit toujours finir par accabler l'homme lorsqu'il se sent un meuble inutile, et qui l'accable doublement lorsqu'il erre sur le monde, condamné à briser à chaque pas les liens les plus doux et à peine formés. Telle n'est pas notre mission sur la terre : comme le palmier s'attache aux tropiques et le sapin aux terres polaires, l'homme est lié à sa patrie et ne peut jeter ailleurs ses racines. La solitude, et après elle le chagrin, s'attachent aux pas du voyageur, quelque entouré qu'il puisse être par les hommes, et quelque dévoré qu'il soit de l'amour de la nature. C'est peu pour lui, s'il est sensible, qu'on fasse tout

pour le servir, lorsqu'au lendemain de ces services il lui faudra quitter, sans espoir de jamais les revoir, ceux qui les lui ont rendus. Au contraire, il aura presque un remords de les avoir acceptés ; et, se voyant l'objet de tant de soins désintéressés, il se reprochera de n'avoir pas eu jusqu'alors de la nature humaine une idée assez haute. Le voyageur à son retour doit être de toute nécessité un être sociable, et, revenu spontanément parmi les hommes, il redoutera longtemps, peut-être toujours, de faire des relations sociales une comédie, lui, pauvre exilé qui n'avait d'autre compagne et d'autre sœur que la nature ! Il lui en faut d'autres.

Car les pompes de la création ne suffisent pas au bonheur de l'homme. Voyez ce poëte ou ce misanthrope, qui a vécu longtemps loin de ses semblables.... Quelle invincible tristesse s'empare de lui ! Voyez cette âme jadis si souple, si flexible et si tendre, aujourd'hui sans voix, sans ailes, et presque sans amour ! Aucun parfum ne s'exhale plus de cette douloureuse atmosphère : tout y est mort, silencieux et pusillanime ! C'était un jardin rempli de roses et de soleil : ce n'est plus aujourd'hui qu'un cimetière tout plein de tombeaux, de cyprès et de fantômes, avec un soleil couchant sur l'horizon.... Tout pleure et tout y gémit.... Cette âme n'a plus que faire sur la terre !

Oui, la nature n'est qu'un cadavre paré des plus beaux atours, ou plutôt c'est un vide entouré des plus perfides magnificences, où l'âme ne trouve plus d'air pour voler. Elle allume l'imagination et les sens avec les flammes qu'elle a chassées du cœur : elle émousse l'enthousiasme lui-même, et jusqu'au sentiment de cette superbe liberté qu'elle inspire ; enfin, c'est une idole, dont on risque souvent de faire son dieu. L'homme qui en est réduit là est moins qu'un sauvage, il est moins qu'une plante, car celle-ci conserve sa couleur et son parfum ; il est plus inutile

que les vieux troncs qui croulent et pourrissent autour de lui, et, lorsqu'il aura confondu sa poussière avec la leur, il ne viendra personne pour démêler l'une d'avec l'autre!

Plus que jamais ces vérités se gravèrent profondément dans mon cœur lorsque je me décidai, le 21 février, à reprendre seul ma vie vagabonde et à m'éloigner de la ferme de M. Bucknall; mais, comme j'aurais moins vu d'inconvénient à être arrêté tout à coup dans un train lancé à toute vitesse que de mettre fin à mes voyages, je n'en continuai pas moins, malgré l'amertume de mon cœur; et, portant moi-même mon léger bagage, je disparus bientôt à pied derrière une petite colline faisant face à cette bienheureuse maison, où l'on n'avait eu que le tort de m'y trop rappeler les joies de la famille.

Je couchai ce soir-là dans une auberge au village de Newstead, et rentrai, le surlendemain, dans la capitale par le même chemin que j'avais pris en venant. J'avais envoyé ma malle par le roulage : mais elle eut une singulière aventure, car, n'ayant pas entendu parler d'elle pendant plusieurs mois, je commençais à lui attribuer le sort de Franklin, lorsque je la retrouvai, en revenant de la Nouvelle-Zélande, à Sydney.

Passant encore quelques jours à Melbourne, j'allai voir les charmants villages de *Saint-Kilda*, *Brighton* et *Sandridge*, tous situés aux bords de la mer et possédant d'excellents bains entourés de palissades, pour fermer le passage aux redoutables requins qui infestent ces eaux.

J'ai vu à New-York, à Liverpool et à Londres plus de navires réunis qu'à Melbourne, mais dans des docks où, serrés comme des sardines dans un baril, leur mâture seule faisait de l'effet. Nulle part on ne peut avoir, en fait de beaux navires de commerce, un coup d'œil comme celui de la rade de Melbourne, où ils sont dispersés et tous isolés. C'est une flotte de *Léviathans*, les uns ayant toute l'apparence et les

dimensions de frégates, les autres minces et effilés, peints en noir, à mâture énorme, et qu'il suffit de voir à l'ancre pour deviner qu'ils sont capables de filer jusqu'à *dix-sept nœuds* (trente et un kilomètres) à l'heure. Beaucoup d'entre eux arrivent en Europe, par le cap Horn, en soixante-dix jours; l'un d'eux a fait une traversée de soixante-trois jours; un autre a fait deux fois le voyage, aller et retour, dans une année; enfin, le luxe à bord est tel, et le prix si raisonnable, qu'ils ne partent ni n'arrivent jamais sans être pleins de passagers. Quel plaisir alors de voir ces Européens arrivant tout étonnés de se trouver aux antipodes, et mettant pour la première fois le pied sur cette terre lointaine où ils croient que tout est au rebours, où ils s'attendent à ramasser de l'or comme on cueille des marguerites, et où ils entendent avec un noble orgueil, après avoir franchi la moitié du globe terrestre, parler encore la langue des îles Britanniques, qu'ils n'ont cessé de parler pendant tout le voyage! Il faut, en vérité, pardonner aux Anglais, malgré les espaces immenses que j'ai traversés sans rien voir ou entendre qui me les rappelât, il faut leur pardonner de grand cœur de se bercer de l'illusion que toute la terre est à eux, et qu'on les a vus partout. Celui qui ne fait que naviguer doit le croire, lorsque, soit au cap Horn, soit à celui de Bonne-Espérance, il voit défiler devant lui, avec la régularité des omnibus de Paris, ces flottes superbes qui tournent sans cesse autour du monde sans voir de terre qui ne soit pas anglaise, portant des hommes, des femmes et des enfants, qui font ces trajets comme ils feraient celui de Londres à Paris, malgré les tempêtes sans pareilles qui règnent toujours aux deux caps qu'ils ont à doubler : car de nos jours, grâce à la fréquence, pour ne pas dire la régularité absolue, des vents d'ouest qui soufflent dans les hautes latitudes de l'hémisphère du sud, on ne va plus en Australie que par le cap de

Bonne-Espérance, et on n'en revient plus que par le cap Horn; traversée dont la longueur moyenne peut encore, je crois, être portée sans crainte à quatre-vingt-cinq jours chacune, ne le cédant, pour le nombre de milles à parcourir, qu'à celles du Japon et celles, bien plus longues encore, que font les navires russes qui partent de la mer Baltique ou de la mer Blanche à destination des bouches de l'Amour; ce sont les plus longues traversées possibles sur le globe, étant d'une vingtaine de mille milles marins, soit trente-sept mille kilomètres.

CHAPITRE XXIII.

Mœurs républicaines de Melbourne. — Culture intellectuelle. — Protestation d'un Chinois contre la persécution dont ils étaient tous l'objet. — Départ pour Sydney. — Arrivée dans sa rade. — Paramatta. — Botany-Bay et les forçats. — Charmes de Sydney. — Son climat. — Départ pour la Nouvelle-Zélande. — Pressentiments de malheur. — Nelson et les Maoris. — Caractères physiques de la Nouvelle-Zélande. — Ascension à Dunn Mountain. — Richesse de la flore.

Comme on l'a vu, à part les squatters, je n'éprouvais encore que peu de sympathie pour les Européens que j'avais rencontrés en Australie. A Melbourne, mes sentiments pour eux ayant pris, quoique bien malgré moi, un caractère beaucoup plus positif, j'allai jusqu'à commettre de graves péchés contre la charité chrétienne. Ce n'est qu'en pensant à la bonté du vieillard qui m'avait accompagné jusqu'au bout de son jardin, lorsque je commençai à gravir en pèlerin la colline qui allait me dérober, probablement pour toujours, à sa vue, que je pus garder pour moi non-seulement des expressions violentes, mais des voies de fait. Autant les marchands de Londres, je dirai même ceux de Sydney, sont polis, autant ceux de Melbourne sont tout le contraire. « Vous ne dites que des bêtises! » est une phrase qu'ils adressent assez souvent aux personnes à qui leurs marchandises ne conviennent pas. Melbourne est peuplée de démagogues, de républicains implacables, d'aventuriers

enrichis, où l'égalité est plus parfaite et moins supportable qu'à New-York, parce que là elle est acceptée par tout le monde, tandis que dans une colonie encore anglaise elle ne le sera jamais. Le temps n'est plus, il est vrai, mais il a été, où les maîtres d'hôtels ne vous recevaient chez eux que par faveur, où même, à la moindre plainte, ils vous priaient de sortir. Aujourd'hui encore, un matelot enrichi qui revient des mines ne se gênera nullement peur venir vous frapper sur l'épaule et vous dire : « Mon ami, allons *noblarize*[1]. » L'insolence y est à la mode, comme la familiarité l'est en Amérique ; mais on pardonne celle-ci plus facilement que celle-là ; et ce qui révolte surtout, ce sont les allures magistrales et la parole pompeuse des hommes d'État de la colonie, que je me serais gardé de qualifier de ma propre autorité, mais que j'ai entendu appeler par des gens fort sensés « des charlatans politiques. » Ajoutez à cela que leurs meilleurs journaux, lorsqu'ils parlent des nouvelles étrangères, méritent tout au plus l'honneur d'être comparés à de bien pauvres romans, quoique leur ignorance fasse plutôt rire que pleurer. Si la prospérité d'un pays dépend uniquement de l'énergie des individus, l'Australie ira bien loin ; mais, si elle dépend aussi des talents de ceux qui sont le cerveau de ce pays, on est à se demander si cette prospérité ne sera pas forcément toute matérielle. Car où est sa littérature ? Combien y a-t-il d'hommes qui aient le temps, s'ils en avaient le désir, de cultiver leur esprit ? Je crois même pouvoir aller plus loin, et dire qu'en Australie les individus font tout, des choses presque surhumaines, et que les masses, le gouvernement, ne font presque rien. Je me flattais de l'illusion, en débarquant à Melbourne, d'aller à Sydney par le chemin de fer, lorsque j'appris que sur cinq cents milles il y en avait vingt d'ouverts à chaque bout !

1. Verbe des plus vulgaires, analogue à celui-ci : *se pocharder*

Quand, plus tard, de Sydney j'allai dans les montagnes Bleues, me dirigeant sur la grande route de Bathurst, je ne trouvai, sur cette artère principale de la colonie, qu'une succession de crevasses à moitié remplies de poussière : l'entretien était absolument nul, aussi nul que sur les routes vingt fois séculaires de la Chine.

Je suis cependant bien loin de prétendre que tout marche lentement, mal, ou terre à terre, en Australie ; car il y a aussi, pour le voyageur ou celui qui est fatigué de ses affaires, des ressources intellectuelles dans de nombreuses bibliothèques, et beaucoup de théâtres où l'on s'efforce, avec quelque succès, d'interpréter les hymnes immortels du plus divin de tous les arts.

Je trouve donc un peu sévères les observations suivantes d'un auteur déjà cité : « A quelques exceptions près, les vieux et riches colons semblent considérer les branches supérieures de l'éducation comme tout à fait au delà des besoins de leurs enfants ou de leur pays adoptif. Ils pensent rarement, et n'en parlent guère, à une chose si éloignée de ce qu'ils appellent le grand objet de la vie ; ou lorsque par hasard, ils font allusion au sujet de l'éducation, ils condamnent aussitôt l'instruction classique comme un luxe inutile et extravagant...

« Ces individus illettrés, et bien à plaindre, croient que la meilleure leçon et la seule nécessaire au bien-être d'un enfant doit être en rapport avec cette conviction des parents : que toutes les énergies de l'homme, morales et physiques, n'ont de raison d'être que pour l'acquisition de l'or, parce que sa possession doit assurer, au septième degré, la consommation de tout bonheur terrestre[1]. »

Je suis d'avis, toutefois, que les jouissances intellectuelles

1. *Rise and progress of Australia, Tasmania and New-Zealand*, by an Englishman, p. 16.

sont mieux comprises à Sydney qu'à Melbourne, qui, étant une ville d'affaires par excellence, a tout à fait le cachet américain.

Quant à la nature, elle a peu fait pour les environs de Melbourne. Du sable sur la terre et sur les arbres, dans l'air et partout, nulle verdure pendant les trois quarts de l'année, voilà ce qui conspire à chasser un peu la gaieté de cette ville, quoique, à vrai dire, ses habitants y soient beaucoup plus naturellement portés que ceux de la mère patrie, ce qui tient peut-être à la pureté du ciel et à la vie si active que chacun y mène. Les dimanches, toutes les routes qui conduisent à cette capitale se changent en petits Longchamps, et c'est bien autre chose lorsqu'arrive l'époque des courses, institution que l'Angleterre a promenée à travers le monde entier. Enfin, l'ennui saurait difficilement s'emparer du touriste à Melbourne, et le chagrin encore moins, s'il a réussi à ne se laisser voler par personne. De même que partout, les pauvres Chinois seuls y sont voués à la haine publique, à l'isolement et à toutes les misères, habitant en masse une petite rue de la ville qui leur appartient en entier. Comme je crois l'avoir déjà dit, ils ne peuvent débarquer dans la colonie de Victoria sans payer une taxe de deux cent cinquante francs ; mais la plupart d'entre eux, en vrais Chinois, savent parfaitement esquiver cette formalité en se faisant débarquer à Sydney et venant à pied par terre, quoique la route soit longue et difficile et qu'ils ne comprennent pas encore l'anglais. Quelle énergie et quelle ruse on retrouve partout dans cette race ! De quelle pitié n'est-elle pas digne !

Si j'ai réussi à en inspirer un peu à leur égard, je ne doute pas qu'on ne me pardonne volontiers la très-longue citation suivante d'une lettre aussi curieuse qu'instructive, publiée par un lettré chinois lorsqu'il fut question de chasser tous ses concitoyens de l'Australie, sous prétexte qu'ils allaient

dépenser ailleurs le fruit de leur pénible travail. La voici :

DISCOURS DE QOUANG-TCHOU.

« Arrivé dernièrement, homme bon dans sa raison et dans ses affections, et cinquième cousin du mandarin Ta-Qouang-Tsing-Lou, qui possède plusieurs jardins près de Macao.

« Bon peuple du pays séduisant de l'or! Moi, homme un peu plus âgé que les autres Chinois récemment débarqués sur les rives hospitalières de vos prés jaunes; homme aussi qui tient à exprimer très-humblement la reconnaissance de son cœur, et de tout ceux qui l'accompagnent ou l'ont précédé, sans oublier tous ceux qui sont humblement en route; étant, de plus, un homme modéré, au jugement prudent, je ne puis m'empêcher, même après avoir regardé des deux côtés du pont, selon les sages lois et le conseil de Coung-Fou-Tsi et de Lao-Schang, d'exprimer ma surprise au sujet des bambous à grossière cassure et pleins de nœuds qui, comme nous l'apprend la langue de notre interprète Atchaï, ont été brandis d'une manière menaçante sur les épaules de tous les peuples dorés venus par mer de l'Empire central des fleurs, notre patrie éloignée.

« L'homme, étant sujet à bien des changements et à des vapeurs noires, doit se soumettre avec résignation. L'homme doit être patient, et de même excessivement respectueux. Toutes les bonnes lois nous l'apprennent, et tout bon Chinois vénère les lois, parce qu'elles sont les plus belles fleurs et les fruits que le soleil céleste fait germer des racines de la sagesse. C'est pourquoi l'homme doit toujours s'humilier devant ses gouverneurs et supérieurs, parce qu'ils sont les racines de la sagesse. Avec toutes les cérémonies requises nous voulons approcher, en nous prosternant, du gouverneur de cette ville.

« Mais en quoi nous, les Chinois, débarquant humblement sur vos délicieux rivages, avons-nous donné de justes sujets de plainte ? Voilà ce que je désire savoir. Nous voulons nous instruire. L'homme en tout temps a besoin d'instruction, et surtout lorsqu'il arrive en pays étranger. Notre interprète Atchaï ne nous tromperait pas. Atchaï est un jeune homme respectable, naguère un des agents de Haoqoua et Naoqoua, négociants en thé : mais Atchaï peut s'être mépris sur vos paroles, et sur les caractères qu'il nous transmet comme représentant vos paroles. Voilà mon opinion. C'est aussi l'opinion d'Ayoung-Fi, homme d'un profond jugement et un des principaux tailleurs de Canton. Je dirai plus. Tous les plus vieux d'entre nous pensent comme moi, et Ayoung croit qu'Atchaï a fait un mauvais miroir.

« Apprenant, d'après les assurances de beaucoup de gens respectables dans notre pays, et convaincus encore par d'autres qui sont venus dans ce pays et sont retournés dans l'Empire des fleurs, que non-seulement les peuples de l'Angleterre viennent ici, mais ceux de l'Inde, du Japon et de l'Amérique, et aussi de France et d'autres lieux : et ayant appris qu'aucun peuple d'aucun pays n'était exclu, et même que tous ces peuples étaient accueillis avec les deux mains, et aux sons des triangles et des tambours, en arrivant des lieux civilisés où les arts et d'autres travaux utiles étaient étudiés d'après les plus sages et les plus anciennes traditions, et étaient assidûment cultivés : maintenant donc, avec tout le respect dû et avec toutes les cérémonies requises, moi qui parle, Qouang-Tchou, homme très-humble, mais possédant la raison, je ne crois pas que la balance pourra s'équilibrer dans la main de votre sage gouverneur, lorsque des conseillers amers et stériles (littéralement « des mandarins de peau d'orange ») viennent proposer que toutes les nations recevront ici la bienvenue, excepté les Chinois.

Je vous prends tous à témoin, peuples divers du pays séduisant de l'or, ce procédé ne serait-il pas à gros grains et contourné ? A la pensée d'être renvoyés chez nous avec disgrâce, et sans avoir fait de mal, nous rougissons, quoique innocents ; nous tremblons beaucoup quoique libres de tout crime.

« Parmi nous, nous avons des hommes experts dans le jardinage, et la culture de toute espèce de fruits et de fleurs, ainsi que des charpentiers, des ciseleurs de beau bois et d'ivoire, qu'on nous dit abonder dans vos forêts : aussi de rusés agriculteurs, qui savent tirer parti des plus mauvaises comme des mauvaises terres, surtout Leu-Li et ses cinq neveux : puis deux hommes habitués à faire des ponts monumentaux, et un habile homme appelé Yo, qui sait faire les meilleurs cerfs-volants, ornés d'ailes et de grands yeux de verre, qu'on ne peut surpasser : Yine aussi, qui s'entend à élever les poissons, les oiseaux, les chiens et les chats ; ainsi que beaucoup d'excellents cuisiniers, qui ne permettraient à rien de se gaspiller, etc.

. . . . . .

« Pourquoi renvoyer tout cela avec déshonneur ?

« S'il est arrivé par malheur que quelqu'un d'entre nous, ignorant vos lois, ait commis une offense, qu'il essuie le châtiment mérité, et dû à l'ignorance. L'homme doit être instruit, soit par de sages préceptes, soit par des châtiments. Voilà tout ce que j'en dirai, mais je dois parler de l'or.

« Après y avoir beaucoup pensé, je vois bien clairement que ce n'est pas chaque homme qui peut trouver beaucoup d'or. Il y en a même qui n'en trouveront pas du tout. Ces pauvres gens devront vivre du travail des autres, qui ne seront pas satisfaits de cet arrangement. De sorte que ces malheureux reviendront dans cette ville, et dans toutes vos petites villes, vos villages, villas et fermes, et y vendront

leur talent et leurs services divers pour un peu d'argent, peut-être pour du riz. Pourquoi chasserait-on avec mépris tous nos jardiniers, nos cuisiniers, nos éleveurs de poissons et d'oiseaux, et nos sorciers, lorsqu'ils pourraient être si utiles à bien d'autres en restant ici? Même si l'on trouvait prudent de ne pas permettre à plus de dix ou vingt mille Chinois de venir ici, ce serait certainement un procédé bien cruel de renvoyer aucun de ceux qui sont déjà venus de si loin, et son tout pleins de respect.

. . . . . .

« Si ce discours a quelque raison, je sais qu'il sera entendu avec une oreille attentive et la tête penchée d'un côté; et j'espère vivement que le gouverneur de cette ville, et de toutes les villes et terres au delà, daignera peser et mesurer mes paroles, et y réfléchir un peu : en croyance de quoi, en toute humilité de cœur, et avec toutes les respectueuses cérémonies, nous attendons, en silence, la réponse colorée de vermillon. »

Je ne vois que deux faits à signaler dans les derniers jours de février, qui précédèrent mon départ pour Sydney. D'abord un navire monstre américain, *le Phénix*, prit feu et brûla en quelques heures jusqu'au dernier morceau, grâce probablement à cette négligence dont les Américains sont si souvent coupables, qu'il y a des ports où l'on refuse d'assurer leurs navires, à quelque prix que ce soit.

Le 1er mars, les cataractes du ciel s'ouvrirent soudain et changèrent en quelques heures les rues en torrents infranchissables : heureusement que tous mes préparatifs de départ étaient faits, ayant eu soin surtout, précaution indispensable que je prends toujours, d'acheter quelques livres pour la traversée. Et ici, qu'il me soit permis de remarquer combien je regrette que la littérature française soit si mal représentée, et partant si mal comprise presque partout ailleurs qu'en France. Les bons ouvrages français ne se voient

et ne se lisent pour ainsi dire nulle part, tandis que les romanciers que l'on a honte d'avouer avoir lus en France forment l'étalage de tous les libraires du monde, s'achètent, se dévorent, et constituent pour tous la littérature française. Rien d'étonnant que l'on se moque parfois du grand pays d'où sortent de pareilles marchandises, qu'on accuse enfin d'une frivolité et d'une dépravation sans égales le peuple qui parle cependant la langue de Pascal, de Montesquieu et de Bossuet.

Je serrai dans mes malles ce que je trouvai de plus digne d'être lu, et m'embarquai le 1er mars pour Sydney, sur un vapeur jaugeant sept cent trente tonneaux, très-paresseux, quoique long et mince, et quand nous arrivâmes à la sortie de la baie, à Philip-Heads, le temps s'éclaircit un peu.

Le 2, nous vîmes peu ou point de terrre, arrivant le lendemain à la baie, alors si fameuse, trop fameuse, de *Twofold;* car c'était le point de départ de milliers de pèlerins se ruant comme des animaux carnassiers, sur les mines toutes nouvelles de la « Rivière neigeuse, » mines situées à au moins cent milles de là, dans des montagnes aussi inabordables qu'inhabitables à cause du manque de routes, des forêts immenses et de la neige qui y était accumulée. Ce serait une histoire bien lamentable à lire que celle du plus grand nombre de ces aventuriers, oubliant un moment tout ce qui est de ce monde, pour pénétrer, leurs bagages sur le dos, et au risque de leur vie, dans ces forêts perdues où un pas mal choisi décidait de leur sort. Il en périt beaucoup de faim, d'autres de froid, et pour quelques douzaines qui firent leur fortune en huit ou dix jours, il y en eut, comme toujours, des milliers qui ne trouvèrent que de la terre. Nous nous arrêtâmes à Twofold-Bay pour débarquer cinq ou six familles qui disparurent à l'instant même dans les bois, sur un sentier à peine frayé, avec la même assurance que si elles allaient de Saint-Cloud à Paris. Quel fut leur sort ? c'est ce que je n'ai jamais su; toujours est-il que, si elles arrivèrent, elles se

trouvèrent en nombreuse compagnie; car il y avait encore cinquante mille personnes réunies sur ces « diggings, » quoique le froid en eût déjà chassé beaucoup qui revenaient gelées. Ils se trouve dans cette partie du continent des pics de deux mille mètres appartenant aux Alpes australiennes, assez élevées pour porter des neiges éternelles.

Cette côte est très-boisée, montagneuse, entrecoupée de belles pelouses et de rochers où vient écumer la mer: on s'y croirait plutôt au fond du golfe du Lion que près d'un continent de sable. Le 4 au matin, après soixante-huit heures de traversée, nous nous trouvâmes au pied de falaises perpendiculaires, déchirées dans tous les sens et noircies par le vent et la pluie : à leur base il n'y avait qu'un chaos de gigantesques débris que faisait gronder et trembler chaque lame en se brisant dessus : nous approchions de l'entrée de la baie de Sydney, dont les vertes collines allaient nous offrir un bien singulier contraste avec une nature aussi farouche : c'est là, en effet, sur ces rochers perfides que nous rasons de si près, qu'eut lieu, il y a peu d'années, un des plus terribles naufrages dont l'histoire de la navigation puisse émouvoir ses lecteurs. Un phare est là, se dressant à quatre-vingts mètres au-dessus de la mer: nous doublons avec prudence le cap qui forme l'extrémité méridionale de la baie de Sydney, nous tournons à gauche, et, perdant tout à coup de vue l'Océan de manière à ne plus savoir par où nous l'avons quitté, nous glissons comme un cygne dans ce qui passe pour la plus belle rade de l'univers.

Elle ne l'est pas, à mon avis, je me hâte de le dire; la comparer au Bosphore, peut-être même à la rade de Hakodadi, me semble une profanation; mais elle est probablement la plus sûre qui existe, étant aussi abritée de la pleine mer et de ses tempêtes que l'est le lac de Genève. Ses eaux, toujours bleues et calmes, s'enfoncent de tous côtés dans les terres au milieu de vallons, de pelouses et de castels; les

plus grands navires peuvent aller mouiller dans chacun de ces vallons parmi les arbres, et du côté de l'ouest des bateaux à vapeur peuvent continuer leur route jusqu'à dix-sept milles. Rien ne saurait être comparé à cette fameuse rade pour l'air de richesse, la verdure, la douceur des contours et des teintes, la beauté du ciel, le repos parfait qui y règne partout; mais il y manque deux choses, une chaîne de montagnes pour l'encadrer, et une ville imposante se montrant tout entière et tout à coup au spectateur. C'est par là que pèche Sydney, qui, construite sur deux ou trois des innombrables collines qui s'avancent dans la baie, se subdivise tellement qu'on ne la découvre que morceau par morceau, déparée par de disgracieux moulins à vent et n'offrant aucun coup d'œil. Mais quel charme pour le navigateur qui arrive des déserts de l'Océan, d'arrêter ses regards sur ce parc, dont l'herbe semble du velours vert, au milieu duquel s'élève le palais du gouverneur, puis de les promener dans chacun de ces silencieux méandres dont les eaux n'ont jamais été troublées, sur ces îlots, ces dunes, ces rochers et ces sombres forêts où, si ce n'était le cygne noir qui plane avec majesté sur votre tête, vous vous croiriez dans l'île de Wight, et non aux extrémités du monde, illusion que ne ferait pas cesser une promenade dans les rues; car, si Melbourne rappelle les villes de l'Amérique, jamais ville ne fut plus essentiellement anglaise que Sydney : c'est une ville vieille déjà, mûre, raffinée dans ses goûts, pacifique et gracieuse, littéraire et artistique.

Oublierai-je jamais les heures délicieuses que j'ai passées dans les jardins botaniques de Sydney, entouré de verdure et d'ombre, abreuvé de mélodie, et oubliant sous ces charmes que les eaux qui venaient frissonner jusqu'au pied du banc où j'étais assis n'étaient point celles de la patrie? Admirons le courage des Anglais qui ne craignent pas d'aller si loin chercher le bonheur; mais ne les plaignons pas de vivre

dans une ville où il court à leur rencontre, et où ils peuvent croire n'être jamais sortis de chez eux.

A peine un touriste est-il à Sydney, qu'il doit s'empresser d'y faire trois courses. La première sera celle de Paramatta, village situé tout au bout de la baie de Sydney, ou plutôt près des sources d'une petite rivière qui vient s'y perdre. On peut aller par le chemin de fer et revenir en bateau à vapeur, la distance étant de six lieues. L'aspect du pays est si différent de celui de la colonie de Victoria, que l'on se croirait à mille lieues de là. Plus de ces *Eucalyptus* géants dont un seul pourrait couvrir, sinon ombrager une place publique; plus de sable, mais des arbres de taille moyenne, serrés, à fleurs blanches comme l'aubépine; de l'herbe, de la fraîcheur et des jardins remplis de roses. Paramatta lui-même n'a guère d'intérêt, excepté celui de posséder un couvent catholique et un asile pour les orphelins; les maisons sont en briques et d'assez mauvais goût; les hôtels y fourmillent, ainsi que les buveurs. Si on en revient par eau, on passera devant d'importantes manufactures de sel, et on arrivera à Sydney en une heure et demie sur un petit vapeur à roue unique placée derrière, glissant, en les effleurant, parmi des collines entières de rochers et d'arbres, où se blottit et conspire peut-être le plus terrible de tous les reptiles, le serpent noir. Il est bien connu qu'un chien mourut pour avoir été mordu par un de ces serpents après que sa tête avait été coupée !

La seconde course à faire, celle dont un Français pourrait le moins se dispenser, est celle de *Botany-Bay*, située à six milles de Sydney. La route qui y mène ne parcourt que des dunes sablonneuses où croupissent quelques étangs; mais, arrivé à la baie, on trouve des arbres et un beau parc avec un hôtel et une collection vivante de tous les animaux de l'Australie. Au loin, on aperçoit un petit obélisque blanc au bord de la mer, le but de maint pèlerinage : c'est là que l'on

perdit pour toujours de vue l'infortuné la Pérouse, comme l'indique cette inscription :

« A la mémoire de M. de la Pérouse. Cette terre qu'il visita en 1788, est la dernière d'où il ait fait parvenir de ses nouvelles. Érigé au nom de la France par les soins de MM. de Bougainville et..., commandant la frégate *la Thétis* et la corvette *l'Espérance*, en relâche au port Jackson, en 1825. »

C'est, je crois, par erreur, que l'on s'imagine que Botany-Bay était un lieu spécial d'exil pour les forçats envoyés en Australie; il est vrai que c'est là qu'on en débarqua, en 1787, le premier convoi; mais ils furent bientôt envoyés partout, et en particulier dans la petite île de *Norfolk*, située à un millier de milles de Sydney, parce que le sol y est remarquablement fertile. Ils n'étaient pas non plus condamnés aux travaux forcés; on usa de toute l'indulgence possible à leur égard, leur faisant grâce au bout de peu de temps, comme de nos jours en Sibérie. De ces forçats sont nés des hommes qui jouissent aujourd'hui de l'estime universelle, et même des membres du conseil. Il y en a peu qui soient demeurés incorrigibles, et deux seulement, Dieu merci, qui aient donné au monde, comme Greenhill et Pierce, l'infâme spectacle de deux Européens changés en cannibales et cherchant à s'entre-dévorer.

Il est une troisième course à faire aux environs de Sydney qu'il ne faut point oublier, c'est celle des « South Heads, » ou cap méridional qui commande l'entrée de la baie. On doit choisir un dimanche pour cette promenade, alors que les joyeux habitants de cette capitale toujours gaie se portent comme un torrent vers ces falaises élevées où les attend un des plus beaux spectacles du monde. Là, en effet, surtout du haut du phare, on voit, à l'est, la plus immense de toutes les mers, celle où l'on pourrait faire quatre mille lieues en ligne droite sans rencontrer de continent; au nord se dresse

l'autre cap qui, avec celui-ci, mais moins hardiment que lui, forme l'entrée de la rade. Tournant les yeux vers l'ouest, on voit à ses pieds toute cette rade, ayant la forme d'une étoile, et bordée, jusque dans ses moindres replis, d'un ruban d'écume; tout au fond, légèrement gazée, se montre Sydney, et plus loin encore, à l'horizon, se dresse le rideau à peine visible des « montagnes Bleues. » Au sud, des sables et des bruyères, où siffle sans cesse le vent, complètent le tableau.

Il y a encore une plage magnifique, au nord de la baie, appelée *Manly Beach*, qui est aussi le rendez-vous de milliers de promeneurs chaque dimanche, jour célébré en Australie d'une manière bien moins lugubre que dans la mère patrie, où l'on n'est cependant pas plus orthodoxe; car personne à Sydney ne manque son office, et vers le coucher du soleil on voit se former des groupes nombreux sur les grandes places publiques, chacun appartenant à une différente croyance religieuse, dont un orateur, prêtre ou laïque, expose les dogmes, toujours prêt à réfuter d'une manière souvent plus sommaire qu'intelligible ceux qui ne pensent pas comme lui. J'ai vu ainsi, par le plus mauvais temps, de vénérables rabbins prêcher, tête découverte, pendant des heures, sous des parapluies; et de fougueux Irlandais se préparant à boxer, au nom de leur religion, le pompeux ministre anglican qui déclamait à côté d'eux pour la sienne.

Je ne sais pourquoi j'aime Sydney au point que, si on me demandait, comme on le fait presque toujours aux voyageurs, quelle est la ville où je me suis trouvé le plus heureux, je répondrais, à moins que le souvenir de Tomsk ne l'emportât : « Sydney. » Qu'est-ce qui constitue, en effet, le charme d'une ville, à part les jouissances du monde, dont je me tins généralement éloigné? C'est la gaieté de ses habitants, la propreté de ses rues, la pureté de son ciel,

ses amusements, et surtout ses promenades et ses environs. Or tous ces éléments se trouvent réunis à Sydney, qu'il faudrait aimer quand ce ne serait que pour ses admirables jardins botaniques, où la mer, les plantes tropicales, la verdure, la musique et les promeneurs se donnent un éternel rendez-vous. Il est vrai que le démon de l'intempérance habite presque partout, que la femme dont le mari en est mort la veille est trouvée le matin ivre sur sa porte; mais, à côté de ces désolants spectacles, un chrétien, et surtout un catholique, sent battre vivement son cœur lorsqu'il voit les superbes églises qui s'élèvent partout et l'attitude de ceux qui les remplissent. A cette distance de la patrie, j'avoue avoir eu le cœur profondément touché, toutes les fois que je suis entré sous les voûtes de notre cathédrale à Sydney, pour recevoir, aux sons mâles et plaintifs de l'orgue, la précieuse bénédiction du plus vénérable et du plus saint des prélats; si je me sentais, même alors un exilé, il me semblait cependant être au milieu d'une immense famille qui comptait un membre de plus.

Le moment de partir allait cependant sonner encore pour moi, comme il semblait le faire sans cesse. Il me restait, avant de quitter cette partie du monde, un important pays à voir, quoique ce fût une impasse, et que je dusse forcément revenir sur mes pas. La Nouvelle-Zélande était là; peu de voyageurs en prenaient la route, et, malgré les nouvelles de guerre qui en arrivèrent l'avant-veille de mon départ, je ne pus me décider à la négliger. J'hésitai longtemps entre elle et la Nouvelle-Calédonie, mais il n'y avait pas de bateau à vapeur pour ce dernier pays, et peut-être, si j'y avais été, l'ouvrage que j'écris aurait-il eu le défaut qu'on ne lui aurait probablement pas pardonné, d'être tout à fait exempt d'aventures. On en trouvera bientôt une qui, j'ose l'espérer, n'arrive pas une fois à tout le monde et deux fois à personne.

Nous étions au mois de mars, qui correspond, dans l'autre hémisphère, à notre mois de septembre; mais il était plus chaud qu'en Europe, la température étant fréquemment de 30° à l'ombre. Voici du reste une table tirée des bulletins de l'Observatoire, qui donnera une idée du climat de Sydney :

1859.	Température moyenne à trois heures du soir.	Maximum à l'ombre.	Humidité moyenne, 1,000 étant le point de saturation.	Surface du ciel cachée par les nuages.	Vent moyen.	Pluie en pouces anglais.	Jours de pluie.	Évaporation en pouces anglais.
Avril.....	20° 5 cent.	31°	629	0.025	O. 36° S.	0.439	4	»
Mai.....	19° 5	28°6	542	0.026	O. 34° N.	0.968	6	»
Juin.....	15°	21°3	665	0.046	O. 1° S.	4.327	13	»
Juillet.....	13° 7	Minim. 2° 8	576	0.042	O. 18° S.	4.674	9	1.941
Août.....	16° 3	Minim. 5° 3	591	0.042	O. 36° N.	0.287	6	1.941
Septembre.....	16° 3	Minim. 5°	661	0.048	E. 40° S.	10.896	18	3.072
Octobre.....	21° 6	35° Maxim.	527	0.034	N. 33° E.	0.297	6	7.482
Novembre.....	20° 2	31°2	646	0.052	E. 41° S.	1.313	11	7.846
Décembre.....	22° 3	36°6	670	0.051	E. 38° S.	3.620	15	7.502

En consultant cette table, tout imparfaite qu'elle est, on ne pourra manquer d'admirer la beauté d'un climat où, pendant sept mois successifs, les dix-neuf vingtièmes du ciel restèrent généralement à découvert, et où il tomba rarement, en un mois, plus de pluie qu'il n'en tombe souvent dans un seul jour à Calcutta ou à Bombay. On verra aussi que pendant les mois les plus froids de l'année, juillet et août, la température ne descendit pas une seule fois à la glace; aussi les plantes des pays tropicaux viennent-elles parfaitement dans la colonie dont Sydney est la capitale, quoique l'absence de palmiers lui ôte le caractère de la flore tropicale. La vigne y réussit de même au delà de toutes les espérances, et nul doute que les excellents vins du pays ne pussent se débiter dans le monde entier, si leur prix était un peu plus raisonnable. Je n'ai point vu de plus beau marché aux fleurs et aux fruits que celui de Sydney, où on exposa longtemps une citrouille pesant cent quatre-vingt-six livres! J'y savourai journellement des ananas, des oranges et des raisins, jusqu'au moment où, une fois de plus, il fallut plier bagage, et se lancer sur l'Océan pour une semaine au moins.

Le 14 mars, par une forte et froide brise de S. S. E., je sortis du port de Sydney sur le vapeur *le Lord-Ashley*, vapeur spasmodique comme tous ses confrères sur cette ligne, et dont, si je ne revoyais la mer de vingt ans, je ne saurais oublier les convulsions. Jamais je n'ai tant roulé, et jamais je n'ai mis le pied sur un vapeur aussi mal tenu, bien que 425 francs me parussent un prix de nature à rassurer à ce sujet les plus difficiles. Les draps de lit avaient enveloppé les passagers du dernier voyage qui avaient encore laissé ailleurs les preuves les plus convaincantes qu'ils n'étaient ni propres ni bien portants pendant la traversée. Désordre donc partout à bord et tempête dehors, de la pluie, des albatros affamés, moins gros que ceux du cap

Horn, c'est tout ce que je vis pendant cette semaine de mer, attendu que la plupart des passagers restèrent, suivant l'usage, blottis dans leur cabine, aux prises avec leur estomac. Nous avions eu pendant les premiers jours des vents violents d'est, qui tournèrent à l'ouest à mesure que nous approchâmes des côtes de la Nouvelle-Zélande, dont les premières montagnes parurent devant nous le 21, me rappelant beaucoup, de loin, celles du nord du Japon. Nous entrâmes, à midi, dans les eaux toujours turbulentes du *détroit de Cook*, et, tournant à droite, nous nous trouvâmes bientôt dans une superbe baie, longue de douze lieues, large de trois ou quatre, et entourée de hautes montagnes. Déjà on pouvait voir à son extrémité les maisons blanches de *Nelson*, se détachant sur un fond noir comme une baguette d'ivoire.

Alors, et plus vivement qu'à aucune époque de ma vie, lorsque j'allais mettre le pied sur le pays du monde le plus éloigné de l'Europe, je compris et je sentis l'extrême distance qui m'en séparait. Ce pays me rappelait les Pyrénées, et cependant je sentais parfaitement que le globe terrestre était entre elles et moi, et qu'avec toutes les ressources de son génie et l'empire presque illimité qu'il a conquis sur la matière, l'homme ne pourrait encore parvenir, en moins de soixante jours, à leur porter une seule de mes pensées ! Peut-être cette tristesse qui s'empara de moi, lorsque je vis pour la première fois passer fièrement un Maori sur ses plages natales, était-elle un avertissement de la Providence que des malheurs allaient fondre sur moi, le deuil m'envelopper, la mort même, sous des formes hideuses grimacer devant moi au milieu de ces noires montagnes ; mais je ne le crus pas, je ne m'en doutai pas, et d'un pied léger, quoique avec le cœur triste, je bondis sur cette terre remplie pour moi de roman et de poésie ; je la saluai comme Adam lorsqu'il marcha sur les fleurs du paradis

terrestre, et Dieu eut la bonté de me laisser ignorer que j'en fuirais bientôt comme un nouveau Caïn.

L'heureuse et riante petite ville de *Nelson*, avec ses chalets, ses maisonnettes gothiques, ses deux églises et les hautes montagnes qui la surplombent, ne pouvait en effet m'inspirer d'autre mélancolie, malgré la pluie qui tombait par torrents, que celle qui est si souvent le partage des exilés, volontaires ou libres. On ne saurait trouver dans aucune chaîne de montagnes un village si coquettement assis et si propre, réunissant, outre cela, l'avantage d'être au bord de la mer et au fond d'une baie immense presque toujours calme. Sans cela les navires y seraient souvent dans des positions critiques, car on ne peut entrer dans le petit havre qui forme leur unique refuge que par un chenal large tout au plus de quarante mètres, toujours plein de courants.

Étant entrés à la nuit tombante, ce ne fut que le lendemain matin, 22 mars, que j'allai à terre, et arrivai au village par une belle chaussée qui longeait la mer sur une distance d'un mille. Depuis la Sibérie, je n'avais pas respiré un air aussi pur, vif et élastique, quand je n'en aurais eu d'autre preuve que les formes colossales et les poitrines herculéennes des Nouveaux-Zélandais que je rencontrai sur la route. Il n'y a pas de sauvages, certainement pas de race européenne, qui aient une pareille coupe, une telle profusion de cheveux, et des bras si semblables à des enclumes que ces *Maoris*, comme on les appelle, quoique leur taille ne dépasse pas la moyenne. Lorsque je les eus bien dévisagés en cherchant dans leur regard pénétrant des caractères de l'anthropophagie, je me dirigeai avec un jeune métis d'Européen et de Maorie, vers le modeste hôtel *Ouakatou*, où je fis immédiatement un arrangement pour chambre et nourriture à tant par semaine; et, si l'on est curieux de savoir quel fut le premier sujet de conversation dont je fus

régalé, une fois assis au coin du feu avec des Anglais de la Nouvelle-Zélande, on apprendra qu'elle roula exclusivement sur les courses de chevaux de Canterbury, ville située sur la côte orientale de la grande île, dont elle serait peut-être devenue la capitale sans les pluies qui l'inondent. Otago, située plus au sud encore, étant dans les mêmes conditions, c'est donc à Nelson que reste l'honneur, avec ses deux mille habitants, de figurer au premier rang parmi les villes de la grande île, ou *Middle Island :* Auckland, dans celle du nord, étant la capitale de toute la colonie et peuplée de plus de vingt mille Européens. C'est à Auckland aussi qu'est le siége du gouvernement. L'île du nord, infiniment plus petite que celle du milieu, et beaucoup moins montagneuse, contient non-seulement les quatre cinquièmes de la population européenne de la colonie, c'est-à-dire environ quarante mille âmes, mais les neuf dixièmes des Maoris, qui peuvent être en tout soixante mille ; cela tient sans doute à son climat plus doux, son caractère moins sauvage, et ses rivières plus navigables : car, dans l'île du milieu, décorée jadis du nonm bien mieux choisi et plus sonore de « Tawai-Pounamou, » qui en rappelait les tempêtes, on trouve de très-hautes montagnes qui la traversent d'un bout à l'autre comme une colonne vertébrale, pleines de neiges et de torrents infranchissables, tombant abruptement sur la mer à l'ouest, et mourant à l'est sur les interminables mais fertiles plaines de la province de Canterbury. Excepté sur ces plaines, l'hiver de presque tout ce pays est des plus rigoureux ; la neige s'y accumule comme dans les Alpes, et plus d'un Européen y a trouvé la mort, soit par l'effet du froid, soit emporté par ces redoutables torrents de montagnes, larges souvent comme des rivières, profonds de plusieurs brasses, et que l'on est à chaque instant obligé de traverser à la nage.

Il n'y a pas de montagnes plus fières, mieux boisées et

plus déchirées que celles de la Nouvelle-Zélande; il n'y en a probablement pas non plus d'aussi complétement vierges, grâce d'abord aux forêts absolument impénétrables qui les recouvrent jusqu'au séjour des neiges ; et ensuite à leur élévation, qui n'est pas loin de celle du mont Blanc, le mont Cook ayant 4 300 mètres. Il n'y a qu'un moyen possible de voyager dans ces montagnes : c'est de rester toujours sur les crêtes, où les forêts sont moins épaisses : à peine descendez-vous de quelques pas à droite ou à gauche que vous vous trouvez dans une ombre si épaisse qu'il faut marcher à tâtons, et un peu plus loin vous êtes arrêté par des masses végétales appelées *scrub*, où un serpent pourrait à peine pénétrer. On conçoit par là combien est pénible la vie des explorateurs dans de tels parages; pour aller d'une montagne à une autre qui n'en est pas à deux kilomètres, une journée ne suffit pas toujours ; on couche continuellement à des hauteurs de plusieurs milliers de mètres, on est constamment à la nage, on ne trouve pas de gibier pour se nourrir, enfin très-fréquemment on se perd, et si les provisions sont épuisées on ne peut vivre que de fougères. Un hardi voyageur disparut une fois pendant dix-huit mois dans ces montagnes, et reparut un beau matin à Nelson avec la vie et la santé : on conçoit qu'il y fit autant d'effet qu'eût produit l'apparition de Cook lui-même; mais tous ne sont pas si heureux que lui.

Parmi les sommités vierges de ce pays, il en est deux, presque jumelles, appellées les *Kaïkoras*, et hautes de trois mille mètres; elles se trouvent à quarante-cinq lieues, dans le sud-est de Nelson. Être dans un pareil voisinage et ne pas tout mettre en œuvre pour les escalader étant plus fort que moi, je résolus, une fois ma semaine achevée, de me mettre en marche. Mais pour m'assurer que les jambes qui avaient mis tous les pics des Pyrénées sous elles ne s'étaient point amollies en traversant tant de latitudes, je fis d'abord

l'ascension de la montagne *Dunn*, qui domine Nelson au sud, haute d'environ quatorze cents mètres. Elle est célèbre par ses mines dites de cuivre, parce que sans doute c'est du chrome qu'elles produisent, comme il y a par le monde maint « pont de pierre » tout construit en bois. Deux chemins y conduisent : l'un attaque de front et à pic les montagnes secondaires qui se trouvent entre Dunn et la mer, sentier souvent à peine visible, mais le plus court; le second remonte au sud-est tout le lit d'un torrent appelé *Maitai;* il est praticable pour des chevaux jusqu'aux mines, situées à mille mètres d'élévation; le reste de l'ascension se fait à pied sans qu'il y ait besoin de route tracée, *Dunn Mountain* étant parfaitement chauve.

Par le sentier le plus court, il me fallut cinq heures pour arriver aux mines, quoique l'on m'eût affirmé que trois suffiraient; ce fut ma première leçon dans la Nouvelle-Zélande, et elle aurait dû m'être plus utile. Je ne regrettai cependant pas mon temps, quoiqu'il me devînt impossible, étant parti tard, de redescendre le même jour. A peine étais-je parvenu à cinq cents mètres au-dessus de Nelson, que tout le détroit de Cook m'apparut baigné de lumière, avec les sommités nébuleuses, mais fières encore, de l'île du Nord, où le célèbre volcan *Egmont* levait sa tête blanche à près de trois mille mètres au-dessus des eaux qui lui rongeaient les pieds. A vol d'oiseau, il était à plus de deux cents kilomètres de moi, mais l'atmosphère était si transparente que sa cime neigeuse tranchait encore vivement sur le ciel. Au bout de deux heures je m'enfonçai dans des forêts si profondes que jamais encore je n'avais vu, même sous les tropiques, une obscurité aussi complète en plein jour; seulement, à de rares intervalles, ma petite route me menait à des clairières situées sur des arêtes de la montagne, où m'était réservée une vue que je ne saurais oublier. Le cadre de mon tableau se composait de troncs d'arbres semblables à des colonnes, où

le *ratta* étalait ses feuilles rouges en les détachant sur l'immense rideau bleu de la mer, qui me semblait alors vraiment majestueuse ; j'en étais ébahi, et me demandais quelle main arrêtait invisiblement une semblable puissance sur ses rivages.

Ayant trouvé un tronc d'arbre renversé où l'on avait creusé un petit abreuvoir et laissé une boîte à sardines vide pour permettre aux voyageurs de s'y désaltérer dans l'eau de pluie, je mangeai un morceau de pain accompagné de chocolat, dans un endroit où ma solitude aurait été parfaite, si quelques oiseaux beaucoup trop familiers ne s'étaient permis de décrire des cercles autour de ma tête et d'épier chacune de mes bouchées. C'était de la familiarité, peut-être de la philanthropie, de la curiosité, le besoin de manger, tout ce qu'on voudra ; mais je me gardai d'accuser d'insolence de pauvres bêtes qui n'avaient jamais contemplé la face auguste de l'homme ; je ne le fis même pas lorsqu'elles approchèrent plus tard encore bien plus près de moi. Quand on voit un homme pour la première fois, il faut toujours du temps pour l'aimer ; si un animal vient innocemment à vous, votre cœur souffrirait à l'idée de lui faire du mal ; d'où vient cela, si ce n'est de ce que les qualités plus nobles du premier se trouvent souvent ternies par la méchanceté ?

J'arrivai donc aux mines dites de cuivre vers le coucher du soleil, hâtant alors le pas, attendu que de petits nuages, commençant à sortir des vallées au-dessous de moi, m'enveloppèrent sitôt, que mon ascension s'annonçait comme presque inutile. Ils se détachèrent quelquefois assez pour me donner une idée du spectacle que je perdais ; mais bientôt le vent les referma, ne me laissant voir qu'un instant des pics très-décharnés, entre autres le *Fauteuil du diable* sortant dans une nudité complète des plus compactes forêts, où je ne voyais pas une clairière. Lorsque je fus entièrement enveloppé, le brouillard se mit à siffler sur l'herbe et à l'angle

des rochers, le vent me glaça, et il fallut redescendre aux mines, un peu au hasard, quoique j'eusse pris soin de déterminer auparavant l'angle qu'elles faisaient avec le vent, précaution souvent indispensable dans les montagnes.

Aux mines, j'eus encore une preuve de la grande hospitalité du caractère anglais, les ouvriers m'ayant donné à souper, un bon lit, tout, en un mot, ce dont j'avais besoin, et cela sans jamais vouloir entendre parler de dédommagement quelconque. Une pluie battante frappait notre toit le lendemain matin; je dus cependant partir, et me résigner à rester six ou sept heures sans abri. Je récitai à haute voix, en disparaissant dans ces gorges qui étaient à Dieu et à moi, quelques prières, comme poursuivi par un pressentiment qu'il m'arriverait malheur dans la Nouvelle-Zélande : pour ce jour-là, cependant, je fus heureux, quoique je ne pusse déjeuner qu'à trois heures du soir. Dans les Pyrénées, s'il y a des nuages autour des cimes avant le lever du soleil, celui-ci est toujours sûr, en se levant, de les réunir et d'en couvrir bientôt toute la chaîne. Aux antipodes, c'est le contraire, et son premier rayon dissipe tout ce qui pourrait attrister la nature; la couche de nuages qui pesait sur les cimes se brisa de tous côtés, ne formant plus alors que d'immenses flocons qui voltigeaient autour d'elles et fondirent bientôt comme des morceaux de sucre; enfin, ma journée fut tellement magnifique que j'aurais descendu la vallée de la Maïtaï d'un cœur léger, si mon estomac l'avait été un peu moins. J'étais environné d'arbres superbes dont le catalogue remplirait un volume, mais dont j'ignore encore le nom. Je citerai seulement l'arbre-fougère, le pin gigantesque appelé *kaori* (*pinus australis*), dont le tronc se dressait parfois jusqu'à une hauteur de cent pieds avant de projeter une seule branche, et je me garderai d'oublier le célèbre *phormium tenax*, dont les fibres ont une force supérieure à celle du chanvre et du lin. A propos de la flore si riche de ce pays, remarquons en

passant ce fait singulier signalé par Richard Taylor, que les plantes particulières aux îles antarctiques (et il y en a vingt-six genres propres à la Nouvelle-Zélande) se trouvent toujours et seulement au sommet de leurs montagnes. Cet auteur n'hésite pas à y placer un de ses grands « centres botaniques, » et croit qu'il pourrait exister un rapport entre eux et les centres magnétiques récemment découverts.

En descendant sous ces voûtes de feuillages, j'avais constamment à mes côtés des torrents impétueux tout remplis d'écume, et dont les eaux, limpides comme le verre, même aux plus grandes profondeurs, n'avaient pour moi qu'un défaut, celui de ne pouvoir se réchauffer un peu, lorsqu'à sept différentes reprises il me fallut les passer à gué. J'arrivai ainsi à Nelson dans l'après-midi, déjà convaincu de deux nouvelles vérités utiles à savoir pour tout voyageur dans la Nouvelle-Zélande : la première, qu'il était bien facile d'y perdre son chemin; la seconde, qu'il fallait à chaque instant traverser des rivières, et se passer de pont ou de bac. Enfin, il y avait bien une autre triste vérité que je ne me dissimulais pas; mais je ne la découvrais pas de ce jour-là, et elle n'était pas propre à la Nouvelle-Zélande : c'est que l'estomac devait se trouver souvent aux abois. On n'en doutera plus lorsqu'on aura lu dans le chapitre qui suit l'histoire d'une des crises les plus cruelles par où cet organe utile ait jamais eu à passer.

CHAPITRE XXIV.

Voyage pédestre aux monts Kaïkoras. — Je me perds, reste trois jours sans nourriture et arrive à demi mort chez le berger Anderson.

L'on conçoit qu'avant de m'aventurer seul dans l'intérieur, j'eus la précaution d'adresser aux Maoris les questions que voici : « Avez-vous mangé de l'homme? Est-il bon? Et comptez-vous en remanger? » Si j'eus la douleur d'apprendre de leur propre bouche, même parmi des jeunes gens, qu'ils avaient mangé quelques cuisses humaines, je respirai un peu plus librement lorsqu'ils protestèrent que jamais ils ne recommenceraient; je me rassurai presque complétement lorsqu'ils me dirent en confidence que les blancs n'étaient pas bons, et j'eus honte de mes terreurs en voyant l'état d'amaigrissement où m'avaient mis et laissé les fatigues de la Mongolie et de la mer. Ce n'était certes pas moi qu'ils choisiraient, en supposant que je dusse en rencontrer, ce qui était problématique, puisqu'il n'y en a que deux ou trois mille dans toute l'étendue de la « grande île. »

Je ferais du reste une grande injustice à ce peuple si je ne me hâtais de proclamer les qualités chevaleresques qui le distinguent de presque tous les sauvages; car si, en dépit de tous les romans, les sauvages sont moralement inférieurs à tout le reste des hommes, c'est que la perfidie s'ajoute à toutes leurs autres taches. Règle générale : ne comptez ja-

mais sur un homme qui n'est ni civilisé ni chrétien : il n'écoute que la nature, et la plupart des instincts de la nature sont mauvais ou le deviennent, livrés à eux-mêmes.

Il n'est donc que trop vrai qu'il y a eu dans la Nouvelle-Zélande d'affreux massacres et des exemples isolés de cruauté et de lâcheté ; mais tout le monde rend aux Maoris ce témoignage, qu'ils ont un vif sentiment de l'honneur, beaucoup de vrai courage, d'humanité, du respect pour tout ce qui est faible; et une merveilleuse aptitude à se civiliser. Si je n'avais pas été parfaitement convaincu de cette vérité, j'aurais été inexcusable de voyager seul au milieu de leurs montagnes, alors qu'ils étaient en pleine guerre avec les Anglais; mais là-dessus j'étais parfaitement rassuré. De leurs qualités et de leurs défauts je me réserve de parler plus au long, comme pour les indigènes de l'Australie, ne m'occupant en ce moment que de mon malheureux voyage aux monts Kaïkoras.

Remontant la gorge de la *Maïtaï*, par où j'étais descendu de « Dunn Mountain, » j'arrivai par une superbe matinée d'avril, c'est-à-dire dans l'automne de la Nouvelle-Zélande, à l'auberge *Siglis*, située au bord du torrent, à trois lieues de Nelson. J'étais tellement sûr d'y trouver des vivres, que je n'avais rien emporté pour mon déjeuner, et je cheminais gaiement avec une grosse canne, quelques mouchoirs, cols, bas et chemises dans mes poches, pour tout bagage, sentant plus que jamais tout le bonheur d'être libre. La terre et tous ses continents seraient bientôt traversés, malgré leurs animaux, leurs fleuves et leurs maladies, s'il n'y avait pour l'homme cette éternelle nécessité de se nourrir, la seule habitude dont la plus forte volonté du monde ne saurait l'affranchir. J'entrai dans l'auberge en demandant du beefsteak ; mais il n'y avait ni vivres ni propriétaire; j'étais seul, en présence de deux boîtes de sardines que je tenais à conserver pour des occasions plus difficiles, si le ciel, dans sa

rigueur, me les destinait. Force me fut donc de perdre toute cette belle journée à attendre M. Siglis, qui n'arriva qu'à midi de Nelson, où il avait été renouveler ses provisions. .

Comme neuf lieues et des montagnes élevées me séparaient encore de l'autre auberge où j'aurais dû coucher le premier jour, je crus prudent de prendre tranquillement mon déjeuner chez Siglis, en compagnie d'un gros Maori plus sensé que moi, et qui, destiné au même but, s'était chargé d'un kilogramme de bœuf, dont, au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus vestige. Cet homme, le plus extraordinaire mangeur que j'eusse rencontré dans mes voyages, était petit, très-carré et musclé comme un lion. Il avait une expression assez sauvage, mais honnête et franche, et faillit me persuader de continuer ma route avec lui, quitte à coucher sous la fougère sur le haut de la montagne, si la nuit nous y surprenait. C'était, en effet, pour un Européen quelque chose de bien séduisant et de bien romanesque que l'idée d'aller bivaquer au sommet d'un pic avec un Nouveau-Zélandais, de se chauffer à du feu allumé par lui avec deux morceaux de bois, et de partager son repas. Il était fort sociable, s'ennuyait d'aller seul, et m'offrit tous ses services; enfin, je serais parti, à une heure moins avancée, mais nous aurions dû infailliblement passer la nuit par terre sans tente ni couverture, et je le laissai partir seul, malgré toutes ses assurances que dans les hautes fougères on avait aussi chaud que dans un lit. Bien m'en prit, car une heure après son départ le brouillard nous enveloppa et la pluie tomba à torrents.

Mon voyage s'inaugurait donc mal, et je ne sais si les fougères où le sauvage s'allongea pour la nuit ne lui furent pas plus agréables que la couche infecte, multicolore et humide où je passai la mienne à côté de M. Siglis.

Je m'éveillai le matin avec tristesse, entendant rugir le vent et battre la pluie : « *You'll never face it* (Vous ne pour-

rez jamais l'affronter), » me dit M. Siglis en parlant du temps; il se trompait cependant, ne sachant pas que rien ne peut arrêter un montagnard au pied d'une montagne, et il se trompait malheureusement encore lorsque, en partant, il m'indiqua ma route avec cette phrase dont j'appris bientôt à me moquer : « *You can't miss it* (Vous ne pouvez la manquer), » car à peine avais-je quitté l'auberge et passé près du *Trou noir*, endroit où le torrent, entouré de rochers, forme un étang de cinq à six mètres de profondeur, que je dus ôter bas et souliers pour le passer, un peu plus loin, à gué, et trouver déjà ma route bifurquée. Où aller? Cette bifurcation ne m'avait pas été indiquée. Je pris par hasard la bonne direction, et marchai sous des arbres gigantesques, tout ruisselants de pluie, jusqu'à l'endroit où commençait la rude ascension du *Mocotap*, montagne de treize cents mètres où la boue coulait comme de la lave.

Recueillant tout mon courage et toutes mes forces, je commençai seul et sous la pluie cette ascension pénible par tous les temps, et j'arrivai, au bout de deux heures, à ce qui me sembla le sommet, pour n'y voir qu'un sentier bourbeux entouré d'arbres à peine visibles à travers le brouillard et la pluie. Comme compensation pour la perte du magnifique panorama que je manquai alors, le sort m'envoya une rencontre imprévue, dans la personne de cinq ou six chefs maoris horriblement tatoués, voyageant avec leurs femmes, à qui ils me présentèrent en mauvais anglais. Malgré leurs poignées de main et leur air jovial, j'avoue n'avoir pas été tout à fait à mon aise en leur présence, car ils savaient parfaitement que les blancs étaient en guerre avec eux. Cependant, non-seulement ils me laissèrent passer, mais ils voulurent me persuader de revenir sur mes pas pour faire avec eux une connaissance plus intime. Je tâchai de mon côté de ne pas trouver trop ridicules les grimaces de leurs hideuses femmes, colosses montés sur deux colonnes,

qui s'imaginaient me séduire par leur grâce, et je passai poliment outre pour commencer la descente du *Mocotap* sur son versant méridional. Dans ce moment la pluie cessa, les nuages se brisèrent, et je vis à d'immenses profondeurs des échappées de forêts et de rivières, avec quelques pelouses, scènes familières aux montagnards, mais qui n'en font pas moins tressaillir leur cœur, surtout dans un pays aussi complétement vierge. Je descendis presque en glissant sur des clairières d'un vert éblouissant, et arrivé en bas, je m'arrêtai au bord d'un torrent pour faire, assis sur un tronc renversé, un goûter rustique. Comme mes miettes de pain tombaient sur mes genoux et par terre, de petits oiseaux affamés vinrent avec une pieuse horreur décrire autour de ma tête des cercles de plus en plus restreints, jusqu'à ce que, prenant courage, ils n'hésitèrent pas à se poser sur mes jambes et à becqueter mes miettes. En vérité, si ces oiseaux avaient eu la faculté de pondre des œufs d'or, ce n'est pas sans remords que j'eusse posé sur eux une main sacrilége, tellement ils me semblaient confiants, tournant la tête à chaque bouchée pour voir si je ne m'offensais pas de leur conduite, et chantant de bonheur. Quel homme serait assez barbare pour ne pas aimer mieux souffrir quelque chose lui-même, que de châtier ces gracieuses créatures de leur impertinence? Le jour viendra pourtant, peut-être est-il proche, où elles seront chassées sans pitié de leur palais de verdure, dont chaque feuille sera jetée aux vents; des huttes de boue, peuplées par l'avarice et la discorde, des cabarets s'élèveront sur les ruines encore moussues de ces vieilles forêts; et l'on verra chanceler l'homme à la place même où ces troncs puissants, symboles de la hardiesse et de l'indestructibilité, étaient restés debout en dépit des tempêtes et des siècles!

Intactæ fueratis aves, solatia ruris,
Assuetum silvis, innocuumque genus :

Quæ facitis nidos, quæ plumis ora fovetis,
Et facili dulces editis ore modos :
Sed nihil ista juvant....

(*Les Fastes.*)

Je cherchai maintenant avidement une rivière dont on m'avait parlé, appelée *Pélorus*, que je devais traverser à gué, et dont je ne voyais encore aucun signe. Au bas du Mocotap, je rencontrai un Européen qui m'assura que quarante minutes m'y mèneraient facilement; j'eus la faiblesse de le croire, et il me fallut encore deux heures un quart! J'avais fait, depuis le matin, trente-quatre kilomètres, je n'en avais plus que douze pour arriver à l'auberge Wilson, mais le Pélorus m'en séparait encore, et je le voyais passer devant moi sur des cailloux de plusieurs pieds cubes, qu'il faisait rouler avec une vitesse d'au moins dix kilomètres à l'heure. La largeur était d'une soixantaine de mètres, la profondeur me semblait de deux pieds, enfin une corde était tendue d'une rive à l'autre pour aider le voyageur à passer. J'allais donc faire mon coup d'essai dans une expérience qui est celle de tous les jours, parfois de toutes les heures, dans la Nouvelle-Zélande, celle de traverser des rivières impétueuses sans pont ni bateau. Aussi n'est-il pas étonnant que je me crispai légèrement lorsque après avoir mis mon costume sur ma tête et autour de mon cou, je fis mon entrée dans les eaux du Pélorus ; d'abord à cause d'une certaine frayeur, et secondement par un effet bien naturel et tout physique de la température de ces eaux, produit de neige fondue. Au milieu, je faillis être emporté et me trouvai à flot, puis mes jambes se prirent entre les cailloux dans plus d'un mètre d'eau ; enfin, tenant fortement la corde qui était mon ancre de salut, j'arrivai en cinq ou six minutes sur l'autre rive, où le soleil, quoique très-bas, suffit à me sécher. Une heure après je me trouvais, par la nuit la plus obscure, dans une espèce de galerie végétale où,

à de rares intervalles, je voyais les étoiles briller comme des diamants entre le feuillage; et, deux heures après, m'étant moi-même passé dans un bac, au milieu des ténèbres, à travers une autre rivière, j'arrivai passablement las à l'auberge de Wilson.

Là, je trouvai bon nombre de voyageurs à moitié assoupis et encore bien plus fatigués que moi, quoiqu'ils voyageassent tous à cheval et ne pussent pas, vu les montagnes à escalader, faire plus de kilomètres par jour qu'un homme à pied. A dix heures, le sommeil avait vaincu presque tout le monde, et dehors on n'entendait que le craquement des branches au sommet des vieux arbres qui avaient pris feu je ne sais comment, et, ne brûlant que par leur cime, ressemblaient à de gigantesques flambeaux. Pas de rugissement de bêtes féroces, pas de bourdonnement d'insectes; car la Nouvelle-Zélande est pauvre en animaux, et n'en contient pas un seul de venimeux : fléau que la bienfaisante nature n'a pas voulu infliger à des hommes exposés déjà à bien des risques, dans un pays où se perdre et se noyer sont des événements quotidiens. Non-seulement il n'existe pas un animal venimeux, mais on n'y a jamais vu de chien enragé.

Ayant fait le lendemain matin la connaissance de M. Elliott, rédacteur du *Nelson Examiner*, j'obtins de son obligeance, sans même l'avoir sollicitée, la faveur de profiter de ses deux fermes situées au pied des monts que j'allais tenter de gravir. L'aube parut, des brumes légères sortirent et s'élevèrent du *Pélorus Sonnd*. Alors je repris mon gourdin, et commençai ma troisième journée de voyage en saluant des lieux tout remplis de la mémoire de Cook. Au bout d'une heure, je quittai le voisinage de la mer pour m'enfoncer dans des forêts d'arbres prodigieux, à l'ombre impénétrable desquels je marchai pendant au moins quatre heures sans rien rencontrer de vivant, sans entendre d'autre

bruit que le murmure des mille sources qui jaillissent de tous côtés dans ce pays si bien arrosé, quoique voisin du plus aride continent du globe. Quelques-uns de ces arbres géants étaient renversés, et leurs racines semblaient des murailles poudreuses d'une ville en ruine. Les autres s'élançaient, comme des colosses, à des hauteurs qui dépassaient de beaucoup celle de nos colonnes, épais et droits comme elles, noirs d'humidité et entourés de feuilles d'un vert transparent. A leur pied, ces troncs immenses s'aplatissaient en s'évasant, de manière à faire un triangle dont la base avait souvent six mètres. Mais on trouverait peut-être bien moins belles que celles de l'Inde ou de l'Amérique ces forêts serrées de la Nouvelle-Zélande, où les arbres sont si rapprochés qu'il n'y a de place que pour de très-petites branches. Étouffé dans cet Érèbe, où le monde était pour moi comme s'il n'existait plus, je revis enfin avec joie la lumière du soleil, vers cinq heures du soir, en débouchant par le nord sur la vallée de la *Waïro*, qui courait de l'ouest à l'est, vallée alpestre par excellence, toute bordée de monts premier ordre, large de deux lieues et longue de quarante. Bien heureux fus-je alors d'entendre encore, au milieu du silence qui régnait partout, le sourd et profond murmure de l'Océan qui s'engouffrait dans le détroit de Cook, quoiqu'il fût éloigné de trois lieues; à ma droite, on eût dit la chaîne des Alpes, et devant moi roulaient sur des galets et des rochers les flots vagabonds de l'impétueuse Waïrao, de sinistre mémoire. Il fallait la franchir sans bac, même sans corde, et avant la nuit, tâche vraiment pénible et très-dangereuse, dont les voyageurs auraient dû être depuis longtemps dispensés, si une économie coupable n'avait toujours empêché de construire un pont de bois, dont tous les matériaux se trouvaient sous la main.

Il me serait difficile d'oublier mon passage de la Waïrao, car je restai une heure et demie dans l'eau à chercher, pres-

que toujours en vain, un endroit praticable. Ici, où l'eau n'était pas profonde, elle bondissait et écumait avec une fureur qui eût renversé un taureau; plus loin, elle était bleue, clame et transparente, mais un homme y aurait perdu pied pour être jeté comme une flèche sur des cailloux: et la largeur totale entre les deux rives était là de trois cents mètres. Une fois j'arrivai au milieu et me crus passé, lorsque je me trouvai tout à coup dans cinq pieds d'eau, et d'une eau glaciale, filant avec une telle vitesse qu'il me fut absolument impossible de pivoter sur moi-même pour revenir, dans cette lutte corps à corps avec un ennemi perfide: j'eusse été terrassé à l'instant si mon gourdin ne m'était venu en aide; bien entendu que tous mes habits étaient inondés, et c'est ainsi que, vaincu, je battis encore en retraite, en faisant face à l'ennemi. Je pris enfin le parti de descendre avec la rivière, et de chercher à passer diagonalement: c'est ainsi qu'épuisé et gelé j'arrivai à la nuit tombante sur l'autre rive, vaste plaine brune où l'auberge si attendue paraissait seule comme un point blanc, me rappelant les yourtes mongoles sur les plaines du Gobi. Jamais les distances ne trompent comme sur les plateaux arides où il n'y a aucun objet qui puisse servir de point de comparaison pour l'œil; aussi me fallut-il près de trois quarts d'heure pour arriver, après une marche de quarante-six kilomètres, à l'auberge *Goodman*, dont les murs blancs me semblaient cependant à quelques centaines de mètres.

Pas de voyageurs, de l'excellent mouton, du pain, de la bière, et de l'obligeance mêlée d'une curiosité bien légitime, voilà ce que je trouvai chez M. Goodman, dont je me plais à recommander la maison, quoique ce fût de là que datèrent tous mes malheurs.

Voici en effet sous quels auspices s'inaugura cette triste aventure. Deux routes, toutes deux traversant des pays de montagnes, mais l'une longue de vingt lieues et l'autre de

seize, conduisaient de la grande vallée de la Waïrao, où je me trouvais, à la ferme de M. Elliott, située au pied des Kaïkoras. Je choisis naturellement la plus courte, et partis de grand matin, me dirigeant vers le midi; mais à peine avais-je fait deux lieues, et entrevu la double sommité neigeuse que je comptais attaquer, qu'une faiblesse s'empara de moi et je dus revenir chez Goodman pour y passer la nuit. Dès l'aurore, reprenant mon élan, je marchai si facilement que mon triomphe me semblait déjà assuré pour le lendemain, jour où je devais enfin gravir ces pentes que l'on disait si redoutables, et j'arrivai gaiement le soir, en chantant, à la première ferme de M. Elliott, qu'occupait, en son absence, un vieux berger écossais nommé Anderson, avec sa femme et plusieurs enfants. Située à quatre milles de l'extrémité d'une vallée où le monde aussi semblait finir, entourée de précipices, de torrents, d'arbres et de pâturages, cette charmante maisonnette blanche, où l'on m'accueillit comme un vieil ami, aurait ravi le cœur d'un poëte : on oubliait, au milieu d'une aussi belle solitude, tous les bruits du monde, et je m'y endormis en songeant au bonheur de ceux qui savaient vivre contents sous un aussi humble toit, sans avoir un seul désir qui ne fût satisfait.

Le soleil brillant de son plus vif éclat le lendemain matin, je partis à six heures avec le vieux berger, qui voulut me faire les honneurs de la vallée en m'accompagnant jusqu'à son extrémité. Là il s'arrêta au pied d'un pic très-abrupt nommé le *Rocky gill*, élevé de mille mètres, que je devais franchir, puis redescendre au midi, où je traverserais à sa base un torrent de montagnes. Mon guide, que j'écoutai comme un oracle, me dit ensuite de remonter ce torrent, ou du moins je le compris ainsi, et nous nous séparâmes comme un père et son fils, l'un de nous deux ayant commis malheureusement dans ses explications une erreur qui faillit me coûter la vie.

Je gravis donc seul, par un fort beau temps, le Rocky gill, dont mes pieds foulèrent la cime un peu avant midi, mes yeux jouissant pour la première fois du spectacle grandiose des deux célèbres pics pour lesquels j'avais déjà fait une centaine de milles. De la base au sommet je les voyais maintenant devant moi, nus, arides, en ruine', et fiers comme tout ce que l'homme n'a point touché. Il y avait dans leurs régions les plus élevées des flaques de neige, mais que je ne crois pas éternelles, quoiqu'il y en ait, dit-on, de grandes étendues sur les pentes méridionales. Tout autour de moi, il n'y avait qu'un immense chaos de pics plus chauves et plus déchirés les uns que les autres, silencieux comme ceux des mers polaires, et couverts jusqu'à une grande hauteur d'une draperie de forêts, d'où sortaient leurs têtes nues comme celle des plus hideux oiseaux de proie.

Je m'assis, comme si j'avais été poëte, ou comme si je le devenais malgré moi, devant ces grandes solitudes antarctiques sur lesquelles le soleil dardait ses rayons en passant au méridien, dans le moment même où tant d'êtres qui m'étaient chers étaient ensevelis dans le sommeil le plus profond, et rêvaient peut-être, à cinq mille lieues de là, au voyageur absent. Aussi je ne m'aperçus que tard d'un brouillard perfide dont les épais flocons débouchaient de tous côtés à la fois et obscurcissaient en entier la chaîne que je dominais; en une demi-heure j'étais enveloppé, sans boussole et sans route, avec deux indications pour me guider : l'angle que faisait le vent, lorsqu'il commença à souffler, avec la direction à suivre, et les traces très-indistinctes laissées par les troupeaux de moutons de M. Elliott, que l'on menait souvent par la montagne, de la ferme que j'avais quittée à celle où je devais coucher le soir.

Figurez-vous une mouche aveugle partant du haut de la tête d'un dromadaire pour arriver, le long de son dos, au bout de sa queue sans se tromper de route, telle était

ma tâche en descendant le Rocky gill, dont les crêtes interminables et aiguës n'étaient qu'une succession d'immenses dents de scie. Tant qu'elles ne se diviseraient pas, je ne pouvais guère me perdre, mais peu après avoir passé à côté d'une marmite laissée là exprès pour les voyageurs égarés, la crête se *trifurqua* de manière à embrasser un angle d'environ 90°; je collai mes yeux au sol pour y découvrir les traces des moutons, et croyant les voir à droite, je pris cette route, continuant à descendre sur une lame de rocs où un faux pas m'aurait précipité dans des abîmes envahis par le brouillard, jusqu'à ce que je me fus enfoncé, par une pluie battante, dans un ravin où il faisait déjà presque nuit. Là je m'arrêtai forcément, sombrant dans un sol spongieux, entouré de marais, d'épines et d'arbres. Je me désaltérai en compagnie d'un petit oiseau dans un torrent, et, ranimant mon courage, je remontai avec plus d'ardeur que de force les trois ou quatre cents mètres presque perpendiculaires qui me séparaient de la fatale fourche. Déjà mes membres étaient ensanglantés, je tremblais, quoique plutôt d'émotion que de fatigue; la pluie avait pénétré mes os, et, par un rare malheur dans la Nouvelle-Zélande, mourant de soif sans trouver d'eau, je léchai avec transport les feuilles toutes trempées des arbres où la tempête sifflait maintenant d'une voix lugubre.

Alors j'essayai la crête du milieu, avec la certitude de ne pouvoir essayer la troisième ce jour-là si je me trompais encore. Cette fois je ne fus pas longtemps dans le doute, car au bout de deux cents mètres au plus je me noyai à moitié dans des plantes de six ou sept pieds, saturées d'eau comme des éponges, et cachant des rochers entre lesquels je tombais à chaque instant, me croyant les jambes cassées. Si mon meilleur ami avait été mourant à dix pas plus loin, je n'aurais pu lui porter secours. Voici maintenant que la nuit, si prompte à venir dans les mon-

tagnes, se fit en moins d'un quart d'heure ; le brouillard, qui sifflait et plongeait des hautes cimes sur l'infortuné luttant au fond de ces hideuses gorges, devint bleu, puis tout à fait noir, et je me trouvai dans la plus cruelle de toutes les solitudes.

N'ayant rien mangé depuis six heures du matin et ayant marché douze heures, l'anxiété l'emporta cependant sur la faim, et je ne m'occupai que de chercher un abri contre la pluie, qui tombait par torrents. Bientôt un petit murmure se fit entendre sous les arbres, et, m'allongeant par terre comme un crocodile, je parvins, guidé par ce bruit, à me glisser à travers la mousse, les épines, et une plante appelée *spear-grass*, parce qu'elle coupe comme un sabre, jusqu'au bord d'une petite source, où je me décidai à passer la nuit. On devine combien je dus bénir la Providence de ce qu'il n'y eût pas d'animaux féroces ni venimeux dans la Nouvelle-Zélande, surtout pas de serpents : car dans tout autre pays j'aurais fort risqué de ce côté-là ; je ne fus cependant pas sans émotion lorsqu'à la première gorgée que j'enlevai à la petite source, des hurlements horribles partirent d'à côté de moi, et quelques sangliers s'enfuirent en brisant toutes les branches qui les couvraient.

Comme on ne perd guère la tête lorsqu'il s'agit de la vie, mon premier soin fut de chercher, avec autant de tranquillité que si j'avais été installé dans ma chambre, à allumer du feu, problème difficile par un pareil temps, difficile en ce que les arbres étaient saturés d'eau, et en ce que je risquais, une fois mon feu allumé, d'embraser à la longue, et pendant mon sommeil, tout ce qui m'entourait. Avec mon couteau, je fis donc une petite clairière d'un mètre carré, et cassant quelques branches plus sèches que les autres, je les plaçai au milieu pour y mettre le feu. Bientôt un petillement se fit entendre, une fumée humide et rouge sortit de mon âtre improvisé pour disparaître dans le

brouillard, et, à moitié consolé, je me mis à tourner sur moi-même pour me débarraser de l'eau qui avait presque pénétré mes os. A l'instant je fus enveloppé de vapeur : je fumais partout, et l'on eût pu me prendre pour le dernier des Mohicans en me voyant tourner et présenter au feu ma figure déjà ensanglantée par les ronces; assurément, en tout cas, j'aurais passé pour fou, de braver à ce point le rhumatisme; mais tel procédé qui tuerait en Europe devient parfaitement inoffensif dans des pays où l'air est si pur, et où l'on y reste constamment exposé. Lorsque je fus à moitié sec, je mis quelques branches sous ma tête, m'allongeai dans la boue, mais de manière à ce que mes jambes allassent se cacher sous les buissons, et que le vent poussât la flamme vers moi, puis je passai de longues heures à méditer, à frissonner de froid, quoique pas encore de désespoir, jusqu'à ce que la pluie m'eût complétement remouillé et éteint mon pauvre feu. C'est ainsi que je passai toute la nuit, le corps brisé, mais l'âme libre encore d'angoisses, car il me semblait absolument impossible que je ne retrouvasse pas ma route le matin, de manière à arriver pour déjeuner à la dernière ferme de M. Elliott.

C'est le plus beau privilége de l'homme, qu'il espère toujours ! Je bondis donc sur ma couche humide au premier symptôme de crépuscule, quoique le temps fût encore affreux, et que je ne pusse percer le brouillard à plus de cinq mètres. Boire quelques gorgées à la source dont la voix m'avait tenu compagnie toute la nuit, lui faire mes adieux, percer des masses végétales qui semblaient impénétrables, avec l'énergie d'un taureau échappé, et arriver une troisième fois sur la malheureuse crête, fut l'affaire d'une demi-heure, malgré mes vingt-quatre heures de jeûne. Alors les nuages se brisèrent partout devant le premier rayon du jour, pour errer comme des lambeaux de coton et se fondre en remontant du fond des gorges ; j'a-

perçus à des milliers de pieds au-dessous de moi, comme un ruban d'argent, le torrent dont on m'avait parlé; je retrouvai, sur la seule crête que je n'eusse pas essayée, les pas de moutons; et comme le soleil m'inonda de lumière, je chantai spontanément, en courant comme un chamois sur les rocs, des airs de *Norma* et de la *Somnambula*, car je me croyais sauvé.

A dix heures du matin j'étais à la base méridionale du Rocky gill, au bord du torrent que j'avais compris devoir *remonter*. En conséquence, je me défis de bas et souliers, le passai à gué, et commençai à gravir sur l'autre rive, à l'ouest, sur des pentes tellement à pic, qu'un premier doute traversa mon esprit sur la possibilité qu'un pareil chemin conduisît à une habitation humaine. On s'étonnera sans doute que je n'aie pas pris de guide; mais je répondrai à cela qu'il ne s'agit ici ni des Alpes ni des Pyrénées, et qu'en pareil pays les hommes sont trop rares et trop occupés pour qu'on puisse s'y faire rendre de tels services. Vers midi j'arrivai au confluent de deux gorges, où, comme bien l'on pense, je ne trouvai pas de poteau pour m'indiquer laquelle je devais suivre, et je pris la principale, avec un pressentiment que ce n'était ni l'une ni l'autre. Mais, en vérité, l'idée de me perdre encore, en pareil lieu et en pareilles circonstances, se présentait à moi comme un si grand malheur, que je croyais presque insulter le Dieu des pèlerins, en supposant qu'il pût m'infliger un tel coup. J'arrivai cependant près des sources du torrent, à un endroit où il coulait entre des parois d'au moins trois mille pieds, tellement abruptes qu'il me devint impossible de suivre plus longtemps le bord de l'eau, et je remontai d'environ treize cents pieds pour trouver des pentes où il était tout juste possible, à l'aide d'une canne, de ne pas rouler dans l'abîme. Tout conspirait maintenant contre moi : il n'y avait plus aucun vestige d'animal, j'étais enve-

loppé d'arbrisseaux brûlés, dont les branches, tendues horizontalement comme des barres de fer, changèrent mon costume en haillons, ma peau en sang et en carbone; je me voyais décidément perdu dans d'épouvantables solitudes, aux sources mêmes d'un torrent qui n'avait peut être pas même un nom; enfin le soleil s'abaissait pour la seconde fois sur mes infortunes, et je n'avais rien mangé depuis trente-quatre heures.... Il fallait s'arrêter, grandir de toute sa hauteur devant une pareille épreuve, devenir un instant surhumain, appeler la Providence à son aide, et, en bon chrétien, commencer à se persuader que la mort était peut-être proche. C'est ce que je fis; après quoi je poussai des cris de détresse, auxquels répondaient seuls tous les échos d'alentour, comme s'ils tressaillaient de bonheur en entendant pour la première fois la voix de l'homme. J'allais me décider à revenir sur mes pas, lorsque je vis un mouton, égaré comme moi, à portée de pistolet. Je m'armai à l'instant d'une pierre pour la lui lancer avec fureur, mais il prit la fuite, et mes jambes me trahissant, je ne pus le poursuivre.

Il était maintenant cinq heures du soir; les nuages recommençaient à s'amonceler, et pour ne pas perdre de vue du moins le torrent, je n'hésitai pas à me jeter dedans dès que je pus y descendre, marchant dans l'eau tant que je pus supporter le froid. Mais mes forces diminuaient de plus en plus vite, et étant tombé plusieurs fois, je recommençai, sur ces rives sauvages toutes couvertes d'inextricables forêts carbonisées, le manége du matin, jusqu'à ce que la nuit, accompagnée de toutes ses horreurs, fondit une seconde fois sur moi.

C'est presque une vérité de dire qu'il me sembla à ce moment être le dernier homme, auquel il ne restera rien dans ce monde que l'espérance, lorsqu'il n'y aura plus per*sonne pour* penser même à lui :

Spes facit, ut videat cum terras undique nullas
Naufragus, in mediis brachia jactet aquis :
Carcere dicuntur clausi sperare salutem,
Atque aliquis, pendens in cruce, vota facit.

Je m'arrêtai longtemps avant d'avoir atteint la base du Rocky gill, dans un endroit où une petite pelouse bien verte, adossée à un tertre boisé, s'étendait comme un tapis moelleux jusqu'aux rochers où venaient écumer les eaux du torrent. Les arbres étaient pourris de vétusté, j'étais sûr d'un bon feu, je me sentais capable de vivre et de marcher encore vingt-quatre heures; enfin mon sort dépendait entièrement, après Dieu, du temps; car si le lendemain m'amenait du brouillard, il n'était que trop certain qu'aucune sagacité ne m'eût fait retrouver la route du Rocky gill pour revenir à la ferme Anderson, et je n'avais qu'à mourir dans cette vallée désolée, sans que personne pût même savoir que je m'étais perdu, puisqu'on ne m'attendait nulle part.

Les expressions les plus lamentables seraient impuissantes à décrire mes sensations dans cette soirée si désastreuse de ma vie ; et jamais l'astre qu'un de nos grands poëtes a appelé « mélancolique » n'a laissé tomber sa lumière sur plus d'infortune.

Aucun homme, aucun animal n'était près de moi; j'étais seul, seul, avec la nature pourtant, que l'on décore à faux du titre si beau et si difficile à mériter, de compagne de l'homme et de ses misères ! La religion, soit, la philosophie même est précieuse en pareil cas, et c'est à sa lumière que je découvris combien la nature est chose muette et inutile dans la vie pratique, lorsqu'il ne s'agit pas de rêver, mais de vivre, non d'être poëte, mais homme.

« L'homme de la nature, » celui que rêvaient Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand, je l'étais en ce mo-

ment, et que faisait-elle pour moi ? Ce n'est pas même à elle que je pensais, mais bien à mes semblables, que je ne voyais plus, et surtout à celui qui les avait créés les uns pour les autres. Dans cette crise terrible, une de mes plus grandes consolations était la douce croyance de la religion de toute charité et de tout amour, la pensée que les anges ne pouvaient que couvrir de leurs ailes le malheureux qui n'était victime que d'un instant de folie, peut-être même d'un peu de misanthropie. Du wigwam de l'Amérique aux neiges de la Tartarie, et du Kremlin aux Andes Patagoniennes, j'avais erré partout sans perdre un cheveu de ma tête : Celui qui m'avait tant protégé devait veiller encore sur moi, et ne pas permettre que ce fût la dernière fois que je m'endormirais sur cette terre, à l'autre extrémité de laquelle un père et une mère commençaient leur journée en priant pour moi ; le soleil n'eût pas pu, au même moment, se coucher sur le fils mourant et se lever sur les parents à genoux pour lui. Je ne me désolai donc pas complétement, mais je pensai à ma vie entière, me préparai sérieusement à en voir le terme, et je m'allongeai sans trop de douleur sur le tapis humide que la nature même, parfois compatissante, n'avait pas voulu me refuser.

> Quid sit futurum cras, fuge quærere :
> Cœna brevis juvat, et prope rivum somnus in herba.

Mes angoisses furent cependant grandes, il faut l'avouer. Mourir dans cette gorge, où mes os blanchiraient sans qu'un homme passât près d'eux ! J'en étais parfaitement certain si le temps était mauvais le lendemain, ou si le ciel ne m'envoyait rien qui pût me servir de pâture.

Je regardais donc dans une muette contemplation passer chaque gros nuage sur la lune, comme j'écoutais le moindre bruit qui pût trahir la présence d'un animal. Enfin, dans le buisson qui me dominait, au milieu des rochers, je

vis courir et s'agiter quelque chose de vivant ; j'allai me blottir aussitôt, armé de pierres, dans l'ombre d'un gros arbre, pour terrasser mon ennemi dès qu'il reparaîtrait. Malheureusement mon émotion était trop grande, et mon bras trop faible : aussi, quand je revis courir l'être mystérieux, qui n'était autre qu'une poule sauvage, quoiqu'elle sortît presque de dessous mes pieds, aucun de mes coups ne l'atteignit. Je n'entendis plus alors que le bruit monotone du torrent, et j'allai de nouveau m'allonger par terre dans la boue, auprès d'un feu allumé avec de vieux arbres tombant en décrépitude, feu tellement brillant que je devais ressembler, à sa lueur, à quelque divinité des enfers. Hélas ! Elle ne saurait être plus malheureuse que je ne l'étais ! Quarante heures de jeûne avaient sans doute bien épuisé mon corps ; mais l'appétit était éteint depuis longtemps, et les tourments de l'âme dominaient tout le reste. Comment en avoir une et ne pas lui voir parfois perdre courage dans une pareille solitude ? Rien au monde de plus désolé, de plus cadavéreux que les montagnes qui me surplombaient et m'étreignaient de toutes parts ; rien de plus blafard que les éclats passagers de la lune, lorsque sa lumière jaunissait les bruyères et les rochers, dans les courts intervalles où des nuages chargés de pluie et de ténèbres ne me la cachaient pas ; rien de plus fait pour écraser le moral de la nature la mieux trempée, que la perspective toujours croissante d'une mort aussi cruellement tragique ; un linceul enveloppait déjà mon esprit, alors même qu'un corps durci depuis longtemps à la fatigue semblait capable de rester debout indéfiniment, et c'est à peine si j'admirai ces majestueux spectacles, rendus plus solennels encore par l'heure et les circonstances, qui m'eussent autrefois fait tressaillir d'enthousiasme. Aujourd'hui cependant que je raconte et ne souffre plus, aujourd'hui que le bonheur a relui sur moi, je me rappelle avec ivresse les scènes nocturnes

de la Nouvelle-Zélande et la splendeur de son ciel, où une constellation [1], que nous ne voyons jamais dans nos latitudes, dessinait en traits de feu l'emblème de toute espérance.

Ma seconde nuit fut plus calme que la première, grâce probablement à la fatigue qui me fit dormir en dépit du froid et de la pluie, dont rien absolument ne me garantissait. Je ne m'éveillai que trois ou quatre fois, tout mouillé, lorsque mon feu s'éteignait, et le matin revint bien vite. A peine eus-je vu le ciel, qu'un torrent de bonheur m'inonda : j'étais sauvé ! Chaque montagne dessinait magnifiquement sa silhouette aux premières lueurs du crépuscule; il n'y avait plus qu'un danger réel, celui de voir mes forces me trahir avant d'avoir pu repasser le Rocky gill et arriver le même jour à la ferme Anderson, d'où j'étais parti l'avant-veille. Il s'agissait surtout de résister à un sommeil accablant et perfide. Alors, pour dernier malheur, je m'aperçus de la disparition de mon couteau, avec lequel je me disposais à ouvrir mes boîtes de sardines, précieusement gardées intactes jusqu'à ce que le moment suprême arrivât. J'eus beau les percer de trous à coups de pierre, il n'en jaillit qu'un mélange si repoussant de terre, d'huile et de débris de poisson, que j'eusse renoncé à vivre plutôt que de m'en nourrir. Une seule sardine trouva le chemin de mon estomac; mais s'y trouvant comme un poisson hors de l'eau, elle ne tarda pas à rentrer spontanément dans son élément natal.

J'attaquai donc la longue crête méridionale du Rocky gill, travaillant avec mes quatre membres, et, montre en main, montant cinq minutes, pour me reposer pendant les cinq suivantes, sur un rocher que j'avais fixé des yeux et pris pour but.

Le temps était magnifique; à mesure que ces gorges, peu-

1. La Croix du Sud.

plées pour moi d'images sinistres, descendaient sous mes pieds, les cimes superbes des Kaïkoras semblaient se dresser plus fièrement que jamais, comme pour narguer l'imprudent qui s'était flatté de les gravir. A gauche, un mont moins élevé, mais majestueusement couché, le mont Patriarche, célèbre dans les annales sanglantes des Maoris, me voyait presque au niveau de sa cime : tout autour de moi était grand, sévère et lumineux; enfin, en jetant un regard en arrière sur le chemin que je venais de parcourir, ou plutôt d'escalader, j'aperçus une légère colonne de fumée s'élever paisiblement du bosquet où j'avais passé la nuit; elle me semblait quelque chose d'animé au milieu d'une nature si morte; ce feu était un ami, presque un frère que je quittais; personne ne le rallumerait, et plus tard, celui qui passerait près de ses cendres se demanderait sans doute avec inquiétude quels membres il avait pu réchauffer.

Vers trois heures de l'après-midi, je me trouvais une fois de plus au sommet pierreux du Rocky gill, mais ne me sentant plus que la force de vivre quelques heures, car j'éprouvais des symptômes de vertige, et jamais je n'étais sûr de mon pied, tellement il tremblait. A deux heures du port, je ne savais encore si j'y arriverais. Dans un semblable affaiblissement la langueur est telle que l'on est vivement tenté de céder à un sommeil que l'on sent bien devoir être sans réveil. C'est l'énergie, et non la force qui fait vivre alors, et elle prend en pareil moment des proportions colossales. J'épargnerai d'autant plus volontiers au lecteur les détails de ma descente, que c'est pour moi-même plutôt un rêve qu'une réalité, attendu que je la fis dans un demi-sommeil et presque comme une machine qui continue à marcher quelques moments après que l'on a retiré la force motrice.

Je sais qu'une telle sueur et une soif si brûlante s'emparèrent de moi au pied de la montagne que, malgré tous les conseils de la prudence, je m'enfonçai tout le haut du corps

dans un torrent glacial qui coulait près de là. Quelques milles de belles pelouses me séparaient maintenant de la bienheureuse ferme Anderson. Celui qui m'aurait rencontré alors aurait pu m'adresser bien des reproches; mais je crois que, fût-il mon plus mortel ennemi, il n'en aurait jamais eu le courage. Les yeux fixés par terre, la tête ballottant sur la poitrine qui commençait à râler, la figure couverte de sang, de charbon et de boue, je traînais en chancelant mon corps malade, dans une gorge perdue de la Nouvelle-Zélande, à l'heure où tout s'assombrit et s'attriste; qui m'eût jeté la première pierre? Je n'osais me blâmer trop moi-même, et voyant mon salut proche maintenant, je redevins assez philosophe pour me demander à quoi tient la santé la plus robuste, si trois jours de jeûne peuvent la mener là? Ce sont peut-être les natures les plus jeunes et les plus fortes qui succombent le plus tôt en pareil cas : si la flamme de la vie y est plus brillante, elle brûle et s'éteint plus vite.

Le moment vint enfin où à un détour du sentier j'aperçus le toit béni du berger Anderson et ses enfants qui jouaient sur le seuil de la porte. Je ne pus proférer une parole lorsque je revis ces figures humaines et connues, et à peine étais-je entré que je tombai sur une chaise comme un morceau de plomb.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

DÉDICACE 1

PRÉFACE 3

CHAPITRE Ier. — Départ des Pyrénées. — Paris et Londres. — Contrariétés. — Arrivée à Saint-Pétersbourg 9

CHAP. II. — Saint-Pétersbourg. — Le prince Orloff. — Moscou. — Approche de l'hiver. — Préparatifs de voyage. — Départ pour l'Asie 18

CHAP. III. — Voyage en *tarantass*. — Kazan. — Achat du traîneau. — Tempête. — Arrivée dans l'Oural à la dernière poste de l'Europe 31

CHAP. IV. — Entrée en Asie. — La Sibérie occidentale. — Péripéties d'un long voyage en traîneau, insomnie, chutes, etc., etc. — Cinquante degrés de froid. — Arrivée à Tomsk après une étape de mille lieues 41

CHAP. V. — Tomsk. — Église catholique : tombe d'un officier français. — Scènes d'hiver. — Distribution de prix au Gymnase. — Achat de peaux de chamois 51

CHAP. VI. — Départ de Tomsk. — Irkoutsk. — L'Altaï ; passage du lac Baïkal. — Grand froid. — Arrivée à la frontière chinoise ... 65

CHAP. VII. — Description de Kiakhta. — Préparatifs de départ pour Péking. — Yourts et attelages mongols. — Leur langage, leur thé, leur société 82

CHAP. VIII. — Arrivée à Ourga. — Audience chez le vice-roi. — Visite